BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA
SCAFFALE 6
PLUTEO III
N.° CATENA 7
DEPOSITO
nella Lucchesi Palli

ŒUVRES

CHOISIES

DE L'ABBÉ PRÉVOST,

AVEC FIGURES.

TOME TRENTIÈME.

MÉMOIRES

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE

DE LA VERTU,

EXTRAITS DU JOURNAL D'UNE JEUNE DAME.

PAR L'ABBÉ PRÉVOST.

AVEC FIGURES.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM,

Et ſe trouve à PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIV.

66071

AVERTISSEMENT.

L'AIMABLE & modeſte ouvrage qu'on donne au public, a paru ſans nom d'auteur & ſans autre préambule qu'un humble hommage, rendu dans ces termes & dans cette forme au célèbre Richardſon.

L'éditeur de ce journal prend occaſion de l'honneur qu'il a de le publier, pour rendre à la bonté exemplaire & au génie diſtingué, le tribut qui leur appartient, lorſqu'ils ſe trouvent unis dans une même perſonne, en dédiant ſon recueil

A L'AUTEUR DE CLARISSE ET DE GRANDISSON.

Le génie & la bonté unis dans un écrivain : quel éloge ! jamais aucun monument de la vanité des hommes n'a porté de ſi glorieuſe inſcription.

Celui qui fait cet honneur à M. Richardſon, y ſemble aſpirer auſſi dans ces mémoires. C'eſt déjà faire entreluire quelques rayons du même mérite, que de le ſentir & l'admirer dans autrui : mais il

prend un vol plus élevé, & de ſon héros il fait ſon modèle. Quelque jugement qu'on porte & de l'entrepriſe & du ſuccès, on lui reconnoîtra de l'invention, c'eſt à-dire, cette force créatrice qui ſait tirer d'elle-même le fond, l'ordonnance & les couleurs d'un tableau, & qui fait une des premières propriétés du génie. On ne lui refuſera pas non plus l'art d'intéreſſer par des peintures nobles & touchantes, dont la ſource naturelle eſt dans un cœur ſenſible & généreux, qui ne peut être conçu ſans bonté. Ainſi l'admiration ayant ſes degrés, comme le mérite dont elle eſt le prix; il peut ſe promettre une partie des éloges qu'il croit dûs à M. Richardſon.

Ce qu'on veut conclure ici de l'exemple & du caractère de l'un & de l'autre, c'eſt non-ſeulement que les talens les plus diſtingués & les plus belles qualités de l'eſprit peuvent être employés à ce genre de compoſition par des écrivains honnêtes & vertueux, mais que le genre peut être tourné à l'honneur, à la vertu, à la religion même, & tendre par conſéquent au

but de toute littérature utile, qui eſt l'inſtruction du public. Auſſi nous aſſure-t-on que depuis pluſieurs années, les romans anglois, qui portent ce ſceau, ſont ſortis d'une ſociété d'amateurs de l'ordre & des bonnes mœurs, qui déſeſpérant de rappeler leurs compatriotes au goût de la vie réglée par des ſermons & des traités de morale, ſe flattent que des images plus douces de devoir & de vertu, tracées par des peintres ſages, qui ſavent tirer parti de l'imagination & du ſentiment, pour ramener le cœur & l'eſprit de leurs erreurs, ſeront capables de faire renaître, dans leur nation, l'innocence, la droiture, & la pureté du ſiécle d'or. Malheureuſement on ne nous dit pas encore qu'ils aient tiré de grands fruits d'une ſi belle entrepriſe; mais on les loue de l'avoir tentée.

En France, on peut regretter que pluſieurs écrivains diſtingués, qui ſe ſont exercés dans ce genre, n'aient pas conçu le même deſſein & ſuivi la même route. Avec quel éclat n'y auroient-ils pas marché? & ſi la réformation des mœurs peut être

eſpérée par cette voie, n'eſt-ce pas de leurs talens qu'on pouvoit l'attendre? Un ſujet imaginé par M. de V... pour exalter les charmes & les droits de la vertu, traité avec la nobleſſe de la Henriade, de Brutus, d'Alzire, &c. avec le tendre intérêt de Zaïre & de Mérope, avec cette abondance d'idées & de ſentimens, cette élégance & cette chaleur d'expreſſions, cet art dans la préparation des événemens & dans le ménagement des ſituations, en un mot, avec cet inépuiſable fond d'eſprit & de goût, qui règnent ſupérieurement dans ſes ouvrages, ne ſeroit-il pas lu & relu cent fois? & pourroit-il l'être ſans faire ſur ſes lecteurs des impreſſions puiſſantes, qui leur rendroient cher & reſpectable tout ce qu'il auroit entrepris de leur faire aimer? C'eſt un pouvoir de faire le bien qu'il tient dans ſes mains, & dont on l'invite à faire uſage, par le même ſentiment qui porte à publier ces mémoires.

MÉMOIRES
POUR SERVIR
A L'HISTOIRE
DE LA VERTU.

INTRODUCTION.

JE fus invité l'été dernier à faire une promenade de quelques ſemaines dans Buckinghamshire, par un ami très-digne de mon attachement, qui depuis ſon établiſſement à Londres, étoit dans l'uſage de rendre annuellement une viſite à ſa mère. Cette dame, aſſez avancée en âge, mais d'un caractère ouvert & ſenſible, avec toute la politeſſe d'une excellente éducation, menoit une vie douce en province dans une fort belle maiſon, quoiqu'antique, qui faiſoit partie de ſon douaire; & ce fut à cet honorable hoſpice que je fus con-

duit. La vieille dame me reçut très-civilement, comme l'ami de ſon fils ; & j'ai de grandes raiſons d'attacher un prix extraordinaire à cette faveur.

Toutes nos ſoirées furent employées à l'amuſement de cette obligeante mère. Elle aimoit les livres, & je reconnus bien-tôt qu'elle étoit femme du meilleur goût. Mais ſon âge commençant à lui rendre la lecture plus difficile, nous entreprîmes, ſon fils & moi, de lui épargner cette peine, en lui liſant les ouvrages dont elle faiſoit choix. Son inclination n'étoit pas bornée à des études ſi particulières, qu'elle ne nous permît de varier nos ſujets, pour ſatisfaire quelquefois la nôtre.

Un jour, peu éloigné de celui que nous avions fixé pour notre départ, on s'étoit déterminé à lire la tragédie de Douglas, lorſqu'une dame du voiſinage, femme de beaucoup d'eſprit, qui avoit pris le thé avec nous, déſira d'aſſiſter à notre lecture. Nous entrâmes auſſitôt en exercice, après être convenus, mon ami & moi, de lire alternativement, pour nous ſoulager, & pour ne rien faire perdre à l'ouvrage par une prononciation lâche ou ſans ame. Cette piéce étoit nouvelle pour les deux dames : elles rendirent toutes deux, à

ſon mérite, le vrai témoignage de la nature; des larmes.

Lorſque nous eûmes achevé de la lire, elles en firent beaucoup d'éloges; mais la dame étrangère ajouta, que malgré tout le plaiſir qu'elle avoit pris à l'entendre, elle y trouvoit le ſujet d'une grave objection. Nous prêtâmes impatiemment l'oreille. Il me ſemble, nous dit-elle, que la morale de cette pièce n'eſt propre qu'à décourager la vertu, ſur-tout dans les jeunes gens. J'y vois un jeune héros, quoiqu'orné des plus grandes perfections de ſon ſexe, vérité, modeſtie, gratitude, piété filiale, grandeur d'ame, & valeur au plus éminent degré, non-ſeulement enſéveli dans l'obſcurité par un rigoureux deſtin juſqu'à l'âge viril, mais ſoudainement ravi par une mort prématurée, lorſqu'il commence à paroître au jour; & cela, dans une conjoncture où, ſuivant tous les principes naturels de la morale, on peut dire que tant de vertus doivent être récompenſées.

Chacun de nous ſe trouvant comme engagé à donner librement ſon opinion, la vieille dame

s'attira toute notre attention pour la ſienne; comme il arrivoit toujours, lorſqu'elle portoit ſon jugement ſur quelque ouvrage d'eſprit.

Elle répondit à ſon amie : Je penſerois comme » vous, madame, ſi le monde n'étoit pas rem- » pli de triſtes exemples, qui donnent aſſez de » vraiſemblance à la fable de cette tragédie. Non » que le poëte, libre comme il eſt de donner la » forme qu'il déſire aux matériaux de ſa création, » ne pût auſſi bien récompenſer & punir ſui- » vant les règles de notre juſtice humaine ; & » peut être même cette méthode feroit telle plus » d'impreſſion, & l'exemple aſſurément auroit » plus de force ſur la plus grande partie des jeu- » nes gens. Ainſi je n'entreprends pas de défen- » dre une méthode oppoſée, par des principes » de juſtice poëtique. Ce que je veux dire ſeu- » lement eſt que le poëte, qui donne la préfé- » rence à cette méthode, peut être juſtifié par » l'expérience commune.

» Si les partiſans de la vertu étoient toujours » heureux dans leurs entrepriſes, & leurs jours » accompagnés d'une conſtante proſpérité, je trou- » verois votre objection plus forte; mais c'eſt

» préciſément le contraire : il ne faut pas avoir
» vécu bien long-tems, pour s'être convaincu de
» cette vérité par ſa propre obſervation. J'avoue
» que chez les payens, qui n'étendoient pas leurs
» idées du bien ou du mal au-delà de cette vie,
» & qui ne connoiſſoient pas d'autre motif de
» vertu que les éloges des hommes, ou ce qu'ils
» appeloient gloire, cette morale pouvoit être
» dangereuſe; mais aſſurément, parmi des chré-
» tiens, elle ne peut, ou du moins, elle ne doit
» pas produire de mauvais effet.

» Au contraire, je la crois très-propre à con-
» firmer cette importante leçon, que nous avons
» reçue tous ſans doute, mais dont la pratique
» eſt aſſez rare; qu'il ne faut uſer des plus grands
» avantages de la vie, qu'avec l'indifférence réel-
» lement dûe à tout ce qui n'eſt ni permanent
» en ſoi-même, ni d'aucun poids dans la balance
» du ciel; d'un autre côté, que les maux qui
» nous arrivent ne doivent pas être moins conſi-
» dérés comme paſſagers, & que dans les vues
» du diſpenſateur ſuprême, ils ne ſont pas plus
» des punitions, que les biens ne ſont des récom-
» penſes; mais que pour l'exacte diſtribution de la

» juſtice, nous devons uniquement lever les yeux
» vers ce terme inévitable, où, quelque ſoit no-
» tre ſort, la foi nous apprend qu'il ne peut chan-
» ger. C'eſt ſous cet aſpect, que les premières
» inſtructions de mon enfance m'ont accoutumée
» à conſidérer les divers partages de l'eſpèce hu-
» maine, qui ſemblent bleſſer ſouvent l'équité,
» & qui la bleſſeroient effectivement, s'il n'exiſ-
» toit un monde inviſible où la juſtice & l'é-
» galité règnent dans les diſtributions. Quelle force
» n'ai-je pas tirée de cette réflexion, dans les plus
» difficiles épreuves de ma vie? Elle a ſervi par-
» ticulièrement à me ſoutenir dans le chagrin
» que j'ai reſſenti du malheureux ſort d'une chère
» amie, que les plus rares perfections & des ver-
» tus exemplaires n'ont pas garantie d'une étrange
» variété d'infortunes, pendant le cours entier
» de ſa vie. Suivant toutes les apparences humai-
» nes, cette chère amie devoit, madame, pour
» employer votre expreſſion, être enfin récompen-
» ſée. Cependant l'affliction a toujours été ſon
» partage. Qu'en faut-il conclure? ſi ce n'eſt que
» le grand juge voit les choſes humaines d'un
» autre œil que nous, & qu'il ſeroit non-ſeule-

» ment criminel, mais inſenſé, d'accuſer ſa pro-
» vidence. Chaque jour nous en voyons les diſ-
» poſitions de nos propres yeux, dans les divers
» accidens de cette vie. Pourquoi refuſerions-nous
» aux poëtes la liberté de peindre d'après nature,
» & de préſenter à notre vue des événemens,
» dont la probabilité du moins eſt fondée ſur une
» expérience reconnue?

» On eſt tellement accoutumé à ce que je
» nomme juſtice poëtique, qu'on eſt ſurpris &
» trompé à la cataſtrophe d'une pièce de théâtre,
» lorſqu'on ne voit pas répondre le ſort de tous
» les perſonnages, à la déciſion de ce tribunal
» que chacun de nous porte dans ſon propre
» cœur.

» Nous ſavons que le contraire arrive dans la
» vie réelle : pourquoi donc condamner ce qu'on
» nous peint d'après elle? On peut ſouhaiter, dans
» la copie de la nature, un choix de ſes plus agréa-
» bles ouvrages : mais la repréſentation d'un mar-
» tyr, expirant dans les tortures, eſt auſſi juſte,
» quoique moins agréable, que celle d'un héros
» triomphant & récompenſé par les plus brillans
» honneurs.

Nous applaudîmes aux obſervarions de cette vénérable dame ; & ſon fils, revenant à cette malheureuſe amie dont elle nous avoit apporté l'exemple, lui demanda comme une faveur de m'accorder la lecture du manuſcrit qui contenoit ſon hiſtoire. Elle répondit que notre départ étant fixé au jour ſuivant, le tems ne me permettoit pas de lire un recueil de cette longueur; mais qu'elle me le confieroit volontiers, avec la liberté de l'emporter à la ville. La plus grande partie, me dit-elle, eſt de la main même de mon amie ; & voici l'origine de notre commerce. Nous avions été liées de la plus tendre amitié dès l'enfance, & ſi conſtamment, qu'étant devenues inſéparables dans un autre âge, nous nous traitâmes de ſœurs, avec autant de franchiſe & d'affection que ſi nous euſſions dû cette qualité à la nature. De part & d'autre, nous nous étions accoutumées de bonne heure à tenir de petits journaux de ce qui nous arrivoit journellement : c'étoit un amuſement pour lequel nous avions le même goût, dans nos plus courtes abſences; & nous ne manquions pas, à notre retour, de nous les communiquer : ou ſi nous nous trouvions ſépa-

rées par une plus grande diſtance, la poſte ſervoit à l'échange que nous faiſions de nos petits regiſtres, après nous être ſolennellement promis de ne nous pas cacher, l'une à l'autre, le moindre incident, ni même la plus légère penſée : & je crois pouvoir vous aſſurer que dans une correſpondance de pluſieurs années, il n'a rien manqué à la fidélité de cette promeſſe.

J'avois un frère, plus âgé que moi d'environ trois ans, jeune homme d'une grande eſpérance, & que ſa qualité de fils unique rendoit fort cher à notre famille. Après ſes études, mon père penſa non-ſeulement à le faire voyager, mais, dans ſa tendreſſe, à l'accompagner lui-même pour lui tenir lieu de gouverneur : il n'auroit pu lui trouver un meilleur guide. Mon père étoit encore à la fleur de l'âge, & n'avoit pas d'autres enfans que mon frère & moi. Ma mère, auſſi paſſionnée pour moi qu'il l'étoit pour ſon fils, & remplie d'ailleurs de la plus vive affection pour ſon mari, témoigna quelque déſir d'être de la partie avec ſa fille. Il lui ſembloit, diſoit-elle, qu'une jeune fille, ſous une conduite ſûre, pouvoit tirer autant de fruit qu'un jeune homme de la vue des cours

étrangères, & de ſes obſervations ſur la variété des caractères & des uſages. J'avois alors environ ſeize ans. Mon père qui portoit une parfaite tendreſſe à ma mère, ne lui fit pas déſirer deux fois ſon conſentement; & nous partîmes tous quatre, pour faire enſemble le tour de l'Europe. Mon deſtin, après une partie de nos courſes, fut d'épouſer un anglois, que les affaires publiques retenoient alors à la cour de Vienne. Il fallut y faire quelques années de ſéjour avec lui; & ce fut pendant cet intervalle, que je fus informée des afflictions de mon amie, par ſa propre main. Comme elle avoit conſervé la méthode, dont nous étions convenues, de nous écrire juſqu'aux moindres circonſtances des évènemens, les paquets furent ſouvent ſi gros, qu'elle étoit obligée d'attendre des occaſions que je lui marquois moi-même, ou qu'elle trouvoit le moyen de ſe procurer, ſuivant les informations que je lui donnois de nos mouvemens. J'ai tiré de ces écrits, les plus intéreſſantes parties de ſon hiſtoire; & ſans en retrancher les dates, j'y ai mis une ſorte de liaiſon, qui rend la narration continue. Vous trouverez quelquefois de longs intervalles entre les plus importantes circonſtances.

de ſa vie; mais les incidens, dont ces eſpaces ſont remplis dans ſes lettres n'ayant pas de relation au fond du récit, ou m'ayant paru légers en eux-mêmes, je les ai ſupprimés dans ma copie. Enfin, j'ai placé, à la tête de l'hiſtoire, un petit préambule qui regarde la famille de ma chère amie. Cet éclairciſſement, conclut l'excellente dame, m'a paru néceſſaire, monſieur, pour vous faire entrer plus facilement dans le ſens du manuſcrit que je veux vous confier, & que je n'ai fait voir encore qu'à mon fils.

Lorſque je pris congé d'elle, elle me le remit en effet, en me recommandant d'en prendre grand ſoin. Nous revînmes à la ville; & dans moins de trois ſemaines, j'eus la mortification d'apprendre qu'une maladie précipitée avoit mis cette reſpectable femme au rombeau.

Son fils, auquel j'étois plus attaché que jamais, ſe vit obligé de faire le voyage de Buckinghamshire; & ſes affaires l'ayant occupé long-tems, il ſe paſſa pluſieurs mois avant que je puſſe le revoir. Auſſirôt qu'il fut revenu à Londres, je parlai de lui rendre le manuſcrit, qu'il avoit entiérement oublié. Il me dit que tous les papiers ori-

ginaux étant paſſés dans ſes mains, cette copie étoit à mon ſervice. Croyez-vous, lui dis-je alors, qu'elle ne mérite pas d'être publiée ? Il ne me fit qu'une objection : il reſtoit au monde, me dit-il, pluſieurs perſonnes intéreſſées à quelques-uns des principaux évènemens ; qui pourroient s'en offenſer. Je lui répondis qu'il étoit aiſé de les ſatisfaire en changeant les noms, & que je me chargeois de ce ſoin. Mes inſtances furent ſi vives, qu'il eut la complaiſance de s'y rendre.

C'eſt donc de ſon aveu que je publie cette hiſtoire, telle que je l'ai reçue ; à la réſerve des noms, que j'ai changés dans tout le cours de l'ouvrage.

MÉMOIRES
D'UNE
JEUNE DAME.

CATHERINE Sidney Bidulphe étoit fille du chevalier Robert Bidulphe, d'une ancienne maiſon de Wiltshire. Elle avoit perdu ſon père dans un âge fort tendre, & de dix enfans il n'avoit laiſſé qu'elle & l'aîné de ſes fils, qui fut enſuite le chevalier Georges Bidulphe. Le bien de cette maiſon étoit peu conſidérable. La part de mademoiſelle Bidulphe n'étoit que de quatre mille livres ſterling; ſomme après tout qui n'étoit pas mépriſable pour une fille: c'étoit à l'entrée du règne de la reine Anne.

Miladi Bidulphe étoit une femme d'un ſens ordinaire, mais d'une piété diſtinguée. L'exactitude de ſes principes, quoiqu'eſtimable en elle-même, donnoit une teinture de ſévérité à ſes actions; mais elle n'en paſſoit pas moins pour une femme d'excellent naturel.

Elle avoit élevé ſa fille, qui étoit une des célèbres beautés de ſon tems, dans les plus étroites règles de la vertu; & jamais cette charmante fille ne s'en écarta, dans le cours entier de ſon innocente & malheureuſe vie.

Le chevalier Georges Bidulphe, plus âgé de neuf ou dix ans que ſa ſœur, étoit homme de jugement, & d'une bonne morale dans le gros de ſa conduite, mais aſſez mal partagé de cette eſpèce de ſentimens rafinés, qui forment ce qu'on appelle délicateſſe. L'orgueil peut quelquefois paſſer pour louable: le ſien, car le chevalier Bidulphe en avoit, n'étoit pas un orgueil de ce genre.

Il étoit d'une conſtitution foible, & les médecins lui avoient preſcrit les eaux de Spa, pour quelques langueurs dont il eut peine à ſe rétablir. Ce fut immédiatement après ſon retour en Angleterre, que la ſcène d'une vie fort agitée s'ouvrit pour ſa ſœur. Une intime amie, à laquelle Miſs Bidulphe révéloit tous les ſecrets de ſon cœur, étoit alors dans les pays étrangers, & le journal ſuivant fut écrit pour elle. Cette amie s'eſt fait un devoir de le conſerver d'autant plus précieuſement, qu'outre les motifs de l'amitié ſurvivante, elle eſt perſuadée que s'il voit jamais le jour, il peut ſervir à prouver que ni la prudence, ni la pénétration, ni la meilleure diſpoſition dont le cœur ſoit capable, ne ſuffiſent pour

nous garantir de certaines disgrâces, qui sont quelquefois le partage des honnêtes gens.

JOURNAL.

2 Avril 1730.

Ma chère Cécile est en chemin pour Harwich. Que le soin d'écrire tous les petits incidens de chaque jour va me paroître insipide à présent, chère sœur, que nous sommes condamnées à ne plus vivre dans le même lieu ! Combien de mois ennuyeux vont se passer, avant que le plaisir de vous embrasser me soit rendu ! Que de jours donnés à l'impatience, avant que je puisse même espérer de vos nouvelles, ou vous informer des actions, des paroles, des pensées de votre plus tendre amie ! Mais je ne dois pas commencer par des plaintes, style, je le sais, qui déplaît à ma Cécile. D'ailleurs, ce seroit une véritable ingratitude pour la meilleure des mères, qui dans la seule vue de me soulager du premier chagrin que j'aie jamais ressenti, s'est déterminée à quitter sa retraite favorite, & m'amène à Londres pour exciter mes esprits, ou, comme elle s'exprime elle-même, pour me préserver du péché de murmure.

Loin donc l'impatience & les plaintes; je veux m'en tenir à la certitude que ma chère Cécile est heureuse dans sa situation, & faire tous mes efforts pour l'être aussi dans la mienne.

3 Avril.

Nous recevons une lettre de mon frère. Il eſt deſcendu à Douvres, & nous l'attendons à chaque momenr. Notre maiſon eſt ſi ſpacieuſe, qu'il pourra s'y loger commodément avec nous, pendant le ſéjour que nous devons faire à Londres. Ma mère ſe propoſe de l'en prier; elle croit qu'un jeune homme vif & galant eſt intéreſſé de réputation, à vivre dans une famille bien rangée. Je ne ſais pas trop ſi cette propoſition ſera de ſon goût. Vraiſemblablement nos allures ne s'accorderont guères avec celles dont je ſuppoſe qu'il a pris l'habitude depuis qu'il nous a quittées. Mais peut-être ne refuſera-t-il pas l'offre d'une mère; lui, d'ailleurs, qui n'a pas d'averſion pour l'économie. De quelle bonté, ma chère, de quelle indulgence cette digne mère eſt remplie pour moi! Elle ne veut pas que je lui tienne compagnie à la maiſon : à peine me laiſſe-t-elle du tems pour mon Journal. « Sidney, je veux que vous preniez » l'air. Je n'aime point à vous voir écrire, à vous » voir penſer : il faur ſorrir plus ſouvent. Vous » irez ce ſoir à la comédie; & je ſuis tentée d'y » aller moi-même avec vous, quoique je n'y aye » pas mis une fois le pied depuis la mort de votre » cher père. C'eſt le diſcours qu'elle me renoir à ce moment. Quelles obligations n'ai-je pas à ſa-

tendreſſe, lorſqu'elle ſe relâche en ma faveur juſqu'à s'arrêter à cette penſée !

5 Avril.

Grâces au ciel, mon frère eſt arrivé en bonne ſanté. Je n'ai jamais vu d'homme ſi changé : il a pris de la vigueur & de l'embonpoint. Nous étions à table lorſqu'il eſt entré. Que de mouvement ſon arrivée a cauſé dans la maiſon ! Ma mère s'eſt tellement livrée à la joie, à la reconnoiſſance pour le ciel, à l'éloge de ſon fils, & lui a fait tant de queſtions, qu'il étoit embarraſſé à trouver des termes pour répondre à cette ſurabondance de tendreſſe.

Après le dîner, ma mère lui a fait la propoſition de prendre un logement avec nous : vous voyez, a-t-elle dit, que nous ſommes fort au large, votre ſœur & moi ; vous pouvez trouver place dans cette maiſon pour vous & vos gens ; & penſant, comme je fais, que vous ne ſauriez être logé nulle part avec tant de bienſéance, je ſerai fort aiſe de votre compagnie, à condition que vous ne changerez rien à mes règles, en vous retirant trop tard, & que les viſites que vous recevrez ſeront telles, que je ne puiſſe trouver rien à redire par rapport à votre ſœur.

Je craignois qu'il ne goûtât pas trop ce langage, parce qu'entre ſes amis, il peut s'en trou-

ver quelques-uns qui, ſans être abſolument vicieux, méritent peut-être la réflexion de ma mère. Mais ſa réponſe m'a détrompée : il s'eſt hâté d'accepter l'invitation, avec quelques légères excuſes ſur le nombre de ſes domeſtiques, dont il craignoit de l'incommodité pour nous. L'obſtacle ne pouvoit nous arrêter. Ainſi mon frère devient notre hôte.

A vous parler naturellement, j'en ai d'autant plus de joie, que j'eſpère d'en voir le cercle de nos connoiſſances un peu s'aggrandir. Il me ſemble que la ſociété a peu d'agrément, ſans un mélange bien entendu d'honnêtes gens des deux ſexes; & juſqu'à préſent je n'en ai guères vu que du mien.

J'ai demandé fort gaiment, au chevalier, ce qu'il m'avoit rapporté de ſes voyages ? Peut-être un mari, m'a-t-il répondu. Ce mot n'eſt pas échappé à ma mère; que voulez-vous dire, mon fils ? Je voulois dire, madame, que je ſuis revenu en Angleterre dans la compagnie d'un gentilhomme avec lequel j'ai fait connoiſſance en Allemagne, & qui eſt, de tous les hommes que j'ai connus, celui que je ſouhaiterois le plus de voir mon frère. Si ma ſœur eſt née ſous l'influence d'une étoile diſtinguée, il peut arriver que mes vœux ſoient un jour remplis : & tournant le viſage vers moi, je puis vous dire, Sidney, qu'il eſt déjà prévenu en votre faveur. Je lui ai fait lire quelques-

unes de vos lettres, dans leſquelles il a pris une bonne idée de votre caractère. Je lui ai dit que vous étiez fort bien de votre perſonne, & que vous aviez reçu une excellente éducation. Ma mère l'interrompant d'un air ſatisfait; c'eſt, mon fils, de quoi je me flatte. Eh! qu'avez-vous à nous dire de ce merveilleux homme, qui l'élève tant au-deſſus des autres? Ce que j'ai à dire, madame? hé bien, pour votre part de ſon caractère, il eſt l'homme de la meilleure conduite que j'aye jamais vue. Je ne connois perſonne ſi ſobre, ni ſi parfaitement libre de tous les vices de la jeuneſſe. Quelques mois de familiarité m'ont ſouvent donné l'occaſion de l'obſerver: je l'ai vu plus d'une fois éviter des fautes, & je ne lui en ai jamais vu commettre une.

Rien aſſurément de plus admirable, a répondu ſérieuſement ma mère. J'ai penſé comme elle; mais un peu plus d'explication ne m'auroit pas déplu. A préſent, Sidney, a repris le chevalier, voici votre part à la deſcription: il eſt d'une figure charmante, & d'un naturel extrêmement ſenſible.

Le bon naturel & la conduite, a répondu promptement ma mère, ſont des qualités indiſpenſables. A l'égard de la beauté, ce n'eſt au plus qu'une fleur qui ſe fane promptement, & qui n'eſt pas néceſſaire dans un homme. Du moins, s'eſt-il écrié, un homme n'en eſt pas pire, pour être beau.

Non, a repris ma mère, pourvu que cet avantage ne le rende pas vain, & ne lui faſſe pas trop rechercher l'admiration des filles écervelées. C'eſt de quoi je ſuis prêt à jurer pour mon ami, a répliqué mon frère : jamais homme, avec une figure telle que la ſienne, s'il eſt poſſible qu'il y en ait jamais, n'en pourroit tirer moins de vanité. Je me ſouviens même de lui avoir entendu dire, que juſques dans une femme, il préféroit à la beauté les qualités de l'ame & la vertu.

Excellent jeune homme ! s'eſt écriée ma mère à ſon tour. Que je ſerois charmée de ſa connoiſſance ! Et moi auſſi, ai-je dit au fond de mon cœur.

J'ai pris la parole ici : Fort bien, chevalier ; le portrait eſt beau, mais pour l'achever il faut y joindre la généroſité, la valeur, un naturel doux, & beaucoup d'argent. Ma mère, trop littérale, m'a coupé la voix : Fi, Sidney ; avec un homme tel qu'on nous le repréſente, beaucoup n'eſt pas néceſſaire, une fortune médiocre doit ſuffire.

Les qualités, a repris mon frère, que vous déſirez pour la perfection du tableau, il les poſſède au plus éminent dégré ; êtes-vous contente ? Pour ce qui regarde ſa fortune, il peut naître ici quelque difficulté. Quelle dot, madame (à ma mère), croyez-vous que ma ſœur puiſſe eſpérer ?

Mon frère, ai-je interrompu, de grâce laiſſez ce ton, qui ſemble déjà me marchander.

Ma mère a répondu gravement : vous ſavez, mon fils, que votre père ne lui a pas laiſſé plus de quatre mille livres ſterling. Il dépend de moi d'y ajoûter quelque choſe, ſi votre ſœur fait un mariage qui me plaiſe. Nous ne ſommes pas en droit d'attendre pour elle un parti extraordinaire : cependant il me ſemble qu'une auſſi bonne fille que Sidney, mérite quelque choſe de plus qu'un équivalent. J'appréhende bien, a répliqué mon frère avec un regard joyeux, que l'égalité ne ſoit ici hors de toute proportion ; car le gentilhomme dont je parle n'a pas plus de ſix mille livres ſterling de rente.

Il a fini par un grand éclat de rire. Cette plaiſanterie ne m'a pas paru d'un bon naturel ; elle m'a cauſé quelque chagrin. Ma mère a baiſſé les yeux ; & moi je ſuis demeurée interdite, comme ſi mon attente eût été trompée ; mais je n'ai pas deſſerré les lèvres.

Il eſt au-deſſus de notre portée, ma fille, a repris tranquillement ma mère.

Je n'ai pas fait de réplique. Mon frère m'a regardée d'un œil plus ſerein, & levant la voix : courage Sidney, m'a-t-il dit ; ſi mon incomparable ami prend du goût pour vous lorſqu'il vous aura vue... Je me ſuis ſentie bleſſée de ces termes, & je crois avoir rougi. Il l'a remarqué, ſans doute, & me voyant l'air mortifié ; ſans compliment, ma

chère Sidney, je ſuis perſuadé qu'il ne peut manquer d'en prendre : alors l'inégalité de fortune ne ſera point une objection. Je l'ai déjà informé de ce que vous avez à prétendre. A peine m'a-t-il laiſſé finir : il penſe à ma ſœur, & s'il trouve, en la voyant, que ſes qualités perſonnelles répondent à la deſcription, partiale peut-être, d'un frère dont vous connoiſſez la tendreſſe pour vous, ce ſera votre faute à vous-même, ſi vous n'avez pas l'homme le plus accompli d'Angleterre pour votre mari.

Ma mère a repris un air plus gai. Où eſt-il ? Quand le verrons-nous ? Je me ſuis efforcée de ſourire, quoique je ne me ſentiſſe pas tout-à-fait contente. Mon frère a répondu aux deux queſtions de ma mère, que ſon ami l'avoit quitté en chemin ; qu'il étoit allé paſſer quelques ſemaines à Bath, mais qu'ayant fait prendre le chemin de Londres à ſes équipages, il l'avoit chargé de louer une maiſon pour lui dans la place de Saint-James, ou dans quelqu'une des rues voiſines, & que nous l'aurions par conſéquent pour voiſin.

Ma mère s'eſt informée des raiſons qui le conduiſoient à Bath. C'eſt une foibleſſe qui lui eſt reſtée au poignet, de quelques accès de fièvre qu'il a reſſentis avant leur embarquement pour l'Angleterre. Il paroît qu'il eſt à la fin de ſes voyages, & qu'il y avoit employé près de cinq ans lorſqu'il s'eſt rencontré en Allemagne avec mon frère. L'a-

mitié qui s'eſt formée entr'eux leur a fait prendre la réſolution de ne ſe pas ſéparer, auſſi long-tems que leurs raiſons de ſanté les ont obligés de différer leur retour. Ils ont fait enſemble un tour à Paris, & ſont revenus en Angleterre par la Hollande.

Le nom de ce chef-d'œuvre de perfection eſt Falkland, *Alcandre* Falkland. Le joli nom qu'Alcandre! ma mère le trouve romaneſque, & s'étonne que des parens raiſonnables puiſſent donner des noms de cette ſorte à leurs enfans.

Je meurs à préſent de curioſité, ma très-chère, & vous comprenez que c'eſt celle de le voir. Quelques ſemaines à Bath! Quel beſoin d'aller à Bath avant que d'avoir formé ſa maiſon à Londres? Son bras ne pouvoit-il pas ſe rétablir ſans le ſecours de la douge? Je crains bien qu'il ne ſoit allé à Bath dans la ſeule vue de ſe montrer, & qu'il ne ſoit enlevé avant qu'il puiſſe arriver ici. Je ſouhaiterois que mon frère eût gardé pour lui tout ce qu'il m'a dit de cet homme-là, juſqu'à ſon retour à Londres.

7 Avril.

Nous avons mis en bon ordre l'appartement de mon frère. Ma mère s'eſt employée du matin au ſoir à faire placer ſes malles, ſes porte-manteaux, ſes boëtes, dans les lieux qui leur conviennent. En diſtribuant des chambres à ſes gens, elle n'a pas

oublié de les éloigner autant qu'elle a pu des nôtres. Elle ſait, dit-elle, que nos domeſtiques ſont réglés; mais elle ne peut répondre de ceux d'autrui.

Je commence à reprendre mes eſprits. L'arrivée du chevalier a ranimé la maiſon. Ma mère juge que dans la compagnie de mon frère, & d'une ou deux femmes de nos amies, il n'y aura rien à craindre pour la bienſéance à me laiſſer paroître en public une demi-douzaine de fois pendant la ſaiſon, ſans la ſauve-garde de ſa préſence. Que de bonté! que d'égards pour moi dans cette chère mère! J'obſerve qu'entre pluſieurs raiſons qui lui faiſoient déſirer que mon frère prît ſon logement chez nous, une des principales étoit de s'épargner la néceſſité d'aſſiſter quelquefois aux divertiſſemens publics; ce qu'elle auroit fait, néanmoins, plutôt que de m'ôter cet amuſement faute d'un guide ſur lequel elle pût ſe repoſer. En vérité chaque jour amène pour moi de nouveaux ſujets d'obligations.

20 *Avril.*

M. Falkland a donné de ſes nouvelles à mon frère; il lui marque qu'il n'a pas été quinze jours à Bath, ſans reſſentir d'heureux effets de la douge. Quand ſon bras ſera-t-il tout-à-fait guéri? Je n'ai jamais eu tant d'impatience de voir perſonne.

Mais, Sidney, prends garde ; ton cœur n'a jamais encore été touché : on repréſente cet homme comme un dangereux objet. Ne ſerois-je pas une malheureuſe fille, ſi j'allois prendre pour lui quelques ſentimens trop tendres, & s'il arrivoit qu'il n'eût aucun goût pour moi ? *s'il arrivoit ;* quelle vaine expreſſion ! Pour le monde entier, je ne voudrois pas, ma Cécile, qu'elle fût lue d'une autre que vous. Hé bien, s'il ne prenoit pas de goût pour moi, qu'arriveroit-il ? Il arriveroit, ma chère, que je n'en aurois pas non plus pour lui. Je me ſens un cœur très-peu ſuſceptible de ce que j'entends nommer l'amour ; & cinquante à parier contre un, que je ſerai auſſi indifférente pour lui, qu'il pourra l'être pour moi. Je crois même que je dois prendre la réſolution de ne pas le trouver à mon gré ; car avec ces brillans traits extérieurs du caractère qu'on lui a donné le premier jour, j'ai tiré depuis, de la bouche du chevalier, qui ne ceſſe pas de parler de lui, quelques circonſtances qui ne me plaiſent pas : cet homme me paroît plein de contrariétés.

Jamais la nature, m'a dit mon frère, ne forma de naturel ſi doux, ſi humain, ſi obligeant : cependant lorſqu'il eſt irrité, la tempête n'eſt pas plus furieuſe. On ſe l'imagineroit ſi humble, qu'il croit tout le monde ſupérieur à lui ; cependant, au travers de ce maſque, j'ai quelquefois déco-

vert un orgueil qui lui fait dédaigner tout le genre humain. Avec une diſpoſition ſenſible, un cœur attaché aux ſimples plaiſirs de la vie privée, il eſt d'une humeur ſi entreprenante, que les obſtacles & les dangers le rebutent moins qu'ils ne l'encouragent. Dans la pourſuite de ſes déſirs, ſes idées d'honneur, d'amour, de généroſité, de reconnoiſſance, ſont ſi raffinées, qu'aucun héros de roman ne les a pouſſées plus loin; & j'ai eu l'occaſion d'en être convaincu, par quantité d'incidens que le haſard a fait naître dans le cours de notre liaiſon. Son air affable & modeſte fait juger à ceux qui converſent avec lui, qu'il eſt charmé de leur entretien; & quelquefois même il affecte de leur laiſſer croire qu'il en tire de l'inſtruction ou quelqu'autre utilité; cependant, il a dans le tour d'eſprit, quoique ſans aucune teinture de malignité, un goût de raillerie adroite & facile, qui lui fait voir & repréſenter les choſes ſous un jour tout oppoſé à celui ſous lequel vous vous imaginez qu'il les prend. Avec le diſcernement le plus délicat, lorſqu'il ne conſulte que ſon jugement, ſi la paſſion s'en mêle, un enfant eſt capable de lui en impoſer. Quoique très-bel homme, comme je vous l'ai dit, il affecte du mépris pour la beauté dans ſon ſexe; cependant il eſt aiſé de voir, par le ſoin qu'il apporte à ſa parure, quoique plus éloigné de toute fatuité qu'homme du monde, qu'il n'a pas les

yeux tout-à-fait fermés ſur ſes propres avantages.

Dites-moi, Cécile, n'eſt-ce pas là des défauts? C'en eſt, ou je ne m'y connois pas. Cependant, mon frère proteſte que ſon cher ami n'en a pas un, ou prétend du moins qu'ils ſont tellement contrebalancés par ſes bonnes qualités, qu'à l'exception de moi, dit-il; quelle flatterie, ma chère! il ne connoît pas de femme digne de lui. Vous vous doutez bien que je ne l'ai pas remercié du compliment qu'il m'a fait aux dépens du reſte de mon pauvre ſexe.

5 Mai.

Il y a plus d'un mois que mon frère eſt arrivé, & M. Falkland ne parle pas encore de venir à Londres. Si le chevalier lui avoit fait de moi une peinture auſſi flatteuſe de la moitié, que celle qu'il nous a faite de lui, ſa curioſité l'auroit amené plutôt. Ma mère a parlé de lui pluſieurs fois, & s'eſt informée quand il doit être à la ville. La maiſon que mon frère a louée pour lui, eſt une des plus belles de la place. Nous ſommes tous dans l'attente de voir cet aſtre brillant faire ſon apparition à Londres. S'il tarde encore long-tems, ma patience ſera ſi laſſe, que je ne donnerois pas une priſe de tabac pour le voir.

19 Mai.

Six ſemaines, & pas un mot de l'arrivée de M. Falkland! Il eſt décidé que je ne lui donne

plus que ſix jours. Je commence à me croire affrontée par ce long délai.

23 Mai.

Maintenant, Cécile, je puis ſatisfaire pleinement votre curioſité. Il eſt venu, à la fin, j'entends M. Falkland : Alcandre eſt arrivé ! Nous avons eu, ce matin, un meſſager de ſa part pour s'informer de notre ſanté. Il ne faiſoit que deſcendre à ſa maiſon de la place. Mon frère y a volé auſſi-tôt, en diſant qu'il l'amèneroit ſans cérémonie, pour prendre un dîner de famille avec nous. Ma mère l'en a prié dans ce ſens, & n'a pas laiſſé d'avoir une conférence d'un quart-d'heure avec ſa cuiſinière. Vous ſavez que notre table eſt toujours honnête ; mais tout y étoit en meilleur ordre aujourd'hui. Mon frère eſt arrivé avec M. Falkland, un peu avant le dîner. Il l'a préſenté à ma mère & à moi, d'un air auſſi familier que s'il étoit déjà de la famille.

Nous avions été fort prévenues en faveur de ſa figure, circonſtance rarement avantageuſe aux perſonnes qu'on voit pour la première fois ; mais elle n'a pas eu cet effet : le chevalier n'avoit pas exagéré les perfections extérieures de ſon ami. Vous vous attendez peut-être que je vais vous les décrire, & peindre ce romaneſque héros avec les vives couleurs de l'exagération romaneſque. Non, ma chère. Je vous dirai, au contraire, que ce n'eſt ni un Adonis,

nis, ni un Apollon; qu'il n'a point une chevelure blonde, qui deſcende en boucles ſur ſes épaules; des yeux éclatans comme le ſoleil, dont la ſplendeur & la majeſté rendent les ſpectateurs muets d'admiration; en un mot, des rayons de divinité reluiſans autour de lui: cependant, c'eſt réellement le plus bel homme que j'aie jamais vu. Je ne vous dirai pas que ſa voix eſt l'harmonie même; que les grâces, (car pourquoi ce ſexe n'auroit-il pas ſes grâces, comme le nôtre?) accompagnent tous ſes mouvemens; que Minerve préſide ſur ſes lèvres, & que chaque trait de ſon viſage a quelque petit amour pour cortège. Mais je ne déſavoue point qu'en parlant, ſa voix n'ait un agrément inexprimable; vous ſavez, ma chère, combien j'admire une belle voix; que ſon air & tous ſes mouvemens ne ſoient aiſés, nobles, gracieux, ſa converſation attachante, polie, & ſans la moindre teinture d'affectation, celui de tous les défauts qui feroit diſparoître à mes yeux les perfections d'un ange; en un mot, & ſans hyperbole, qu'il ne ſoit, comme tout le monde doit en convenir, un jeune homme d'une phyſionomie charmante, & d'une figure accomplie.

Je n'ai jamais vu ma mère ſi ſatisfaite de la compagnie de perſonne. Une politeſſe aiſée dans le langage & les manières, l'attention & la déférence qu'il ſembloit avoit pour ſes ſentimens,

(& je crois que la chère bonne maman lui a plus parlé que je ne l'ai vu faire de ma vie avec une ſi nouvelle connoiſſance), ont paru lui plaire au-delà de toute expreſſion. Je n'ai pas pris une grande part à la converſation; mais je n'en ai pas été plus négligée par M. Falkland. Il m'adreſſoit le diſcours par intervalles, en ſe rapportant à moi, & ſemblant s'y plaire; ou du moins je me le ſuis imaginé. Mon frère s'eſt efforcé de me faire ſortir de moi-même, comme il me l'a dit enſuite: l'intention étoit obligeante; mais le pauvre chevalier n'eſt pas aſſez délicat pour ces entrepriſes. J'aurois mieux aimé qu'il m'eût laiſſée libre. Je me rappelois les converſations que nous avions eues tant de fois ſur M. Falkland, & ſincèrement je ne pouvois m'empêcher de me regarder comme une pièce de marchandiſe qu'on cherche à montrer dans le jour le plus avantageux. Cette réflexion doit avoir jeté ſur ma conduite une ſorte de contrainte, dont je n'ai pas eu le courage, folle que j'étois, de me délivrer aſſez; & j'avoue que je n'ai pas été contente de moi-même. Cependant j'ai eu le bonheur de plaire infiniment à ma mère: elle m'a dit, après le départ de M. Falkland, que j'avois gardé la plus exacte décence; & c'eſt mon frère qu'elle a blâmé, d'avoir voulu m'engager trop ſouvent dans la converſation. Soyez sûr, lui a-t-elle dit, qu'un homme, auſſi ſenſé que M.

Falkland, n'en eſtimera pas moins une jeune perſonne, pour ſavoir ſe taire. Sidney en a dit aſſez, pour faire connoître que ce n'eſt pas faute de ſavoir que dire, qu'elle a retenu ſa langue. L'homme qui ne compte pas une modeſte réſerve entre les meilleures qualités d'une femme, n'eſt pas le mari que je ſouhaite à ma fille. Je puis aſſurer que lorſque j'épouſai votre père, il ne m'avoit jamais entendu prononcer vingt phraſes entières. Mon frère n'eſt pas diſconvenu, avec elle, de la vérité de ſon obſervation ſur la modeſte réſerve; mais il a prétendu que dans le tems où nous ſommes, les idées de modeſtie ne ſont pas portées auſſi loin qu'elles l'étoient lorſque mon père avoit commencé ſon cours de galanterie, & qu'une jeune perſonne peut être auſſi modeſte à parler, qu'à tenir ſa langue en bride. Je ne ſuis point entrée dans cette diſpute, & j'ai dit uniquement que j'étois fort aiſe d'avoir l'approbation de ma mère.

Elle s'eſt jetée enſuite dans de grands éloges de M. Falkland. C'étoit, *ſur ſa conſcience*, le jeune homme le plus accompli, à toutes ſortes d'égards, qu'elle eût jamais vu; ſi modeſte, ſi bien élevé, ſi galant, ſi peu de préſomption avec tant de rares qualités. Elle en étoit toute émerveillée; elle avouoit qu'elle avoit preſque déſeſpéré de trou-

ver dans un jeune gentilhomme, élevé à la mode préſente, une conduite ſi réellement irréprochable. Si ſes mœurs répondoient aux dehors... Elle s'eſt arrêtée ici, ou plutôt mon frère l'a interrompue : J'oſe me flatter, madame, que vous me croirez aſſez de connoiſſance du monde, pour ſavoir diſtinguer entre un caractère réel ou d'emprunt ; & je ne crains pas de vous aſſurer que de tous les jeunes gens avec leſquels j'ai quelque liaiſon, il n'y en a pas un dont les mœurs, dans le ſens le plus étroit de ce terme, ſoient auſſi parfaitement réglées que celles de mon cher Falkland.

Eh bien, a repris ma mère, j'ai la ſatisfaction de penſer, moi qui ne me trompe guères dans mes jugemens, que M. Falkland eſt du moins auſſi content de Sidney, que nous le ſommes de lui. Que dites-vous, ma fille? Oui, que dites-vous, chère ſœur, a répété vivement mon frère ? Je penſe, ai-je répondu, que M. Falkland eſt un homme du premier mérite, &... & que vous ſerez contente de ne pas jeter les yeux plus loin, ſi l'on parvient à des arrangemens ſérieux. Eh ! ma ſœur. Il n'eſt pas beſoin, Cécile, de vous dire de qui m'eſt venue cette interruption. Mon frère, c'eſt aller un peu trop loin pour une première entrevue. Beaucoup trop loin, a dit ma mère : commençons par ſavoir les intentions de

M. Falkland, de lui-même, avant que d'ajouter un mot de plus ſur l'affaire.

Le chevalier nous a dit que M. Falkland l'avoit invité ce ſoir à ſouper, & s'étoit excuſé de le quitter, ſur un petit nombre de viſites indiſpenſables, après leſquelles il ſeroit de bonne heure chez lui.

24 Mai.

Nous étions au lit, ma mère & moi, lorſque mon frère rentra hier au ſoir; quoiqu'en général il ne ſe retire pas fort tard dans la nuit. Ce matin, à l'heure où nous nous ſommes rejoints pour le déjeûner, j'ai cru lire ſur ſon viſage qu'il avoit quelque choſe à m'annoncer. Falkland ne vous trouve pas à ſon gré, Sidney, m'a-t-il dit ſans préparation. Que faire à cela, mon frère? ai-je répondu en rougiſſant; quoiqu'au fond je n'en cruſſe rien, car j'étois sûre que s'il eût parlé de bonne foi, il ne l'eût pas fait d'un ton ſi bruſque. Mais ma mère, qui prend à la lettre tout ce qu'elle entend, n'a pas cherché beaucoup de détour: s'il en eſt ainſi, monſieur, je ne vous trouve pas trop civil, de le dire à votre ſœur de ce ton. Quand M. Falkland n'auroit pas d'inclination pour Sidney, je me flatte qu'elle pourroit être au gré d'un homme ſi ſage; & ma mère a ſecoué ſa chère & vertueuſe tête. Le chevalier n'a repliqué que

par un éclat de rire. Ma mère a paru fâchée ; elle craignoit pour l'honneur de ſa pénétration, après ce qu'elle nous avoit dit hier : je ſuis demeurée fort ſotte ; mais j'ai prétendu ſourire. Il a plû à mon frère d'être aſſez ruſtre, pour rire encore. A la fin s'adreſſant à ma mère ; de bonne foi, ma chère madame, avez-vous pu prendre ſérieuſement ce que j'ai dit à Sidney ? Me ſuppoſez-vous capable d'offenſer ma ſœur par une déclaration ſi dure, ſi ce que j'ai dit n'étoit pas un badinage ? En homme d'honneur, ma chère Sidney, je ne voudrois pas, pour tout ce que je poſsède, être auſſi amoureux de la reine, que le pauvre Falkland l'eſt de vous.

Autre indiſcrétion, qui n'a fait que me décontenancer encore plus. En vérité, chevalier, c'eſt donner dans un ſecond excès. Ma mère, après avoir paru ſurpriſe un moment, eſt rentrée auſſitôt en bonne humeur. On a peine à deviner, mon cher fils, quand vous êtes ſérieux ou quand vous ne l'êtes pas ; mais, comme votre ſœur l'a fort bien dit, vous donnez à préſent dans un autre excès. C'eſt à Falkland que vous feriez ce reproche, nous a répondu mon frère, ſi vous l'aviez entendu pendant toute cette nuit ; je n'ai pu tirer de lui que vos louanges. J'ai fort bien jugé, a repris mon indulgente mère, que cette petite fille ne lui avoit pas déplu : à préſent, mon fils, vous voyez

que ſon ſilence n'a nui à rien. Elle m'a regardée ici avec un tendre ſourire.

Allons, a reptis mon frère, tout eſt dans une merveilleuſe diſpoſition des deux parts. Falkland, qui vous regarde, ma mère, comme la meilleure des femmes, m'a preſſé d'employer mon crédit auprès de vous, pour obtenir la permiſſion de faire ſa cour en forme à Miſs Bidulphe. Il eſt sûr de moi, & j'eſpère votre approbation. Je me ſuis chargé, à ſa prière, de vous expliquer dans le plus grand détail tout ce qui concerne ſa fortune. Vous ſavez déjà le fond de ſon bien; ſa naiſſance eſt d'une diſtinction connue. Il demande en grâce qu'on ne parle pas du bien de ma ſœur. S'il a le bonheur, dit-il, après une connoiſſance un peu plus familière, de lui faire agréer ſon cœur & ſa main, il eſt dans la réſolution de laiſſer le ſoin des articles entre Miladi Bidulphe & moi. Je lui ai promis de vous expoſer ſes propoſitions; & tout ce que j'ai pu faire, pour ſa conſolation préſente, s'eſt réduit à l'aſſurer, que ne croyant pas les inclinations de ma ſœur prévenues en faveur d'un autre, je ne doutois pas que ſi nous obtenions votre aveu, le ſien ne vînt à la ſuite.

Réponſe fort ſage, lui a répondu ma mère, & telle que je vous l'aurois dictée ſi j'avois été derrière vous. Je crois pouvoir aſſurer ſans riſque, que le cœur de Miſs Sidney n'eſt pas

prévenu; & toutes ces propoſitions étant des plus avantageuſes, je ne vois aucune difficulté, ſi ma fille n'y en trouve pas elle-même, à recevoir votre ami dans les termes qu'il déſire.

Quelle devoit être ma réponſe, Cécile? Celle que je fis, ſans doute. Je ne ſuis pas prévenue, madame, baiſſant la vue, rougiſſant juſqu'à me trouver preſque mal, car j'étois dans une peine réelle. Ma Cécile ſait que je ne ſuis pas une prude.

Chère fille! s'eſt écriée ma mère, en me prenant par la main. Pauvre Sidney, a dit mon impitoyable frère, que je vous trouve à plaindre! Je vous amène ce ſoir M. Falkland, ſi vous ne vous y oppoſez pas... avec un regard ſi malicieux, que ma mère lui a commandé de finir ſes mauvaiſes plaiſanteries.

Le jour eſt paſſé. M. Falkland nous a donné quelques heures. Nulle compagnie que lui & nous. Ma mère eſt plus ſatisfaite encore que le premier jour. Ta mère... Fille peu ingénue! Pourquoi déguiſer tes propres ſentimens? Cette apoſtrophe eſt pour votre uſage, ma Cécile. Hé bien, vous aurez donc mes vrais ſentimens: vous avez un droit indubitable de les exiger ſur toutes ſortes de points, & particulièrement dans cette intéreſſante occaſion.

M. Falkland me paroît le plus aimable des hommes; & ſi j'avois le cœur extrêmement ſuſ-

ceptible d'impreſſions tendres, ce qu'heureuſement il n'eſt pas; je m'imagine réellement que l'amour en triompheroit bientôt. Cet aveu ne ſera pas ſuffiſant pour vous. Peut-être n'en ai-je pas aſſez dit; cependant, en vétité, ma Cécile, c'eſt tout ce que je puis à préſent vous accorder.

Les idées du ſot rôle que je devois faire dans la viſite du ſoir, m'avoient peſé ſur l'eſprit pendant tout le jour. Concevez-vous rien de plus embattaſſant, que la ſituation d'une pauvre jeune fille recevant la viſite d'un homme, qu'on lui amène pour la premiète fois, à titre d'adorateur déclaré? Je m'étois fait une forte effrayante idée de ces entrevûes. Mes notions ne s'étoient formées que dans la lecture de quelques romans, où l'amant tient des diſcours d'une aune de long, & les réponſes de la belle ſont d'une longueur proportionnée. Mais M. Falkland m'a bientôt délivrée des inquiétudes de cette nature: ſon abord aiſé, mais incomparablement poli & reſpectueux, m'a fait perdre en un inſtant mes ridicules craintes. Il n'a fait uſage de cette viſite, que pour s'avancer dans notre eſtime par des voies qui prouvent combien il en eſt digne. S'il m'a donné quelques témoignages particuliers d'attention, ſoit dans ſes regards ou par ſes manières, il l'a fait avec des ménagemens ſi délicats, que moi, qui craignois

de ne pouvoir ſurmonter ma confuſion, à peine ai-je été déconcertée pendant toute la viſite.

10 *Juin.*

Ma mère devient ſi paſſionnée pour M. Falkland, que s'il continue ſur ce pied, je crois ſérieuſement qu'il l'emportera dans ſon affection ſur mon frère. C'eſt ce que je fais, c'eſt ce que dit M. Falkland; M. Falkland eſt de cette opinion, & je ſuis sûre que vous ne lui diſputerez pas d'être là-deſſus un excellent juge.

Au fond, ma chère Cécile, cet homme gagne prodigieuſement à chaque moment qu'on le voit & qu'on le connoît. Cependant j'ai découvert, dans cette abondance d'admirables qualités, quelques-uns de ces foibles légers dont mon frère m'avoit d'abord avertie. L'intérêt que je puis être obligée d'y prendre un jour, me le fait obſerver de plus près que je ne le ferois autrement. Il a ce penchant à la raillerie, & ce tour adroit que le chevalier m'a fort bien repréſenté : cependant, pour lui rendre juſtice, il ne l'emploie jamais qu'à propos; & c'eſt même alors avec tant de fineſſe & d'agrément, qu'on ne peut s'en offenſer.

Nous avions aujourd'hui nombreuſe compagnie à dîner, entr'autres le jeune Sayers, qui ne fait qu'arriver de ce qu'il appelle ſes voyages. Vous pouvez vous ſouvenir qu'en partant, c'étoit

un ſot fort paiſible, de bon naturel, incapable de bleſſer perſonne. De tous les ingrédiens qui formoient ſon caractère, il n'a rapporté que le premier : car il n'exiſte point à préſent de fat plus fieffé, c'eſt-à-dire, plus ſuffiſant, plus incomode, plus babillard, plus impertinent. Sa mère, pauvre eſpèce de femme, qui n'avoit pas peu contribué, comme vous le ſavez, à faire un ſot de ſon fils, emploie maintenant tout ce qui eſt en ſon pouvoir pour en faire un ridicule accompli; elle le mène en ſpectacle avec elle par toute la ville. La compagnie étoit aſſemblée dans le ſallon, avant l'heure du dîner. Nous voyons fondre ſur la ſcène, car ne vous figurez pas une entrée commune, M. Sayers & ſa maman, l'ours donnant la main à la vieille dame, mais d'un air ſi roide, ſi gauche, ſi déſagréable & ſi différent de M. Falkland, que j'ai pris pitié de la pauvre machine, pendant qu'elle ſe flattoit ſans doute que tout le monde l'admiroit comme ſa mère. Après avoir été préſenté aux dames, car c'eſt la première fois que nous ayons vu M. Sayers depuis ſon retour, il a fait un tour ou deux dans le ſallon, pour étaler ſa figure; enſuite, attachant les yeux ſur un deſſus de porte, qui eſt un beau payſage de Claude Lorrain, dont M. Falkland a fait préſent à mon frère, il a demandé au chevalier, d'un ton à demi articulé, ſi nous avions

quelque peintres en Angleterre ? Ma mère, à qui le hazard a fait prêter l'oreille, & qui par un plus grand hazard encore a compris ce qu'il diſoit, n'a pu s'empêcher de répondre ſans en laiſſer le tems à mon frère : des peintres, monſieur ! oui aſſurément, & quelques-uns même aſſez bons. Mais vous ne ſauriez l'avoir oublié ; il n'y a pas plus d'un an que vous avez quitté Londres. J'oubliois, ma chère, de vous dire que la mort d'un oncle, qui lui a laiſſé ſon bien, l'a fait rappeler en Angleterre. J'ai remarqué que M. Falkland, frappé de la manière dont ma mère avoit pris la queſtion, & de l'innocente réprimande qui lui étoit échappée, a baiſſé la vue, avec un ſourire très-fin, qu'il ſembloit contraindre. Sayers, feignant de n'avoir rien entendu, regardoit au travers de ſes doigts, comme l'on fait pour réduire un tableau en perſpective ; & baiſſant la tête d'un air à demi-content ; il n'eſt pas mauvais, a-t-il dit, pour une copie. Oh ! s'eſt écrié ſa mère, il n'y a pas moyen de vous plaire. Ces voyageurs ſe connoiſſent ſi bien en peinture ! Perſonne ne s'empreſſant de répondre, M. Falkland s'eſt approché de M. Sayers, avec une apparence d'humilité ſi bien contrefaite, que vous l'auriez pris pour un vrai novice, & lui a dit du même air : vous êtes donc perſuadé, monſieur, que ce tableau n'eſt qu'une copie ? Rien de plus, fiez-vous à ma parole, a répondu fort déciſive-

ment l'autre. Pendant mon ſéjour à Rome, un hollandois que j'y ai connu, s'occupoit à faire des copies qu'il faiſoit paſſer en différens lieux, où, par ſes agens, il les vendoit aſſez cher, & ce commerce lui réuſſiſſoit merveilleuſement ; car il y a peu de connoiſſeurs en peinture, & je ſuis caution qu'on ne nommeta pas de grands maîtres, dont il ne ſe vende cent originaux calqués d'après eux, au-delà du nombre de leurs vrais ouvrages.

M. Falkland a continué de lui faire quantité de queſtions, d'un ton ſi ſimple, qu'on auroit jugé qu'il ne le faiſoit que pour ſon inſtruction ; & le pauvre ſot s'enorgueilliſſoit de déployer ſon ſavoir aux yeux d'un ignorant admirateur, qui n'étoit jamais ſorti de ſon pays. La compagnie étoit diviſée en petites troupes, qui s'entretenoient à part, comme il eſt aſſez ordinaire une demi-heure avant le dîner. Madame Sayers, ma mère & moi, nous étions ſur un ſopha aſſez près pour entendre la converſation des deux jeunes gens, ou du moins ce qui ne ſe perdoit pas dans la prononciation affectée de M. Sayers. Sa mère, dont toute l'attention ſe bornoit à lui, paroiſſoit charmée de l'occaſion que la curioſité de M. Falkland, qu'elle ne connoiſſoit pas, donnoit à ſon fils, de faire briller ſon goût dans les arts, & jetoit ſouvent les yeux autour d'elle, pour obſerver ſi perſonne ne

prêtoit l'oreille. Ma mère, toujours littérale, a tout pris fort ſérieuſement, & s'eſt baiſſée vers moi pour me dire, cela n'eſt-il pas charmant, Sidney ? Quelle complaiſance dans M. Falkland ! Vous voyez qu'il ne fait pas parade de ſes propres connoiſſances, & qu'il cherche à profiter de celles d'autrui. Moi qui pénétrois la malice déguiſée, je me contenois à peine, & réellement j'étois étonnée de ſon air grave & curieux ; mais je me réjouiſſois de la bonne-foi de ma mère.

Sayers, glorieux d'avoir brillé avec tant d'éclat ; car il obſervoit fort bien que nous l'écoutions, ma mère & moi, ne ſe laſſoit pas de ſatisfaire ſa vanité par une abondance de froids récits, dont chacun ne manquoit pas d'avoir pour prélude, pendant que j'étois à Rome, ou pendant que j'étois à Paris. A la fin, malheureuſement pour lui, le diſcours étant tombé ſur un incident auquel deux gentilhommes anglois eurent part à Rome, & qui fit alors beaucoup de bruit, il en a parlé comme d'un fait paſſé ſous ſes yeux : il y a neuf mois, a-t-il dit, immédiatement avant mon départ de Rome. Ma mère, à qui M. Falkland avoit fait le même récit, mais avec une grande différence de tems & de circonſtances, a pris la parole immédiatement. Ne m'avez-vous pas raconté cette affaire, M. Falkland ? Vous

étiez à Rome, lorſqu'elle eſt arrivée; & ſi j'ai de la mémoire, ce fut par votre crédit auprès du cardinal miniſtre, qu'elle fut conciliée?

L'apparition d'un ſpectre n'auroit pas jeté plus de trouble dans la contenance du pauvre Sayers. Il nous a dérobé la moitié de ſon viſage, en baiſſant la tête ſur ſa poitrine; & parlant pour la première fois d'un ton naturel, avec l'air d'une profonde ſurpriſe; avez-vous été à Rome, Monſieur? J'y ai paſſé quelque tems, a répondu M. Falkland, avec une modeſtie réelle, car il a paru plaindre le ſot qu'il avoit mortifié; je ſais que l'hiſtoire a reçu pluſieurs explications; mais les circonſtances ſont un peu différentes de votre récit, quoique le fond du fait en approche.

Quel tour obligeant, ma chère, pour réconcilier le décontenancé Sayers avec lui-même & la compagnie! De grâce, monſieur, a repris le ſot, avez-vous été long-tems chez les étrangers? Environ cinq ans, monſieur, a répondu M. Falkland: mais je m'apperçois, depuis que j'ai eu l'honneur de vous entendre, qu'il m'eſt échappé de curieuſes obſervations que vous avez faites dans un eſpace de tems beaucoup plus court, & je vous ſuis extrêmement redevable de me les avoir communiquées. Si la pauvre tête a cru ce langage ſérieux, comme il n'a pas manqué de le paroître à ma mère, c'eſt ce que je ne puis vous dire. Il n'a pas

laiſſé de payer le compliment d'une révérence ; mais il a ſi bien ſenti ſon humiliation, que du jour entier il n'a pas dit un mot de Rome ni de Paris : & nous en avons tiré un double avantage ; car n'étant pas capable de dire autre choſe, il a pris le parti du ſilence, excepté lorſque par pitié M. Falkland lui a fait certaines queſtions auxquelles il l'a cru capable de répondre ſans trahir ſon ignorance : c'étoit aſſez de s'en être fait un amuſement tête à tête ; il n'a pas voulu que tous nos autres convives en fuſſent témoins.

Cette bagatelle, ma chère, peut vous faire prendre quelque idée du tour d'eſprit de l'homme. J'ai fait le même récit à mon frère, qui en a ri de toute ſa force, & qui m'a dit que c'étoit lui-même, trait pour trait. Il l'aime avec tous ſes défauts, quoiqu'il ne ſoit pas content que je leur donne ce nom.

4 Juillet.

Vous êtes injuſte, Cécile, & vous faites tort à ma ſincérité, lorſque vous me ſuppoſez fort épriſe de M. Falkland. Croyez-vous que ſi je l'étois, il me fût poſſible de vous le déſavouer ? Ah ! ma ſœur, faut-il que je ſoupçonne votre propre ingénuité, quand vous accuſez votre amie d'en manquer ? En vérité, ſi j'ai une ſi vive paſſion pour lui, je ne le ſais pas moi-même encore. Je ne ferai pas difficulté de vous répéter qu'il me

me paroît le plus aimable des hommes, & que ſi j'étois abandonnée à mon propre choix, je lui donnerois aſſurément la préférence ſur le reſte de ſon ſexe, ou du moins ſur tout ce que j'en ai vu juſqu'à préſent. S'il y a des hommes d'une plus belle figure, des hommes plus ſages & d'un meilleur naturel, ils ne ſont pas encore tombés ſous mes obſervations. Cependant je ne ſuis pas aſſez prévenue en ſa faveur, pour le regarder comme un Phénix; & ſi quelque événement imprévu m'empêchoit de devenir ſa femme, j'eſpère que je ſerois capable de le ſupporter, & de me conduire décemment.

Vous me répondrez que c'eſt peut-être me vanter en lâche, parce que j'ai lieu de croire qu'il ſera bientôt hors du pouvoir de la fortune de nous ſéparer. A la vérité, l'événement de notre mariage me ſemble à préſent certain. Mais je ne m'en efforce pas moins de faire une ſorte de garde ſur mes déſirs, & je ne veux pas encore permettre à mon cœur de placer en lui toute ſa félicité. Ainſi je ne puis me mettre au nombre de ces amans du premier ordre, qui n'ont des yeux, des oreilles, en un mot des ſenſations, que pour un objet. M. Falkland aſſure que ce dernier cas eſt le ſien, par rapport à moi. Mais je ne crois pas que les femmes doivent pouſſer l'amour à ce point, juſqu'à ce que le devoir change cette paſſion pour elles

en vertu; & juſqu'au moment où ce cas ſera le mien, je ſuis ſi philoſophe en amour, que je veux empêcher qu'il n'abſorbe d'autres affections tendres que je dois à mes parens & mes amis.

Il me ſemble que nous devons nous former à nous-mêmes des loix conſtantes pour le réglement de notre conduite, ſans quoi, ma chère Cécile, quel impertinent rêve ne ſeroit pas la vie des jeunes perſonnes de notre ſexe? Vous, à qui le ciel a donné un jugement au-deſſus du commun, vous ne vous en êtes pas laiſſée moins entièrement conduire par l'avis de vos ſages parens; & ſur ce point, je me fais honneur d'avoir ſuivi votre exemple. L'obéiſſance implicite à la meilleure des mères, eſt une habitude que j'ai formée dès l'enfance. Ma ſoumiſſion ne m'a pas encore cauſé une minute de peine, & j'eſpère qu'elle ne m'en cauſera jamais.

5 *Juillet.*

Il eſt arrivé aujourd'hui à ma mère, une petite aventure qui lui a plu merveilleuſement. Elle étoit allée ce matin à l'égliſe, comme vous ſavez qu'elle n'y manque pas chaque jour. Un de ſes porteurs, à qui le pied a gliſſé en la ramenant au logis dans ſa chaiſe, eſt tombé preſque devant la maiſon de M. Falkland, & s'eſt tellement bleſſé, qu'il n'a pû faire un pas de plus. Le laquais, qui ſuivoit ma mère à pied, s'eſt hâté d'ouvrir la chaiſe, &

lui a propoſé d'entrer chez M. Falkland, pour y attendre un autre porteur. Juſtement la porte venoit d'être ouverte par un domeſtique de la maiſon qui s'y étoit arrêté, de ſorte qu'ayant auſſitôt reconnu ma mère, il s'eſt empreſſé de la conduire à la première ſalle baſſe où elle eſt entrée, ſans croire y trouver perſonne. Elle y a trouvé M. Falkland, qui étoit à déjeûner, & proche de lui deux jolis enfans, à l'un deſquels il avoit donné quelque friandiſe, tandis qu'il réprimandoit gravement, quoiqu'avec douceur, l'aîné, âgé de cinq ou ſix ans, pour avoir fait un menſonge. Ma mère, après le premier compliment, lui a demandé avec quelque ſurpriſe, à qui étoient ces enfans? il a répondu, en ſouriant, qu'ils étoient à ſon cocher; & les a fait emmener par un laquais, en recommandant au plus âgé de ſe ſouvenir de ce qu'il venoit d'entendre.

Ma mère a voulu ſavoir s'il les avoit habituellement chez lui. Oui, lui a-t-il dit; je les y ai pris depuis peu de jours, par compaſſion pour le malheur de leur père, honnête homme, qui a ſervi ma famille dès l'enfance. Il étoit marié avec une fort honnête femme, qui prenoit grand ſoin de ſes enfans, & dont le travail aidoit à les entretenir décemment. Cette pauvre femme eſt morte en couche, il y a huit jours; & la garde qu'on avoit miſe auprès d'elle, car elle étoit ſans ſervan-

te, a pris cette occaſion pour voler tout ce qui ſe trouvoit dans le logement; enſuite, par un motif que j'ignore, ſi ce n'eſt pas de rendre ſa fuite plus aiſée, elle a pris le parti d'enfermer les deux enfans que vous avez vus & le nouveau-né, avec le corps de leur mère.

Les trois petits miſérables paſsèrent toute la nuit dans la ſituation que vous pouvez vous repréſenter, & s'endormirent à force de crier, ſans être entendus, quoiqu'il y eût d'autres gens dans cette maiſon. Il arriva, le matin du jour ſuivant, que mes affaires me conduiſirent de fort bonne heure à la même rue; & mon cocher, qui étoit bon mari & bon père, ſaiſit cette occaſion pour voir un moment ſa femme. Les cris des enfans, qui recommencèrent à leur réveil, & que la faim redoubloit, l'obligèrent d'enfoncer précipitamment la porte de la chambre, où le pauvre malheureux fut mortellement frappé de l'affreux ſpectacle de ſa femme étendue dans ſon lit ſans reſpiration, du petit expirant à ſon côté, & des deux autres mourant de faim, qui demandoient du pain à leur mère morte.

Cette vue l'ayant mis hors de lui-même, ſon premier tranſport lui fit prendre les deux grands enfans dans ſes bras, le fit accourir comme un furieux à la maiſon où j'étois; & s'arrachant les cheveux en ma préſence, il me raconta la tragique

hiſtoire. J'en fus ſi touché, que je donnai ordre à mes gens de livrée de conduire ſur le champ chez moi les deux perits innocens; & je renvoyai leur père au troiſième, pour charger quelqu'un d'en prendre ſoin, s'il vivoit encore. Les ſecours ne furent pas ſans ſuccès.

Au retour, ce bon homme ne fut pas peu conſolé de trouver ſes deux enfans ſains & joyeux; car ils n'avoient pas ſenti, ni connu d'autre mal, que la faim. Mais ſa douleur le reprir violemmenr, lorſqu'il fit réflexion qu'il alloit être obligé d'en confier le ſoin à des gens donr il étoit sûr, diſoit-il, que l'affection pour eux n'égaleroir pas celle de leur mère; & mon valet-de chambre me dit qu'il ne faiſoit que les embraſſer & pleurer ſur eux pendant tout le jour. Pour lui rendre tout-d'un-coup l'eſprit tranquille, je lui fis dire qu'ils demeureroient tous deux chez moi ſous ſes yeux, juſqu'à ce qu'ils fuſſent en âge d'être mis dans une école, & j'ai donné là-deſſus mes ordres à ma femme de charge; ce qui rend leur père très-heureux.

Les petits fripons ont trouvé le moyen de pénétrer juſqu'à moi, & je prens plaiſir quelquefois à les faire babiller : mais l'aîné m'ayant fait ce matin un menſonge qui regarde ſon frère, j'étois à lui faire une leçon, lorſque vous m'avez fait l'honneur d'entrer.

Ma mère eſt revenue ſi charmée de la conduite de M. Falkland dans cette petite hiſtoire, qu'elle me l'a racontée mot pour mot en arrivant au logis, avec cette obſervation, qu'il doit être d'un excellent naturel, pour s'être intéreſſé d'une manière ſi tendre à l'infortune de ſon cocher. Combien de jeunes gens, a-t-elle dit, auroient cru faire beaucoup, en donnant à ce pauvre homme une petite ſomme d'argent pour mettre ſes enfans à couvert? C'eſt dans les bagatelles de cette nature, que la bonté du cœur ſe fait découvrir.

Vous ſuppoſerez avec raiſon, ma chère, que je ne ſuis pas fâchée de tout ce qui peut relever le caractère de M. Falkland dans l'eſtime de ma vertueuſe mère. L'hiſtoire m'a fait le plus grand plaiſir. Mais comme je n'ai fait aucun commentaire ſur ce que j'avois entendu, mon frère, qui étoit préſent, m'a dit: de deux choſes l'une, Sidney; vous êtes, ou fort vivement touchée, ou l'ame la plus ſtoïque du monde. Il me ſemble que toute autre fille ſeroit tranſportée d'une telle preuve de l'honnête tendreſſe d'un cœur qu'elle ſait entièrement à elle, & dont toute la ſomme de ſon bonheur dépend pour l'avenir. J'ai répondu que j'étois extrêmement ſenſible au mérite de M. Falkland, mais que je pouvois reſſentir cette impreſſion ſans tranſport. Que je meure, a repris impatiemment le chevalier, ſi je crois que vous aimiez Falkland, ou du

moins que vous l'aimiez la moitié autant qu'il le mérite ; & je jurerois que vous n'avez pas encore été aſſez honnête, ma ſœur, pour lui dire ce qu'il en eſt. J'ai du tems de reſte, ai-je répliqué. Si M. Falkland devient mon mari, j'eſpère qu'il n'aura jamais à ſe plaindre du défaut de mon affection.

S'il devient votre mari ! a recommencé mon frère. Je ne connois pas de *ſi* poſſibles, à moins qu'ils ne ſoient de votre ſeule création. Je n'en connois pas non plus, lui a dit ma mère : cependant je crois que Sidney a raiſon de conſerver un doute modeſte de tous les évènemens humains. Combien de choſes, a-t-elle ajoûté gravement, cat elle a beaucoup de vénération pour les vieux proverbes, peuvent arrivet entre le verre & la lèvre ?

On voit bien, ma mère, a répondu aſſez bruſquement le Chevalier, que vous n'avez pas été trop heureuſe dans vos premières amours. Je me ſouviens de vous en avoir entendu parlet ; mais les circonſtances me ſont échappées. Comme je n'avois aucune connoiſſance de cette aventure, j'ai prié ma mère de me l'apprendre.

Mon âge, ma fille, étoit d'environ vingt ans, m'a-t-elle dit, lorſqu'un traité de mariage fut conclu par mon père & ma mère, entre un très-agréable gentilhomme & moi. Je l'aimois, & comme je le ſuppoſe ordinaire à toutes les jeunes filles dans

les mêmes circonſtances, je ne m'en croyois pas moins aimée. Sa recherche avoit duré plus d'un an, car je puis dire que je n'étois pas aiſée à vaincre. Tout étoit réglé, & le jour fixé pour la célébration. Mais lorſqu'il fut arrivé, au lieu de voir paroître le gentilhomme que nous attendions à chaque minute, on nous apporta une lettre de lui, qui m'étoit adreſſée. Elle contenoit qu'ayant pris autrefois des engagemens avec une jeune perſonne, par les promeſſes les plus ſolemnelles, il avoit eu, malheureuſement pour elle & pour lui, la foibleſſe de les oublier après m'avoir vue, & qu'il avoit violé toutes les loix divines & humaines pour obtenir mon cœur & ma main. Il me demandoit pardon dans les termes les plus pathétiques. Il le demandoit à ma famille, d'avoir recherché notre eſtime & notre amitié juſqu'à s'être procuré notre conſentement pour une alliance dont il ſe reconnoiſſoit indigne, & qu'il lui devenoit impoſſible d'accomplir; car, nous diſoit-il, le tort que j'ai fait à cette malheureuſe perſonne, dont j'ai ſéduit la jeuneſſe, s'élève dans mon imagination avec tant d'horreur, que pour l'empire du monde, je ne voudrois pas conſommer mon crime, en donnant à une autre cette main à laquelle elle a droit ſeule. Il s'étendoit fort au long ſur les tourmens de ſon cœur, dans le combat de ſa paſſion pour moi & de ſon devoir, pour l'objet de ſes pre-

miers vœux. La nouvelle de ſon infidélité avoit mis l'infortunée créature au bord du tombeau. Il imploroit ma pitié pour elle & pour lui. Enfin, il nous demandoit, avec des ſupplications répétées, le pardon & l'oubli de ſa faute.

Toute la lettre, qui étoit fort longue, exprimoit ſi vivement le trouble d'une ame abîmée dans ſon déſeſpoir, que je fus exceſſivement frappée de cette lecture. Que dire? l'apologie qu'il m'offroit pour ſon étrange conduite, n'étoit que trop juſte. J'avoue que la perte de mes eſpérances m'affligea; mais je la ſoutins avec une réſolution qui me fit honneur. Ma famille fut d'abord extrêmement irritée contre mon double infidelle, & s'appaiſa néanmoins, lorſqu'après d'exactes informations elle ne pût douter de la vérité des faits. La concluſion fut, que le jour même qu'il avoit dû m'épouſer, & qu'il m'avoit écrit cette ſombre lettre, il fut ſaiſi d'une mélancolie ſi profonde, que n'ayant fait qu'augmenter de jour en jour, elle aboutit à la perte entière de ſa raiſon : on fut obligé de le renfermer pour le reſte de ſes jours. La jeune perſonne ne ſurvécut pas long-tems à cette triſte aventure, & nous apprîmes enſuite qu'elle en étoit morte de chagrin.

Ce fut une extrême conſolation pour moi, de trouver dans mes réflexions, que le ciel m'avoit fait une grande faveur en diſpoſant de mon ſort

autrement que je ne m'y étois attendue ; car il eſt certain que ſi ces cruels évènemens étoient arrivés à la ſuite de mon mariage avec cet homme, je n'aurois pas eu la force d'y ſurvivre.

Cette anecdote exttaordinaire de la vie de ma mère, dont je ne l'avois jamais entendue parler, parce qu'elle ne pouvoit, a-t-elle dit, ſe la rappeler encore ſans émotion, m'a fort affectée. Mon frère l'a trouvée plus tragique qu'il ne ſe l'étoit imaginé ; ce qui n'a pas empêché que pour faire le plaiſant, il n'ait dit que c'étoit un accident *arrivé entre le verre & la lèvre*, avec la petite douceur de la vengeance. Ma mère eſt demeurée long-tems fort penſive, & j'étois fâchée qu'on eût fait revivre le ſouvenir de cette mélancolique hiſtoire ; mais le chevalier s'eſt mis à badiner, & nous a fait reprendre à toutes deux nos eſprits.

6 Juin.

Ce M. Falkland eſt d'une généroſité de prince ; il vient d'envoyer pour moi la plus belle garniture de diamans ! Ma mère les croit trop beaux, pour une ſimple demoiſelle. Mais le chevalier ſoutient qu'ils ne peuvent l'être trop pour la femme de M. Falkland, & qu'ils ne ſont que proportionnés à la fortune de ſon ami. Vous ſavez, Cécile, que les miens ſont en petit nombre, & ſe réduiſent à ceux que ma mère avoit lorſqu'elle étoit fille. La plus

grande partie des ſiens, & les plus beaux, ſans comparaiſon, lui ſont venus de mon père; mais elle les téſerve pour le chevalier, au tems de ſon mariage; c'eſt-à-dire, pour le préſent qu'il doit faire à ſa femme. Ce ſont les joyaux de la famille.

8 *Juillet.*

Le tems d'épreuve eſt fini, ma Cécile. On m'a fait la formidable queſtion, & j'ai répondu. Mais comment? vous en êtes curieuſe. Négativement, ſans doute.... Oh! Non, non, ma chère amie. Un homme eſtimable..... Fi, que ce terme eſt froid! qu'il eſt affecté! le plus aimable & le plus digne des hommes, avec ſix mille livres ſterling de rente, eſt un lot qu'une fille de province ne doit pas s'attendre à tirer tous les jours. M. Falkland, en termes d'amant, m'a demandé quel tems je fixois pour ſon bonheur. Je l'ai renvoyé civilement à ma mère : elle, bonne & pleine d'attention comme elle eſt, l'a renvoyé à mon frère, qui s'eſt aviſé de nommer étourdiment un jour très-proche, dont nous avons treſſailli ma mère & moi, lorſque M. Falkland nous l'a rapporté. J'ai balbutié quelque choſe. Ma mère héſitoit. Mon frère a paru, & nous a déſolés tous par ſon badinage. Enfin nous avons compoſé pour le tems, & nous l'avons fixé entre nous à la fin du mois. C'eſt bien aſſez-tôt, dira ma Cécile : vous ne connoiſſez l'homme que

depuis un mois & demi ; & trois ſemaines ne ſont pas aſſurément plus qu'il ne faut, pour tant de jolies emplettes qu'il faut faire. J'en conviens, ma fille, j'en conviens : mais tout eſt l'ouvrage de ce chevalier. En vérité, ma Cécile, & ſans affectation, j'aurois mieux aimé que le délai eût été moins court, quoique dans un mois & demi je me flatte d'avoir connu l'homme auſſi parfaitement que ſi nous avions été liés depuis le même nombre d'années ; il a paſſé, pendant tout ce tems, la plus grande partie des jours avec nous ; & ma mère dit qu'il eſt un de ces honnêtes naturels *dans leſquels il n'entre point de ruſe.*

Le chevalier va juſqu'à l'inſolence. Il prétend que je ne ſens pas mon propre bonheur, & que je mériterois d'être mariée à quelque plat gentilhomme de Wiltshire. Il eſt ſi glorieux d'avoir fait ce mariage, qu'il devient impoſſible de le ſupporter. Il a pris ſur lui tout ce qui regarde les articles, ſans vouloir que ma mère y prenne la moindre part ; elle y conſent : mais elle lui recommande de ne pas permettre que la généroſité de M. Falkland l'emporte trop loin, & de ſe ſouvenir de ce qu'il doit à ſon ami, comme de ce qu'il doit à ſa ſœur.

10 *Juillet.*

Réellement, je commence à ne me plus reconnoître. Ma mère, vous le ſavez, eſt en tout d'une

pointilleuſe exactitude. Nous avons déjà fait tant d'emplettes, il nous en reſte tant à faire, que les voyages à la ville ne finiſſent pas. Je ne vois que des couturières & des marchandes de modes. On s'imagineroit que je vais paſſer le reſte de ma vie dans un pays éloigné, où les étoffes & les ouvriers manquent, & que je dois emporter des habits & des coëffures pour un demi-ſiècle.

12 *Juillet.*

Je ſuis furieuſement occupée; & le chevalier eſt d'une impatience, d'une importunité qui m'obligeroit d'avoir un copiſte, s'il falloit vous écrire le détail de tous nos ridicules mouvemens. Je n'aurois pas la patience de vous le faire moi-même.

17 *Juillet.*

Mon frère m'a dit ſouvent qu'il ne connoît pas d'autre défaut à M. Falkland, que de la violence d'humeur, lorſqu'il eſt irrité. J'en ai vu, ce matin, un exemple dont je ſuis fâchée, d'autant plus que j'ai à me reprocher d'y avoir eu quelque part. Nous ſommes partis de fort bonne heure, M. Falkland, mon frère, une dame de notre connoiſſance, & moi, pour faire une promenade à cheval dans Hide-Park. On devoit dîner à Kenſington, où ma mère avoit promis de nous joindre, chez la dame qui étoit avec nous, & qui eſt une parente de M. Falkland.

Nous ſommes entrés dans la maiſon par la cour des écuries, pour y mettre pied à terre. Mon cheval, dont le chevalier m'a fait préſent depuis peu, & qui eſt fort jeune, a vu quelque objet qui lui a donné de l'épouvante, & qui l'a fait tourner tout d'un coup; un laquais de M. Falkland, qui s'eſt trouvé derrière moi, s'eſt aviſé, fort imprudemment, quoique ſans mauvais deſſein, j'en ſuis sûre, de donner à l'animal un coup de fouet, qui l'a fait plonger; & comme je n'avois pas eu le tems de me raffermir ſur ma ſelle depuis qu'il avoit tourné, il m'a jetée ſur le ſable. Heureuſement je n'ai pas eu la moindre bleſſure; & j'étois à l'inſtant ſur mes jambes. Mais M. Falkland, qui avoit déjà ſauté à terre avant que je fuſſe tombée, s'eſt mis dans une telle fureur contre ſon homme, qu'avec la vîteſſe d'un éclair, il lui a donné deux ou trois grands coups de fouet ſur les épaules. Je ſuis perſuadée que ce miſérable n'étoit pas à jeun; car il a eu l'inſolence de ſaiſir le fouet de ſon maître, & de faire entendre quelques juremens entre ſes lèvres. L'attention de M. Falkland s'étant auſſitôt tournée ſur moi, il n'a plus été queſtion de cet homme. Nous ſommes entrés dans la maiſon, où j'ai proteſté à tout le monde que je ne me ſentois pas de ma chûte, & j'ai ſupplié M. Falkland de pardonner au laquais qui l'avoit cauſée ſans le vouloir. Il a fait mille excuſes de s'être aſſez laiſſé

tranſporter par ſa colère, pour l'avoir châtié d'une manière à laquelle il n'étoit pas accoutumé avec ſes domeſtiques ; mais dans le péril où je vous ai vue, mademoiſelle, s'adreſſant à moi, il n'eſt pas ſurprenant que je me ſois oublié moi-même. Je compte, monſieur, ai-je répété, que vous lui avez fait grâce. Il m'a répondu : je ſouhaiterois, chère miſs, que ce fût ſon unique faute, pour vous témoigner ma promptitude à vous obéir ; mais c'eſt un inſupportable ſot, qu'il n'y a pas de sûreté à garder. Je lui ai pardonné pluſieurs fois ; mais étant déterminé, avant ce qui vient d'arriver, à me défaire de lui, j'eſpère de votre bonté que vous ne me preſſerez pas de le retenir. Vous voyez, Cécile, qu'après ce diſcours, je ne pouvois inſiſter ſur ma prière : auſſi n'en ai-je pas dit un mot de plus.

M. Falkland eſt d'un caractère trop bouillant ; j'en ſuis convaincue par cette petite ſcène : cependant je ne ſuis pas alarmée de ma découverte. Vous ſavez, ma chère, que j'ai reçu de la nature, ou que je dois à mon éducation une tête moins ardente ; & je me flatte qu'avec le tems, par des voies douces, je parviendrai à la ſubjuguer dans M. Falkland. Son eſprit ſenſé & la bonté de ſon naturel doivent lui faire ſouhaiter cette victoire à lui-même. Mon frère m'a dit qu'il l'avoit ſouvent entendu déplorer un foible qu'il ſe re-

proche ; qu'il a fait des efforts infinis pour le vaincre, & qu'il y a même réuſſi juſqu'à n'y ſuccomber que très-rarement, & dans des occaſions extraordinaires, ou ſoudaines, telle qu'on peut regarder celle que je vous ai racontée.

Le reſte du jour s'eſt paſſé délicieuſement à Kenſington, & nous n'en ſommes revenus que fort tard. Nous nous ſommes promenés ſi long-tems dans les jardins, que je crois ſentir les avant-coureurs d'une fluxion ou d'un rhume.

13 *Juillet.*

Mon rhume eſt fort ſérieux. On veut que je ſois ſaignée. Je crains d'alarmer ma mère par mes plaintes, quoique j'aye paſſé une très-mauvaiſe nuit. M. Falkland eſt venu de bonne heure ce matin, pour s'informer lui-même de ma ſanté. On lui a dit naturellement que je n'étois pas bien ; cependant je me ſuis crue en état de quitter mon lit. Quelle tendre inquiétude j'ai remarquée dans ſes yeux, lorſque je ſuis deſcendue ! Mon frère l'avoit retenu à déjeûner. Il n'a touché preſqu'à rien ; il paroiſſoit pénétré. Mon frère s'eſt mis à le railler, fort mal-à-propos, ſans doute, ſur le danger qu'il courut hier à midi, de perdre ſa femme. Je ſouhaiterois, a-t-il répondu, d'avoir ſuivi ma première idée, & renvoyé ce mauvais ſujet au retour de nos voyages. Le chevalier lui a dit, qu'heureuſement

qu'heureuſement le mal n'étoit pas extrême; mais qu'il ne lui conſeilloit pas moins de congédier l'inſolent. Il a ſu m'en épargner la peine, a repris M. Falkland, il s'eſt donné ſon congé lui-même; mais il a pris ſoin auparavant de me voler. Vous voler ! avons-nous répété tous enſemble. Oui, a-t-il dit : hier, en rentrant chez moi, j'ordonnai à mon maître-d'hôtel de lui payer ſes gages & de le renvoyer ce matin. Il ne fit pas de réplique; car il avoit l'humeur taciturne; mais, lorſque toute la maiſon fut endormie, il trouva le moyen d'entrer dans mon cabinet, & d'y ouvrir une commode où je mets quelquefois de l'argent. Ce qui peut l'avoir porté à ſon entrepriſe, c'eſt qu'apparemment il me vit hier matin, avant que de monter à cheval, enfermer dans un tiroir de cette commode un porte-feuille de poche, dans lequel je ſuppoſe qu'il comptoit de trouver des billets de banque; car il me l'a pris, vraiſemblablement ſans s'être arrêté à le viſiter, avec tout l'argent qu'il a pu trouver dans le même lieu; & de-là même, il s'eſt eſquivé fort habilement par une fenêtre, qu'on a trouvée ce matin ouverte.

Ma mère a fait un petit reproche à M. Falkland, d'avoir ſouffert qu'un domeſtique dont la fidélité n'étoit pas sûre, vît dans quel endroit il dépoſoit de l'argent; ſujet de tentation, a-t-elle ajouté, pour ceux même qui ſeroient mieux diſ-

poſés. Il a reconnu que c'étoit une imprudence; mais, pour ſa juſtification, il a dit qu'étant accoutumé à n'avoir que d'honnêtes gens autour de lui, il étoit peu ſoupçonneux.

Son affliction, ſon inquiétude, m'ont paru ſi vives pour ma ſanté, que, malgré le déſordre où je ſuis réellement, j'ai cru devoir affecter, autant qu'il m'étoit poſſible, de faire mon indiſpoſition légère. Avec quel tendre chagrin n'obſervoit-il pas mes yeux! Un ſoupir lui échappoit quelquefois, en fixant les ſiens ſur mon viſage. Je lui en ſuis obligée; cependant, ma chère, je ſens bien que je ne ſerois pas moins touchée ſi j'avois quelque choſe à craindre pour lui.

On m'apporte à ce moment un magaſin entier de dentelles & de ſoies. Hélas! Je n'ai pas la force d'y jeter les yeux. Je ne ſuis pas bien; quelque part, Cécile, que ſoit le mal. Eſt-ce à mon rhume que je dois attribuer cette étrange révolution? Ah! ma chère ſœur, que ce M. Falkland eſt aimable! & j'ai tant de coutſes, tant de viſites à faire, que cette idée ſeule me rend plus malade encore.

27 *Juillet.*

Après une interruption de quinze jours, de quinze terribles jours, je reprends la plume. Ne vous l'ai-je pas dit mille fois, Cécile? Je ne ſuis pas née pour être heureuſe. Ha! je prophétiſois

quand je l'ai dit, quoique je ne ſuſſe pas alors ce que je diſois.

Je vais m'efforcer de recueillir toutes les circonſtances de cette miſérable quinzaine, & de vous en faire le récit, autant que j'en ſuis capable.

Les dernières lignes de mon Journal que je n'ai pas encore haſardé de vous envoyer, parce que j'ignore quelle doit être la durée de notre ſéjour à Londres, vous informeront que j'étois fort mal alors. On m'avoit tiré du ſang : mais le mal ne faiſant qu'augmenter, j'étois avec une groſſe fièvre, avant le matin du jour ſuivant. Je me rappelle parfaitement quelles étoient mes réflexions, & je ſuis bien sûre que ſi la crainte de la mort m'affligeoit, ce n'étoit pas pour moi même : hélas! non, Cecile; mais je ſouffrois douloureuſement, en penſant à ce qu'alloient ſentir ceux que j'étois menacée de laiſſer derrière moi.

Ma mère & M. Falkland occupoient ſans doute les principales facultés de mon ame; mais je ne fus pas long-tems capable de réflexion. La violence de la fièvre m'ôta l'uſage des ſens, vers le quatrième jour; & l'on m'aſſure que je rêvai de M. Falkland. Je me ſouviens ſeulement que dans mes intervalles de raiſon, je voyois toujours ma pauvre mère en larmes au chevet de mon lit. J'étois dans un extrême danger : mais il a plu au ciel de me rendre aux ardentes prières de cette chère conſo-

lattice. Dans l'eſpace d'environ dix jours, je commençai à donner quelques ſignes d'un meilleur état, & je m'informai de la ſanté de M. Falkland. Ma mère me répondit; il ſe porte bien, ma chère; il n'eſt pas à Londres; mais je crois qu'il y ſera dans un jour ou deux. Il n'eſt pas à Londres! répliquai-je; & M. Falkland m'y laiſſe mourante! En vérité, cela n'eſt pas obligeant; & je le dirai à lui-même. Ma mère étoit aſſiſe au bord de mon lit, & tenoit une de mes mains dans les ſiennes : mon frère étoit debout, le dos tourné vers le feu. J'obſervai qu'ils ſe regardoient mutuellement; mais ni l'un ni l'autre ne me répondit. Je vous prie, chevalier, dis-je enfin, traiteriez-vous ainſi celle dont vous ſeriez ſi proche de faire votre femme? Mon frère m'alloit répondre, mais ma mère fronça le ſourcil; il parut chagrin, & ſortit auſſi-tôt de la chambre. Très chère maman, dis-je alors, il y a quelque choſe d'extraordinaire qui touche M. Falkland. Ne me tenez pas en ſuſpens; je vois qu'il y a quelque choſe que vous & mon frère vous voudriez me cacher. M. Falkland ſeroit-il malade? Non, que je ſache; je vous en aſſure, répondit ma mère : il ſe portoit bien hier; car il envoya demander l'état de votre ſanté, comme il a fait chaque jour. Il n'eſt qu'à trois lieues d'ici; & quand il ſeroit à Londres, vous êtes encore ſi mal, que vous ne pourriez recevoir ſes viſites. Ma

mère ſonna immédiatement, & me propoſa de prendre quelque choſe. Je vis qu'elle ne cherchoit qu'à changer la converſation. Ma femme de chambre arriva, & je ne fis pas d'autres queſtions.

Ma mère ne me quitta point, juſqu'à l'heure de ſe retirer pour ſe mettre au lit; mais elle évita de prononcer le nom de M. Falkland, ou de m'en donner l'occaſion à moi-même; & toute ſa tendreſſe fut employée au contraire à me conjurer d'être tranquille, ſur-tout de ne pas parler. Le médecin, qui revint le ſoir, l'aſſura qu'il me croyoit hors de danger, & ſes yeux, lorſqu'elle ſortit, étoient pleins d'une cordiale ſatisfaction.

Elle ne m'eut pas plutôt quittée, que je fis approcher ma femme de chambre de mon lit, & je lui ordonnai de me dire tout ce qu'elle ſavoit de M. Falkland. Cette pauvre fille parut fort embarraſſée, & ſembloit étudier ſa réponſe. Mon dieu, mademoiſelle, que puis-je ſavoir de plus que ce que madame vous a dit? Quand l'avez-vous vu? repris-je. Il n'y a que peu de jours, mademoiſelle. Où eſt-il, Sara? Je crois avoir entendu, mademoiſelle, qu'il eſt à Richemond; mais je ſuppoſe qu'il ſera bientôt à Londres, lorſqu'il apprendra que vous êtes aſſez bien pour le recevoir. Je ſaiſis ſa main : Sara! je vois qu'il ſe paſſe quelque choſe de relatif à M. Falkland, que vous cherchez à me cacher. N'eſpérez pas

que je puiſſe être trompée. Vous pouvez compter, quel que ſoit le myſtère, que j'en ſerai bientôt informée; & dans l'intervalle, mes doutes me rendenr rrès-malheureuſe.

Cette fille eſt d'un bon naturel. Sa confuſion & ſon trouble ayant redoublé pendant que je lui parlois, elle me dir, que lorſque je ſerois un peu mieux, ma mère me diroir tout. Non, Sara: je veux le ſavoir à ce moment. Parlez, expliquez-vous à l'inſtanr, ou vous ne devez pas eſpérer de me voir jamais mieux, dans de telles incertitudes. Qu'eſt-ce que ce *tout*, ce terrible *tout* que ma mère doit me dire! Que tu m'as déchirée, cruelle Sara, par ce ſeul mor!

Je ne ſais, mademoiſelle, répondir-elle en tremblant, que ce que j'ai recueilli de quelques diſcours chagrins que j'ai entendus de M. le chevalier à madame; & je ſerois perdue, voyez-vous, ſi madame venoit à ſavoir que je vous en ai parlé. Je l'aſſurai que ma mère ne le ſauroit pas. Hé bien, mademoiſelle, me dit-elle d'une voix plus baſſe, je crains que M. Falkland ne ſe ſoir mal conduit, ou qu'on ait fait à madame de faux rapports ſur ſon compte. Elle s'arrêta. Quoi? Quoi? m'écriai-je vivement; qu'a-t-on rapporré de lui? Quelque choſe, me dit-elle, qui regarde une autre inclination.... Mais j'eſpère que tout ſe trouvera faux. Que tu m'impatientes, Sara! Parle

donc, & dis tout ce que tu ſais. Cette pauvre créature treſſaillit d'un langage ſi preſſant, dans la ſituation où j'étois. » Tout ce que je ſais, ma-
» demoiſelle, c'eſt pour avoir entendu madame,
» qui diſoit à M. le chevalier : je verrois plus
» volontiers ma fille au tombeau, que mariée à
» lui. M. le chevalier a répondu; mais pourquoi,
» madame, ne voulez-vous pas que M. Falkland
» ſe juſtifie? Se juſtifier! a répliqué madame; que
» peut-il dire? N'eſt-il pas certain qu'il man-
» que de foi pour une autre femme? Enſuite,
» mademoiſelle, ils ont parlé plus bas l'un &
» l'autre : mais tout d'un coup M. le chevalier
» a juré en levant la voix, qu'il donneroit la moi-
» tié de ſon bien, pour voir l'infame dignement
» puni. Tout ce que j'ai dit, mademoiſelle, c'eſt
» un pur haſard qui me l'a fait entendre. M. le
» chevalier ſe diſpoſoit à ſortir : ſon linge étoit
» prêt dans ſa garde-robe, lorſque le valet de
» chambre m'eſt venu prier de faire un point à
» l'une des manchettes de ſon maître. Je ſuis
» montée par l'eſcalier dérobé; & j'entrois, lorſ-
» que madame, qui étoit dans la chambre de
» lit avec M. votre frère, lui a dit les premiers
» mots que je vous ai répétés; & pendant que
» je faiſois mon ouvrage, j'ai entendu le reſte.
» Il s'en eſt dit beaucoup plus, que je n'ai pu diſ-

» tinguer, à l'exception de quelques mots ſé-
» parés, que M. le chevalier ſembloit prononcer
» d'un ton fort ardent. Cela s'eſt paſſé dès le ſe-
» cond jour de votre maladie. M. Falkland étoit
» venu le matin, pour s'informer de votre ſanté.
» madame le vit alors, & je crois qu'ils s'étoient
» quittés bons amis : car l'ayant enſuite rencon-
» tré, lorſqu'il deſcendoit de l'appartement de M.
» le chevalier, elle lui ſouhaita le bon jour.
» Deux heures après, le portier me remit une
» lettre pour vous, apportée par un homme qui
» lui avoit dit qu'elle ne demandoit pas de ré-
» ponſe. Comme vous étiez trop malade pour la
» lire, je la donnai à madame; & ce fut peu de
» momens après, que j'entendis ſa converſation
» de la garde-robe. M. Falkland revint dans l'a-
» près-midi, & ne trouva pas M. votre frère au
» logis. Mais il vit madame qui paſſa plus d'une
» heure avec lui dans le ſallon; & le portier dit
» qu'en ſortant, il avoit paru fort troublé. On
» ne l'a pas vu depuis dans cette maiſon ; mais
» il y envoie conſtamment deux fois chaque jour;
» & ſes meſſagers s'informent ſoigneuſement des
» moindres circonſtances de votre ſanté. J'ai ordre
» de madame votre mère, s'il vient des lettres
» pour vous, de ne les remettre qu'à elle-même.
En eſt-il venu, Sara? » Non, mademoiſelle.

» On a toujours fait dire à M. Falkland que vous » étiez ſi mal, qu'il n'a pu vous croire en état » de lire ſes lettres. »

Voilà, ma Cécile, tout ce que je pus tirer de cette fille. Quelle nuit, que celle qui ſuivit pour moi! A peine fermai-je un inſtant les yeux. Sara couche près de moi, dans un lit de camp. Comme elle avoit veillé pluſieurs nuits, je l'obligeai à ſe mettre entre ſes draps. Elle s'endormit profondément. Que j'enviois ſa tranquillité! Si je ſommeillai pendant quelques minutes, mon aſſoupiſſement fut troublé. Il me prenoit des treſſaillemens au ſouvenir de ce que j'avois appris, redoublés encore par la crainte de ce qui me reſtoit à ſavoir. M. Falkland abſent de la maiſon ſi long-tems; ma mère me ſouhaitant la mort, plutôt que de me voir ſa femme; mon frère dénonçant vengeance à l'infame! Telles furent les accablantes idées qui m'obſédèrent juſqu'au matin. Que peut-il donc avoir fait? m'écriai-je pluſieurs fois? J'appelai à mon ſecours toute la force de mon courage, & je réſolus de ne pas ſuccomber à mon malheur, de quelque nature qu'il pût être.

Ma mère, toujours bonne & tendre, vint de bonne heure à ma chambre le matin du jour ſuivant. Elle s'informa de ma ſanté, & je m'apperçus qu'elle me regardoit d'un œil de pitié. Je fus prête à pleurer de ces apparences de compaſ-

ſion ; elles me mortifioient : mais j'étois déterminée à ne lui en laiſſer rien appercevoir. Je lui dis que j'étois beaucoup mieux ; & ce qui vous paroîtra ſurprenant, j'étois mieux en effet, malgré l'état inquiet de mon eſprit. Après un diſcours indifférent, elle me dit qu'elle eſpéroit de me voir bientôt en état d'aller paſſer quelques jours à la campagne, pour y rétablir un peu mes forces. Ma réponſe fut que je l'eſpérois auſſi. Nous demeurâmes toutes deux muettes : ma mère avoit ſes yeux indulgens fixés ſur moi ; les miens étoient baiſſés. A la fin, je réſolus de parler. Madame, lui dis-je, en la regardant d'un air aſſez ferme, quelle eſt donc la cauſe de votre froideur pour M. Falkland ? C'eſt en vain que vous me le cacheriez plus long-tems. Ne m'avez-vous pas dit qu'il étoit en bonne ſanté, & qu'il n'eſt pas à la ville ? S'il a témoigné quelque mépris pour moi, de grâce, madame, dites-le moi tout d'un coup : & ne jugez pas ſi mal de votre fille, que vous ne lui ſuppoſiez pas le courage de l'apprendre. Je vois que votre tendreſſe voudroit me déguiſer quelque choſe ; mais croyez-moi, ma très-chère mère, je ſuis préparée à tout.

Ma fille, répondit-elle, c'eſt un grand plaiſir pour moi de vous entendre parler de ce ton. Je prie dieu de répandre ſes grâces ſur ma chère enfant, & de lui accorder un meilleur ſort qu'elle

ne peut l'eſpérer dans une alliance avec M. Falkland. Qu'a-t-il fait, madame? Au nom du ciel, qu'a-t-il fait?

Très-chère Sidney, c'eſt ici la première épreuve de votre patience : mais je ne fais aucun doute que votre grandeur d'ame & votre diſcrétion ne vous apprennent ce qui convient à l'honneur de votre caractère. Mon intention n'étoit pas de vous en parler, que vous ne fuſſiez plus en état de ſoutenir les informations que vous allez recevoir de moi; mais l'opinion que j'ai de votre prudence me la fait juger égale à tout: & j'eſpère que votre ſauté ne ſouffrira rien, en apprenant la baſſeſſe de M. Falkland.

Quelle terrible préface!

Dès le ſecond jour de votre maladie, un inconnu laiſſa pour vous à la porte une lettre, que votre Sara eut l'attention de m'apporter. Vous n'étiez pas dans une ſituation qui vous permît de la lire. Je l'ouvris. L'enveloppe contenoit un billet de quelques lignes, avec une ſeconde lettre, dont l'adreſſe étoit à M. Falkland. Grand dieu! ajouta ma mère, en tirant le paquet de ſa poche, qu'il y a peu de fond à faire ſur un beau dehors! Voici la lettre, Sidney; liſez d'abord le billet.

Je fis ce qui m'étoit ordonné. L'écriture étoit mauvaiſe, & l'ortographe encore plus. Voici le contenu du billet.

MADEMOISELLE,

J'apprends que vous devez être bientôt mariée à M. Falkland; mais comme c'eſt un grand ſujet de pitié, qu'une jeune & vertueuſe demoiſelle ſoit ainſi livrée à ſa perte, ces deux mots ſont pour vous informer qu'il eſt indigne de vous.

L'incluſe, qui lui eſt écrite par une belle & jeune fille qu'il a trompée, vous fait voir la fauſſeté de ſon naturel. Lorſque vous lui en parlerez, il ſaura de qui vous eſt venue l'information; mais qu'il la nie, s'il le peut.

Je ſuis, mademoiſelle, votre ami, quoiqu'inconnu,

& votre très-humble ſerviteur.

La lettre, d'un fort joli caractère de femme, & datée huit jours avant celui qu'on avoit pris pour me l'envoyer, étoit dans ces termes:

O M. Falkland! Je ſuis la plus malheureuſe fille du monde. Vous m'avez été fatal, & je me vois perdue pour jamais. Mon eſpoir étoit que notre foibleſſe mutuelle pourroit demeurer cachée; & pendant notre ſéjour à Bath, quoique ma tante m'ait ſouvent preſſée d'oublier ce qui s'étoit paſſé entre nous, j'ai pris le parti de la laiſſer dans une entière ignorance de la vérité. Mais elle ne peut être cachée plus long-tems; je ne ſuis que trop forcée d'ouvrir les yeux ſur les mal-

heuteuſes ſuites de ma propre erreur, & de votre impétueuſe paſſion, à laquelle, hélas! je voudrois pouvoir donner du moins le nom d'amour. Jamais je ne vous aurois troublé par mes plaintes, ſi l'état où je me trouve ne me forçoit d'implorer votre compaſſion. Eſt-il donc vrai que vous êtes à la veille de vous marier? il ne manque que cette certitude pour confirmer ma ruine. Ah! monſieur, s'il n'eſt pas trop tard, que la pitié vous parle pour moi. Je n'oſe demeurer plus longtems dans la maiſon de mon oncle. Ma tante m'aſſure qu'auſſi-tôt que mon affliction deviendra ſi viſible, qu'il n'y aura plus d'apparence de la déguiſer, elle en inventera des prétextes de ſanté, pour me faire abſenter quelque mois, ſous couleur d'aller prendre des conſultations à Bath ou à Londres. Mais, que me ſervira cet expédient? Je n'ai ni parens, ni amis, ni connoiſſances que je puiſſe mettre dans le ſecret de ma miſérable ſituation. A qui donc puis-je m'adreſſer qu'à vous, ſeule cauſe de toutes mes peines? Je vous conjure au nom du ciel même, de m'écrire quelques lignes, & de me dire s'il eſt bien vrai que vous alliez vous engager pour jamais. Hélas! ſi c'eſt votre réſolution, l'épouſe que vous me préférez, n'a peut-être pas d'autre avantage ſur moi, que celui dont un malheureux moment m'a privée. Ecrivez-moi, cher & cruel homme que vous êtes.

& penſez à quelque lieu de refuge pour votre malheureuſe A. B.

Lorſque j'eus lu ces deux lettres, ma mère me demanda ce que je penſois de M. Falkland. J'étois dans un ſi grand étonnement, qu'à peine ſavois-je ce que je devois répondre... Madame, lui dis-je, en m'efforçant de compoſer mon viſage, êtes-vous bien sûre que cette lettre n'eſt pas forgée, dans quelque deſſein de faire injure à M. Falkland? Ah! ma chère, me dit-elle, à quelle foible branche vous attachez-vous? Soyez sûre que je ne ſuis que trop convaincue de la vérité de cette lettre; ſans quoi elle ne vous auroit jamais cauſé de peine, parce que vous n'en auriez pas eu la moindre connoiſſance. M. Falkland ne la déſavoue pas lui-même, & c'eſt avec ſa permiſſion que je l'ai gardée. J'ai promis de la lui rendre; mais j'ai ſouhaité de la retenir pendant quelques jours. C'eſt ce qu'il ne m'a pas refuſé, quoiqu'il ait pu s'imaginer aiſément que mon deſſein étoit de vous la montrer; & telle étoit effectivement mon intention, autant pour vous demander votre jugement ſur la lettre même, que pour juſtifier pleinement tout ce que j'ai fait. Ah, madame! m'écriai-je, ſans preſque ſavoir ce que je diſois; je me repoſe ſur la bonté de la meilleure des mères; je ſuis sûre que vous n'avez rien fait que de juſte. Cependant, eſt-il poſſible que M. Falkland n'ait rien à dire

pour ſa défenſe?... Mais je ne veux plus vous faire de queſtions; je n'en ſais déjà que trop.

Mon amour, reprit ma mère, vous avez droit de ſavoir tout ce qui concerne cette affaire. Je communiquai les letttes à votre frère auſſi-tôt que je les eus reçues. Il en parut d'abord confondu; mais enſuite, à mon extrême ſurpriſe, il ſourit, & me dit qu'il ſavoit déjà cette folle avanture. Je lui demandai comment il ſe pouvoit faire qu'en ayant eu connoiſſance, ſon honneur, ſa conſcience, & l'affection qu'il doit à ſa ſœur, ne l'euſſent pas obligé de nous en informer auſſi-tôt. Oh! me dit-il, je vous aſſure que c'eſt une affaire de rien, qui ne doit pas vous cauſer la moindre peine.

Quoi, mon fils! répliquai-je; c'eſt une affaire de rien pour un honnête homme, de perdre une jeune & belle fille, de l'abandonner, & d'envelopper une innocente créature dans ſes crimes? Voilà donc ce que vous nommez une affaire de rien! Si vous étiez informée des circonſtances, me dit-il, vous en jugeriez moins déſavantageuſement. Je ne refuſe pas de vous avouer que M. Falkland a gagné le cœur d'une jeune fille, quoiqu'il n'en ait pas eu le deſſein. Il n'a jamais cherché à la voir, il n'a pas fait un pas pour lui plaire, beaucoup moins pour obtenir ſon amour, & moins encore pour ruiner ſa vertu: c'eſt une action dont je

le connois incapable. Comment arrive-t-il donc, interrompis-je, qu'il l'ait fait réellement? La fille étoit ſimple, me dit-il; elle étoit jetée volontairement à ſa tête par une vile & malicieuſe femme qui en prenoit ſoin. Je l'interrompis encore : eh quoi ! devoit-il prendre avantage de la ſimplicité d'une jeune créature, & ſe joindre à cette vile & malicieuſe femme pour lui ravir l'honneur? Savez-vous, ma fille, ce que votre frère eut la hardieſſe de me répondre? Le meilleur des hommes, me dit-il, peut être capable d'une foibleſſe; & ſi vous en voulez un qui n'en ait aucune, c'eſt ce que vous chercherez en vain dans toute l'eſpèce humaine.

J'eſpère du moins, lui dis-je, & ce ne fut pas, je crois, ſans quelque chaleur, que j'en pourrai trouver un à qui l'on n'ait pas à reprocher des crimes ouverts. Et ce nom, madame, reprit-il avec plus d'audace encore, vous paroîr donc convenir ici? Je me flatte que ma ſœur ne ſera pas aſſez ſotte pour adopter cette idée, lorſqu'elle pourra prêter l'oreille aux explications. Sa réponſe, je l'avoue, ma chère, m'échauffa réellement; & je ne pus m'empêcher de dire, que j'aimerois mieux vous voir mariée à votre tombeau, qu'à un homme de cette trempe. Votre frère me pria d'un meilleur ton, d'entendre avec un peu plus de ſang-froid la juſtification

juſtification de M. Falkland. Je lui dis que l'accuſation étoit terrible, & que je ne concevois pas qu'elle pût être purgée.

Il me répondit qu'il avoit à me faire voir une lettre, qu'il avoit reçue de ſon ami, pendant qu'il étoit à Bath, & qu'il étoit sûr qu'après l'avoir lue, toute cette affaire me paroîtroit ſi badine, que je n'y trouverois pas le moindre ſujet d'objection. Il ajouta auſſi qu'il ne croyoit pas même qu'on en dût parler à M. Falkland.

Je lui dis que j'étois extrêmement fâchée de trouver une ſi grande différence entre ſes idées & les miennes; que ma réſolution étoit d'en parler immédiatement à M. Falkland; & que s'il ne me ſatisfaiſoit pas entièrement ſur l'article de la jeune fille, il ne devoit plus penſer à la mienne.

Le chevalier m'aſſura, ma chère, que la lettre envoyée ici pour vous, venoit de l'infâme qui a volé ſon maître, & qu'il donneroit la moitié de ſon bien pour le voir dignement récompenſé. Il paroît que c'eſt de M. Falkland même qu'il l'avoit appris.

Le miſérable laquais ayant trouvé la lettre dans le porte-feuille de la commode, le chagrin peut-être de n'avoir pas emporté de meilleur butin; car il ne trouva pas plus de trente guinées, joint à ſon reſſentiment contre ſon maître, l'a porté à faire l'uſage qu'il a fait de cette lettre. A préſent, con-

tinua ma mère, quoique l'homme ſoit un avéré fripon, nous lui ſommes obligés, ma fille, d'une découverte arrivée fort à propos, pour vous garantir de ce qui ſeroit, à mon avis, la plus affreuſe des infortunes.

M. Falkland fut ſi vivement alarmé de la perte de ſa letrre, que le jour ſuivant il fit mettre un avertiſſement dans les nouvelles publiques ; & les termes faiſoient aſſez voir combien il appréhendoit qu'elle ne vînt au grand jour ; car il ſoupçonnoit ſans doute ſon fripon d'être capable d'en abuſer. L'avertiſſement portoit que ſi le domeſtique, qui s'étoit dérobé la nuit précédente, de la maiſon de ſon maître, place de Saint-James, vouloit rendre les papiers avec leſquels il étoit parti, on les recevroit ſans faire la moindre queſtion, & qu'on donneroit à celui qui ſeroit chargé de les rapporter, une récompenſe de vingt-cinq guinées. Cet avis, qui ne parvint pas apparemment juſqu'au voleur, ou dont il n'eut pas le tems de tirer parti, montre à quelles miſérables reſſources eſt réduit un homme qui, s'étant rendu coupable d'une mauvaiſe action, tombe ſouvent dans la dépendance de la plus vile canaille ; & j'avoue que cette circonſtance ne contribua pas peu à me donner une fort mauvaiſe impreſſion de M. Falkland. Votre frère ſe ſouvient, dit-il, que le traître étoit un des domeſtiques que ſon ami avoit employés

à Bath ; & probablement cet homme connoiſſoit les intrigues de ſon maître. Auſſi l'avertiſſement a-t-il été changé, depuis, par le chevalier. Je trouve que le voleur eſt nommé dans les nouvelles, ſa figure décrite, & qu'on promet une récompenſe de cinquante guinées à ceux qui l'arrêteront ; mais je m'imagine qu'il n'a pas tardé à s'évader.

Quoique cette petite digreſſion ne fût pas étrangère au ſujet, mon impatience étoit extrême de ſavoir ce qui s'étoit paſſé entre ma mère & M. Falkland ſur le point fatal, & je ne pus contenir ma curioſité.

Je vous expliquerai tout par ordre, me dit-elle. Votre frère, & moi, nous eumes quelques autres altercations ; & réellement, ma chère, c'eſt un grand ſujet d'étonnement pour moi, qu'un jeune homme, auſſi bien élevé que le chevalier, & né d'un père & d'une mère qui, grâces au ciel, ne lui ont jamais donné que de bons exemples, ait été capable de s'écarter du chemin d'honnêteté dans lequel on l'a conduit dès l'enfance, juſqu'au point de parler des vices les plus ouverts, avec une légéreté qui m'a fort choquée. Mais je ſuppoſe que les compagnies qu'il a fréquentées hors de ſa patrie, entre leſquelles cet hypocrite de Falkland ſemble avoir été ſon chef, l'ont tout-à-fait perverti. Il me préſenta la lettre qu'il avoit reçue de

ſon ami pendant qu'il étoit à Bath, & qui ſuffiſoit, me dit-il, pour me convaincre que l'affaire étoit ſi légère en elle-même, qu'elle ne méritoit pas notre attention : & ſa raiſon pour le croire eſt, n'en doutez pas, que ſon libertin d'ami traite la choſe auſſi cavalièrement que lui. Que je crains, ma fille, que le chevalier ne vaille pas mieux que Falkland même ! Autrement ce débauché ne l'auroit pas pris pour le confident de ſes coupables amours : & quand ? dans le tems, ma chère, qu'on favoriſoit ſes vues ſur vous. Il lui parloit dans ſa lettre d'une jeune fille extrêmement jolie, fort innocente, diſoit-il auſſi, avec laquelle il avoit fait connoiſſance, & qui étoit venue à Bath ſous la conduite d'un oncle & d'une tante. Il parloit de quelques ſoins, vrais ou non, qu'il s'étoit donnés pour l'éviter, lorſqu'il s'étoit apperçu qu'elle prenoit du penchant pour lui. Il ajoutoit que la tante, méchante femme ! s'étoit aviſée de les laiſſer ſeuls enſemble un jour au ſoir, où je crois comprendre que la jeune créature eſt tombée dans le piége qu'on avoit dreſſé pour elle : car, le croiriez-vous, ma chère ? le monſtrueux libertin avouoit, malgré toutes ſes excuſes, qu'il avoit payé une ſomme à la tante. La malheureuſe victime n'a rien ſu de cet infame marché.

Je n'eus pas la patience de lire entièrement cette lettre : & pour vous dire la vérité, je ne fis même

que la parcourir des yeux ; je craignois, à chaque ligne, de rencontrer quelque choſe qui bleſsât l'honnêteté. Voilà, ma fille, l'explication qui devoit, dans l'opinion de votre frère, diſculper entièrement ſon ami. De ma vie, je crois, je ne ſuis entrée dans une ſi vive colère. Je lui jetai ſon odieuſe lettre avec indignation, en lui diſant que j'avois honte pour lui, qu'après avoir ſu ce qu'il m'avoit fait lire, l'honneur de ſon ſang le touchât ſi peu, qu'il eût été capable de favoriſer un mariage entre un ſcélérat de cet ordre & ſa ſœur. Il me répondit, que ſi j'attendois, à vous marier, que j'euſſe trouvé dans la nation un homme qui ne fût pas un ſcélérat dans ce ſens, vous couriez grand riſque de vivre & de mourir fille ; que de ſon côté, il regrettoit fort, autant pour ſon ami que pour vous, d'avoir jamais propoſé une alliance qu'il voyoit à la veille de manquer par des ſcrupules ſi peu de ſaiſon : & le violent jeune homme eſt ſorti bruſquement de la chambre, ſans daigner prendre la lettre qui étoit tombée par terre.

Il alla ſans doute droit chez ſon ami Falkland, pour lui rendre compte de ce qui s'étoit paſſé ; car cet homme de ſi bonnes mœurs vint ici, vers la fin du jour ; & portant des apparences de triſteſſe, mais le crime réel dans les yeux, il me pria de l'entendre au ſujet d'une lettre, me dit-il,

par laquelle il apprenoit qu'on m'avoit malheureuſement prévenue contre lui. On ne peut douter qu'il ne fût préparé, & qu'il n'eût concerté, avec le ſecours de votre frère, quelque artificieuſe hiſtoire pour m'en impoſer. Mais j'étois dans la réſolution de ne pas lui donner l'avantage des raiſonnemens, & d'aller d'abord au fait, par un petit nombre de queſtions nettes & préciſes. Auſſi coupai-je cours aux longueurs : Monſieur, lui dis-je, je ne ſuis pas moins bleſſée qu'affligée de ce qui m'arrive. Deux mots vont ſuffire pour expliquer mes idées ; & vous me ferez plaiſir de vous borner aux réponſes que j'attends à mes queſtions. Il me fit une profonde révérence, & demeura la bouche fermée. Alors, tirant de ma poche la lettre de la jeune fille, je lui demandai ſi le nom étoit celui de la même perſonne au ſujet de laquelle il avoit fait quelques ouvertures à mon fils, dans une lettre écrite de Bath ? Il me répondit : c'eſt ſon nom, madame ; & je me ſuis flatté que cette lettre, dont je ſais que M. le chevalier Bidulphe m'a fait la grâce de vous entretenir, pourroit ſervir à vous perſuader que je n'ai jamais eu la penſée d'injurier la jeune perſonne, juſqu'à de malheureuſes circonſtances, dont le concours m'a ſoudainement entraîné dans une faute qui nous rend fort malheureux l'un & l'autre. Monſieur, lui dis-je, je ne prétens pas pénétrer dans le cœur

d'autrui ; je ne ſais juger que par les actions. Vous reconnoiſſez que c'étoit une jeune & belle perſonne, & qu'elle vous paroiſſoit innocente : quelle excuſe pouvez-vous donner, pour avoir cauſé ſa ruine ? Ma chère madame ! n'employez pas des termes ſi durs.... Je ne puis, monſieur, en employer d'autres. Comment excuſerez vous la faute qui vous les fait mériter ? A des yeux, madame, de la délicateſſe des vôtres, l'excuſe de la jeuneſſe peut paroître foible : cependant il eſt très-certain que je ſuis tombé par ſurpriſe, dans cette fatale erreur ; je n'ai ni promeſſes, ni liens, ni le moindre engagement avec la perſonne. Ni liens, monſieur ! en l'interrompant. L'honneur n'eſt donc pas un lien pour vous, quand je ne vous en ſuppoſerois nul autre ? Vous voyez les ſuites de cette fatale erreur, puiſque c'eſt le nom que vous lui donnez vous-même. Voilà donc une jeune fille, bien née peut-être, (ma curioſité n'eſt pas de ſavoir qui elle eſt, mais elle ne paroît pas manquer d'éducation) qui, ſuivant toute apparence, eſt dans un état d'où va réſulter ſa propre honte & celle de ſa famille. Elle vous charge, monſieur, de ſon déshonneur ; elle parle de votre mariage avec une autre, comme d'un malheur qui doit conſommer ſa ruine. Ce que je vous dis, monſieur Falkland, n'eſt-il pas de toute vérité ? Ayez la bonté de me faire une réponſe qui ne ſente pas l'évaſion.

Il me dit : je ne déſavouerai rien, madame ; vous avez les preuves entre les mains : toutes les apparences doivent me faire trouver très-blâmable, & je ne penſe pas même à juſtifier ma folie. Mais, madame! ne l'aggravez pas dans votre idée, en la regardant ſous un jour moins favorable que celui que ſa lettre même vous préſente. Je vous conjure, madame, de permettre que dans cette occaſion le chevalier ſoit mon avocat. Il eſt informé de toutes les circonſtances, & peut vous faire un détail dans lequel mon reſpect ne me permet pas d'entrer. Vous plaît-il, monſieur, répliquai-je, de m'apprendre quelles ſont vos vues par rapport à la jeune perſonne? De faire, madame, tout ce que je puis, répondit-il : je lui procurerai l'aſile qu'elle déſire ; elle y recevra tous les témoignages poſſibles d'attention, de tendreſſe & de reſpect ; elle y pourra vivre dans le plus grand ſecret, juſqu'à ce qu'elle ſoit en état de reparoître chez ſes amis. A l'égard du reſte, vous pouvez compter, madame, que je m'en acquitterai avec honneur. C'eſt-à-dire, monſieur, interrompis-je d'un air aſſez dédaigneux, que vous prendrez ſoin de la ſubſiſtance de l'enfant. Je crus voir ſur ſon viſage une diſpoſition à ſourire : libre perſonnage! Cependant, il ſe contraignit. Je ferai aſſurément, madame, tout ce qui eſt maintenant en mon pouvoir.

Je me ſentis exceſſivement mécontente de cet homme. Le chagrin de m'être ſi déſagréablement trompée dans l'opinion que j'avois eue de lui, me donnoit un ſurcroît de teſſentiment. Monſieur, repris-je de l'air qui convenoit à ma déclaration, je dois vous apprendre que votre pouvoir eſt tel *maintenant* qu'il étoit. Vous n'êtes pas marié; le chemin vous eſt ouvert, pour réparer le mal que vous avez fait. Je n'attirerai pas ſur la tête de ma fille les malédictions de l'infortunée que vous voulez plonger dans l'opprobre; & je n'achéterai pas ſa proſpérité mondaine aux dépens de la honte & de l'affliction d'une autre femme auſſi bien née qu'elle, ſi ma conjecture eſt juſte, auſſi tendrement élevée, & juſqu'au moment qu'elle vous a connu, peut être auſſi vertueuſe. Au nom du ciel, madame! s'écria-t-il, daignez, daignez, je vous en conjure, être moins prompte à prononcer mon deſtin... Vous me pardonnerez, monſieur, ſi je vous demande en grâce de ne rien ajouter ſur ce point. Le chevalier a déjà dit pour votre juſtification tout ce que vous pouvez attendre d'un ami, & plus qu'il ne lui convenoit de dire à ſa mère. Ce que je puis inférer de vos diſcours & des ſiens, c'eſt que la perte de l'honneur d'une jeune fille vous ſemble à tous deux une bagatelle, qu'un homme n'eſt pas obligé de réparer lorſqu'il ne s'y eſt engagé par aucune promeſſe. Cette jeune &

malheureuſe perſonne eſt une fille de condition, autant que j'en peux juger; charmante, de votre propre aveu; qui vous aime tendrement, & qui doit bien-tôt vous rendre père : n'en convenez-vous pas ? J'en conviens, madame, dit le criminel. Quelle raiſon, monſieur, votre conſcience peut-elle donc vous fournir contre l'obligation de lui rendre juſtice ? Nulle autre que vos inconſtans déſirs, qui vous portent aujourd'hui vers une autre femme, que dans peu de mois vous abandonnerez peut-être auſſi.

Je ne prétens pas, ma chère, vous répéter tout ce qu'il me dit ſur cet article; complimens d'uſage, vous n'en doutez pas. Il revint à me conjurer de permettre à votre frère, à ſon cher ami, de plaider pour lui. Je lui répondis qu'après les faits dont il étoit convenu, il étoit abſolument impoſſible que ni lui, ni le chevalier, puſſent faire prendre une meilleure couleur à l'affaire; que j'étois très-affligée de me voir trompée moi-même dans la haute opinion que j'avois conçue de lui; & j'ajoutai que l'état où vous étiez, ne permettant pas de vous informer actuellement du fond des choſes, je regarderois comme une faveur qu'il voulût me laiſſer pour quelques jours la lettre qu'on vous avoit envoyée. Enfin, je le priai de me diſpenſer, pour l'avenir, de recevoir ſes viſites.

Il lui échappa quelques expreſſions frénétiques;

car cet homme paroît violent : mais ne me trouvant que de la fermeté, il ſe retira reſpectueuſement.

Je ſuis informée, par le chevalier, qu'il courut droit à ſa maiſon de campagne, & qu'il n'en eſt pas ſorti depuis. Chaque jour il fait demander, deux fois, des nouvelles de votre ſanté. Je ſuis sûre que votre frère le voit ſouvent, car il ſort ordinairement de grand matin, & ne revient que fort tard. L'augmentation de votre maladie, juſqu'au point de nous alarmer pour votre vie, l'a ſans doute empêché de reprendre le ſujet ; quoiqu'au fond je m'apperçoive qu'il en a conçu beaucoup de dépit & d'humeur chagrine. A préſent, ma chère, que, grâces à la bonté du ciel, vous nous donnez l'eſpérance de vous voir heureuſement rétablie, je m'attens qu'il renouvellera ſes ſollicitations en faveur d'un homme dont il épouſe les intérêts avec une chaleur, qui va juſqu'à m'offenſer. Qu'en dites-vous, mon enfant? Je ſerois bien aiſe d'entendre vos idées ſur la conduite que j'ai tenue, auſſi-bien que ſur celle de M. Falkland.

A vous, très-chère Cécile! pourquoi n'avouerois-je pas ma foibleſſe ? J'étois prête à fondre en larmes. Mes eſprits, épuiſés par la maladie, n'étoient pas à l'épreuve de ce coup inattendu. Un peſant ſoupir ſortit de mon cœur ; il ſervit un peu à me ſoulager. Vous ſavez combien ma mère eſt

rigide dans ſes idées de vertu, & j'étois déterminée à lui faire voir que je voulois m'efforcer du moins de l'imiter. J'étouffai la paſſion qui s'enfloit dans ma poitrine; & du ton le plus tranquille qu'il me fut poſſible d'affecter, je lui dis que ſa conduite me paroiſſoit digne d'elle, & qu'à l'égard de M. Falkland, l'opinion que j'avois de la ſienne étoit telle, que je déſirois de ne le revoir jamais. Cette réponſe, dictée peut-être par l'orgueil de mon ſexe, car je ne vous répons pas des ſentimens de mon cœur dans cet inſtant, cauſa tant de ſatisfaction à ma mère, qu'elle me jeta ſes bras autour du cou, & qu'elle me baiſa pluſieurs fois, en me comblant de bénédictions, & me donnant chaque fois les plus tendres noms. Son affection me pénétra; ou, pour être ſincère avec ma Cécile, je crois que je fus portée à m'en faire une excuſe pour donner un cours libre à mes larmes. O ma chère mère! m'écriai-je d'une voix comme étouffée par l'abondance de mes ſoupirs, j'ai beſoin de votre indulgence; mais votre bonté m'attendrit juſqu'au fond du cœur. Cher amour! vous la méritez toute entière, me dit-elle, & plus qu'il n'eſt en mon pouvoir de vous le marquer. Quel bonheur vous avez eu, mon tendre enfant, d'échapper à ce dangereux homme! Je ne penſois guères, ma Sidney, lorſque je vous racontois la première avanture de ma vie, que votre ſituation dût être

bien-tôt ſi ſemblable à la mienne. Cependant, ſi de votre côté & du mien les deux incidens ſont preſque les mêmes, que la différence eſt grande entre les deux hommes! Mon amant obtint la grâce du repentir, & ſeroit rentré dans ſes premiers engagemens, s'il n'eût été la victime d'une affreuſe maladie: mais cet abandonné de Falkland perſiſte dans ſon infidélité, & voudroit vous rendre auſſi coupable que lui. Je vous avouerai, ma fille, que le ſouvenir du triſte événement qui m'eſt arrivé, m'a cauſé une ſorte d'horreur, à la ſeule idée d'un mariage entre vous & ce Falkland. Vous vous rappelez les funeſtes ſuites d'une infidélité de ce genre; la pauvre abuſée mourut de douleur, & le parjure amant perdit la raiſon. Que cet exemple vous demeure devant les yeux, mon enfant, & qu'il vous donne la force de bannir de votre cœur un homme indigne de vous. Je tremblois que vos ſentimens pour lui ne vous y fiſſent trouver quelque difficulté; mais je vois, avec un extrême contentement, que votre vertu l'emporte ſur votre paſſion. Je me ſouviens, chère fille, d'avoir aimé comme vous; mais j'ai ſu me vaincre, quand le devoir m'en a fait une loi; & je vois que l'exemple de votre mère n'eſt pas perdu pour vous.

L'honnête fierté que ma vertueuſe mère s'efforçoit de m'inſpirer, ne fut pas abſolument ſans

effet, & ſervit, du moins, à ſoutenir quelque tems mes eſprits. Elle me dit que le chevalier ne manqueroit pas de nous quereller, lorſqu'il nous parleroit de mon mariage ; mais, qu'étant sûre à préſent de mes diſpoſitions, elle s'embarraſſeroit peu de la mauvaiſe humeur de mon frère.

Vous ſavez, Cécile, que ma mère a toujours été deſpotique dans la manière dont elle m'a gouvernée, & que ſur une affaire de cette importance, il m'auroit peu ſervi d'être d'un avis différent du ſien, comme il pouvoit m'arriver, ſi je n'euſſe conſulté que mon inclination ; mais, réellement, rien n'étoit plus éloigné de ma penſée. Avec tout le goût que j'avois pris pour M. Falkland, je ne me ſentois pas moins offenſée qu'elle, & d'ailleurs je plaignois auſſi ſincérement la malheureuſe perſonne dont il avoit cauſé la ruine.

Vous pouvez vous ſouvenir que ma mère, quoique de la plus délicate juſtice ſur tous les points, n'eſt pas exempte, ma chère, d'une ſorte de partialité pour ſon propre ſexe, & qu'à la moindre apparence de raiſon elle jette tout le blâme du côté des hommes, qu'elle ſoupçonne toujours de vouloir tromper les femmes. Cette diſpoſition d'eſprit ne me ſurprend pas ; la fâcheuſe avanture de ſa jeuneſſe, & les circonſtances qui l'accompagnèrent, ont pu lui laiſſer cette impreſſion. Elle eſt ardente, quelquefois précipitée

dans ſes attachemens; & cependant il n'eſt pas toujours difficile de l'y faire renoncer. L'intégrité de ſon cœur l'expoſe à ſe laiſſer ſouvent impoſer par de plauſibles dehors, quoique l'excellente chère femme ſemble faire une ſorte de vanité de ſa pénétration. Elle a prodigieuſement eſtimé M. Falkland; ſon chagrin en eſt d'autant plus vif, de ſe voir trompée dans ſon attente; & s'il m'étoit arrivé d'être aſſez injuſte pour les droits d'une autre, ou, ma chère, aſſez peu délicate envers moi-même pour fermer les yeux ſur la faute de M. Falkland, je ſavois que ma mère n'en ſeroit pas moins inflexible. Ainſi je réſolus ſérieuſement de le bannir de mon cœur, à toute ſorte de prix. Cette réſolution fut priſe au milieu de mes larmes, qui couloient encore, & que je ne penſois plus à retenir. Ma mère, qui ne pouvoit ſe méprendre ſur leur ſource, & que ſa tendreſſe portoit de tems en tems à les eſſuyer, ne laiſſoit pas de revenir, avec les plus grandes apparences de ſatisfaction, à divers articles de ſa conférence avec M. Falkland. J'avoue, me dit-elle, que je lui ai parlé rondement; mais avois-je à choiſir un autre parti? C'eſt un ruſé perſonnage, & j'étois bien réſolue de ne me pas laiſſer prendre dans ſes pièges. Il auroit voulu ſe faire un mérite de n'avoir formé aucun deſſein ſur la jeune malheureuſe. Je le veux croire; il ſe peut qu'il n'en eût pas formé, juſqu'au tems,

ſans doute, où voyant cette pauvre créature bien épriſe, il la regarda comme une proie facile. Votre frère n'a-t-il pas eu l'impudence de m'inſinuer qu'un homme, dans ces occaſions, ne doit pas faire le cruel pour une femme? Ma propre confuſion ne me permit pas de faire ſentir à M. Falkland la circonſtance d'une ſomme donnée à la tante. Le reproche eût été groſſier; & je m'imagine qu'un mot l'eût rendu muet, quoique vraiſemblablement il eût trouvé quelque ſubterfuge pour ce trait même, aggravante partie de l'hiſtoire.

En effet, Cécile, que je ſuis choquée de cette penſée! Je fus très-aiſe que ma mère lui en eût épargné la confuſion; car tout préparé qu'il pouvoit être, comme elle l'avoit obſervé, à ſe défendre par quelque mauvaiſe évaſion, quelle pauvre figure doit faire un homme qui ſe voit réduit à de vains à-détours & des interprétations forcées, pour excuſer ou pallier une action noire & mépriſable en elle-même!

Mon frère ſurvint pendant notre entretien, pour demander l'état de ma ſanté. Ma mère lui répondit, ſans me laiſſer le tems de parler: elle eſt aſſez bien, grâces au ciel; & ſuivant toute apparence, elle ne mourra pas de douleur, quoiqu'elle ſache l'hiſtoire de votre M. Falkland. Le ton dont ces derniers mots furent prononcés, étoit dédaigneux. Mon frère, ſe tournant vers moi: Sidney, êtes-vous

êtes-vous auſſi contraire que ma mère à M. Falkland ? Je lui répondis : mon frère, je ſuis ſurpriſe de votre queſtion, après ce que vous venez d'entendre. J'ai dit bien des fois, répliqua t-il, que vous ne connoiſſiez pas ce qu'il vaut, & j'en ſuis maintenant bien convaincu : je le ſouhaiterois auſſi, répondis-je. Mon frère ſe promena dans la chambre, & ſembloit extrêmement chagrin. Enfin, s'arrêtant devant ma mère : au nom du ciel, madame, à préſent que ma ſœur commence à ſe trouver mieux, ſouffrez qu'elle voie M. Falkland. Permettez-lui d'entendre du-moins ce qu'il peut dire pour ſa juſtification. On peut ſe fier, je penſe, à l'honneur & à la diſcrétion de Sidney ; & ſi l'affaire lui ſemble auſſi odieuſe qu'à vous, je conſens à ne plus dire un mot pour Falkland ; mais ne vous obſtinez pas, & votre fille auſſi, contre la conviction.

Monſieur, dit ma mère, d'un air irrité, vous oubliez le reſpect. Cher frère, m'écriai-je, de grâce, épargnez-moi là-deſſus. Ma mère m'a donné la permiſſion d'en juger, pour ce qui me touche : elle a pris la peine de me répéter tout ce que vous lui avez dit, & tout ce que M. Falkland a pu lui dire dans ſa viſite ; & je ſuis fâchée de vous dire moi-même, que je me crois obligée de renoncer à tout commerce avec lui. Vous me diſpenſerez donc, s'il vous plaît, de l'entendre & de le voir.

Ainſi, le traité d'alliance eſt rompu ! s'écria le chevalier. Il l'eſt, répondit déciſivement ma mère. Il l'eſt, répétai-je d'une voix foible. Il l'eſt donc, reprit ſéchement mon frère ; mais, ajouta-t-il, en juràn̂t, de votre vie vous n'en trouverez un qui le vaille. La jolie figure que vous allez faire dans le monde, quand vous donnerez pour raiſon d'avoir refuſé un homme de cette ſorte, après la concluſion du traité, que vous lui avez découvert une intrigue ! Savez-vous, Sidney, ce qui ne peut manquer? on rira de vous. Il feignit de m'adreſſer le reproche, quoiqu'il parût clairement qu'il l'adreſſoit à ma mère. Chevalier, répondit-elle, apprenez que votre ſœur, ni moi, nous ne nous ſoucierons jamais beaucoup de l'opinion de ceux qui peuvent rire de ces choſes-là. Vous y attacherez tout le ridicule qu'il vous plaira ; mais cette intrigue n'eſt pas de l'ordre commun : vous ne le ſavez que trop vous-même, de quelque couleur que vous puiſſiez affecter de la revêtir. Je ne prends aucun de vous pour des ſaints ; mais je crois que par la faveur du ciel, il s'en trouve quelques-uns de meilleurs que les autres. O, madame, madame, dit mon frère, ſi vous connoiſſiez le monde auſſi bien que moi, vous regarderiez M. Falkland comme un des meilleurs. Dieu m'en préſerve, lui répondit froidement ma mère. Fort bien, fort bien, madame, répliqua mon frère en levant la

voix ; je comprends que les raiſonnemens ſont inutiles. Cependant vous me permettrez de dire qu'il y a bien des familles de plus grande importance que la nôtre, & dix fois plus riches, qui feroient gloire de l'alliance de M. Falkland, & qui ne penſeroient guères à le chicaner ſur une aventure de jeuneſſe, à laquelle il s'eſt laiſſé conduire par la méchanceté d'une femme & par la folie d'une autre. Si vous êtes réſolue de faire attendre un mari à ma ſœur juſqu'à ce que vous en trouviez un qui n'ait jamais péché dans ce genre, le meilleur parti ſeroit de prendre un petit garçon dans les bras de ſa nourrice, de le faire élever ſous vos propres yeux, &, lorſqu'à force d'attendre, Sidney ſera devenue vieille fille, de lui donner le petit Caton, pour l'édification de ſes vieux jours. Quant à moi, meſdames, je ſuis déſeſpéré d'y avoir pris part. Les ames auſſi ſcrupuleuſes que les vôtres feroient mieux de choiſir pour elles-mêmes ; mais il me reſte le droit de penſer que Falkland & moi, nous ſommes fort mal traités. Ma mère, tournant les yeux vers moi : ne vous ai-je pas prédit tout ce que vous entendez ? Et s'adreſſant à mon frère : chevalier, je vous prie de ne pas tourmenter ainſi votre ſœur (elle me voyoit les yeux triſtement baiſſés ; j'étois mal, Cécile, je me ſentois foible) & ſi vous n'avez aucun reſpect pour moi, ayez un peu de ten-

dreſſe pour elle. Pardon, chère ſœur, me dit-il; mon deſſein n'eſt pas de vous tourmenter. En vérité j'ai pitié de vous, ma pauvre Sidney! Je penſai pleurer, ma chère, de cette expreſſion: elle humilie ſi fort! Madame, en faiſant une révérence à ma mère, vous ne ſerez plus importunée par mon ami ni par moi; j'ajouterai ſeulement qu'à quelqu'âge que ma ſœur obtienne un mari de votre choix, je ſouhaite qu'il puiſſe valoir la moitié autant que le pauvre Falkland que vous rejetez.

Il quitta la chambre avec cet adieu. Ma mère étoit vraiment irritée; mais elle en revint bientôt lorſqu'il fut ſorti. Pour moi j'étois dans un tel abbattement, que s'en étant apperçue, elle eut la bonté de me laiſſer, en m'exhortant à prendre un peu de repos.

Etrange altération dans ſi peu de jours! La paix de notre famille troublée par cette malheureuſe diſpute entre ma mère & le chevalier. Ma perſpective prochaine de... de... ah! je veux être ingénue, ma Cécile, & dire nettement de bonheur, évanouie ſans la moindre apparence de retour. Le pauvre Falkland.... Quel nom je lui donne! N'as-tu pas honte, Sidney? mais le mot eſt écrit; qu'il paſſe, je ne l'effacerai pas. M. Falkland banni de notre maiſon; moi déchirée par de cruelles agitations, & capable à peine de ramper hors de mon lit: tant de malheurs, ma Cé-

cile, ſont l'ouvrage de ces quinze noirs derniers jours. Que je crains de mettre le pied dehors, & de reparoître en compagnie! J'aurai l'air ſi décontenancé! car l'alliance prétendue commençoit à tranſpirer, & la curioſité du monde pour ſavoir ce qui l'a fait rompre.... Bon dieu! que de vaines conjectures pour les uns, & que de menſonges inventés par les autres! Enſuite, la maligne joie d'une moitié des jeunes filles de ma connoiſſance, & les condoléances auſſi mortifiantes de l'autre moitié.... La ſeule penſée m'en trouble le ſang... & ce n'eſt pas le plus mortel de mes maux. Cécile, Cécile! Ah! puiſſe un ſort plus heureux, vous préſerver des mêmes tourmens! mais je ne vois aucune reſſource: il faut tout porter, tout ſouffrir. Je ſouhaiterois que ma ſanté me permît du moins de me retirer à la campagne pour y chercher des conſolations en moi-même.

Une autre de mes impatiences, c'eſt de connoître cette infortunée qui cauſe tant de malheurs avec les ſiens. Une fille de condition, fort jolie, qui aime M. Falkland, & qui va bientôt le rendre père. Tel eſt le portrait que ma mère en a fait à M. Falkland, & qu'il n'a pas contredit. Oh! fi, fi, M. Falkland; comment avez-vous pu la traiter avec cette cruauté? Comment ſe peut-il auſſi que vous en ayez uſé ſi mal avec moi! Et mon frère, qui n'ignoroit rien, a pu ſe taire ou

tout approuver ! Etrange hiſtoire ! Ma mère porte la verru bien loin ; mais elle a raiſon, mon frère ſacrifieroit tout à l'aggrandiſſement de ſa famille. Acheter la malheureuſe créature à prix comptant, & cela ſans qu'elle en ait rien ſu; eſt-il rien de plus horrible ! Loin, loin de mon cœur & de mes penſées, toi, vil ſéducteur ; retourne à ta maîtreſſe de Bath. . . Elle a plus de droit ſur vous, M. Falkland, que je n'en ai jamais eu ; elle implore juſtement votre pitié; elle n'a pas d'autre refuge que vous, & peut-être mérite-t-elle, à toutes ſortes de titres, d'être préférée à moi.... Je voudrois ſavoir ſon nom : mais que m'importe, après tout ? Le mien ne ſera jamais Falkland, & ce doit être le ſien. Peut-être M. Falkland ſe laiſſera-t-il engager à l'épouſer, lorſqu'il la verra dans ſon intéreſſante ſituation. Il penſe à lui procurer une retraite, où ſûrement il aura l'humanité de la voir; & qui ſait ce qui peut en arriver ? Si je vois clair dans mon cœur, il me ſemble que je ſouhaite très-ſincérement qu'il en faſſe ſa femme ; mais je ne voudrois pas le ſavoir trop-tôt, il paroîtroit qu'il m'auroit abandonnée pour elle. Mon orgueil, je l'avoue, en ſeroit un peu bleſſé. Pour l'honneur de M. Falkland, je ne déſire pas que la vérité ſoit connue; mais il ne me ſeroit pas agréable non plus qu'il en rejaillît une tache ſur moi.

Je n'ajoute rien à cette longue & triſte rela-

tion; & je vous envoie, ma chère, le paquet à tout haſard. Mon eſpérance eſt que vous pourrez le recevoir encore à Paris, d'où vous ne m'avez pas marqué le tems de votre départ.

1 *d'Août.*

Ma ſanté promet beaucoup. Je ſuis comblée des éloges de ma mère, qui m'appelle une héroïne; & je commence à m'imaginer moi-même que j'en ſuis une : notre orgueil ne tient que trop ſouvent la place de la vertu.

Le chevalier étoit hier à Richemond. A peine l'avons-nous vu depuis la querelle de l'autre jour. Quelles créatures queces hommes, ſans excepter les meilleurs! & qu'ils traitent légèrement, les uns dans les autres, des fautes dont la ſeule penſée nous révolte!

Ma mère prend ſa conduite fort mal. Il a paſſé la nuit entière avec ſon ami, & n'eſt revenu que ce matin à la ville. En rentrant, il n'a fait que ſe montrer à la porte de ma chambre, pour ſavoir des nouvelles de ma ſanté. Ma mère étoit aſſiſe près de moi : c'eſt apparemment cette raiſon qui l'a fait paſſer ſi rapidement; car il paroiſſoit avoir quelque choſe à me dire. Il a ſalué ma mère, mais ſans prononcer un mot; & ne s'étant arrêté que pour ſe faire habiller, il eſt ſorti avant l'heure du dîner. Je crains que cette conduite

n'amène une ſéparation : ma mère ne ſouffrira pas qu'il en uſe ſi librement avec elle; j'en juge par quelques mots échappés. Elle dit que mon frère ſe laſſe de mener une vie réglée.

Je n'aurai pas à lui demander la permiſſion de quitter la ville, car elle m'a prévenue en me déclarant qu'auſſi-tôt que mes forces le permettroient, nous irions paſſer quelque tems à la campagne. Notre terre étant trop éloignée, pour m'en faire entreprendre le voyage dans ma ſituation ; ma mère parle d'aller en Eſſex, chez miladi Grimſton, à qui nous avions promis depuis long-tems une viſite. Ce canton me plaira plus que Wiltshire, où le beſoin de votre préſence, ma Cécile, me feroit trouver mon ancienne habitation fort mélancolique, ſur-tout dans des conjonctures où je ne ſaurois, ſans manquer de bonne-foi, vous dire que votre Sidney ſoit heureuſe.

4 *d'Août.*

L'air froid & chagrin du chevalier ne ceſſe pas avec nous. Il n'a jamais eu l'occaſion de me dire un mot en particulier, depuis le jour qu'il en a trop dit; ma mère ne me quitte preſque pas. Cette aſſiduité ſemble déplaire à mon frère qui cherche, ou je ſuis trompée, à faire quelque tentative ſur moi, dans la certitude qu'il en feroit inutilement ſur ma mère. Hélas, ma Cécile! que

peut-il vouloir de ſa triſte ſœur ? A préſent que je commence à me trouver en état de recevoir nos intimes connoiſſances, je ne ſuis jamais ſans compagnie. Le courage ne me manque pas contre les aſſauts de mon propre cœur qui, ſous les yeux même de nos amies, n'en fait pas une guerre moins cruelle à ma raiſon. Quand dois-je eſpérer, de l'exemple de ma mère, ou plutôt de l'aſſiſtance qu'elle me promet du ciel, la fin d'un combat auquel je ſuis quelquefois ſurpriſe, dans la langueur où je ſuis encore, de me trouver la force de réſiſter ! On ne prononce pas devant moi le nom de M. Falkland : ainſi je n'entends pas plus parler de lui, que s'il n'avoit jamais exiſté. Nous devons partir mardi prochain pour le château de Grimſton : il n'eſt qu'à dix-huit milles de Londres ; & l'on me croit aſſez forte pour ſoutenir ce voyage.

Ma mère a dit ce matin au chevalier, que la maiſon où nous ſommes, s'il la trouve de ſon goût, eſt à ſon ſervice pendant tout le tems de notre abſence, qui ſera de quelques mois, a-t-elle ajouté, dans le deſſein où elle eſt d'aller droit d'Eſſex en Wiltshire. Mon frère l'a remerciée de fort bonne grâce ; mais il n'a pas dit s'il accepteroit ſes offres.

5 d'Août.

Je me ſuis vue, malgré moi, dans la néceſſité

de congédier ma pauvre Sara. Elle a commis l'imprudence de recevoir une lettre du valet de chambre de M. Falkland, contre l'ordre exprès de ma mère. Elle avoit commencé par me l'apporter, & moi, ſans l'avoir ouverte, j'ai cru la devoir donner à ma mère qui l'a jetée au feu ſans la lire, & m'a dit que je l'obligerois, ſi je voulois me défaire d'une fille qui avoit eu la hardieſſe de la prendre, après ſa défenſe. J'ai obéi ſur-le-champ, & Sara vient de partir. Je l'aimois; & ſa perte me chagtineroit beaucoup, ſi je n'eſpérois de voir ſa place fort heureuſement remplie par une de nos compagnes d'enfance, la pauvre Betry Main, que la mort de ſon père, honnête chirurgien, comme vous ſavez, oblige d'entrer en condition. Il laiſſe une veuve avec ſix enfans. Betty vint à Londres il y a neuf ou dix jours, avec une dame de notre voiſinage en Wiltshire, qui pria ma mère d'accorder ſa recommandation à cette bonne fille, pour lui procurer un ſervice honnête dans quelque bonne maiſon. Ma mère n'a pas manqué d'en parler à ſes connoiſſances; mais elle m'a dit après le départ de Sara, que ſi je m'en rapportois à elle, je ne pouvois mieux faire que de prendre Betty pour moi-même. Je ſetai chatmée de cette acquiſition; c'eſt une très-aimable fille.

6 d'Août.

Nous partons demain à neuf heures du matin,

pour arriver de bonne heure au château de Grimſton ; & nous n'aurons pas beſoin de nous fatiguer par une marche trop prompte. Quoiqu'il ſoit fort tard, je veux dérober quelques minutes à mon ſommeil, pour vous faire le récit d'une courte ſcène qui vient de ſe paſſer dans ma chambre.

Le chevalier qui, ſuivant le train dont il a formé depuis peu l'habitude, avoit paſſé tout le jour dehors, eſt entré dans ma chambre où j'étois aſſiſe avec ma mère. Il nous a demandé fort civilement ſi notre deſſein étoit toujours de quitter la ville. Sans doute, lui a dit ma mère. Et d'Eſſex, vous vous propoſez d'aller à Wiltshire ? C'eſt notre projet. Hé bien, madame, comme c'eſt probablement la dernière fois que vous ſerez importunée par M. Falkland, j'eſpère que vous ne refuſerez pas de lire cette lettre que je me ſuis chargé de vous préſenter. Il a tiré une lettre de ſa poche, & l'a préſentée effectivement à ma mère.

Elle n'a fait aucun mouvement pour la recevoir ; mais elle a répondu d'un ton calme : chevalier, c'eſt en vain que M. Falkland me ſollicite ; vous ſavez que je ne change pas aiſément de réſolution. La peine qu'il prend eſt tout-à-fait inutile : diſpenſez-moi, je vous prie, de recevoir cette lettre : j'ajoute qu'il n'eſt pas beau d'écrire

à ma fille, après avoir ſu mes ſentimens de moi-même. N'appréhendez pas, madame, a répliqué mon frère, d'être fatiguée par de nouvelles ſollicitations. Je connois aſſez votre fermeté, (& le mot de fermeté, il l'a prononcé plus peſamment, comme s'il eût regretté de n'en pouvoir employer un autre, moins reſpectueux peut-être) oui, j'en ſais aſſez, pour aſſurer mon ami qu'on ne lui laiſſe pas la moindre eſpérance ; & quoique j'ignore entièrement le ſujet de cette lettre, je crois pouvoir garantir qu'elle n'a pas pour objet de vous toucher en faveur de ſes prérentions ; c'eſt ce qu'il m'a déclaré, pour me faire conſentir à la recevoir. Mais ce qui ne peut vous en laiſſer aucun doute, c'eſt qu'il arrive ce ſoir à Londres, dans la réſolution de s'embarquer pour l'Allemagne. O Cécile ! quel événement ! Je n'ai pu retenir, à ces derniers mots, un ſoupir capable de m'étouffer ; mais heureuſement il n'a été entendu de perſonne. Mon frère tenoit toujours la lettre dans ſa main. Il l'a préſentée encore à ma mère : n'appréhendez rien, madame ; je juge que c'eſt un congé civil qu'il veut prendre de vous, avant ſon départ. Je lui ſouhaite toute ſorte de biens, a dit ma mère, en prenant la lettre ; ſi c'eſt tout ce qu'il déſire, cette lecture n'eſt pas preſſante : & ſans jeter les yeux ſur la lettre, elle l'a miſe dans ſa poche.

Si près de notre propre départ, elle avoit à ter-

miner quelques petites affaires domeſtiques qui l'ont appelée dans une autre chambre. Mon frère a ſaiſi l'occaſion pour me demander ſi j'avois lu la lettre qu'il avoit reçue de M. Falkland, pendant ſon ſéjour à Bath, touchant cette maudite affaire; c'eſt ainſi qu'il l'a nommée.

J'ai répondu que ma mère m'en avoit répété une partie, & que ſa principale obſervation n'avoit pas été trop favorable pour lui-même, qui s'étoit rendu le confident d'une affaire de cette nature. Je ſuis, m'a-t-il dit, au déſeſpoir pour vous, ma chère Sidney, que notre mère ſoit de cet inflexible caractère. Elle vous fait perdre ce que vous aurez raiſon de regretter pendant toute votre vie. Etonnante obſtination! Inexplicable travers d'eſprit! Je ne prétends pas vous détourner de l'obéiſſance filiale; mais je ſoutiens hardiment que ſa conduite ne peut être expliquée que par un entêtement aveugle. Demande-t-elle un homme ſans paſſions? Ou, vous-même, auriez-vous la tête remplie de ſi chimériques idées.... J'ai pris le parti de l'interrompre; car mon frère n'eſt pas toujours délicat dans le choix de ſes expreſſions: cher frère, de grâce arrêtez; je ſuis fort contente de demeurer telle que je ſuis. Je ne veux pas augmenter vos peines, a-t-il dit, par le récit de ce que Falkland a ſouffert dans cette occaſion. Si jamais l'amour fut porté à l'adoration, c'eſt dans l'ame de

ce charmant & généreux homme. Mais vous le perdez ! Je le perds auſſi, grâces à ma ſage & ſcrupuleuſe mère. Je l'ai ſupplié ici, ma chère, de prendre un autre ſujet d'entretien ; j'entendois venir ma mère. Dirai-je qu'il étoit tems, Cécile, & que des larmes forcées m'alloient trahir? Le chevalier nous a ſouhaité une bonne nuit, & de l'agrément dans notre voyage. Nos adieux ont été froids. Cependant je me réjouis que la rupture ne ſoit pas ouverte. Il continuera vraiſemblablement d'habiter notre maiſon de Londres, du moins quelque tems.

Betty Main, qui a joyeuſement accepté l'offre de s'attacher à moi, eſt venue ce ſoir. Elle eſt vraiment fort grandie, & d'une très-jolie figure. J'ai peine à la traiter comme une ſervante. Mais la bonne fille eſt ſi humble, qu'elle s'efforce de me faire oublier que je l'aie jamais connue dans une meilleure ſituation ; en quoi néanmoins elle ſe trompe beaucoup ; car ſa modeſtie ſert au contraire à me le rappeler mieux. Elle eſt d'une activité, d'une adreſſe qui la rendent propre à tout. Auſſi fait-elle vingt petits offices qui n'appartiennent pas au ſien, & qu'on n'exige pas d'elle. Ma mère la prend ſingulièrement en affection, & me félicite d'avoir près de moi une jeune perſonne ſi bien élevée, qu'on la croiroit de la famille. Elle la traite preſque ſur ce pied.

Au château de Grimſton, 8 Août.

Nous ſommes arrivées fort heureuſement dans cette demeure, & nous y avons reçu le plus agréable accueil. Mais, avant que de vous entretenir de la dame du château, je veux ſatisfaire votre impatience & la mienne, ſur un ſujet plus intéreſſant. J'ai, ma chère, la lettre de M. Falkland à ma mère : elle vient de la remettre entre mes mains, & pendant qu'elle fait un tour de jardin avec miladi Grimſton, je vais me hâter de la tranſcrire. La voici.

MADAME,

» Je me ſoumets à la ſentence que vous avez » portée contre moi. Je ſuis miſérable; mais je n'ai » pas la hardieſſe de me plaindre. Mon intention » eſt de quitter directement l'Angleterre. Qu'il me » ſoit accordé ſeulement, pour adoucir un peu l'ex- » trême rigueur de mon ſort, de vous convaincre, » s'il eſt poſſible, que le malheureux proſcrit, qui » aſpiroit à l'honneur de votre alliance, n'eſt pas » tout-à-fait auſſi coupable qu'il peut vous le pa- » roître à préſent.

» Je ſais que j'ai l'obligation à l'amitié de M. le » chevalier Bidulphe, d'avoir fait beaucoup d'ef- » forts pour ma juſtification. Le ſuccès, madame, » n'étoit pas en ſon pouvoir; il n'étoit pas plus au » mien, puiſque vous avez pris la peine de lire ce

» que je lui ai marqué de Bath avec une franchiſe
» ſans réſerve.

» Il ne me reſte qu'une reſſource ; peut-être,
» madame, vous paroîtra-t-elle étrange : c'eſt d'en
» appeler à la jeune perſonne même, que je ſuis
» accuſé d'avoir ſéduite. Elle me rendra juſtice, &
» je ſuis sûr qu'elle ſera prête à reconnoître que je
» n'ai, ni trahi ſon innocence, ni violé mes pro-
» meſſes, & que la ſeule ſurpriſe m'a jeté dans
» une faute que je paye ſi cher.

» Son témoignage, madame, aura peut-être
» quelque poids pour vous ; quoique l'unique mo-
» tif qui me le fait déſirer, ſoit l'eſpoir que vous
» entendrez mon nom avec moins d'horreur. Vous
» m'avez banni de votre préſence ; je m'exile vo-
» lontairement de ma patrie, & du commerce de
» mes amis : c'eſt un châtiment que j'embraſſe
» avec ſoumiſſion ; & que ne ferois-je pas pour
» expier mon offenſe contre vous & miſs Bi-
» dulphe !

» De tous les commandemens que vous pour-
» riez m'impoſer, il n'y en a qu'un, madame,
» pour lequel je ne pourrois avoir une prompte &
» parfaite obéiſſance ; mais cet acte eſt peut-être
» le ſeul qui pût me faire rentrer dans votre eſ-
» time. La jeune perſonne, dont mon mauvais
» ſort m'a fait cauſer le malheur, & qui fait irré-
» parablement le mien, ira bientôt occuper une
» maiſon,

» maiſon, que je lui ai fait préparer à Chelſey.
» J'y ai placé ma femme de charge; femme grave
» & d'un caractère ſans reproche, avec ordre de
» prendre ſoin d'elle, & d'y apporter toute la ten-
» dreſſe & le ſecret que ſa ſituation demande. Je
» lui ai fait rendre, à elle-même, par des voies
» sûres, une fidelle expoſition de l'eſpoir dont je
» me ſuis flatté, de m'allier à votre famille, &
» des cruelles raiſons qui ont fait évanouir le traité.
» Je lui ai marqué que par l'intérêt que vous avez
» pris à ſon infortune, vous pourrez être engagée
» à la voir dans ſa retraite. Souffrez donc, ma-
» dame, que je vous conjure, par ce pieux zèle
» qui gouverne toutes vos actions, & par votre
» juſte affection pour cette fille qui vous eſt ſi
» chère, de prendre pitié de la jeune perſonne
» dont vous ne connoiſſez que trop la diſgrâce.
» Elle eſt ſans amis & ſans connoiſſances dans
» cette partie du royaume. Elle aura beſoin des
» conſolations de la ſociété, & peut-être des con-
» ſeils de la ſageſſe. Il ſeroit digne de votre hu-
» manité, de lui accorder un peu de protection.

» Je ſuis sûr qu'avec l'honnête femme qui at-
» tend ſon arrivée, je la mets en très-bonnes
» mains; mais s'il arrivoit la moindre choſe qui
» ne répondît pas à mon attente, je m'eſtimerois
» doublement malheureux. La ſolitude ne peut
» être amie d'une jeune fille qui n'a pas de grandes

» ſources de contentement en elle-même ; c'eſt » ce que j'appréhende pour elle, & cette crainte » me fait rendre mes inſtances plus preſſantes. » Pardonnez, madame, la liberté que j'oſe pren- » dre avec vous, une liberté qui, ſans doute, » a beſoin d'apologie, mais qui vous prouve d'ail- » leurs la confiance que j'ai en vous, & qui ne me » paroît pas offenſante pour votre candeur & votre » vertu.

» Si vous me faites la grâce de condeſcendre à » cette prière, j'obtiendrai deux points, les plus » eſſentiels maintenant à mon repos ; l'un d'aſſu- » rer à la jeune perſonne une amie compatiſſante, » déjà diſpoſée à favoriſer ſa cauſe ; l'autre de met- » tre en votre pouvoir l'éclairciſſement d'une vé- » rité que j'aſſure, & que vous ſaurez de ſa bou- » che même. Je me fie à ſa généroſité dans cette » occaſion, & je ne lui demande que le devoir » naturel de la bonne foi.

» Je vous ſouhaite, & à miſs Bidulphe, toutes » les proſpérités qui ſont au pouvoir du ciel, & je » ſuis avec un profond reſpect,

madame, votre, &c.

FALKLAND.

« *P. S.* La perſonne portera le nom de ma- » dame Jefferis. Vous aurez, madame, la bonté » de pardonner, ſi je ne vous marque pas ſon vrai

» nom. Je ne l'ai pas dit au chevalier même ; mais » je juge qu'elle ne vous en fera pas un ſecret, ſi » vous lui faites l'honneur de la voir.

Pauvre fugitif ! Infortunée jeune fille ! Hélas ! Je pourrois nommer une troiſième perſonne qui n'eſt guères plus heureuſe. Quelle pitié, ma Cécile, que tant d'admirables qualités ſoient ſouillées par des imperfections ! Qu'il eſt rendre, dans ſa compaſſion pour la jeune fille ! Quelle ingénuité dans ſa conduite ! Mais il la quitte, il la fuit : je crains bien qu'elle ne puiſſe jamais eſpérer de le ramener à elle. Il n'y a qu'un point, dit-il, un ſeul point ſur lequel il pût manquer de ſoumiſſion pour ma mère, *le ſeul, peut-être, qui pût le faire rentrer dans ſon eſtime.* Ces derniers mots ſignifient aſſez clairement qu'il eſt déterminé à ne jamais épouſer miſs B..... Je ne vois que l'exécution de ce point, qui puiſſe réconcilier ma mère avec lui.

Au reſte, je ne doute pas qu'elle ne ſe rende à ſes inſtances, en faiſant quelques viſites à la jeune miſs. Elle eſt fort ſenſible à la compaſſion, ſurtout pour ſon ſexe.

Mais quelle *étrange reſſource*, en effet, que celle de M. Falkland, d'appeler à cette fille même ! Qu'en dois-je conjecturer, ſinon que l'infortunée victime, ignorant les ruſes de ſon infame tante, & le prix payé pour ſa ruine, le diſculpera de la

plus grande partie du crime, & ne blâmera que ſa propre foibleſſe, pauvre ſimple créature! d'une erreur où la trame déguiſée d'une adroite perfidie a pu l'entraîner.

Mais en ſuppoſant miſs B... aſſez généreuſe, aſſez ingénue, (car ſa candeur, effectivement, & ſa généroſité ſeroient extrêmes, pour juſtifier la conduite du coupable), qu'en pourroit-il arriver? Ma mère ne m'a-t-elle pas dit qu'elle a conçu une ſorte d'hotreur, pour la ſeule idée d'une alliance entre M. Falkland & moi? C'eſt l'effet des vives impreſſions qui lui ſont reſtées de la malheureuſe fin de ſon premier amour. Les préventions de cette force, & conçues dans le premier âge, ſont preſqu'invincibles.

Entre nous, Cécile, la piété de ma mère, toute ſincère & toute raiſonnable qu'elle eſt en elle-même, n'eſt pas ſans une petite teinture de ſuperſtition. C'eſt une erreur d'éducation, que tout ſon bon ſens n'a pas été capable de ſurmonter; de ſorte que l'univers entier, je le ſais, ne la feroit pas changer de réſolution ſur M. Falkland. Elle croit qu'il doit épouſer miſs B.... Elle le croira toujours. Hélas! il ſeroit à ſouhaiter pour moi, qu'il y conſentît; car je ne ſuis que trop ſûre qu'il ne peut jamais être à moi..... La cloche ſonne pour le déjeûner; il faut promptement deſcendre.

Ma mère vient d'entrer, pour un moment, dans

ma chambre. Je lui ai rendu la lettre. Elle m'a demandé ce que je penſois de la requête de M. Falkland? Madame, vous êtes meilleur juge que moi de ce qui convient. Je ne ferai pas difficulté, m'a-t-elle dit, de voir la malheureuſe perſonne, puiſqu'elle n'ignore pas que je ſuis informée de ſes affaires. Je me réjouis que le ciel ait fait la grâce à M. Falkland de ſentir tant de compaſſion pour elle; c'eſt peut-être un commencement de repentir; & le tems peut amener une réformation entière, ſi dieu lui conſerve *la vie & les ſens*. Vous voyez, Cécile, quel tour prennent les idées de mon excellente mère. Mon intention, a-t-elle ajouté, n'étoit pas de retourner à la ville; mais je crois que cette occaſion m'y oblige; & je pourrai bien y aller paſſer quelque tems, pour la conſolation de cette pauvre jeune créature. Son terme ne ne peut être encore ſi proche, & je ſuppoſe qu'elle ne viendra dans la maiſon dont parle M. Falkland, que lorſqu'elle y ſera forcée par la crainte des obſervations. Ainſi, dans un ou deux mois, il ſera tems de penſer au voyage de Londres.

Il eſt viſible, Cécile, que la complaiſance de ma mère pour la prière de M. Falkland, porte ſur un point, qui eſt ſa compaſſion pour la fille. A l'égard du ſecond motif qu'il lui donne, celui d'entendre ſa juſtification de la bouche même de la jeune perſonne, elle n'eſt pas, dit-elle, ſi novice

ſur les choſes de cette nature, qu'elle ne ſache fort bien avec quelle facilité un homme trompeur, qui gagne une fois l'aſcendant ſur une jeune créature, peut l'endormir par ſes flatteries. Il n'y a que trop de vérité, je m'en doute, ma Cécile, dans cette obſervation de ma mère.

Il eſt tems de m'endormir à mon tour ſur mes peines, pour vous entretenir un moment de la bonne miladi Grimſton. Ma Cécile ne l'a jamais vue, quoiqu'elle puiſſe avoir entendu parler ſouvent d'elle à ma mère. Elles ſont à-peu-près de même âge & du même tour d'eſprit; mais avec cette différence, que miladi Grimſton eſt tout-à-la-fois rigide à l'excès dans ſes notions, & fort auſtère dans ſa conduite. Elle eſt veuve depuis très-long-tems, & riche d'un gros douaire, avec lequel s'étant retirée dans ſon château de Grimſton, elle y vit auſſi régulièrement qu'on le fait, dit-on, dans les monaſtères. Tous ſes domeſtiques ſont nés avant le déluge; je crois que ſes chevaux de caroſſe n'ont pas moins de cinquante ans; & juſqu'aux chiens du château, tout eſt gris. Elle qui, dans ſa jeuneſſe même, ne peut jamais avoir été belle, ſe rend encore d'une figure plus déſagréable par la manière bizarre dont elle ſe met. Vous la prendriez pour une dame de la cour de Charles I. On la trouve toujours habillée, & je crois qu'elle couche toute vêtue; car, dès l'heure du déjeûner,

elle eſt dans toute ſa pature du vieux tems. Ma mère a la plus haute opinion d'elle, & prétend qu'elle connoît mieux le monde qu'aucune autre femme de ſa connoiſſance : je le veux croire ; mais c'eſt aſſurément l'ancien monde ; car, depuis trente ans, miladi Grimſton n'a pas fait dix milles hors de ſon château. Il y avoit environ neuf ans qu'elle & ma mère ne s'étoient vues, & j'ai cru ne jamais voir la fin des complimens qu'elles ſe ſont faits d'abord ; cependant il eſt bien sûr qu'elles ont eu une joie ſincère de ſe rejoindre, & qu'elles paroiſſent s'aimer beaucoup. Elles ont été compagnes de jeuneſſe, ſaiſon de la vie où ſe contractent les amitiés les plus durables. Je crois la vieille dame d'un excellent naturel : elle eſt pieuſe, charitable, & le voiſinage eſt inondé de ſes bonnes œuvres ; mais je ne puis dire au fond qu'elle me paroiſſe aimable. Il règne autour d'elle une auſtérité qui me tient comme en reſpect, quoiqu'elle ait d'ailleurs des manières fort obligeantes avec moi, & qu'elle ait dit à ma mère que je promets de devenir quelque jour une charmante perſonne. . . Jugez de ce compliment pour une fille qui touche à ſa dix-neuvième année. Elles ne s'appellent, entr'elle & ma mère, que par leurs noms de baptême ; & vous ririez d'entendre les deux vieilles dames (ſauf reſpect ma chère) ſe traiter de Manon & de Fanchon. Leur uſage là-deſſus m'aide à comprendre

pourquoi miladi Grimſton me regarde encore comme un enfant; je ſuppoſe qu'elle ſe conſidère elle-même comme touchant preſque à l'état de fille, quoiqu'à parler naturellement, il ne lui en reſte rien dans l'humeur & les manières.

10, *d'Août.*

Tous nos mouvemens ſont auſſi réglés ici, que l'horloge du château. On ſe lève à ſix heures préciſe, le déjeûner ſonne à huit. A dix, la cloche raſſemble un vénérable auditoire, pour la prière qu'un vieux prêtre, curé de la paroiſſe, & chapelain de la dame, nous récite tous les jours. Enſuite les vieux chevaux ſont attelés au vieux carroſſe; & miladi, avec ſes hôtes, s'ils veulent être de la partie, s'en va prendre l'air, allant toujours & revenant par la même route, toujours juſqu'au même endroit, & jamais plus loin. A midi & demi, on ſe met à table, dans une ſalle à manger qui contiendroit une communauté entière. Miladi prononce un *Benedicite* d'une heure de long, & l'on eſt ſervi par quatre vénérables laquais; car elle aime la parade, & ſes propres gens ſont les ſeuls qui ſoient admis dans la ſalle. Tout l'après-midi eſt abandonné à notre diſpoſition; ou du moins c'eſt une liberté qu'on a l'indulgence de m'accorder; & je le paſſe généralement au jardin ou dans ma chambre. Ne demandez pas

à quoi, ma Cécile. Le travail, mes livres, ma plume, n'en rempliſſent pas tous les inſtans. Mais comptez que votre amie ſera vertueuſe, malgré les révoltes de ſon cœur; & ſans le ſecours des leçons de miladi. A la vérité, le fond de mon humeur eſt un peu changé: cependant je ſais reprendre l'air de gaieté en quittant ma ſolitude; & vous pouvez remarquer vous-même, qu'en vous écrivant j'aſpire à vous égayer auſſi. Je n'ai pas d'ailleurs un grand uſage à faire ici de mon air joyeux. Les matins & les ſoirs ſont du même ton. L'heure du ſouper eſt-elle arrivée? c'eſt le même cérémonial qu'à dîner. A dix heures préciſes, au premier ſon de l'horloge, miladi ſe lève avec beaucoup de ſolemnité, & nous ſouhaite une bonne nuit.

14 *d'Août.*

Après tout, Cécile, ſans me croire laſſe des efforts que je fais pour paroître gaie, vous pouvez bien ne vous pas attendre que dans la ſombre maiſon où nous ſommes, je puiſſe toujours trouver des matériaux pour vous amuſer. En vérité ces trois derniers jours ont été ſi préciſément les mêmes dans les moindres circonſtances, excepté le changement des plats à dîner & à ſouper, que j'avois pris la réſolution de laiſſer ma plume oiſive, ou du moins de la réſigner à Betty, qui ſe caſſera la tête pour vous marquer réguliè-

rement quel vent il fait tous les jours; quelle ſorte de robe milady Grimſton portoit hier, & porte aujourd'hui, quoique, pour le dire en paſſant, ce ſoit toujours la même couleur, gris de cendre; ce qui faiſoit aboyer le chien à telle & telle heure, & ce que le vieux perroquet dit dans tel & tel tems. L'édifice, le jardin, il me ſemble que j'ai déjà épuiſé la-deſſus mes facultés deſcriptives; & ni l'un, ni l'autre ne méritent une deſcription. Enfin, je commençois à déſeſpérer de pouvoir fournir à ma Cécile un demi-quart d'heure d'amuſement, lorſque la ſcène eſt devenue aujourd'hui plus brillante par l'arrivée d'un carroſſe plein de nouveaux hôtes. Ce n'étoit rien moins qu'un vénérable doyen, miniſtre d'une paroiſſe voiſine, ſa femme & leur fille, & M. *Arnil*, gentilhomme du canton, parent éloigné de miladi, & depuis peu poſſeſſeur d'une belle terre, par la mort de ſon frère aîné.

Cette viſite m'a fait eſpérer de voir quelquefois ici une face humaine, outre les anciens portraits de la famille, & les figures des vieilles tapiſſeries. Cependant, pour ne rabaiſſer perſonne, les quatre nouveaux venus ont leur mérite, chacun dans ſon ordre. Le vieux doyen eſt gai & poli, j'entends de la vraie politeſſe, celle du cœur, qui dicte les choſes les plus obligeantes d'une manière ſi naïve, qu'elles n'ont jamais l'air de flat-

terie. Comme il a la vue fort courte, il a mis ſa paire de lunettes pour me regarder; & ſe retournant vers M. Arnil, avec la vivacité d'un homme de vingt-cinq ans, il a répété ces deux vers:

With an air and a face,
And a ſhape and a grace, &c.

Le jeune homme a donné ſon approbation par un ſourire, & ma mère paroiſſoit ſi ſatisfaite, que le compliment du bon doyen m'a plu par cette raiſon. Miladi qui ſe dit paſſionnée pour la muſique, a, dans une chambre de ſon appartement, une orgue dont elle ne ſe ſert jamais; mais connoiſſant les perfections de M. Arnil, ſon couſin, elle l'a prié de nous en donner quelques airs. Il ne s'eſt pas fait preſſer, & réellement il en joue très-bien. J'avois pris une ſorte de dégoût pour lui lorſqu'il eſt entré, ſans pouvoir dire pourquoi; mais cette agréable qualité me réconcilie tellement avec lui, que je ne ſerai pas fâchée de le voir ici, les jours qu'il y vient; car j'apprends qu'il fait ſouvent ſa cour à la vieille dame. Il excelle en vérité ſur cet inſtrument; & vous ſavez combien j'aime la muſique.

15 *d'Août.*

Ce paquet eſt déjà d'une groſſeur qui ne manquera pas de vous effrayer. Je veux le faire partir avant qu'il augmente; d'autant plus que n'ayant

que des inutilités à vous écrire, la politique m'oblige d'y mettre quelque interruption, pour vous donner le courage de le lire. Sérieuſement, ſi les circonſtances ne changent, & même beaucoup, j'abandonnerai le journal à Betty; car je me ſens déjà prête à dormir deſſus.

20 d'Août.

J'ai jeté les yeux ſur ce que Betty n'a pas ceſſé d'écrire pour moi, depuis ma dernière date. En vérité, je la trouve bonne journaliſte, & je ne ſuis pas moins contente de ſon écriture. Elle vous rend compte, auſſi-bien que je l'aurois pu moi-même, de toutes les bagatelles qui ſont arrivées ici pendant ces quatre ou cinq jours.

Mes propres occupations ſont toujours les mêmes, avec cette différence, qu'une partie des après-dînées eſt un peu plus gaie que je ne m'y étois attendue. La famille du doyen ſemble avoir rompu le charme de peſanteur & de ſolitude, qui étoit attaché à cette maiſon, & nous avons compagnie, comme vous voyez, preſque tous les jours. M. Arnil en eſt conſtamment. Je le fais jouer de l'orgue: il eſt obligeant; s'il ne l'étoit pas, cette complaiſance le fatigueroit.

22 d'Août.

Je reçois, à ce moment, une lettre de mon frère. Il ne me dit pas un mot de M. Falkland.

N'en êtes-vous pas ſurpriſe, ma Cécile? Pas un mot de cet ami ſi cher, ſi vivement regretté, ſi parfaitement juſtifié dans leurs idées ou dans leurs principes! Il faut l'oublier auſſi; oui, oui, ma chère, j'y veux apporter tous mes efforts. Si ma mère fait le voyage de Londres, je n'épargnerai rien pour obtenir la permiſſion d'aller en Wiltshire. Je ne me ſens aucune inclination pour reparoître à la ville, & moins encore pour reſter ici. Nous commençons néanmoins à devenir un peu plus ſociables. On vient de m'annoncer pour demain un concert chez M. Arnil. Mon ſemillant vieux doyen touche le violoncelle, ſa fille chante joliment, & vous jugez bien qu'on me fera faire auſſi mon rôle.

30 d'Août.

N'êtes-vous pas ennuyée de mon journal de Grimſton? Les jours ſe ſuccèdent, & n'offrent qu'une peſante répétition du même ſpectacle. Inſupportable monotonie, direz-vous? Voici néanmoins de quoi varier un peu la ſcène. Il y entre un nouveau perſonnage, une femme aimable qui eſt la fille de miladi Grimſton; mais ſa mère ne paroît pas fort paſſionnée pour elle; & je m'en étonne, car il ne lui manque rien du côté de la figure & du caractère. C'eſt une veuve de vingt-huit ou trente ans. Miladi Grimſton la traite avec une froideur qui n'a rien de maternel; & la

pauvre jeune femme en paroît ſi humiliée, que ſon embarras me fait pitié. Elle n'eſt venue qu'en viſite de devoir, & nous la perdrons dans quelques jours ; ce qui me chagrine d'autant plus, que j'ai pris du goût pour elle.

1 *Septembre.*

Pauvre madame Vere! c'eſt le nom de cette aimable fille de miladi. Je puis vous dire à préſent d'où vient la froideur qu'on a pour elle. Je le ſais d'elle-même. Elle m'a fait aujourd'hui ſa touchante hiſtoire, avec une franchiſe qui m'a charmée.

Nous étions ce ſoir à nous promener elle & moi, dans une allée du jardin. Que vous me ſemblez heureuſe, chère miſs ! m'a-t-elle dit ? vous avez une des plus tendres mères du monde. J'ai répondu qu'en effet j'avois la meilleure des mères, qui étoit en même tems une des plus excellentes femmes. Elle a ſoupiré ; une larme s'eſt avancée au bord de ſes yeux. Je me rappelle un tems, a-t-elle repris, où j'étois heureuſe auſſi, pendant la vie du meilleur des pères. Je juge, madame, que miladi Grimſton eſt pour vous, ce que mon excellente mère eſt pour moi. Elle a ſecoué la tête : non, ma chère miſs ; il n'eſt que trop clair pour vous que c'eſt ce qu'elle n'eſt pas : je n'aurois pas fait tomber là-deſſus notre entretien, ſi la ſévère froideur de ſes regards n'étoit ſi viſible, que vous

n'avez pu vous y méprendre. Ma mère eſt ſans doute une très-bonne femme, & vous avez pu naturellement ſuppoſer que ma conduite a mérité ſes dédains : je veux vous apprendre ma triſte & courte hiſtoire.

Il n'y a guères moins de douze ans que M. Vere me rendit ſes premiers ſoins. Il étoit l'aîné d'une famille noble, qui faiſoit alors ſa demeure dans ce canton. J'avois environ ſeize ans, & j'étois l'idole de mon père, qui portoit peut-être d'autant plus loin pour moi la tendreſſe & l'indulgence, qu'il connoiſſoit la ſévérité de ma mère. M. Vere n'avoit que deux ans plus que moi : il s'étoit formé entre nous un petit cours de galanterie d'enfans, avant que perſonne en eût le moindre ſoupçon ; & pour ne rien déguiſer de la vérité, avant que je fuſſe moi-même en garde contre l'avenir. Il arriva qu'un vieux gentilhomme extrêmement riche, me vit alors, prit du goût pour moi, & me demanda immédiatement à ma mère qui paſſoit pour tenir les rênes de la famille. Cette offre dût lui paroître avantageuſe, puiſqu'elle en conféra ſur le champ avec mon père, ou plutôt, qu'elle lui déclara l'intention où elle étoit de marier ſa fille.

Mon père, qui n'avoit aucune objection contre le parti, témoigna qu'il en étoit ſatisfait, pourvu que l'homme ne me déplût pas ; & ſe promettoit,

ajouta-t-il, qu'on ne fetoit pas violence à mes inclinations. Ma ſœur aînée avoit été mariée quelques mois auparavant par la ſeule autotité de ma mère, contre ſon propre penchant; & le mariage n'avoit pas eu d'heureuſes ſuites : mon père étoit réſolu de ne pas ſouffrir que ſa ſeconde fille fût ſacrifiée comme la première. Ma mère lui dit qu'elle étoit fâchée de lui voir des notions aſſez romaneſques, pour ſe perſuader qu'une fille de mon âge fût capable d'une idée de préférence en faveur d'un homme plutôt que d'un autre; qu'elle tenoit pour certain que la penſée d'un homme ne m'étoit pas encore entrée dans l'eſprit; & d'ailleurs, que le fruit des inſtructions qu'elle m'avoit prodiguées ne pouvoit être perdu ſur moi, juſqu'au point d'avoir fait entrer dans ma tête, qu'une fille eût d'autre règle à conſultet dans ſon choix, que l'autotité de ſes parens.

Mon père, le plus doux des hommes, accoutumé à la complaiſance, ne répliqua que pour recommander à ma mère d'en uſer avec diſcrétion. Cependant il vint auſſi-tôt à moi, m'informer de ce qui s'étoit paſſé. Alors il eſt vrai que je ſentis pour la premiète fois que j'aimois M. Vere. Mes larmes forcèrent le paſſage; & m'étant jetée au cou de mon père, je le ſuppliai de me ſauver de la rigueur de ma mère. Mes expreſſions & mes mouvemens furent trop paſſionnés, pour ne pas lui

faire

faire appercevoir que j'avois quelque choſe de plus preſſant dans le cœur, que de l'averſion pour un vieillard. Il m'ordonna de parler ſincèrement. Je lui confeſſai mon inclination pour M. Vere, & ſa tendreſſe pour moi.

Après m'avoir fait une douce réprimande, d'avoir ſouffert les ſoins d'un amant ſans ſon approbation ou celle de ma mère, il ne laiſſa pas de me faire eſpérer qu'il s'efforceroit d'arrêter la concluſion du traité, quoiqu'il fût à déſirer pour lui, ajouta-t-il, que je m'efforçaſſe auſſi d'y conſentir, dans la crainte que ma mère ne fût extrêmement irritée de mon refus.

Ma mère étoit paſſionnée pour l'air de grandeur, & n'auroit pas été ſatisfaite de me voir un mari qui ne m'eût pas rendue tout d'un coup maîtreſſe d'une belle maiſon, & d'un galant équipage; ce qu'elle ſavoit qu'il ne falloit pas attendre de M. Vere, dont le père avoit pluſieurs enfans, & faiſoit profeſſion d'une vie frugale. D'ailleurs il n'étoit pas d'un âge avancé; il paroiſſoit d'une forte conſtitution; ſuivant toute apparence humaine, les vues de ſucceſſion devoient être fort éloignées pour ſon fils.

Ces obſtacles ne refroidirent pas mes ſentimens. La tendreſſe de mon père étoit le fondement de mes eſpérances. Je communiquai à M. Vere les deſſeins d'un de mes parens, & l'indulgence de

l'autre. Mes informations lui donnèrent la hardieſſe de faire l'ouverture de ſon amour à mon père, & de lui demander ſa protection auprès de ma mère. Mon père aimoit la jeuneſſe, & n'auroit pas balancé à me rendre heureuſe, ſi la crainte de déſobliger ma mère ne l'eût arrêté. Il lui repréſenta, dans les termes les plus doux, ma répugnance abſolue pour le mariage qu'elle propoſoit, & la conjura de n'y pas inſiſter. Ma mère, accoutumée à n'être pas contredite, fut remplie d'un égal reſſentiment contre lui & contre moi. Elle lui fit un ſanglant reproche de favoriſer ma déſobéiſſance, & lui déclara que s'il n'uniſſoit pas ſon autorité à la ſienne, pour me faire accepter le gentilhomme que je refuſois, il devoit compter ſur une rupture ouverte avec elle. Cette menace, d'une épouſe qu'il aimoit effectivement, l'alarma beaucoup. Dans l'égale appréhenſion d'en venir aux extrêmités avec elle ou moi, il demeura long-tems incertain. L'amour paternel fut le plus fort, & lui fit prendre enfin le parti de me garantir, à toutes ſortes de riſques, de la violence dont il me voyoit menacée.

Ma mère n'avoit pas encore eu l'indulgence de s'expliquer avec moi. Elle avoit jugé que mon obéiſſance devoit ſuivre immédiatement la ſimple déclaration de ſa volonté. Sa préſence me fut défendue; & je reçus ordre de ne paroître devant

elle, qu'avec une parfaite réſignation à toutes ſes loix.

Quelque ſévère que fût cette conduite, je m'y conformai avec d'autant moins de réſiſtance, que la tendre affection de mon père me dédommageoit des rigueurs de ma mère. Que ne daigna-t'elle raiſonner du moins avec moi, & tempérer ſes raiſonnemens d'un peu de tendreſſe maternelle? Peut-être m'auroit-elle trouvée auſſi flexible qu'elle eût pû le déſirer. Mais la méthode qu'elle avoit priſe, eût malheureuſement un effet contraire. Je me crus perſécutée; il me ſembla, pour l'honneur de mon amour, que j'étois obligée de perſévérer. D'un autre côté, l'indulgence de mon père ſervoit à m'encourager; & je me déterminai enfin, non-ſeulement à rejeter mon vieux prétendant, mais à m'aſſurer le jeune.

Ma mère m'avoit fixé un terme, à la fin duquel je devois rendre compte de ma réſolution; & ſi je ne me ſoumettois pas alors, je devois être traitée de perverſe, & déchue de tout droit à la qualité de ſa fille. Dans une circonſtance ſi preſſante, j'eus recours au meilleur des pères. Je lui dis qu'il n'y avoit rien que je ne fuſſe plutôt prête à ſouffrir, que d'épouſer l'homme que je haïſſois. Ma plus grande affliction étoit l'embarras auquel je le voyois expoſé pour m'obliger; car ma mère lui reprochoit ſans ceſſe mon obſtination.

Il me dit un jour, qu'il ne ſavoit qu'un moyen d'éviter l'alternative que ma mère m'impoſoit; que c'étoit d'épouſer M. Vere; car, ajoura-t'il, lorſqu'elle vous verra ferme dans le refus de ſon choix, toute mon autorité ne ſera pas capable de vous dérober à ſon reſſentiment, & je crains pour vous une vie miſérable, ſans que votre père ait le pouvoir de vous ſecourir; au lieu qu'étant une fois hors de ſa maiſon, elle ne pourra vous nuire, ni m'empêcher de vous rendre la juſtice que je dois à mon enfant. Il ſe peut même qu'avec le tems, je parvienne à vous réconcilier avec elle; mais elle doit ignorer que j'aie conſenti à ce mariage, vous comprenez bien, de peur d'une querelle irréconciliable, qui peut venir à la ſuite. Je tombai aux genoux de mon père, & je les embraſſai avec une reconnoiſſance inexprimable, pour une marque d'affection ſi tendre & ſi peu attendue.

M. Vere le père n'ignoroit pas tout-à fait l'attachement de ſon fils, & nous étions sûrs qu'il entreroit volontiers dans la propoſition que mon père méditoit.

Les deux pères eurent une ſecrète entrevue, dans laquelle tous les articles de fortune & d'établiſſement furent bientôt ajuſtés. M. Vere le père, de tout tems ami familier de notre maiſon, ſavoit auſſi bien que nous la néceſſité du ſecret. Je devois recevoir la main de ſon fils, ſans que per-

ſonne en parût informé dans les deux familles, à l'exception d'une des Miſs Vere, qui devoit être préſente; & lorſque le tems réglé pour l'épreuve ſeroit expiré, mon père ſe deſtinoit à faire l'ouverture de mon mariage à ma mère, comme d'un incident qu'il auroit nouvellement découvert, & devoit faire tous ſes efforts pour adoucir ſa colère.

Tout fut conduit ſur ce plan. Je fus mariée avec les plus grandes précautions; & je continuai de vivre dans la maiſon paternelle, juſqu'au jour où je devois donner ma réponſe définitive à ma mère. Malheureuſement pour moi, elle voulut la recevoir de ma propre bouche, & je fus appelée à ſa chambre. Je parus devant ſes yeux, tremblante & pénétrée de terreur. Je ne l'avois pas vue depuis quinze jours; j'étois dans la plus grande crainte que le refus, que j'allois lui faire, ne me fît bannir peut-être à jamais de ſa vue; à moins que l'interceſſion de mon père ne me fît un jour obtenir grâce. Elle me regarda d'un œil ſévère, & me demanda du même ton à quoi j'étois réſolue? Le courage me manqua, pour lui faire ma réponſe, & je me mis à pleurer. Elle répéta ſa queſtion; je n'eus la force de dire que ces quatre mots: Madame, il n'eſt pas en mon pouvoir de vous obéir. Elle n'en comprit pas le vrai ſens; mais les imputant à mon obſtination, elle m'ordonna de me retirer, & de ne me pas préſenter devant elle,

que je ne fusse rentrée dans le sentiment de mon devoir. En même-tems, elle me donna ma chambre pour prison, & l'ordre fut donné de m'y renfermer.

Je courus aussi-tôt à mon père, & je le conjurai de déclarer tout d'un coup la vérité à ma mère, pour me délivrer d'un si rude traitement; je savois que tout ce que j'avois à craindre de cet aveu, étoit d'être envoyée à la maison de mon mari, lorsqu'elle seroit informée que j'en avois un.

Mon père, quoique le premier auteur de mon mariage, quoiqu'il l'eût sanctifié par son autorité, fut presque effrayé de l'entreprise. Cependant, il hazarda de lui dire que je venois de lui confesser ce que la crainte du ressentiment d'une mère irritée ne m'avoit pas permis de lui découvrir à elle-même, pendant que j'étois en sa présence, & ce qu'une invincible aversion pour l'homme qu'elle proposoit, jointe aux rigoureux traitemens dont mon refus étoit menacé, m'avoit forcée d'entreprendre. La rage où cette déclaration jeta ma mère, ne fut guères différente d'une frénésie; & mon père se hâta de m'envoyer hors de la maison.

Toute la famille de M. Vere me reçut avec beaucoup de tendresse; mais j'emportai un extrême chagrin de quitter mon père, dont les visites, & celles même que je recevois furtivement, devinrent très-rares. Ma situation, quoique je me

viſſe unie à l'homme que j'aimois, & careſſée de toute ſa famille, étoit fort éloignée d'être heureuſe. L'inflexible naturel de ma mère ne put être amolli par les efforts de mon père, pour la faire conſentir à me voir; & ſon reſſentiment fut pouſſé ſi loin, qu'elle lui déclara, que s'il ne me retranchoit de ſon teſtament, elle étoit déterminée à l'éclat d'une ſéparation. C'étoit une extrêmité, à laquelle il n'avoit jamais cru qu'elle en pût venir. Dans une dangereuſe maladie, qui l'avoit ſaiſi quelques années auparavant, il m'avoit laiſſé dix mille livres ſterling; & le jour de mon mariage, il en avoit transféré ſecrètement la moitié à M. Vere, avec parole de lui léguer les cinq autres à ſa mort. En conſéquence de cette diſpoſition, il ſe propoſoit de faire un nouveau teſtament; ce qui lui fit abandonner le premier ſans peine à ma mère, en lui promettant d'en faire un autre, qu'elle parut déſirer.

Son douaire étoit déjà ſolidement établi, & ma ſœur aînée avoit reçu ce qu'elle avoit à prétendre; de ſorte qu'il y avoit eu peu d'articles à régler dans ce premier teſtament, & qu'il n'y étoit queſtion que de moi & de quelques menus legs. Ma mère ne l'eut pas plutôt entre les mains, qu'il fut déchiré avec indignation; & ne s'en tenant pas à la promeſſe de mon père, elle en exigea l'exécution. En un mot, il eut la facilité de ſe laiſſer vaincre, &

de faire ſous ſes yeux un teſtament, par lequel on me retranchoit tout ce qui pouvoit m'être ôté, & le ſurplus étoit legué à ma ſœur. Ma mère y étoit inſtituée légataire univerſelle de tout ce qui devoit reſter après le payement des charges. Ce reſte auroit fait une ſomme conſidérable, ſi la moitié des dix mille livres ſterling, déjà payée ſans ſa connoiſſance, n'eût cauſé une telle diminution dans la maſſe, qu'après avoir compté à ma ſœur ce qui lui revenoit par le nouveau teſtament, il n'y avoit pas d'apparence que le reſte pût aller bien loin.

Si ma mère eût pénétré ce ſecret, elle ſe ſeroit moins hâtée, ſans doute, d'obliger mon père à tranſporter ſur la tête de ma ſœur la fortune qu'il me deſtinoit. Mon père, qui devoit ſentir quelles en ſeroient les ſuites, n'oſa néanmoins l'informer, dans cette conjoncture, du tort qu'elle ſe faiſoit, en le forçant de ſuivre ſes volontés. Elle voulut conſtamment que tout ce qu'il m'avoit deſtiné paſsât à ma ſœur, autant, lui dit-elle, pour le convaincre qu'elle n'avoit aucune vue d'intérêt propre, que pour me faire ſervir d'exemple à tous les enfans rebelles. Mon père n'y mit pas d'autre remède que la patience; le teſtament fut dreſſé, & ma mère ſe chargea de le tenir elle-même ſous ſa garde.

A la vérité, mon père trouva l'occaſion de m'en

informer le même jour, & de m'assurer qu'il feroit immédiatement un troisième acte, conforme à ses premières intentions, qu'il déposeroit entre les mains d'un fidelle ami. C'étoit son dessein; mais il ne vécut pas assez long-tems pour l'exécuter. Une attaque de paralysie le priva, dès la nuit suivante, de l'usage de ses membres, & du pouvoir de parler. Ceux qui ne s'éloignèrent pas de lui, jugèrent que la connoissance lui restoit; mais il n'étoit pas capable de se faire entendre, même par des signes. Dans l'alarme que je ressentis de cette affreuse nouvelle, je volai, je fus aussi tôt à la porte de cette maison; elle me fut refusée. Je remplis inutilement l'air de mes cris; il ne me fut pas permis de voir mon père, & je n'eus pas la triste satisfaction de recevoir de lui un regard d'adieu, seule bénédiction qu'il fût capable de m'accorder. Il languit cinq ou six jours dans ce mélancolique état, & tous les secours de l'art ne purent lui prolonger la vie.

La perte d'un père si cher occupa si vivement toutes mes pensées, que je ne fis pas la moindre réflexion sur celle du reste de ma fortune; mais il n'en fut pas de même de mon beau-père. Il m'avoit fait un douaire proportionné à la fortune qui m'avoit été promise, ou du moins supérieur à cette partie qu'on avoit payée comptant. Le fond qu'il faisoit, pour la seconde moitié, sur l'honneur &

le bien de mon père, paroiſſoit d'autant mieux établi, que ma ſœur avoit déjà touché la même ſomme, c'eſt-à-dire, ſa dot entière.

M. Vere avoit quatre filles; & c'étoit principalement ſur ce qui devoit me revenir, qu'il comptoit pour leur établiſſement. Il ne put apprendre que j'étois réduite au ſchelling de la loi, ſans être auſſi bleſſé que ſurpris. Je n'avois oſé lui dire, ni à mon mari, que mon père avoit été forcé de faire un ſecond teſtament; & comptant ſur l'aſſurance qu'il m'avoit donnée, d'en faire immédiatement un autre en ma faveur, j'avois cru que cette connoiſſance ne pouvoit ſervir qu'à prouver l'averſion de ma mère pour leur famille, que je m'efforçois au contraire de leur déguiſer, ſur-tout dans la confiance où j'étois de ne m'en pas reſſentir. M. Vere le père étoit abſent, lorſque j'avois eu le malheur de perdre le mien, & ſes affaires le retinrent plus d'un mois, après ce triſte incident. Mon mari, dans cette occaſion, me fit connoître la tendreſſe & le déſintéreſſement de ſon amour; il affecta de regarder l'évanouiſſement de nos eſpérances, comme une perte légère; mais en même-tems, il me parut craindre que ſon père ne gardât peu de ménagemens avec ma mère, dont nous ſavions tous qu'il ne falloit rien attendre par les voies de la douceur.

On me conſeilla d'écrire à ma mère, pour lui

témoigner ma douleur de notre perte commune, ou de lui demander pardon de ma faute, & de l'informer, pour la rendre un peu plus legère à ſes yeux, que c'étoit non-ſeulement avec la participation de mon père, mais même avec ſon conſentement & ſon approbation, que je m'étois mariée. Je pris, dans ma lettre, le ton de la plus profonde humilité, ſans y mêler un mot d'intérêt; il me ſembla que ce ſoin viendroit toujours aſſez tôt, ſi je pouvois une fois la faire conſentir à me voir, ou qu'à tout événement il ſeroit plus convenable de la part de mon mari ou de ſon père, que de la mienne; mais cette démarche ne produiſit que des réflexions dures pour la mémoire de mon père, avec cette réponſe pour moi, que puiſqu'il avoit jugé à propos de diſpoſer de ſa fille d'une manière ſi choquante pour ſa femme, il devoit avoir pourvu à ſon établiſſement, & n'avoit pas dû s'attendre qu'une mère, auſſi déſobligée qu'elle, voulût jamais entendre parler de moi.

Ma mère étoit nommée ſeule exécutrice, dans le teſtament forcé de mon père. Elle prit ſoin, immédiatement après ſa mort, de mettre ma ſœur & les autres légataires en poſſeſſion de ce qui leur avoit été laiſſé; mais elle ſe vit trompée dans ſon attente. Après le payement de tous les legs, il ne reſta que ce qu'il falloit pour payer les dettes; & cet excédent, qui devoit être pour elle, ſe trouva

réduit à rien. Au contraire, ſi la juſte intention de mon père, en me laiſſant cinq mille liv. ſterling; eut eu ſon effet, elle auroit eu les cinq autres; au lieu que par le ſecond teſtament, les dix mille étoient paſſées à ma ſœur. Elle ne fut pas long-tems, néanmoins, ſans dévoiler le myſtère. Mon beau-père ſe voyant dans l'obligation d'aſſurer ſes droits & ceux de ſon fils, & fort irrité d'ailleurs d'une conduite ſans exemple; lui écrivit immédiatement après ſon retour; & l'informant des articles convenus entre mon père & lui, par leſquels il reſtoit cinq mille livres à payer, il lui déclara qu'il s'attendoit à l'exécution de cette promeſſe. Il ſavoit, lui diſoit-il, que le pouvoir ne lui manquoit pas; & puiſque c'étoit par ſes artifices que j'avois été dépouillée de mes juſtes droits, il étoit déterminé, ſi l'honneur & le devoir d'une mère ne la faiſoient pas rentrer dans les régles de l'équité, à faire uſage de tous les moyens établis par la loi pour l'y forcer.

D'une femme de ſon caractère, une lettre de ce ton fut reçue comme il eſt aiſé de ſe l'imaginer. Elle la mit en pièces aux yeux du porteur, en le chargeant de dire à ſon maître, qu'après avoir employé la fraude pour obtenir ce qu'il s'étoit déjà procuré, il étoit maître d'employer la violence pour ſe mettre en poſſeſſion du reſte; mais que de ſon conſentement il n'auroit jamais un ſou. Cette

réponſe n'ayant fait qu'enflammer mon beau-père, il commença, dès le jour ſuivant, un procès, dans lequel tous les légataires devinrent parties. Le chagrin que j'en reſſentis paſſe mes expreſſions. Je voyois la brêche plus ouverte que jamais entre ma mère & la famille de mon mari, ſans le moindre eſpoir qu'elle pût être jamais fermée. M. Vere fut obligé, contre ſon inclination, de ſe joindre aux procédures de ſon père. Il auroit cédé plus volontiers toutes ſes prétentions, que de les ſoutenir aux dépens de mon repos : mais l'ordre exprès de ſon père, & la juſtice qu'il devoit à ſa famille, le forcèrent de plaider, & m'ôtèrent tout prétexte pour me faire entendre.

L'affaire, de part & d'autre, étoit pouſſée avec un fiel extrême; lorſqu'il ſurvint un événement, qui me fit alors, & qui n'a pas ceſſé de me faire regarder depuis avec indifférence, tous les intérêts de cette vie; ce fut la mort imprévue de mon mari. En peu de jours, il fut arraché de moi par une fièvre violente, avant qu'il eût atteint ſa vingtième année.

Je n'entreprends pas de vous repréſenter mes ſouffrances, dans cette fatale occaſion : elles étoient aggravées par la circonſtance d'une groſſeſſe fort avancée.

Quelle que fût l'affliction de M. Vere pour la mort d'un fils unique, elle ne lui fit pas oublier

ce qu'il devoit à ſes filles; il n'en demeura pas moins déterminé à pouſſer le procès avec la dernière vigueur.

Vous ſuppoſerez ſans peine que la maiſon où j'avois perdu tout ce que j'aimois au monde, devint un lieu bien triſte pour moi, ſur-tout dans ma nouvelle ſituation. Je crus remarquer auſſi que les regards de mon beau-père commençoient à ſe refroidir, & je lui demandai ſa permiſſion, pour m'abſenter quelque tems; elle ne me fut pas refuſée. Les inſtances de votre favori, l'honnête doyen, m'attirèrent dans ſa maiſon, où je fus reçue de lui & de ſa femme avec une bonté plus que paternelle. Ma ſanté s'affoibliſſoit ſi fort, que ce digne ami fit pluſieurs démarches, comme je l'ai ſu depuis, mais ſans apparence de ſuccès, pour engager ma mère à me voir. Enfin l'heure de ma délivrance arriva, & je mis au monde une fille morte. Le bien, dans la ſuppoſition que M. Vere mourût ſans enfans, tomboit à ſes ſœurs; & je me flattois qu'une circonſtance ſi favorable aux quatre filles de mon beau père, le feroit perſiſter moins rigoureuſement dans ſon entrepriſe. Je fus trompée ſur ce point; il aimoit l'argent, & ſon reſſentiment n'étoit pas diminué contre ma mère. Cependant il me tomba dans l'eſprit un expédient dont je me promis plus de ſuccès, & j'eus le bonheur de réuſſir.

M. Vere, quoique j'euſſe quité ſa maiſon, n'avoit pas laiſſé de me voir aſſidument, & gardoit un dehors de tendreſſe que je doute qu'il eût dans le cœur. Je lui dis un jour pendant que j'étois encore confinée dans mon lit, qu'ayant perdu mon mari & ma fille, un revenu médiocre pouvoit me ſuffire, & que préférant la tranquillité de ma mère à toute autre conſidération, j'étois prête à céder la moitié de mon douaire, s'il vouloit abandonner le procès. Il parut ſurpris de cette propoſition : il me répondit qu'il s'étonnoit de me voir ſi peu d'attention pour mes propres intérêts, & que tout ce qu'il avoit entrepris n'étoit que pour me ſervir. Je le remerciai de ſon amitié ; mais je l'aſſurai qu'il ne pouvoit me ſervir plus réellement qu'en entrant dans l'arrangement que je propoſois. M. Vere me dit que je parlois en enfant ; mais qu'il feroit ſes réflexions. Je le revis dès le lendemain. Il me dit que pour me rendre l'eſprit tranquille, il conſentoit à ma propoſition ; qu'il feroit dreſſer un acte, par lequel je renoncerois à la moitié de mon douaire ; & que de ſa part il renonceroit à toutes prétentions ſur le bien de mon père.

Ce traité, qui me faiſoit perdre une ſi grande partie de ma fortune, me cauſa plus de plaiſir que n'auroit fait un accroiſſement du double. M. Vere ne tarda point à faire dreſſer les actes, qui furent exécutés dans les formes.

J'étois retombée alors dans la maladie dont on m'avoit crue tout-à-fait ſauvée, & ma vie étoit dans le plus grand danger. On m'a dit depuis que M. Vere, dans cette conjoncture, s'étoit repenti de notre convention, & qu'il avoit témoigné à quelques amis ſon regret d'avoir été ſi vîte, parce qu'il y avoit à parier qu'il auroit eu, & mon douaire, & la partie de mon bien qu'on me conteſtoit.

Je ſuppliai le doyen de voir ma mère en mon nom, & de faire ſes plus grands efforts pour obtenir d'elle la faveur d'une viſite, & ſon pardon maternel avant mon dernier ſoupir. Je le chargeai de lui préſenter en même tems l'acte de renoncement que j'avois tiré de M. Vere, & que je ne doutois pas qu'elle ne reçût comme le plus agréable préſent qui pût lui venir de moi. Le doyen lui fit une vive peinture du danger où j'étois, ſans s'appercevoir qu'il eût fait beaucoup d'impreſſion ſur elle. Je veux croire qu'elle y ſuppoſa de l'exagération. Il m'a lui-même avoué qu'il avoit été choqué de lui trouver tant de dureté. A la fin, il tira le papier de ſa poche, & le préſentant : Je ſuis fâché, madame, lui dit-il, de ne pouvoir réuſſir à vous inſpirer les ſentimens d'une mère, ou d'une chrétienne. Votre fille eſt menacée de ne pas ſurvivre à ſa maladie actuelle ; mais elle aura la conſolation de penſer qu'elle a tout tenté pour obtenir ce pardon que vous avez la cruauté de lui refuſer.

Je

Je ſouhaite que votre dernière heure, madame, ſoit auſſi tranquille que la ſienne le ſera infailliblement de cette réflexion. Recevez, madame... Elle vous laiſſe, par cet acte, libre d'un fâcheux procès, qui probablement, s'il étoit fini, ne tourneroit pas à votre avantage; c'eſt tout ce qu'elle a pu faire, & ce que peu d'enfans, traités comme elle, auroient fait.

Ma mère, aſſez alarmée de ce langage, ſe hâta d'examiner les papiers qu'on lui laiſſoit. Elle parut affectée; & rappelant le doyen, qui ſortoit déjà, elle lui dit qu'elle n'étoit pas inſenſible aux mouvemens de la nature, & que s'il croyoit que ſa préſence pût me ſoulager des remords dont je devois être néceſſairement rongée, elle n'avoit pas d'éloignement pour me voir.

Le bon homme, charmé de la voir dans cette diſpoſition, lui dit qu'elle ne pouvoit le ſuivre trop tôt, & lui propoſa de ſe rendre ſur le champ chez lui. Elle y conſentit, & ma ſurpriſe fut extrême de la voir paroître dans ma chambre. L'entrevue, de mon côté, fut accompagnée de larmes de joie & de tendreſſe. Ma mère ne rabattit rien de ſa ſévérité ordinaire: elle ne m'offrit que ſa main à baiſer; & le pardon, les bénédictions maternelles, furent ſi froidement prononcés, que la ferveur de ma joie en fut extrêmement rallentie. Un quart-d'heure fut à-peu-près la durée de ſa vi-

ſite. Elle ne parla que de choſes indifférentes ; & ſans avoir dit un mot de l'acte, elle ſe retira d'un air grave & froid, comme elle étoit entrée.

Cette viſite, ſi peu cordiale de ſa part, eut tant d'effet ſur moi, que du même inſtant je commençai à me trouver mieux. Elle envoya conſtamment demander des nouvelles de ma ſanté ; mais elle ſe diſpenſa de me revoir, dans la crainte, me fit-elle dire, de rencontrer M. Vere, à qui jamais elle ne pouvoit pardonner. Auſſi-tôt que je me vis en état de ſortir, je me hâtai de lui rendre mes devoirs. Elle me reçut civilement ; mais ſans aucune marque de tendreſſe. Depuis ce tems, elle ne m'a pas fait le moindre préſent qui puiſſe me tenir lieu de ce que j'ai perdu : elle ſouffre mes viſites ; c'eſt une compenſation qu'elle juge ſuffiſante.

Je ne me ſentis pas de penchant à retourner chez M. Vere, de qui je reçus une invitation polie, plutôt que tendre & preſſante. Une de ſes filles, celle qui avoit été préſente à mon mariage, & qui m'avoit toujours témoigné de l'affection, fut mariée dans le même tems ; & le bien de ſon mari étant ſitué dans un autre canton, elle me preſſa ſi vivement de l'accompagner, lorſqu'elle partit pour ſa nouvelle demeure, que je ne pus réſiſter à ſes inſtances. Pendant quelques mois, qu'elle me retint, je reçus d'elle tant de témoignages d'une ſincère amitié, que je pris la réſolution de

m'établir dans ſon voiſinage ; & j'y poſſède actuellement une perite maiſon, où j'ai roujours réſidé depuis. Je viens, une ou deux fois l'an, rendre ma reſpectueuſe viſite à ma mère ; mais l'accueil que je reçois eſt toujours auſſi froid que vous l'avez vu, & je ne ſuis ordinairement ici que peu de jours.

Mon beau-père eſt mort ; & toutes ſes filles, entre leſquelles ſa ſucceſſion ſe trouve partagée, ayant été mariées ſucceſſivement, leur famille eſt enriérement diſperſée. Mais malgré l'éloignement & le nombre d'années qui ſe ſont paſſées depuis mon mariage, ma mère ne peut encore ſouffrir le nom de cette race, & toujours, ſi vous l'avez obſervé, elle m'appelle de mon nom de fille.

L'hiſtoire de l'aimable madame Vere m'a ſenſiblement touchée. Une mélancolie douce, qui règne ſur ſon viſage, montre aſſez que l'air de gaieté, quand c'eſt dans la fleur de l'âge qu'il nous quitte, revient difficilement. Quel tyran, que cette miladi Grimſton ! Vous avez dû voir, Cécile, que je ne l'admirois pas auparavant ; mais, à préſent, mon dégoût touche à l'averſion. Quelle femme & quelle mère a-t-elle été pour un mari & pour une fille, dont toute autre qu'elle auroit fait ſon bonheur ? Elle paſſe néanmoins pour une femme merveilleuſe & pour un modèle de toutes les vertus d'une religion, dont le caractère eſt la douceur & la fa-

cilité à pardonner. Il me ſemble qu'elle ſe trompe beaucoup, lorſqu'elle juge l'auſtérité néceſſaire au chriſtianiſme. Ce que la chatiré me porte à croire de plus avantageux pour les perſonnes de cette eſpèce, c'eſt qu'elles s'en impoſent à elles-mêmes; au lieu que des juges moins indulgens que moi, mais plus clairvoyans peut-être, penſeroient qu'elles s'efforcent d'en impoſer aux autres.

Ma mère n'eſt elle pas un ange, lorſqu'on voudra faire comparaiſon d'elle avec une amie, dans laquelle ſon humilité lui fait trouver des vertus fort ſupérieures aux ſiennes? J'en veux à mon frère, de m'avoir dit une fois dans ſon reſſentiment, qu'elle reſſembloit à miladi Grimſton. Je ne connoiſſois pas aſſez le caractère de cette femme, pour faire au chevalier une réponſe telle qu'il la méritoit.

J'ai preſſé madame Vere de rendre ſa viſite plus longue qu'elle ne ſe l'eſt propoſé. Elle a répondu, en m'embraſſant, que rien ne lui ſeroit plus agréable; mais que c'eſt une liberté qu'elle n'oſe prendre, à moins qu'on ne la prévienne; ce qu'il n'eſt pas impoſſible, a-t-elle ajouté, que ſa mère faſſe par complaiſance pour moi.

4 *Septembre.*

Ma mère, je ne m'en apperçois que trop, a mis cette miladi Grimſton dans la confidence de mes affaires: la chère femme ne ſait rien garder pour

elle-même, ſur aucun ſujet. Miladi n'a pas manqué d'applaudir beaucoup à ma conduite, & de m'honorer de quelques mots civils, entremêlés d'une odieuſe comparaiſon avec celle de ſa fille; & ſe plaignant elle-même, elle a cité le proverbe, *que les bons parens ne font pas toujours les bons enfans.* Elle a dit affectueuſement à ma mère, qu'elle ſouhaitoit de voir l'enfant (c'eſt de moi qu'elle parloit) heureuſement mariée, parce que toute la ſageſſe de ma conduite n'arrêteroit pas les réflexions du monde ſur la précipitation avec laquelle on avoit vu rompre le traité, ſans qu'on en eût pénétré les vraies raiſons; & ma maladie, a-t-elle ajouté, pourroit n'être attribuée qu'à cette rupture; ce qui pourroit faire naître le ſoupçon qu'elle étoit venue du côté de M. Falkland. Quelle piquante inſinuation, ma chère Cécile! elle a ſérieuſement alarmé ma mère, dont les jugemens dépendent beaucoup de ceux de ſon amie, & qui eſt en même-tems ſi délicate ſur l'honneur de ſa famille. Je ſouhaiterois que cette vieille empeſtée voulût ſe mêler de ſes propres affaires.

6 Septembre.

Ces deux jours, ma chère, n'ont été, entre miladi Grimſton & ma mère, qu'une ſuite de myſtérieuſes conférences, dont elles ont pris grand ſoin de nous exclure, madame Vere & moi. Je

ſouhaite qu'il n'y ait pas, au fond, quelque fâcheux deſſein qui fermente. Une circonſtance néanmoins m'a fait plaiſir; miladi Grimſton s'eſt abaiſſée juſqu'à propoſer à ſa fille de ne pas quitter le château de Grimſton, auſſi long-tems que nous continuerons d'y être.

Madame Vere me dit qu'elle ſoupçonne le ſujet des conférences; mais elle s'obſtine à ne me pas découvrir ce qu'elle penſe, parce qu'elle craint, dit-elle, de ne pas deviner juſte, & que ſes conjectures ne ſerviroient peut-être qu'à m'inquiéter.

10 *Septembre.*

Un paquet qui m'arrive de Londres.... Une lettre de mon frère... Une de Cécile, & ſi vite! Sois le bien venu, fidelle courrier du plus fidelle des cœurs.

Chère petite prophéreſſe! dont j'adorerois toutes les vues, s'il étoit vrai qu'elles puſſent ſervir au repos de ton amie : mais qu'elles m'en paroiſſent éloignées! Eh! qui t'a mis dans la tête, au ſeul nom de M. Arnil, de l'appeler une nouvelle conquête? J'allois vous apprendre tout, ma Cécile, & votre bizarre imagination vous en a déjà ſuggéré la moitié. Vous me demandez de la franchiſe : de vous, chère ſœur, cette prière étoit-elle néceſſaire? Vous êtes sûre, dites-vous, que M. Arnil eſt ou ſera mon amant : & vous exigez que

je m'étende un peu plus ſur ſes qualités. Etrange fille que vous êtes ! Je vous demande encore une fois, qui vous a mis toutes ces idées dans la tête! quel malin petit eſprit d'intelligence a pû voler juſqu'à vous avec ces nouvelles, avant que j'en fuſſe moi-même informée ? Car, pour le fait, il n'eſt malheureuſement que trop certain.

Tel étoit, ma chère, le ſujet de ces ſecrètes conférences entre miladi Grimſton & ma mère; & madame Vere, qui eſt fine & pénétrante, l'avoit deviné. Il paroît que M. Arnil a commencé par faire l'aveu de ſa paſſion à miladi, pour lui demander conſeil. Elle aime qu'on la conſulte; & grâces à ma mauvaiſe étoile, elle m'a fait l'honneur de me recommander fortement à ſon eſtime. Elle avoit auſſi prévenu ma mère en faveur du nouvel homme. Je ſouhaiterois que la vieille intrigante eut été muette. Me voilà donc expoſée pour la ſeconde fois à l'épreuve du feu ! Ciel! prends ma défenſe, ſi miladi Grimſton doit être mon juge : mais heureuſement ma mère eſt la bonté même.

Vous exigez donc abſolument une deſcription de cet homme ? Il faut vous en donner le plaiſir, quoique je me ſente à peine la patience d'y employer ma plume. En vérité, ma Cécile, je ſuis fort à plaindre. Je prévois, de cette part, une infi-

nité de nouvelles peines; mais, allons, je veux eſſayer de vous ſatisfaire.

L'homme eſt d'environ trente ans, & d'aſſez bonne phyſionomie, du moins à ce que j'entends dire : je vois même qu'il pourroit me ſembler tel, ſi j'étois mieux diſpoſée pour lui. Il reſſemble extrêmement à votre frère, qui paſſe, comme vous ſavez, pour aſſez bel homme. On ne peut pas dire que le bon ſens lui manque. Je le veux croire de bon naturel. Je ne vous apprendrai pas de quelle couleur ſont ſes yeux, car je ne l'ai pas aſſez regardé pour le ſavoir. Miladi prétend qu'il a du ſavoir, mérite qu'elle relève beaucoup; qu'il eſt ſobre, pieux, en un mot un digne gentilhomme. On le dit de fort bonne maiſon, & que ſon bien eſt d'environ quinze cens livres ſterling de rente, chargé d'un douaire de trois cens, qu'il paye à la veuve de ſon frère. Une partie de ſes terres eſt ſituée dans la province de Kent, une autre dans le comté d'Eſſex, où le château qu'il occupe eſt, dit-on, aſſez bien bâti, d'ancien goût, aſſez reſſemblant à celui de Grimſton, dont il n'eſt éloigné que d'un mille. Il y paſſe la plus grande partie de l'année.

Je crois vous avoir déjà dit qu'il joue très-bien de pluſieurs inſtrumens : de toutes ſes qualités, c'eſt la ſeule qui me le faſſe trouver ſupportable.

Il ne m'a pas encore fait ſa déclaration dans les

formes, cependant tout le monde ſait ici que c'eſt ſon intention : il a naturellement un air de réſerve ; il veut que tout ce qu'il fait paroiſſe venir de lui.

Juſte ciel ! il arrive. Sa voiture entre actuellement dans la cour ; & madame Vere eſt venue m'en avertir, avec une ironique exhortation à deſcendre, qui m'irrite beaucoup. Mais je ne paroîtrai pas, à moins que ma mère ne me demande. Je vais faire quelques tours de jardin, pour me dérober.

11 *Septembre.*

La ſoirée d'hier n'a produit que des regards, des révérences, des complimens, & rien d'extraordinaire, hors deux ou trois délicieuſes pièces de muſique, fort bien exécutées par M. Arnil. Mais ce matin, ma Cécile, oh ! ce matin, l'homme a parlé nettement, & m'a dit en bon anglois qu'il m'aime de tout ſon cœur. Que ces déclarations ſont inſipides, lorſqu'elles viennent d'un objet qui nous eſt indifférent ! Je ne ſais ce qui s'eſt paſſé dans moi ; mais loin d'être embarraſſée, j'aurois pu lui rire au nez, lorſqu'il m'a fait cette admirable ouverture. Vous jugerez, néanmoins, que je m'en ſuis bien gardée. Votre Sidney n'eſt pas capable d'inſulter perſonne.

J'étois aſſiſe dans le petit ſallon, occupée à lire, lorſqu'il eſt entré. Il étoit ſûrement envoyé par les

vieilles dames, ſans quoi je ſuis perſuadée qu'il ſe ſeroit approché moins librement, car il ne manque pas d'éducation. Je ne ſais comment, c'étoit un Horace que j'avois entre les mains. J'ai fermé mon livre. Il m'a demandé aſſez poliment qu'elles étoient mes études ? Lorſque j'ai nommé l'auteur, il a pris le livre, & l'ouvrant, il a treſſailli & m'a regardée très-fixement. J'ai rougi. La charmante miſs Bidulphe, a-t-il dit, préfère donc cette lecture à l'agréable amuſement de finir cette belle roſe, qui ſemble rougir de ſe voir négligée d'elle ? En me tenant ce langage, il avoit les yeux ſur une pièce de broderie, qui étoit ſur le métier devant moi. Je me ſuis trouvée dans quelque embarras ; la queſtion m'a paru trop hardie : monſieur, il me ſemble, que je n'étois pas moins innocemment, ni moins utilement occupée, & je vous aſſure que je donne une plus grande partie de mon tems à mon aiguille, qu'à mes livres. Aimable comme vous l'êtes, mademoiſelle, vous ne pouvez rien faire qui ait beſoin d'apologie. D'apologie ! en vérité, ma Cécile, ne ſemble-t'il pas que cet homme me croit obligée de lui demander pardon d'entendre un livre latin ? Vous ſavez que j'ai l'obligation de cette connoiſſance accidentelle, &, je m'imagine, aſſez commune aujourd'hui parmi les femmes, à mon frère, qui s'eſt donné mille peines pour m'y faire parvenir,

pendant deux ou trois étés, que ſon indiſpoſition lui a fait paſſer en Wiltshire.

M. Amil a continué de me dire combien il m'admiroit, combien il m'aimoit, & qu'étant encouragé par miladi Grimſton, qui l'avoit aſſuré que mes affections étoient libres, (obſervez, ma chère,) il prenoit la liberté de me déclarer ſes ſentimens. Oh! n'es-tu pas toi-même, ai-je penſé, un *Grimſtonien*, qui ne croit pas néceſſaire que le cœur ſoit conſulté? Je lui ai fait une réponſe des plus civiles, & des moins convenables au ſujet. Je vous rends grâces, monſieur, de vos politeſſes; miladi Grimſton me fait un extrême honneur; je m'eſtime heureuſe d'être ſi bien dans ſon eſprit. Mais il n'eſt pas homme à prendre ſi facilement le change; il m'a fort preſſée de lui donner ce qu'il appelle des eſpérances. Hélas! ma Cécile, je n'ai pas d'eſpérances à lui donner. Il m'a dit qu'il n'avoit pas eu la préſomption de faire connoître ſes ſentimens à ma mère, quoique miladi Grimſton l'en eût preſſé (rien ne lui reſſemble tant, ma chère) avant que de me les avoir déclarés à moi-même. Cette conduite n'eſt pas ſans délicateſſe, & mon cœur l'en a remercié, quoique je n'aie répondu que par une inclination de tête. Fort à propos, du moins pour Sidney, l'arrivée de mon ami le doyen a rompu ce court tête à tête. Il étoit venu voir miladi au moment que M. Amil

étoit entré en conversation avec moi; & l'honnête personnage ayant proposé un tour de jardin, miladi & ma mère n'avoient pu lui faire prendre son chemin avec elles, que par le petit sallon qui donne sur la terrasse par une porte vitrée. Quoique fort aise de voir la conversation interrompue, j'aurois souhaité le tems de jeter un peu de glace sur les espérances de M. Arnil, de peur qu'il ne s'avisât de donner une explication trop favorable à l'accueil que je lui avois fait, & d'en parler à ma mère avant que je pusse lui parler moi-même.

J'étois dans quelque confusion, lorsque la porte du sallon s'est ouverte. M. Arnil avoit eu la hardiesse au même moment de prendre une de mes mains, & je l'avois arrachée des siennes. Il m'en restoit un peu de rougeur. Un coup-d'œil est prompt; le bon doyen, entrant après les deux dames, a levé les bras, comme s'il avoit eu de l'imprudence à se reprocher, & de son air libre & gai, a demandé grâce; mais avec quelques regards, où j'ai cru lire qu'il jugeoit l'excuse également nécessaire pour M. Arnil & pour moi. J'en ai paru plus déconcertée. Ma mère a souri, & la vieille dame, relevant un cou d'énorme longueur, a cligné l'œil au doyen. J'ai pris mon chapeau, qui étoit sur la fenêtre, sans savoir trop ce que je faisois; & j'ai dit que j'allois suivre la compagnie au jardin. M. Arnil a pris le même parti; mais en me regardant

de je ne ſais quel air impertinent, comme s'il eût été perſuadé que je n'avois pas de dégoût pour lui. J'ai fait un tour avec eux, & je me ſuis dérobée, ſous prétexte d'aller me faire coëffer.

J'ai couru droit à la chambre de madame Vere, pour lui raconter ce qui s'étoit paſſé entre M. Arnil & moi. Elle a ri : il y a long-tems, m'a-t-elle dit, que j'aurois pu vous prédire ce que je vois arriver. Je ſais que M. Arnil vous admire, depuis le premier moment que je l'ai vu avec vous. Ce n'eſt pas une conquête mépriſable : il jure à ma mère que de toutes les femmes qu'il a vues dans ſa vie, vous êtes la ſeule dont il ait ſenti l'impreſſion; & je le crois d'autant plus, qu'il n'eſt pas d'une complexion fort amoureuſe. Je n'ai même jamais entendu dire qu'il ait eu de l'aſſiduité pour aucune femme, quoiqu'il ait eu les plus riches & les plus nobles partis de la province à ſon choix. Toutes les femmes l'admirent beaucoup, je dois vous l'apprendre; & lorſqu'on ſaura qu'il a fait tomber ſon choix ſur vous, je vous annonce la jalouſie d'autant de jeunes filles qu'il y en a dans Eſſex.

J'ai ſoupiré, ma Cécile, ſans ſavoir pourquoi; & j'ai répondu que je ne déſirois pas de faire des jalouſes à ce prix. Madame Vere a repris : au fond, miſs Bidulphe, ſi vous avez le cœur libre, je connois peu d'hommes qui le méritent autant que M. Arnil : mais (en me regardant avec un

tendre intérêt) peut-être n'eſt-ce pas votre ſituation. Je l'ai aſſurée que mon cœur n'étoit pas engagé; & je crois, Cécile, pouvoir répondre qu'il ne l'eſt pas, car ce n'eſt pas un engagement que celui qu'on travaille à détruire; mais j'ai ajouté que je ne me ſentois pas d'inclination pour M. Arnil. Hé! ma chère, a-t-elle dit, ſi vous ne ſentez rien d'oppoſé, c'eſt aſſez. Je me ſuis mariée par amour, & je n'en ai pas été moins éloignée d'être heureuſe. Les troubles dont je ſuis devenue l'occaſion, dans ma famille & celle de mon mari, n'ont que trop contrebalancé la ſatisfaction d'épouſer l'homme que j'aimois. M. Arnil n'a rien de déſagréable dans la figure; il eſt homme ſenſé, & d'un fort bon naturel. Si vous l'épouſez ſans rien de plus que de l'indifférence, la reconnoiſſance, dans un cœur tel que le vôtre, produira bientôt l'amour. Suppoſez-vous de l'averſion? Je conviens qu'alors vous feriez criminelle de l'accepter.

Madame Vere m'a donné ſes ſentimens avec un calme ſi doux, avec une franchiſe ſi déſintéreſſée, qu'ils ont fait de l'impreſſion ſur moi. Nous ſommes ſujettes, contre la raiſon peut-être, à nous laiſſer perſuader plus facilement par l'opinion & l'avis des jeunes perſonnes telles que nous-mêmes, que par les raiſonnemens de celles à qui leur expérience donne un droit bien plus certain de porter des jugemens; mais nous avons toutes une ré-

pugnance naturelle à recevoir des loix de ceux même auxquels nous ne conteſtons pas l'autorité de nous en impoſer ; & l'âge donnant une ſorte de ſupériorité, tout ce qui vient de cette cauſe porte un air de tyrannie, dont nous ſommes preſque toujours diſpoſées à ſecouer le joug. Si la vieille miladi m'avoit tenu le même langage que madame Vere, il m'auroit mis ſur mes gardes, & j'y aurois ſoupçonné quelque deſſein contre la liberté de mon choix. Ma mère même auroit pu n'être pas écoutée ſans quelque embarras, ſur le même point ; quoiqu'il ſoit bien sûr que le reſpect dont je ſuis remplie pour elle ne me permettroit pas de lui cauſer un moment de peine, dans tous les cas, du moins, où je n'aurois pas la certitude que mon bonheur éternel, comme celui de ce monde, ne ſeroit pas expoſé.

J'ai dit à madame Vere, que je n'avois pas d'averſion pour M. Arnil, & que ſi j'avois une ſœur, je ſouhaiterois qu'il pût l'épouſer. Le malheur, ma chère, eſt que je ne puis former moi-même de raiſonnable objection contre lui. C'eſt un homme ſupportable...., Mais, Cécile, je me ſouviens d'un autre homme, pour lequel mon goût étoit bien plus vif. Que faire ! Quel moyen de l'oublier ? Ah ! fi, fi. Ne ſuis-je pas ſûre que ce goût, je ne dois plus l'avoir pour lui ? Je ne l'aurai donc plus. Je ne veux plus l'avoir. Il me ſemble que ſi j'étois

libre de vivre fille, je pourrois redevenir auſſi heureuſe, oui, ma chère, auſſi heureuſe que jamais.

Je vous ai dit qu'il m'eſt venu une lettre de mon frère. Il me parle d'une autre lettre, qu'il a reçue de ſon voyageur, actuellement fixé dans la partie du monde où vous êtes. M. Falkland marque au chevalier « que ſi miladi Bidulphe avoit la bonté de » voir & d'entretenir quelques momens miſs B..., » il ne ſeroit pas ſans eſpérance qu'après avoir en- » tendu cette jeune perſonne, elle pourroit con- » ſentir à le rappeler de ſon banniſſement ». Mon frère y joint ſes propres déſirs; mais il appréhende que *la créature*, ce ſont ſes expreſſions, *n'ait pas l'ame aſſez honnête* pour rendre juſtice à ſon ami. *Juſtice*, ma chère! que peut-il entendre par ce terme? Tous ces hommes, ſans excepter les meilleurs, ont ſi peu de généroſité dans les affaires d'amour! Il ſait que la pauvre fille adore ſon deſtructeur, & prendra peut-être la honte ſur elle, plutôt que de jeter ſur lui tout le blâme qu'il mérite. Je juge que c'eſt toute la juſtice qu'il en peut attendre; & le croira-t-on bien juſtifié? Depuis ſes ſouffrances, miſs B.... en auroit peut-être un mérite de plus; mais le vrai coupable n'en deviendroit pas plus innocent.

Que ſerviroit donc cette viſite? Ne connois-je pas déja les ſentimens de ma mère? Je me garderai bien de lui faire voir la lettre du chevalier; elle

ſe

ſe croiroit fort offenſée des railleries qui n'y ſont pas épargnées ſur ſa vieille amie. Sans cette raiſon, Cécile, je l'avoue, j'aurois été bien aiſe qu'elle eût pu la lire.

Ah! ma ſœur, mon amie! que faire? Oh! L'officieuſe miladi Grimſton..... Quelle mauvaiſe étoile m'a conduite ici! elle n'a pas eu de repos qu'elle n'ait ſu ce que M. Arnil m'a dit dans la conférence du ſallon, & la conduite que j'ai tenue avec lui. Elle a fait ſes queſtions devant ma mère, devant le doyen, au moment que je les ai quittés. Que pouvoit-il répondre? Il n'avoit aucune raiſon de cacher ce qui s'étoit paſſé; il a confeſſé de bonne foi qu'il m'avoit fait l'offre de ſon cœur. Fort bien, & comment miſs Bidulphe l'a-t-elle reçue? a demandé miladi. Avec cette douce & modeſte politeſſe, qui l'accompagnent toujours, a répondu M. Arnil. Il ne pouvoit dire moins, vous ſavez, ma chère. Mais il en a pris occaſion de s'ouvrir particulièrement à ma mère, s'excuſant de ne l'avoir pas fait auparavant. J'ignore ce que ſon amour propre a pu lui faire ajouter. Ma mère, de qui je tiens ce récit, ne m'a pas tout répeté: mais il ſemble qu'il en ait dit aſſez pour faire croire que je ne l'avois pas écouté avec déplaiſir, car ma mère lui a donné la permiſſion de me lorgner & de me rendre des ſoins.

J'aurois volontiers pleuré de dépit, de me voir

traiter comme une poupée. J'avois craint pour cet éclairciſſement, avant que l'occaſion ſe préſentât de m'expliquer moi-même avec ma mère. Elle a prévenu auſſi ce que j'avois à lui dire, par des félicitations ſur ma prudence, « qui m'avoit te-
» nue aſſez en garde contre une inclination puérile & mal placée, pour ne pas m'aveugler
» ſur le mérite d'un plus digne objet. Sûrement, madame, ai-je répondu avec feu, sûrement, M. Arnil n'a pas dit que j'aie encouragé ſes ouvertures. Encouragé, chère fille! vous devez ſavoir que de la part d'une jeune perſonne de votre éducation, écouter tranquillement, c'eſt encourager aſſez un homme d'eſprit. J'ai paru tranquille, madame, parce que j'ai cru devoir l'être avec un homme que vous eſtimez. Mais je n'ai pas eu le tems de lui dire que je ſouhaite de demeurer fille, du moins quelque tems encore. Ma mère a paru ſurpriſe : Sidney, ce n'eſt pas ce que j'attendois de vous. Je m'étois flattée que vous ne penſiez plus à M. Falkland.

J'ai remarqué que ma mère fronçoit un peu le ſourcil. Je n'y penſe plus, madame; en vérité, j'y penſe bien peu. Mais ne peut-il pas m'être permis de demeurer telle que je ſuis?

Elle a répondu; ſi vous n'aviez jamais eu d'engagement avec M. Falkland, je ſerois fort éloignée, ma fille, de vous preſſer dans cette occa-

ſion; mais les circonſtances me font croire ici votre honneur intéreſſé. Miladi Grimſton m'a fait enviſager l'aventure dans un jour, ſous lequel j'avoue qu'elle ne s'étoit pas encore préſentée à mon eſprit. Ne ſeroit-il pas bien mortifiant, que la fuite de M. Falkland pût être attribuée à quelque découverte, peu avantageuſe pour vous? Le monde ne manque pas de langues envenimées, qui ſont capables de donner cette couleur à ſon départ. Votre maladie, ſurvenue à contre-tems, & les fréquentes viſites de votre frère à Richemont, paroîtront venir du déſir que nous aurions eu de le retenir: tout le monde ſait qu'il ne manquoit preſque rien à la concluſion du traité; & quoique les raiſons, qui nous l'ont fait rompre, paroiſſent extrêmement fortes à miladi, la connoiſſance qu'elle a du monde lui perſuade qu'il n'a pas aſſez de vertu pour les regarder comme les vraies raiſons, & qu'il donnera plus volontiers, à cette affaire, une odieuſe explication, qui peut être fort nuiſible à toutes vos vues pour l'avenir. Ces conſidérations ſeules devroient vous déterminer: mais j'en ajoute une, plus puiſſante encore, & dont la bonté de votre cœur me fait eſpérer que vous ſentirez toute la force. Cette jeune infortunée, qui doit être la femme de M. Falkland, pourroit ſe flatter, s'il

perdoit abſolument les eſpérances qu'il conſerve encore, d'obtenir plus aiſément juſtice ; ou du moins, il n'auroit plus le prétexte qu'il a d'abord employé, & qu'il ne ceſſera pas de faire valoir auſſi long-tems qu'il vous verra fille. Penſez-y ſérieuſement, mon amour. S'il me reſte quelque choſe à dire, c'eſt que M. Arnil eſt un parti contre lequel il n'y a pas d'objections, & que vous me donnerez la plus grande ſatisfaction, ſi vous l'acceptez ; au lieu que votre refus cauſeroit à votre indulgente mère, un chagrin qu'elle n'a pas encore éprouvé de votre part.

Elle m'a laiſſée avec ces cruels mots ; cruels, ma chère, dans leur bonté. Ah ! ma mère ſait que je ſuis fléxible par nature ; que je cède comme l'air à ſa volonté. Quelle réſolution ſera la mienne ? Mon cœur n'eſt pas dans la diſpoſition d'aimer.... Cependant je vous aſſure, Cécile, que M. Falkland n'y domine plus. L'empire qu'il y avoit, il a dû le perdre, &, je crois ſincèrement qu'il l'a perdu : mais ce cœur, puis-je le forcer de prendre des goûts, d'y renoncer, & d'en prendre de nouveaux, ſuivant que l'occaſion ſe préſente. Je ſouhaiterois, de bonne foi, de pouvoir me conformer aux volontés de ma mère, car je n'ai pas de volonté propre. Je n'ai jamais ſu ce que c'étoit que d'en avoir une ; & je crois,

Cécile, que je ne le ſaurai jamais ; car je ſuis bien ſûre que je n'aurai pas de diſpute avec un mari.

Madame Vere, à qui j'ai fait part de tout ce que ma mère m'a dit, eſt entièrement de ſon opinion. Tout le monde eſt ligué contre moi. Je ſuis traitée comme un véritable enfant, qui ne ſait ce qu'il doit choiſir ou rejerer.

15 *Septembre.*

J'ai fait, ma chère Cécile, la recherche de mon cœut, pour découvrir s'il y reſtoit quelque ſecrète étincelle de ma première flamme, que mes longs efforts n'euſſent pas encore éteinte. Je l'appelle flamme, parce que cette métaphore eſt reçue ; mais je doute qu'elle ſoit jamais montée à ce point : c'étoit un ſimple rayon, une chaleur douce, qui ne faiſoit qu'échauffer ma poitrine, ſans être capable encore de la brûler. Je ne ſaurois dire ce qu'elle ſeroit devenue ; mais j'ai la ſatisfaction de trouver que cette courte ardeur n'a plus d'exiſtence, & que la plaie même eſt preſque fermée.

C'étoit une opération néceſſaire, avant que la moindre de mes penſées ſe tournât vers M. Arnil ; & croyez-moi, ma Cécile, ſi j'avois découvert autre choſe, j'aurois mieux aimé riſquer de déplaire à ma mère, par un ſincère aveu de la

vériré, que d'injurier un homme, en lui préſentant ma main avec un cœur éloigné.

Cependant, je dois avouer à ma ſœur, que pour me réduire à cette forme, il m'en a coûté plus d'un combat. Mon cœur, folle partie de notre être, induſtrieux à ſe tourmenter lui-même, auroit voulu trouver quelques palliatifs, en faveur de M. Falkland; mais j'ai rejeté ſon entremiſe. Inſenſé, ai-je dit, laiſſez à votre gardien, à votre vrai guide, le ſoin de juger & de décider pour vous, dans cette importanre cauſe, de laquelle une ſi grande partie de votre bonheur dépend. Il a ſoupiré; mais il n'en a pas moins eu la vertu de ſe ſoumettre; & j'ai cité ſon Falkland devant un petit tribunal intérieur, où je n'ai pas voulu reconnoître d'autre préſident que la raiſon. Le petit traître d'amour a frappé deux ou trois fois à ma porte; mais la juſtice a refuſé de l'ouvrir. Après un fort long procès, où rien ne m'a paru bleſſer l'ordre, il s'eſt vu juſtement condamné; & dans la vue de fortifier mes réſolutions, en juſtifiant la conduite de ma mère & la mienne, j'ai pris ſoin, ma chère, de recueillir, des témoignages & des preuves, les argumens que vous allez lire.

Si M. Falkland craignoit la fragilité de ſa vertu, que ne fuyoit-il à la première alarme, c'eſt-à-

dire ; lorſqu'il eut découvert la paſſion qu'on avoit pour lui ? Il devoit fuir pour la jeune infortunée du moins, ſi ce n'étoit pas pour lui-même. S'il ne pouvoit accorder aucun retour à l'amour qu'on lui portoit, n'y avoit-il pas de la cruauté à nourrir une flamme ſans eſpérance ? Mais après s'être laiſſé entraîner par ſon mauvais ſort, après avoir ravi l'honneur à cette malheureuſe fille, n'étoit-il pas obligé à la réparation ? Il ne m'avoit jamais vue ; il n'avoit aucun engagement perſonnel avec moi ; il pouvoit s'acquitter aiſément avec mon frère, par une ſi juſte excuſe.

Qu'eut-ce été, ma chère, ſi j'euſſe reçu ſa main dans l'ignorance du fatal ſecret, & que la nouvelle en fût enſuite venue juſqu'à mes oreilles ? Quelle ſource d'affliction pour moi, de me voir pour jamais condamnée à faire le malheur d'une jeune & charmante créature ! car enfin n'eſt-il pas vrai que, ſi M. Falkland n'eût jamais entendu parler de moi, & n'eût pas été prévenu en ma faveur, la beauté & l'innocence, qu'il reconnoît dans cette jeune perſonne, auroient pu rendre ſes vœux honnêtes ; que l'infame tante n'auroit pas eu la tentation de trahir une nièce qui lui étoit confiée, ni lui (choquante idée, ſous quelque jour qu'elle ſe préſente) celle d'acheter à prix d'argent, ſes faveurs, qu'il auroit pu ſe promettre par les voies de la vertu ? Les

engagemens, qu'il avoit d'avance avec mon frère, ont été le funeſte écueil, qui les a perdus elle & lui : s'il n'avoit pas eu cette excuſe à donner, elle auroit trouvé, dans ſes eſpérances, des forces pour ſoutenir ſa vertu ; ou ſi l'on ſuppoſe l'ignorance de ce point dans ſa chûte, quel prétexte auroit-il pu faire valoir, après l'injure, pour ne pas remplir une obligation d'une ſi ſupérieure importance ? Il eſt évident que je n'aurois eu rien à ſouffrir, en n'obtenant pas un homme que je n'avois jamais vu, & que miſs B.... au contraire eſt ruinée en le perdant : cependant la parole qu'il a donnée à mon frère, une parole qu'il auroit pu rétracter ſans nuire à perſonne, l'emporte ſur un devoir de juſtice. Voilà, voilà le faux point d'honneur, auquel les hommes attachent un ſi haut prix. Un malheureux petit innocent, à jamais noté par ſa naiſſance ! une aimable fille, abandonnée à l'opprobre & la douleur ! grâces au ciel, j'ai les mains nettes de ces horreurs. Je n'en oſerois pas dire autant, ſi j'étois devenue la femme de M. Falkland après avoir ſû ſa faute ; & je n'aurois eu que ma propre imprudence à blâmer, ſi je m'étois vue abandonnée à mon tour. Qui m'eût aſſuré, qu'après m'avoir impoſé des chaînes, il ne fût pas retourné à ſa première maîtreſſe, & que cet amour, qui ne l'avoit pas touché lorſqu'il auroit pu s'y livrer innocemment,

n'eût pas excité tous ſes tranſports, lorſqu'il n'auroit pu le ſatisfaire ſans crime? Tel pouvoit être mon ſort. Vous en avez vu l'exemple dans une de nos connoiſſances. M. Sanders, après avoir refuſé en mariage une jeune perſonne, par dégoût pour certaines qualités qu'il lui connoiſſoit, a pris des peines extraordinaires pour la débaucher, lorſqu'elle eſt devenue la femme de ſon ami. Si M. Falkland avoit tenu cette conduite avec moi, ne m'auroit-il pas rendue la plus miſérable de mon ſexe? Vous ſavez, ma chère, qu'il n'entre pas un grain de jalouſie dans ma compoſition : cependant, je ſuis ſûre qu'un mari de cette ſorte me mettroit au déſeſpoir.

Vous n'aurez pas oublié que l'évêque de B...: fit, il y a deux ans, une propoſition de mariage entre ſon neveu & moi. Le jeune homme étoit héritier d'une fortune conſidérable, paſſoit pour aimable, & l'étoit réellement. J'étois libre de toute ſorte de prévention; & je n'avois pas d'autre objection, contre lui, que de lui connoître un cœur ſi miſérablement tendre, qu'il avoit langui ſucceſſivement pour trois ou quatre femmes de mes amies. Ma mère me parla de lui, à la recommandation du vieux prélat; & je rejetai l'offre par cette raiſon, qu'elle ne fit pas difficulté d'approuver. Je crois, en effet, qu'il y a de la folie pour une femme, à riſquer le bon-

heur de ſa vie avec un homme de ſi légère diſpoſition.

Le mariage ne met pas de changement dans les naturels ; & tout le monde n'a pas aſſez de vertu ou de prudence, pour rentrer dans l'ordre après s'en être écarté. Tout conſidéré, je ſuis ſatisfaite de mon ſort ; & je m'imagine que je pourrois apprendre, ſans déplaiſir, que M. Falkland eût épouſé miſs B.... Je voudrois ſavoir, ma chère, les autres lettres qui compoſent ce nom.

16 Septembre.

Ma mère m'a demandé, ce matin, ſi j'avois fait mes réflexions ſur ce qu'elle m'avoit dit? J'ai répondu qu'elles m'occupoient encore, & que je lui demandois un peu plus de tems. Elle m'a baiſé les yeux : autant, m'a-t-elle dit, que vous en pouvez raiſonnablement déſirer ; je ſais que ma fille eſt ſupérieure aux petiteſſes. Madame Vere étoit dans la chambre, lorſque ma mère eſt ſortie. O! miſs, s'eſt-elle écriée, qui pourroit ſe refuſer aux déſirs d'une telle mère? Si la mienne avoit daigné me traiter avec cette bonté, je ſuis ſûre qu'elle m'auroit fait plier à toutes ſes vues, quelque répugnance que j'y euſſe trouvé dans mes inclinations. Chère amie, ai-je répliqué, avec quelle charmante douceur vous ſavez fortifier mon devoir!.... Oui, je veux obéir à la

meilleure & la plus obligeante des mères. Il ſe peut, Cécile, que ſans le vouloir, j'aie prononcé ces quatre ou cinq derniers mots, d'un ton qui ſembloit me faire un mérite de ma ſoumiſſion; car madame Vere a répondu immédiatement : l'excellente fille ! qui, pour obliger ſa mère, conſent à prendre un jeune homme fort aimable, avec un bon revenu, & des qualités qui font tourner la tête à toutes les filles du canton. J'ai ſenti la réprimande, & la recevant avec un ſourire; mais vous oubliez, ma chère, ai-je répliqué, que je ne ſuis pas de celles qui meurent d'amour pour lui.

20 *Septembre.*

Combien vous allez vous applaudir de votre pénétration, ma chère Cécile, en liſant le récit d'un amour que vous avez ſi ſagement prédit ! je ſuis parvenue à pouvoir vous dire que je m'efforce d'aimer M. Arnil, auſſi promptement qu'il m'eſt poſſible. Dans cette vue, je le fais jouer & chanter du matin au ſoir; car il eſt ici chaque jour & tout le long du jour. Miladi Grimſton allonge la tête d'une aune de plus qu'auparavant, & d'un air qui ſemble dire, c'eſt mon ouvrage. Le doyen rajeunit de gaieté. Il aime paſſionnément M. Arnil; dans ſes tranſports de joie, il lui dit qu'il ne peut lui pardonner de lui avoir dérobé ſa ſeconde femme,

& que telles étoient ſes vues ſur moi. Sa fille, jolie petite perſonne d'environ ſeize ans, me paroît depuis quelques-jours un peu grave. Il ſeroit aſſez plaiſant qu'elle eût des ſentimens tendres pour M. Arnil. Je ſouhaite qu'il puiſſe tomber dans la tête de ma mère qu'elle eſt amoureuſe de lui, & qu'il lui avoit promis de l'épouſer : je ſerois reléguée pour la ſeconde fois à l'état de fille. Mais c'eſt ce qu'il ne faut pas craindre ; j'ai penſé dire eſpérer.

Miladi Grimſton ne ſe laſſe pas de faire, à ma mère, de ſi grands éloges du caractère de M. Arnil, que s'il faut l'en croire ſur ſa parole, il n'y a pas d'homme égal à lui ; & ma mère croit fermement tout ce qui ſort de la bouche de ſa vieille amie. Elle m'a dit ce matin, qu'elle écriroit à mon frère, pour l'informer de l'état des choſes, & pour lui demander ſon avis. C'eſt un compliment, auquel rien au monde ne ſeroit capable de la faire manquer, quoiqu'il ſoit certain, pour moi, que le jugement du chevalier a perdu tout crédit auprès d'elle, & que de quelque avis qu'il puiſſe être, elle eſt déterminée pour ſon nouveau plan. Vous connoiſſez, comme moi, ſa fermeté, lorſqu'elle s'attache une fois à quelque réſolution ; ainſi vous ne ſerez pas ſurpriſe que je n'entreprenne rien pour la faire changer de penſée : j'y perdrois ma peine. Elle a pris

un goût prodigieux pour M. Arnil : elle ſe pique d'une profonde connoiſſance en phyſionomie ; & ſi cet homme la trompe, dit-elle, jamais elle ne ſe fiera plus à cette ſcience. Miladi Grimſton eſt ſi folle de lui, que je m'étonne qu'elle ne l'épouſe pas elle-même.

23 Septembre.

Nous avons reçu deux lettres du chevalier ; l'une en réponſe à ma mère, l'autre à moi. Vous les aurez toutes deux. Je commence par vous tranſcrire celle de ma mère.

MADAME,

Je vous rends grâces de l'honneur que vous me faites, de me conſulter ſur la propoſition de mariage que vous avez reçue pour ma ſœur : mais ne connoiſſant par aucune voie le gentilhomme que vous nommez, je ſuis abſolument incapable de vous donner là-deſſus mon avis. Tout ce que je ſais de lui, c'eſt qu'il exiſte quelqu'un de ce nom, qui a quelque bien dans le canton où vous êtes.

Comme vous êtes maîtreſſe abſolue de la perſonne & des volontés de votre fille, je n'aurai pas la préſomption de vouloir entrer dans une affaire ſi délicate. Si le mariage n'eſt pas déjà réſolu, ce qui pourroit être, malgré la faveur dont

vous m'honorez ; il me ſemble qu'il ſeroit digne de votre généroſité, de voir auſſi & d'entendre miſs B.... avant que d'aller plus loin : mais ſur cet article, comme ſur toute autre choſe, c'eſt votre propre diſcrétion qui doit vous guider. Je demeure avec un profond reſpect, Madame, votre, &c.

à Londres, ce 22 Septembre.

Cette lettre a déplu ſérieuſement à ma mère. Elle dit que le chevalier eſt d'une hauteur fort offenſante pour elle ; qu'elle ſe tient quitte, après lui avoir écrit, & qu'elle ne s'embarraſſera plus de lui, ni de ſon opinion : qu'à l'égard de miſs B.... elle ne voit pas encore de néceſſité d'aller à la ville ; que cette affaire lui ſemble d'autant moins preſſante, qu'elle eſt peu curieuſe d'entendre ce que la pauvre jeune fille peut être ſollicitée à lui dire, & qu'elle a du tems de reſte pour lui donner l'aſſiſtance dont elle peut avoir beſoin. C'eſt à quoi ſe ſont réduites les obſervations de ma mère. Paſſons à la lettre de mon frère.

CHÈRE SŒUR,

J'ai reçu avec un vif intérêt, quoiqu'à la vérité ſans ſurpriſe, les informations de ma mère ſur un nouveau traité de mariage entre vous & M. Arnil, qui m'eſt abſolument inconnu. Au

lieu de vous en féliciter, je ne puis que m'affliger avec vous ; car j'ai trop bonne opinion de votre cœur, pour le ſuppoſer capable d'avoir renoncé ſi-tôt au pauvre Falkland. Je ne vous reproche pas la ſoumiſſion exceſſive, qui vous a fait conſentir à l'abandonner. Vous n'avez pas été libre, je le ſais : mais pourquoi cette précipitation à vous faire paſſer tout d'un coup dans l'état du mariage ? Vous êtes allée à la campagne pour le rétabliſſement de votre ſanté. Que ſignifie, s'il vous plaît, ce nouveau mari, qui tombe des nues pour vous ? Je ſais, mon enfant, que ce n'eſt pas vous qui l'avez cherché, & je vous plains au fond du cœur.

Il n'y a point de cas où je vouluſſe vous voir manquer de reſpect pour votre mère : mais, au nom du ciel, que ne faites-vous eſſai de votre crédit ſur elle, pour faire du-moins ſuſpendre un plan ſi ſoudain, juſqu'à ce qu'elle ait pris la peine de voir & d'entendre cette fille, à qui M. Falkland s'en rapporte. Si la créature avoue qu'il eſt moins blâmable qu'elle, & renonce à toutes prétentions ſur lui, ne croyez-vous pas que ma mère alors demeure obligée en honneur de vous céder à ſon premier choix ?

En vérité, chère ſœur, je ne puis louer cette partie de votre conduite ; elle ſemble vous expoſer

au blâme d'une étrange inſenſibilité. Vous allé-guerez, ſans doute, votre parfaite ſoumiſſion à la volonté d'une mère ; & je ſais que cette volonté n'eſt pas moins abſolue que celle d'un monarque du Levant. Auſſi mon deſſein, je le répète, n'eſt-il pas de vous faire un reproche de votre docilité : mais j'ai le cœur outré de chagrin ; qu'il me ſoit permis de me ſoulager.

Je ne reconnois que trop, dans toute cette aventure, l'infernale main de la Grimſton. Ma mère elle-même, j'en ſuis sûr, n'auroit pas penſé, ſi quelqu'un ne l'avoit ſéduite, à diſpoſer de vous contre votre inclination, & ſitôt encore après une affaire qui doit vous avoir cauſé tant de peine. Dites-moi, de grâce, quelle eſpèce d'homme c'eſt réellement que cet Arnil ; car je ne fais aucun fond ſur les repréſentations partiales qu'on me fait de lui.

Combien ne ſouhaiterois-je pas que miſs B... fût ici ! mais elle n'eſt pas encore arrivée. J'ai cherché la femme de charge de M. Falkland, pour m'informer de ſa marche, ſous le nom de Jefferis. Cette femme eſt déjà dans la maiſon de Chelſey pour l'attendre ; mais ſans être sûre du tems de ſon arrivée. Je voudrois qu'elle fût morte avant que Falkland l'eût jamais vue !

J'eſpère que vous ne me ferez pas attendre long-tems

tems une réponſe. Comment s'eſt-il fait que vous ne m'ayez pas dit un mot de M. Arnil, dans aucune de vos lettres ? Mais je vous excuſe, & ſuis votre affectionné frère, &c.

Londres, 22 Septembre.

Vous voyez, ma chère, que c'eſt lui-même ; un mêlange de pétulante & de bonté, ſans délicateſſe : je n'y trouve de louable que ſon ferme attachement à l'intérêt de ſon ami. Vous voyez auſſi combien il m'eſt impoſſible de communiquer cette lettre à ma mère. Il ne conſidère pas que, par ſon imprudent ſtyle, il nuit à ſes propres vues ; car s'il y avoit quelque uſage à faire de la partie de ſa lettre qui regarde miſs B.... je ne pourrois faire voir cette partie à ma mère ſans lui montrer tout ; & vous voyez qu'il m'en ôte le pouvoir. Grâces au ciel ſeulement, que je l'aie reçue ſans que perſonne en ſoit informé.

Il faut à préſent vous faire lire une copie de ma réponſe.

MON CHER FRÈRE,

Je vous dois des remercîmens pour la tendreſſe de votre affection ; mais je vous aſſure que mon cœur n'eſt pas dans une ſituation qui doive m'attirer votre pitié. Si j'ai eu pour M. Falkland toute l'eſtime que j'ai cru devoir à ſon mérite, une ta-

che reconnue dans ſon caractère, & ma juſte ſoumiſſion pour une mère digne du plus grand reſpect de ſes enfans, n'ont pu manquer auſſi-tôt d'altérer mes ſentimens pour lui. Aujourd'hui, mon propre repos m'oblige de changer cette altération en indifférence.

Vous rendez juſtice à mes diſpoſitions, en ſuppoſant que je ne penſerois jamais à me donner un mari; & vous ne vous trompez pas non plus, en jugeant que le nouveau traité eſt l'ouvrage de miladi Grimſton. A l'égard de M. Arnil, quoiqu'il n'eût peut-être pas fait l'objet de mon choix, quand je n'aurois jamais connu votre ami, je ne me ſens néanmoins aucun dégoût pour lui. Je le crois très-honnête homme, & je me perſuade que ma mère n'a pas été partiale dans l'idée qu'elle m'en a fait prendre. Du moins ſuis-je sûre qu'elle ne m'a rien dit de lui qu'elle n'ait vu de ſes propres yeux, ou qu'elle n'ait entendu de la bouche d'autrui, & qu'elle n'ait de fortes raiſons de croire.

Je ſouhaiterois, cher frère, que vous m'euſſiez écrit avec aſſez de précaution, pour me mettre en état de faire voir à ma mère l'article qui concerne miſs B.... Il peut avoir ſon poids pour moi-même, quoique je ne puiſſe pas répondre qu'il en eût autant pour elle. Oubliez-vous qu'elle ne peut enviſager ſans horreur la penſée de me voir la femme de M. Falkland? C'eſt ce qu'elle m'a dit.

Elle ne croit pas ſans doute que miſs B.... ſoit exempte de reproche dans l'affaire qui nous a tous chagrinés ; mais vous conviendrez que ce n'eſt pas aſſez pour juſtifier M. Falkland. Le renoncement de cette fille à ſes eſpérances, car je me figure qu'elle ne forme aucune prétention, ne feroit que redoubler la compaſſion & les vœux de ma mère en ſa faveur. Mais pour réunir tout en un mot, la réſolution de ma mère eſt priſe ; & vous avouez vous-même que ma mère eſt abſolue dans ſes volontés. Elle a fait valoir un argument irréſiſtible, pour obtenir mon conſentement ; c'eſt qu'elle y attache ſon bonheur. Epargnez-vous donc, mon cher frère, des réflexions déſobligeantes ſur elle & ſur moi : je ſuis réſolue, pour toute ma vie, de ſuivre la règle de conduite à laquelle vous m'avez vue inviolablement attachée juſqu'aujourd'hui ; c'eſt-à-dire, de préférer à mon propre bonheur celui des perſonnes auxquelles je dois toute ma tendreſſe. Je demeure, &c.

25 *Septembre.*

M. Arnil a tant d'avocats dans cette maiſon, que ſes intérêts n'y peuvent être négligés. Madame Vere l'approuve, le doyen l'eſtime, ma mère le loue, miladi Grimſton l'élève aux cieux. Perſonne n'a la bouche fermée, à l'exception de la jeune fille dont je vous ai parlé dans une autre

lettre. Son langage eſt de rougir & de pencher le viſage lorſqu'on s'entretient de lui. Je commence à craindre ſérieuſement que la pauvre enfant ne l'aime. Mais je n'apprends pas qu'il lui ait jamais rendu des ſoins; & je me figure qu'il ne la ſoupçonne pas même des ſentimens dont je la ſuppoſe prévenue pour lui.

On en eſt au point que ma mère & miladi Grimſton parloient ce matin d'établiſſement & d'articles. M. Arnil ne touche annuellement de ſon revenu que douze cens livres ſterling. Je crois vous avoir déjà fait obſerver que la veuve de ſon frère a, ſur ſon bien, un douaire de trois cens livres. Elle fait ſa demeure continuelle à Londres, & paſſe pour une femme très-imprudente, dont la famille ne fait aucun cas. De pluſieurs années de mariage avec l'aîné des Arnil, elle n'a pas eu d'enfans; & les deux dernières elle a vécu ſéparée de lui, ſur quelques ſoupçons d'une conduite fort injurieuſe pour l'honneur d'un mari. Le bien des Arnil étoit autrefois conſidérable; mais il a ſouffert beaucoup d'altération par l'extravagance des héritiers ſucceſſifs. Ce qui reſte néanmoins eſt tout-à-fait libre, & continuera vraiſemblablement de l'être, par la ſage adminiſtration du poſſeſſeur actuel. Son frère, d'une exceſſive négligence dans ſes affaires, paſſoit la plus grande partie de ſa vie à Londres; & ſans les ſoins de M. Arnil, les bâtimens de la terre ſe-

roient tombés en ruine ; mais ſon frère lui ayant prêté le château pour ſon uſage, il s'étoit chargé des réparations d'une demeure qu'il aime beaucoup, quoiqu'il ait dans la province de Kent une fort jolie maiſon dans une autre terre d'environ trois cens livres ſterling de rente, qui lui eſt venue de ſa mère ; car il eſt ſorti d'un ſecond mariage. Ce bien, juſqu'à la mort de ſon frère, étoit tout ce qu'il poſſédoit au monde ; mais il a toujours été ſi bon économe, qu'il ſe faiſoit plus d'honneur de ſon revenu avec trois cens livres ſterling, que ſon frère avec douze.

Ma mère, l'intégrité même, comme vous ſavez, penſe que le douaire de ſa fille ne doit pas être ſupérieur à celui de la veuve du frère de M. Arnil, dont la fortune étoit ſupérieure à la mienne. M. Arnil fait des propoſitions beaucoup plus avantageuſes ; miladi Grimſton veut qu'on profite de l'offre ; le doyen eſt pour un tempérament. Leurs arrangemens me touchent peu : mais je m'imagine que ma mère voudra l'emporter ſur ce point.

Elle ſe propoſe de retourner dans quelques jours à la ville, pour faire la noce ... bon dieu ! de la noce de qui, puis-je vous entretenir ſi froidement ? ... à la bonne heure .... pour célébrer donc la noce dans notre propre maiſon ; c'eſt le ſûr moyen d'en chaſſer mon frère. Je ne puis qu'y

faire ; je ſuis née pour cauſer des peines & pour en ſouffrir.

M. Arnil parle de louer une maiſon à Londres, où ma mère aura ſon appartement lorſqu'elle voudra demeurer à la ville. Cette circonſtance a de la douceur pour moi. Ma mère ſouhaite auſſi de nous avoir quelquefois en Wiltshire ; perſpective qui perd beaucoup de ſes charmes, quand je penſe que je n'y retrouverai pas ma chère Cécile.

1 *d'Octobre.*

Tous les préliminaires ſont réglés. On n'a vu rouler ici que le parchemin tous ces derniers jours. Ma mère a gagné ſa cauſe, ſur l'article du douaire ; elle a fait choix pour ſa fille, de cette petite terre de Kent, parce qu'elle forme les trois cens livres ſterling complettes, entièrement détachées des autres biens, & que la maiſon en eſt agréable. C'eſt tout ce qu'elle a voulu accepter ; quoique, pour rendre juſtice à M. Arnil, il ſouhaitât de pouſſer la générosité plus loin. Mais une femme ſans titre, dit ma mère, élevée comme moi dans la retraite, qui ne peut vivre avec cette ſomme, eſt abſolument indigne de vivre. Elle ajoute que la principale terre étant déjà chargée d'un douaire ; & la veuve dans un âge ſi peu avancé, ſi le ciel me condamnoit à la devenir auſſi avant mes vieux jours, une grande partie du bien ſeroit emportée

par les douairières, & l'héritier hors d'état de soutenir son rang.

2 *d'Octobre.*

Ce matin, ma mère, miladi Grimston, le doyen, & M. Arnil, qui est leur idole à tous, sont partis ensemble dans le vieux carrosse, sous prétexte d'aller prendre l'air dans l'allée poudreuse. Devineriez-vous, ma chère, le résultat de leurs délibérations dans cette course ? C'est que miladi, fière de son grand ouvrage, veut en voir la fin, & qu'à toute sorte de prix je dois être mariée dans sa maison. Ma mère s'y est d'abord opposée : mais le doyen a secondé l'ouverture, pour se procurer, dit-il, la satisfaction de contribuer personnellement au bonheur de M. Arnil ; & M. Arnil, comptant, je suppose, avec l'audace ordinaire de son sexe, que ce changement hâtera la célébration, a joint de si pressantes instances, que ma mère s'est vue comme forcée de céder.

Fâcheuse & déplaisante femme, que cette vieille ladi Grimston ! J'espérois du moins que le voyage de Londres me donneroit un mois de répit. Je m'étois flattée de faire traîner le tems de notre départ, & d'en gagner beaucoup plus ensuite, par des apparences de préparatifs ; quoiqu'il y eût assez peu d'espoir de ce côté-là ; puisque toutes mes magnificences, destinées, comme je l'ai cru, pour un autre usage, reposent tranquillement dans mes ar-

moires de Londres. Mais on pouvoit faire naître de petites occaſions de délai. Il y avoit une maiſon à choiſir ; j'avois cent choſes à faire ; & ſuivant le proverbe de ma mère, combien n'en peut-il pas ſurvenir entre le verre & les lèvres ? Mais toutes mes reſſources ſont évanouies, & je ne me vois donner que quinze pauvres jours, pour recueillir mes penſées confuſes & diſtraites, qui doivent bientôt ſe concentrer toutes dans M. Arnil. Je ne ſuis pas gaie, ma Cécile ; mais je ſuis déterminée à ne pas paroître triſte. Et je ne crois pas l'être non plus : pourquoi le ſerois-je ?

Ma mère a deſſein d'écrire encore à mon frère, pour lui demander ſa préſence à mon mariage. J'eſpère que s'il y vient, il prendra ici des manières civiles pour tout le monde.

5 d'Octobre.

M. Arnil envoie ſes ordres à Londres, pour un équipage neuf. Il n'en donne aucun pour une maiſon, parce qu'il veut m'en laiſſer le choix à notre arrivée. J'enverrai Betty à Londres, pour en apporter tous les ornemens de la victime.

M. Arnil s'occupe de ſa propre parure, & de l'ameublement de quelques pièces de ſon vieux château, qui demandent cette réparation. La plûpart des meubles y ſont depuis le règne de ſon grand-père.

9 d'Octobre.

La dernière lettre de ma mère au chevalier a produit la réponſe ſuivante, envoyée par Betty, lorſqu'elle eſt revenue avec mes habits.

MADAME,

Je ſuis bien fâché de ne pouvoir accepter l'honneur que vous me faites, en me propoſant d'aſſiſter à la noce de ma ſœur. Quelques affaires m'appellent néceſſairement en Wiltshire, & je m'étois arrangé pour partir demain, avant que d'avoir reçu votre invitation. Je vous ſouhaite toute la ſatisfaction imaginable, dans le nouveau gendre que vous vous êtes donné, & à ma ſœur une abondance de contentement dans ſon mari. Je ſuis, &c.

A Londres, le 8 Octobre.

Au fond, ma chère, je me réjouis que le chevalier ne puiſſe ou ne veuille pas venir. Je ſuis preſque sûre que s'il paroiſſoit ici, ſa conduire ne l'y rendroit pas un hôte agréable.

Huit jours, ma Cécile, huit jours qui durent ſi peu, & mon ſort eſt fixé pour jamais, ou ne peut changer que par la mort! Toute grave qu'eſt cette réflexion, elle ne m'alarme point; parce qu'après un nouvel examen de mon cœur, je crois pouvoir prononcer qu'il eſt preſque libre. M. Arnil y aura bientôt un droit inconteſtable, & c'eſt ma ferme réſolution d'apporter tous mes efforts à lui en don-

net l'entière poſſeſſion. La familiarité, ou du moins l'habitude de le voir, ne lui fait rien perdre dans mon eſtime. Si ſes qualités ne ſont pas auſſi brillantes que j'en ai connu dans quelques autres, il eſt partagé d'un très-bon eſprit, qu'une ſorte de défiance, dans ſes manières, ne lui permet pas de faire paroître tout d'un coup à ſon plus grand avantage. Il eſt d'un naturel extrêmement doux, avec une ouverture de cœur, du moins lorſqu'il ſort d'une certaine réſerve, contractée par l'uſage du monde, qui devient tout-à-fait engageante. Je le crois auſſi ſincère, qu'il paroît ardent, dans l'amour qu'il a pour moi; de ſorte, ma chère, qu'il y auroit de l'ingratitude à ne pas faire tous mes efforts, pour le payer d'un juſte retour.

14 *d'Octobre.*

Quelle précipitation dans mon ſort! Deux fois à la veille de ma noce, dans l'eſpace de trois mois. Celle qui devroit avoir été célébrée ne me paroiſſoit pas moins certaine, que celle qui doit l'être dans deux jours. Qui ſait encore s'il n'arrivera rien de contraire aux intentions préſentes? Non, non; il n'y a point de miſs B..... qui puiſſe faire un obſtacle. M. Arnil eſt un de ces hommes, qui paroiſſent nés pour fournir une carrière tranquille. Il eſt déjà parvenu à l'âge de trente ans, ſans aucun autre événement, dans ſa vie, que ceux qu'on voit

arriver chaque jour au commun des hommes. Puiſſe le ciel tout-puiſſant écarter toute ſorte d'orages à l'avenir, de ſa tranquillité ou la mienne. Car bientôt il n'y aura plus de diſtinction entre l'une & l'autre.

16 d'Octobre.

C'en eſt fait, Cécile; ta Sidney eſt la femme de M. Arnil. Nous ſommes mariés d'aujourd'hui. Le doyen a joint nos mains, & ſa fille m'accompagnoit à l'autel. La pauvre enfant s'eſt trouvée mal pendant la cérémonie, juſqu'à ſe voir obligée de quitter l'égliſe; ce qui confirme aſſez mes ſoupçons. Oh! que je la plains. Je m'imagine, à la vérité, que cette indiſpoſition étoit feinte, comme une excuſe pour ſe retirer. Madame Vere eſt ſortie avec elle; mais elle n'a pas voulu ſouffrir d'être accompagnée plus loin que la porte. Elle a promis de reparoître à dîner, ſi ſes forces étoient revenues; & nous l'avons revue en effet. Elle a paru gaie, & bien rétablie: mais j'ai cru voir, à ſes yeux, qu'elle avoit pleuré. Son état m'a fait ſaigner le cœur. Cependant, j'eſpère pour elle que la bleſſure ſera bientôt fermée. Elle eſt extrêmement vive; & dans les femmes de ce caractère, les impreſſions ſont peu durables.

Miladi Grimſton m'a cruellement fatiguée de ſes complimens; elle a prêché plus d'une heure ſur le devoir des filles à l'égard de leurs parens, &

ſur les raiſons qu'il y a d'eſpérer que celles qui ont toujours été fidelles à l'obéiſſance filiale, ſeront d'excellentes femmes. Ah ! dame Grimſton, ai-je penſé en moi-même, ce que je ſais de vos aventures ne marque pas que vous ayez compté l'obéiſſance entre vos vertus de femme, avec quelque force que vous la prêchiez aux autres. Mais j'étois fort perſuadée que le ſermon regardoit particulièrement la pauvre madame Vere. Ma mère étoit toute complaiſance & toute bonté. Elle paroiſſoit ſi pénétrée de joie, que je me ſuis réjouie d'avoir eu en mon pouvoir de lui cauſer tant de ſatisfaction. Miladi a fait les honneurs de ſa maiſon avec beaucoup de magnificence, & je n'ai pas beſoin d'ajouter dans toutes les règles du *decorum*.

Réellement, ma Cécile, la fête s'eſt célébrée avec une gaieté ſi décente, tant de ſageſſe & d'honnêteté de toutes parts, & tant de mutuelle ouverture, qu'elle ne m'a pas choquée la moitié autant que je m'y étois attendue.

Nous n'avons pas eu d'autre compagnie, avec les gens du château, que mon cher doyen, ſa femme & ſa fille, une autre demoiſelle du voiſinage, parente de M. Arnil, & M. Taylor, un de ſes meilleurs amis, qui eſt venu exprès de Londres pour aſſiſter à la joyeuſe ſolemnité, puiſque c'eſt ainſi qu'elle ſe nomme.

Nous quittons demain cette maiſon ; j'entends

M. Arnil & moi. Je vais être miſe en poſſeſſion du château d'Arnil. Ma mère promet à miladi Grimſton de paſſer douze ou quinze jours de plus avec elle, & ſe rend enſuite à Londres, ſans autre motif, dit-elle, que de voir & de conſoler la pauvre miſs B.... qu'elle compte de trouver alors dans ſa retraite.

Il y a quelque apparence que je ne quitterai pas ce canton avant la fin du beau tems; mais je ne ſuis pas encore déterminée.

17 *d'Octobre.*

Nous avons pris congé ce matin de la vieille miladi, ou plutôt de ſa maiſon; car elle, ma mère & tous les honnêtes gens qui nous ont tenu compagnie, doivent aujourd'hui dîner avec nous au château d'Arnil. J'ai ſouhaité d'y arriver avec auſſi peu d'éclat qu'il étoit poſſible; vous ſavez que je hais le fracas. M. Arnil s'eſt rendu fort obligeamment à ma prière, & m'a priſe dès huit heures du matin dans ſon carroſſe avec la complaiſante madame Vere. J'ai trouvé tout en bon ordre dans ſa maiſon. Quoiqu'antique, elle eſt grande & commode. On y a meublé quelques chambres à la moderne. La propreté s'y fait remarquer; les domeſtiques paroiſſent intelligens & fort bien réglés; enfin, le premier coup d'œil m'a plu. Vous ne doutez pas que je n'aie pris avec moi ma Betty. J'ai

deſſein d'en faire notre femme de charge, & d'augmenter ſes gages avec les fatigues de ce nouvel office. M. Arnil, qui n'a pas eu de maiſon formée depuis qu'il a recueilli la ſucceſſion de ſon frère, n'avoit encore perſonne à ce titre, & me réſervoit le ſoin de remplir une place de cette importance : mais je n'aime pas à multiplier les domeſtiques ; & connoiſſant à Betty toutes les qualités néceſſaires, je n'en chercherai pas d'autre.

21 *d'Octobre.*

Des viſites en abondance. Toute la nobleſſe du voiſinage, dans l'étendue de quelques milles, eſt venue nous faire ſes complimens ; ou du moins je me flatte qu'il n'eſt reſté perſonne en arrière ; car nous n'avons pas eu, depuis ces trois jours, un moment pour reſpirer. Il m'en faudra dix pour leur rendre auſſi mes civilités, à la diſtance où pluſieurs de ces honnêtes voiſins ſont de nous.

Le deuil de M. Arnil ayant ceſſé le jour de notre mariage, je dois obſerver qu'il ſe met de très-bon goût, & qu'étant aſſez bien fait, il paroît fort à ſon avantage dans ſes habits de couleur. En un mot, il eſt plus aimable que je ne me l'étois imaginé. Je n'obſerve pas avec moins de plaiſir que notre jeune voiſine, ſur le cœur de qui je craignois que M. Arnil n'eût fait trop d'impreſſion, a repris toute la vivacité qui ne l'abandonne guères.

L'amour, comme je crois l'avoir déjà dit, jette rarement de profondes racines dans les jeunes perſonnes de ce caractère, ou n'eſt pas d'une longue durée, s'il n'obtient pas de retour.

30 d'Octobre.

Ma mère eſt réſolue de partir demain pour Londres, & M. Arnil m'a propoſé de l'accompagner, lui & moi. Il penſe à chercher une maiſon, avant que la ſaiſon ſoit plus avancée, & nous prendrons un appartement dans celle de ma mère, en attendant que la nôtre ſoit prête à nous recevoir. Ma mère eſt charmée de cette propoſition; elle tremble, à la penſée de nous ſéparer; d'autant plus qu'ayant remis ſon voyage de Wiltshire après avoir fait quelque ſéjour à Londres, notre ſéparation, ſi je reſte ici, doit être immédiate. Je ſais que c'eſt la raiſon qui fait déſirer à M. Arnil de ſe voir à Londres avec moi; il juge que dans la confuſion de cette grande ville, je ſerai moins affectée du départ de ma mère. Il ne me l'explique pas, cette raiſon, mais je ſuis ſûre qu'il n'en a pas d'autre; car il n'eſt pas lui-même fort paſſionné pour Londres, ſurtout dans une ſaiſon où la campagne offre bien plus d'agrémens. Je l'ai remercié de ce témoignage de tendreſſe, & je ſuis déterminée à partir.

31 d'Octobre.

Nous rentrons dans Londres en assez bonne santé, après un séjour de plus de deux mois en province, pendant lequel il s'est fait un changement si essentiel & si peu prévu dans mon sort. Miladi Grimston a fait des adieux fort affectionnés à ma mère, en lui demandant, avec plus de tendresse que je ne l'en aurois crue capable, combien il se passeroit de siècles avant qu'elles eussent le plaisir de se rejoindre. Pour M. Arnil & moi, elle nous considère comme ses voisins. Le doyen se fait un plaisir aussi de cette attente; & madame Vere, qui n'a pu retenir une abondance de larmes en me disant adieu, se promet, dit-elle fort obligeamment, de passer des jours délicieux avec moi l'été prochain. Elle est partie à la même heure que nous.

Mon frère est encore dans sa terre de Wiltshire; mais j'apprens qu'il n'a pas quitté Londres au tems qu'il écrivoit à ma mère, ni même de plusieurs jours après; c'est ce que Betty a su des domestiques de la maison. J'espère que ma mère n'en sera pas informée; elle le prendroit fort mal.

Mon mari m'a témoigné, pour la premiere fois, son étonnement de n'avoir pas vu mon frère au château d'Arnil : mais il se flatte, dit-il, à présent que nous sommes à la ville, d'en être dédommagé

dommagé par un commerce fréquent. Je ſouhaite que le chevalier prenne, pour ſon beau-frère, les manières & les ſentimens qu'il lui doit. M. Arnil s'imagine peu combien il avoit d'éloignement pour cette alliance, & moins encore quelle en étoit la raiſon. Je ſerois très-affligée que M. Arnil ſût jamais que je me ſuis vue ſi près de devenir la femme d'un autre. La crainte qu'il ne reſte quelques traces d'un premier attachement dans le cœur d'une perſonne qu'on aime, peut ouvrir une ſource de chagrin pour une ame délicate. Mais je ne vois aucun danger qu'il l'apprenne, & perſonne aſſurément n'aura l'indiſcrétion de l'en informer. Il a paſſé une grande partie de ſa vie en province; peut être n'a-t-il jamais entendu parler de M. Falkland, qui ne faiſoit qu'arriver de ſes voyages après une abſence de cinq ans, & qui, n'étant plus dans le royaume, n'y peut faire le ſujet de beaucoup d'entretiens. J'ai prié ma mère, dont je crains l'humeur communicative, de ne le jamais nommer à M. Arnil, & je lui ai donné les raiſons qui me le font déſirer. Elle juge qu'il ſeroit mieux de l'informer naturellement de toute l'affaire; mais je ne puis être de la même opinion, & je ſuis parvenue enfin à lui faire promettre de n'en pas parler.

2 Novembre.

Ma mère s'eſt fait aujourd'hui conduire à Chelſey, pour demander miſs B... ſous le nom de madame Jefferis. Elle n'a pas eu de peine à découvrir la maiſon : c'eſt un petit bâtiment fort propre, accompagné d'un joli jardin. Une ſervante, qui s'eſt préſentée à la porte, ayant dit que ſa maîtreſſe étoit au logis, ma mère s'eſt fait annoncer par ſon nom ; & ſur le champ on l'a fait monter dans un cabinet fort élégamment meublé, où la jeune dame étoit à ſa toilette, avec la femme de charge de M. Falkland, qui l'aidoit à ſe coëffer. A l'arrivée de ma mère, miſs B... s'eſt levée ; & ſa taille, car elle étoit ſans corſet, a découvert auſſi-tôt qu'il étoit tems, pour ſa ſituation, de ſe dérober aux yeux du public. La femme de charge eſt ſortie, & miſs a paru dans la dernière confuſion. Ma mère avoue qu'elle s'eſt trouvée dans quelque embarras elle-même, pour ouvrir la converſation : mais la jeune perſonne s'eſt remiſe, & lui a dit, en baiſſant la vue, qu'elle la remercioit de l'honneur de ſa viſite ; que M. Falkland la lui faiſoit eſpérer depuis long-tems, & qu'elle devoit la regarder comme la plus grande conſolation dans ces malheureuſes circonſtances.

Ma mère s'eſt aſſiſe près d'elle. Mademoiſelle,

lui a-t'elle dit, il eſt vrai qu'en quittant l'Angleterre, M. Falkland m'a priée fort inſtamment de vous voir, & de vous offrir toute l'aſſiſtance dont je ſuis capable, ou dont vous pourriez avoir beſoin. Vous me paroiſſez ici fort bien arrangée, & je ſais que vous êtes ſous les ſoins d'une femme très-attentive.

Oui, madame, a-t-elle répondu; mais le principal objet manque à ma conſolation; M. Falkland! il n'eſt pas ici. Les larmes ſont ſorties avec ces deux mots. Vous ſaviez ſon départ, lui a dit ma mère, avant que de venir à la ville. Je le ſavois, madame, & la cauſe auſſi. Elle a panché la tête, ſans rien ajouter.

Ma mère a repris la converſation. Elle a dit qu'elle regardoit comme une grande faveur de la providence, de lui avoir fait découvrir aſſez-tôt la mauvaiſe conduite de M. Falkland, pour rompre le traité de mariage avec ſa fille; & que pour toutes les richeſſes du monde, elle n'auroit pas voulu me voir femme d'un mari engagé par des liens, tels qu'elle devoit les ſuppoſer à M. Falkland. Miſs B.... a paru prendre un peu d'aſſurance: M. Falkland vous a-t-il jamais appris, madame, comment cette malheureuſe affaire eſt arrivée? Ma mère lui a dit naturellement qu'elle ignoroit les particularités, & qu'elle étoit renvoyée à ſes propres explications; que M. Fal-

kland avoit toujours fait des efforts pour s'excuſer, & qu'il étoit allé juſqu'à dire, que ſur une grande partie du fait, il comptoit qu'elle-le juſtifieroit elle-même. Ah! madame, s'eſt écriée miſs B... en ſecouant triſtement la tête. C'eſt ce que j'ai ſoupçonné, a repris ma mère. M. Falkland n'eſt rien moins que généreux. Je ſuis sûre qu'une jeune perſonne auſſi modeſte que vous le paroiſſez, lui a coûté plus de peine à ſéduire qu'il n'eſt diſpoſé à le reconnoître. Miſs B... a rougi exceſſivement: ô madame! vous avez le cœur charitable & généreux. Il eſt vrai que j'ai été ſéduite. Je n'en doute nullement, a répliqué ma mère. Vous a-t'il promis de vous épouſer? Elle a rougi plus qu'auparavant: c'eſt de quoi je ne l'accuſe pas, madame. Ma mère a continué: vous avez une parente, mademoiſelle, & j'entends qu'elle a contribué à votre infortune. Oui, cette barbare! a répondu la jeune perſonne; elle eſt la premiere cauſe de ma perte; & je ne l'aurois jamais revue depuis, ſi j'avois pu l'éviter. Des larmes de douleur & d'indignation ſont encore une fois ſorties de ſes yeux. Reprenez courage, mademoiſelle, lui a dit ma mère; tout peut avoir une heureuſe fin. Que puis-je eſpérer? a répondu miſs B... Vous voyez que M. Falkland fuit de moi. Jamais, jamais, je ne dois m'attendre au retour de ſon cœur, puiſqu'une perſonne auſſi charmante, qu'on m'a re-

préſenté miſs Bidulphe, en a la poſſeſſion : & quoique votre bonté vous ait fait ſuſpendre la conſommation de ma ruine, il peut toujours eſpérer. Ma mère a facilement compris que miſs B... ignoroit mon mariage, & s'eſt hâtée de l'en informer. Jamais la joie n'a plus éclaté ſur un viſage. Elle a joint les mains, dit ma mère, en les ſerrant affectueuſement l'une contre l'autre. Chère madame, que m'apprenez-vous ! quel ſoulagement vous apportez à mes peines ! je ne ſuis donc pas ſans eſpérance ; il y a quelque poſſibilité en ma faveur.

Elle a demandé alors à ma mère, ſi nous avions ſû de M. Falkland ſon vrai nom, & celui de ſon parent ? Ma mère, qui l'avoit déjà nommée deux ou trois fois madame Jefferis, a pu l'aſſurer qu'elle ne lui connoiſſoit pas d'autre nom. C'eſt une généroſité de ſa part, a-t-elle repris ; il peut être généreux ſur quelques points : mais prudente & vertueuſe comme vous êtes, madame, je n'ai aucune raiſon de vous cacher que mon nom réel eſt Burchill. Vous me permettrez de ne pas dire celui de ma parente, par reſpect pour mon cher oncle, dont elle eſt la femme. M. Falkland, a-t'elle ajouté, a laiſſé entre les mains de ſa femme de charge, cinq cens livres ſterling pour les beſoins de ma ſituation, avec promeſſe de prendre le plus grand ſoin de moi. La pauvre

jeune miſs héſitoit, & n'a pu finir. J'entends, j'entends, lui a dit ma mère.

Elles ont diſcouru plus long-tems. Ma mère s'eſt engagée à la voir ſouvent pendant ſa retraite, & l'a laiſſée fort contente de cette promeſſe. Elle m'a dit que toute ſa figure eſt extrêmement jolie, avec un air d'innocence & de ſimplicité, qui prévient beaucoup en ſa faveur. Je vous ai rapporté, ma Cécile, toutes les circonſtances de cette viſite & de cette converſation, telles que je les tiens de ma mère, qui a, comme vous ſavez, une excellente mémoire, & moi, je dois à l'habitude où je ſuis de jeter ſur le papier tout ce qui m'arrive, la facilité de retenir juſqu'aux moindres circonſtances.

Je ne ſais, ma chère, ſi vous ſerez de mon ſentiment; mais je ne puis chaſſer de ma tête qu'il y a dans la conduite de miſs Burchill quelque choſe qui reſſemble à l'art, & de bien éloigné, par conſéquent, de cette candeur que M. Falkland ſembloit ſe promettre d'elle. Quand ma mère a parlé de la peine qu'il en a dû coûter pour la ſéduire, ſa rougeur, plus qu'ordinaire, m'a fait ſoupçonner que la ſincérité ne dictoit pas ſa réponſe. Elle a ſenti que ma mère n'étoit pas informée des détails, & penchoit à juger favorablement de ſa faute; il me ſemble qu'elle a fait adroitement uſage de cette prévention. Cepen-

dant elle confeſſe que M. Falkland ne lui a jamais promis de l'épouſer. J'ignore ce que j'en dois penſer : mais, dans la totalité de ſa conduite, je crois découvrir une apparence de ruſe & d'évaſion. Ma mère, qui eſt la franchiſe & l'intégrité même, ne l'a pas vue dans ce jour. Mais, quelque jugement qu'on en doive porter, il eſt à préſent fort égal pour moi que le blâme tombe ſur l'un ou ſur l'autre. Miſs Burchill eſt ſans contredit la perſonne injuriée. Il ſe peut que mes ſoupçons l'offenſent auſſi. Dans ce cas, je lui demande pardon. Mes obſervations ſur ſa conduite ne ſont qu'en paſſant, & je ſouhaite du fond du cœur que M. Falkland en faſſe ſa femme. Au reſte, Cécile, vous pourrez juger, par ce que je viens d'écrire, combien cette entrevue auroit peu ſervi à juſtifier M. Falkland, quand elle ſeroit arrivée plutôt. Ma mère eſt maintenant plus confirmée que jamais, dans l'opinion que la pauvre créature a réellement été trompée ; & ſes vœux au ciel ſont que M. Falkland ne ſoit pas prévenu par quelque punition, dont elle croit qu'il ne peut ſe garantir qu'en l'épouſant.

10 *Novembre.*

Enfin nous ſommes déterminés pour une maiſon de notre goût, une des plus agréables & des plus commodes de la rue Saint-James. Nous l'allons

meubler le plus promptement qu'il ſera poſſible ; dans la crainte que ſi mon frère venoit à la ville, il ne fît difficulté de loger chez ma mère en nous y trouvant encore. J'en ſerois fâchée, ſurtout dans le deſſein où elle eſt de lui en laiſſer l'uſage juſqu'à la fin du loyer.

15 *Novembre.*

Grâces à ma bonne étoile, je ſuis quitte de la fatigue de recevoir & de rendre une ſeconde fois des viſites nuptiales ; & j'en ſuis ſi ſérieuſement excédée, que malgré le peu d'attraits de la ſaiſon, je ſouhaiterois de me voir tranquillement au château d'Arnil. Mais je ne ſaurois penſer à quitter Londres auſſi long-tems que ma mère continuera d'y être ; & je la vois réſolue de n'en pas ſortir juſqu'à l'heureuſe délivrance de miſs Burchill, ou plutôt, dans cette occaſion, de madame Jefferis. Vous ne vous imaginez pas combien cette jeune fille lui donne de ſoins. Chaque viſite qu'elle lui rend, ſemble augmenter ſon inclination pour elle. Je m'en réjouis beaucoup pour la pauvre malheureuſe : ma mère n'eſt pas moins ardente dans ſes affections que dans ſes reſſentimens. Elle la voit régulièrement de deux jours l'un ; car le tems approche, & ne lui permet plus de quitter la chambre. Elle eſt d'une mélancolie extrême, dit ma mère, & paroît appréhender beaucoup l'heure qui

la preſſe. L'humanité de ma mère doit ſervir beaucoup à la ſoutenir : dans ſon effrayante ſituation, elle a ſans doure beſoin des tendres ſecours d'une amie bien née & ſenſible ; car il doit être bien triſte de ne voir alors autour de ſoi que des domeſtiques, & ſur-tout des domeſtiques étrangers.

Dans les ouvertures de ſon cœur, elle a dit à ma mère que ſes regards altérés & ſes fréquentes indiſpoſitions avoient ſervi de ptétexte à ſa tante, qui n'en ignoroit pas la cauſe, pour demander à ſon oncle la permiſſion de l'envoyer aux eaux de Bath ; qu'il y avoit conſenti, & qu'il l'y ſuppoſoit actuellement ſous la conduite d'une dame que ſa tante avoit nommée, & qui devoit partir en effet pour aller s'y établir ; qu'elle étoit allée paſſer quelques jours chez elle, dans la ſeule vue de donner de la vraiſemblance à cette fable ; qu'avant ſon départ, ſa tante avoit déclaré qu'elle ne prendroit avec elle aucun domeſtique, parce qu'elle avoit pour la ſervir ceux de la dame à laquelle il ne falloit pas ſe rendre incommode par une augmentation de bouches inutiles ; que ſon oncle eſt ſi tourmenté de la goutte, qu'il ne ſort jamais de ſa maiſon, & qu'y voyant même peu de monde, il n'y avoit aucune apparence qu'il pût jamais être détrompé.

20 *Novembre.*

Nous venons de recevoir une nouvelle des plus bizarres, & qui m'alarme un peu ; je l'avoue. La

veuve du frère de M. Arnil eſt groſſe. On n'en a rien dit à la mort de ſon mari, & loin qu'on dût le ſoupçonner, toutes les préſomptions étoient contraires, puiſqu'ils vivoient ſéparés. Il n'en a rien tranſpiré non plus depuis que nous ſommes à la ville. Auſſi la dame prétend-elle ne s'en être apperçue que depuis douze ou quinze jours. Cependant il n'y a pas moins de quatre mois que ſon mari eſt mort; mais on m'aſſure que c'eſt une choſe poſſible, quoique rare. C'eſt elle-même qui nous donne cet avis par deux mots de lettre, auxquels elle ajoute qu'elle s'étoit réconciliée avec ſon mari peu de tems avant ſa mort, & que ſi ſa ſanté s'étoit rétablie, elle devoit revivre avec lui. Tout eſt fort étrange dans cet incident. M. Arnil l'aîné eſt mort d'un excès de liqueurs fortes. La mort ne s'eſt approchée de lui qu'avec lenteur; & n'ayant jamais pu ſe perſuader que le danger fût réel, il eſt mort ſans avoir pris le moindre ſoin de ſes intérêts pour cette vie ni pour l'autre. Son frère étoit en province lorſqu'il fut ſaiſi de ſon dernier accident, qu'il avoit précipité par quelque nouvelle intempérance. Il étoit preſque à l'extrémité avant qu'on eût pu le faire conſentir à recevoir les ſecours de la médecine, ou même à faire avertir ſon frère: il ſe contenta de dire, au dernier moment, que n'ayant que lui pour héritier, un teſtament lui paroiſſoit inutile; & ſa femme ne fut pas nommée.

elle étoit en poſſeſſion de ſon douaire, qu'il lui avoit abandonné pour ſon entretien. Ils avoient ſuivi long-tems chacun leur carrière; & depuis leur ſéparation, perſonne de leurs amis ne ſavoir qu'ils ſe fuſſent rencontrés, ni même qu'ils ſe fuſſent vus. Mon mari, informé par quelques domeſtiques, ne put arriver à Londres que pour fermer les yeux de ſon frère. Il le trouva expirant.

La famille étoit ſi peu ſatisfaite de ſa femme, qu'on ſe réduiſit pour elle aux bienſéances communes; & de ſon côté, elle ne parut pas moins indifférente pour la mort de ſon mari, qu'elle ne l'avoit été pour ſa perſonne pendant les dernières années de ſa vie. Pas un mot alors de leur prétendue réconciliation, ni d'aucune ſorte d'entrevue. On me parle d'elle comme d'une femme dont le jugement eſt auſſi foible que ſa conduite eſt libre; & M. Arnil s'imagine qu'elle eſt entre les mains de quelque perſonne mal intentionnée. Il prendra l'avis d'un habile juriſconſulte. C'eſt une affaire qui me paroît ſérieuſe. Ma mère en eſt mortellement effrayée; ſi l'enfant, dit-elle, venoit aſſez-tôt au monde pour établir la poſſibilité des prétentions de la dame, une ſéparation volontaire n'empêcheroit pas qu'il ne fût reconnu pour héritier du mari. M. Arnil rit de l'aventure, ou du moins il affecte d'en rire. Je ne vois que de la

patience à prendre juſqu'à ce que cette belle-ſœur ſoit accouchée.

25 *Novembre.*

Notre maiſon eſt prête à nous recevoir, & nous comptons l'habiter aujourd'hui. Ma mère continuera d'occuper la ſienne, quoique M. Arnil l'ait preſſée d'accepter un appartement dans la nôtre : nous ſerons voiſins, & ma mère n'aime pas le changement.

L'opinion des juriſconſultes la raſſure un peu ſur notre affaire. Quand l'enfant naîtroit, diſent ils, dans un tems qui pût donner de la vraiſemblance aux prétentions, la dame n'en ſeroit pas moins obligée de prouver ſa réconciliation ou ſon entrevue avec ſon mari ; ce qu'ils croient abſolument impoſſible : & d'ailleurs, ſon caractère mal établi, joint à pluſieurs circonſtances qui favoriſent M. Arnil, leur donne la plus forte eſpérance de gagner hautement cette cauſe. Mais c'eſt toujours un procès déſagréable, dans lequel il faut ſe voir engagé. Après tout, puiſque mon mari paroît ſi tranquille ſur l'événement, je veux l'être auſſi.

10 *Décembre.*

Chaque jour de ma vie, très-chère Cécile, me réconcilie de plus en plus avec mon partage. La tendreſſe & l'aſſiduité de M. Arnil exigent toute la reconnoiſſance dont mon cœur eſt capable ; &

je ſuis bien convaincue qu'il n'eſt pas néceſſaire pour le bonheur d'une femme, d'être paſſionnément amoureuſe de l'homme qu'elle épouſe. La conſtance, le bon ſens, un naturel doux, ſont la baſe d'une félicité plus durable. Je ſuis ſûre de ces deux dernières qualités dans M. Arnil. Faſſe le ciel que la première ne l'abandonne jamais! Je me le promets de ma conduite, & j'ai à cœur la tranquillité de mon avenir.

11 *Décembre.*

Mon frère eſt à Londres depuis hier au ſoir. Il eſt venu ce matin avec ma mère, & je ſuis ſûre à ſa ſollicitation, nous rendre ſa première viſite. Mon obligeante moitié l'a reçu avec beaucoup de tendreſſe. Le chevalier s'eſt renfermé dans les bornes d'une politeſſe glacée. Cependant ma mère l'ayant preſſé de lui dire ce qu'il penſe de ſon beau-frère, il eſt convenu qu'il lui trouve l'air d'un *fort bon homme*. Je ſouhaiterois de pouvoir former entre eux une liaiſon d'amitié. Ce ne ſera pas la faute de M. Arnil ſi je n'y réuſſis pas : mais vous ſavez que mon frère n'eſt pas d'un naturel fort pliant.

Il a voulu ſavoir de ma mère ſi depuis qu'elle eſt à Londres elle a vu miſs Burchill ou madame Jefferis; car il ne la connoît pas ſous un autre nom, & ce qu'elle a pu dire pour elle-même. Ma mère a répondu ſans détour qu'elle ne lui conſeilloit pas

de toucher à cette corde. Que je ſois damné, a-t-il répliqué, ſi l'artificieuſe créature ne vous en impoſe ! Ma mère, toujours vive lorſqu'on paroît douter de ſa pénétration, lui a reproché ce ton rude, & n'a pas voulu lui donner l'explication qu'il déſiroit. Il a répondu que ce que la créature pouvoit avouer ou nier étant déſormais ſans conſéquence, il n'avoit plus la moindre curioſité ſur ſon compte. Ma mère l'a traité d'ours, & les demandes n'ont pas été pouſſées plus loin.

20 Décembre.

Je félicite ma ſœur, mon amie, ma chère & toujours chère Cécile. Qu'elle ſoit heureuſe, mille fois heureuſe, dans le don de ſon cœur & de ſa main ! Mais au milieu de ma joie, pour une alliance ſi noble & ſi digne d'elle, l'amour propre m'arrache un ſoupir ; j'ai perdu l'agréable eſpérance de la revoir au tems où je croyois ſon retour fixé. Il eſt à craindre pour moi, ma chère, que l'emploi dont votre mari eſt revêtu à la Cour de Vienne, ne vous retienne long-tems hors de l'Angleterre. Mais vous n'êtes pas entre des étrangers : un mari, un frère, de tendres parens, doivent vous faire regarder chaque partie du globe terreſtre comme votre demeure natale. Je veux donc chercher ma ſatisfaction dans la vôtre, & me croire heureuſe de la penſée que vous ne ceſſerez pas de m'aimer.

10 *Janvier.*

Je commence à vivre dans une diſſipation, qui me rend mécontente de moi-même. L'exceſſive indulgence de M. Arnil me gêne. Il n'eſt occupé qu'à me faire naître de nouvelles fêtes, & de l'une il me précipite à l'autre. Cette continuelle agitation n'eſt pas ce que j'aime. Vous ſavez, ma chère, que le calme de la vie domeſtique a toujours été de mon choix. Mais je ne m'oppoſe point au déſir que le plus complaiſant des maris a de m'obliger. Je trouve d'ailleurs qu'en me produiſant, avec tant de galanterie, à toutes les fêtes & les aſſemblées publiques, il commence lui-même à prendre, pour ces amuſemens, un goût qu'il n'a jamais eu, ou du moins que ſa prudence, lorſqu'il ne jouiſſoit pas d'une groſſe fortune, ne lui permettoit pas d'écouter ; non qu'il ſe jette en dépenſe pour d'autres plaiſirs que ceux que je partage avec lui ; mais j'obſerve qu'il eſt naturellement ouvert & libéral à l'excès, & je dois prendre garde que ſa tendreſſe pour moi ne l'entraîne quelquefois trop loin. Je dis ſeulement pour moi, car ſa généroſité ſur tout autre point, eſt réglée par la prudence. Mes obligations croiſſent à toute heure ; & je me déteſterois moi-même, ſi tout mon attachement n'étoit pas pour lui.

Nous ne voyons guères le chevalier ſans une invitation formelle ; & dans ces occaſions mêmes,

ſes manières pour M. Arnil ſont d'une civilité ſi froide, que j'en ſuis exceſſivement mortifiée. Il eſt impoſſible que M. Arnil ne s'en apperçoive pas : mais ſa conſidération pour moi l'empêche apparemment de s'en plaindre ; ou peut-être que n'ayant pas aſſez de familiarité avec lui pour connoître ſes diſpoſitions, il attribue cette glace à ſon humeur naturelle.

Ma mère m'a dit que le chevalier ne prononce plus, devant elle, le nom de M. Falkland, ni celui de miſs Burchill. Je ſouhaiterois qu'il pût entièrement oublier cette malheureuſe affaire.

1 *Février.*

La veuve répand, ſur ſon entrevue avec ſon mari, une fort étrange hiſtoire, dont voici les circonſtances.

Un jour qu'elle avoit dîné loin de ſa maiſon, & qu'elle y retournoit vers le ſoir, dans un caroſſe de louage, le cocher heurta ſi violemment contre une charette, qu'une des roues de devant fut briſée ; & cet accident obligea la dame de deſcendre. Son laquais, qui étoit derrière le caroſſe, fut aſſez bleſſé pour avoir beſoin d'un prompt ſecours ; elle le fit entrer dans la boutique voiſine. Elle, qui en étoit quitte pour la peur, ſe voyant aſſez proche de ſon logement, ſe diſpenſa de prendre une autre voiture, & continua ſon chemin à pied. L'obſcurité

curité commençoit; mais il faiſoit beau, & quoiqu'à la ſeule lumière des lanternes, les rues étoient ſi pleines de monde, qu'elle n'y vit rien à craindre pour elle. Cependant elle fut abordée par deux hommes, qui voyant une femme bien miſe, & ſeule à pied dans la rue, lui proposèrent de l'eſcorter. Quelque déſagréable que lui fût cette rencontre, elle ſe contenta de paſſer ſans leur répondre; & s'appercevant qu'ils la ſuivoient, elle eſpéra d'en être défaite à ſa porte, dont elle n'étoit plus qu'à deux pas. Mais les inſolens n'étoient pas de ſi bonne compoſition. La porte étant ouverte auſſitôt par la ſervante de la maiſon, ils s'y précipitèrent tous deux, malgré les efforts de cette fille pour les arrêter. Il arriva que le maître & la maîtreſſe étant abſens, il n'y avoit pas d'homme dans la maiſon. Pendant que la dame montoit l'eſcalier, les deux inconnus pénétrèrent, & furent à ſon appartement auſſi-tôt qu'elle. Sa propre ſervante avoit apporté de la lumière dans l'anti-chambre, lorſqu'elle avoit entendu frapper à la porte de la rue. Les deux hommes y entrèrent bruſquement. Mais quel fut l'étonnement de la dame, d'en reconnoître un pour ſon mari! ſon effroi, dit-elle, l'avoit empêchée de faire plutôt cette découverte; & M. Arnil, dans ſon ivreſſe ordinaire, n'avoit pas reconnu plus facilement ſa femme.

Leur ſurpriſe mutuelle, & l'exclamation dont

elle fut ſuivie, apprirent bientôt au compagnon de M. Arnil qui la dame étoit. Il félicita l'un & l'autre ſur cette heureuſe mépriſe, & leur dit que la fortune ayant conduit M. Arnil chez une dame ſi charmante, il jugeoit non-ſeulement qu'elle ne lui paroîtroit pas moins agréable après l'avoir reconnue pour ſa femme, mais qu'une rencontre ſi peu prévue pourroit ſervir à leur réconciliation. M. Arnil s'avança, les bras ouverts; & la dame n'ayant fait aucune difficulté de le recevoir, ſon ami prit congé de l'heureux couple en renouvelant ſes félicitations, & M. Arnil demeura ſeul avec ſa femme.

Il ſe retira fort tard, la dame n'ayant pas cru que ſa réputation lui permît de ſouffrir un homme dans ſa chambre pendant la nuit; mais ce fut après lui avoir promis de la reprendre chez lui, dans un ou deux jours. Malheureuſement pour elle, il tomba malade dans l'intervalle; ce qu'elle n'apprit que lorſqu'il eut perdu connoiſſance. La raiſon, qui l'empêcha de s'en informer plutôt, fut ſa fierté, qui ne lui permettoit pas la moindre avance avec un mari qui l'avoit chaſſée de ſa maiſon. Elle crut que c'étoit à lui de la rappeler, ſans aucune démarche de ſa part.

Ce récit paroît plauſible: cependant aucun de nos amis n'en veut croire un mot; & tous le prennent pour une fable, de l'invention de quelqu'un

des ſiens. L'homme qui tenoit compagnie à M. Arnil, dit-elle, ſera produit quelque jour en qualité de témoin, avec la ſervante, qui peut atteſter auſſi la vérité de l'hiſtoire. En même tems, cette ſervante eſt tenue à l'écart, & perſonne ne peut deviner quel eſt cet homme-là, dont le nom eſt un profond ſecret.

J'admire la douceur de M. Arnil. Quelque fâcheuſe que cette affaire puiſſe devenir pour nous, dans les plus favorables ſuppoſitions, il ne veut pas qu'elle interrompe nos plaiſirs, ni la bonne humeur; & je remarque, au contraire, qu'il n'en eſt que plus ardent pour tout ce qu'il croit propre à m'amuſer.

28 *Février.*

Enfin miſs Burchill eſt heureuſement délivrée de ſon fardeau. C'eſt un petit garçon fort joli, dit ma mère. Immédiatement après ſa naiſſance, à laquelle ma mère étoit préſente, il a reçu le baptême, ſous le nom d'Alçandre, qui lui préſage peut-être une grande deſtinée. On s'étoit pourvu d'une nourrice, qu'on a fait partir d'abord avec l'enfant. Il paſſe pour fils d'un capitaine Jefferis, qu'on ſuppoſe actuellement à l'armée. Miſs Burchill n'a pas voulu que la nourrice parût devant elle, parce qu'ayant deſſein de reprendre ſon vrai nom auſſi-tôt qu'elle pourra quitter ſa retraite, elle ſeroit fâchée que cette femme pût la recon-

noître, lorſqu'elle ira voir ſon fils. Tout s'eſt ménagé avec tant de précautions, & les portes ont été fermées ſi conſtamment à tout autre qu'à ma mère, que ſuivant les apparences, cette avanture demeurera dans un éternel ſecret.

Ma mère déclare qu'elle partira pour Wiltshire, où ſes affaires l'appellent, auſſi-tôt que miſs Burchill, dont elle ſe regarde comme la protectrice, ſera ſuffiſamment rétablie; & le croirez-vous? elle a pris tant d'amitié pour cette jeune fille, qu'elle parle de l'emmener avec elle, ſi ſon oncle le permet. Miſs Burchill doit poſſéder aſſurément de très-aimables qualités, pour avoir captivé ma mère à ce point, ou plus d'art qu'on ne ſe l'imagine. Je prévois qu'elle acceptera volontiers l'invitation; elle n'a pas de parti plus ſage à choiſir. Que dira le chevalier, de nous voir porter l'humanité ſi loin, lui qui hait juſqu'au nom de cette pauvre fille? Mais qu'importe? Elle n'a pas de voile plus sûr pour ſa réputation, qui ne ſe ſoutiendroit pas long-tems, s'il falloit tenter ſous la conduite d'une femme auſſi vile qu'on doit ſuppoſer ſa tante; & je ne lui vois pas de prétexte pour s'en ſéparer pendant la vie de ſon oncle, car on la dit orpheline, & ſans autres parens que cet officier. Elle n'en ſera pas moins obligée d'aller paſſer quelques jours chez lui, pour lui demander la permiſſion de faire ce voyage de Wiltshire.

26 Mars.

On aſſure que la veuve compte ſur ſa délivrance pour la fin d'Avril. Elle ſauveroit ainſi les interſtices, puiſque ſon mari eſt mort au mois de juillet, quelques jours avant notre départ pour le château de Grimſton. M. Arnil continue de traiter fort legèrement cette affaire, & ne s'afflige que d'en voir ma mère trop alarmée. Pour moi, je me règle ſur la conduite de M. Arnil, & je ſerai fort tranquille auſſi long-tems qu'il le paroîtra.

Mon frère s'échappe à quelques réflexions peu obligeantes. Il eſt étonné, dit-il, que la vieille ſibylle de Grimſton n'ait pas prévu cet événement; il me félicite de ma bonne fortune, qui a fait aſſignet mon douaire ſur cette partie du bien qui n'eſt pas conteſtée. Sérieuſement, je crois qu'il ſe fait un malin triomphe de ſes condoléances mêmes; car ſa concluſion ordinaire eſt de remercier ſon étoile, qui ne l'a mêlé pour rien dans cette alliance. Ma confiance eſt au ciel, qui ne permettra point que nous ayons ſujet de nous en repentir; & je ſuis ſûre du moins que c'eſt ce qui ne m'arrivera jamais : quand M. Arnil ſeroit réduit à la dernière indigence, ſa tendreſſe & ſa bonté ſuffiront toujours pour ma conſolation.

27 Mars.

Ma mère ſe diſpoſe à quitter la ville. Miſs Burchill eſt tout-à-fait rétablie, & retourne au pre-

mier jour chez ſon oncle, pour en obtenir le conſentement qu'elle déſire. Elle ſe propoſe de lui dire qu'à ſon dernier voyage à Bath, elle a lié connoiſſance avec miladi Bidulphe, qui l'invite à lui tenir compagnie dans ſes terres : elle compte que cette permiſſion ne lui ſera pas refuſée.

Le chevalier rit beaucoup de cette partie. Il dit que ma mère ne doit pas être ſurpriſe que M. Falkland ſoit tombé dans les piéges de cette fille, puiſqu'elle y donne auſſi : mais il ſuppoſe qu'elle croit faire une œuvre du premier mérite, en accordant un aſile à l'innocence outragée. Je ne fais, ma chère, que vous répéter ſes termes ; car je vous aſſure, comme à moi-même, que j'approuve extrêmement la vertueuſe bonté de ma mère, & que je la regarde comme un moyen dont le ciel ſe ſert pour mettre la jeune fille à couvert d'une echute.

2 Avril.

Ce matin m'a ſéparée, pour la première fois, de la meilleure des mères. Je ne puis recueillir mes eſprits. Je pleure, ma chère, & j'ai pleuré tout le jour. M. Arnil, toujours obligeant, a voulu l'accompagner pendant quelques milles : jugez ſi l'on m'a laiſſée derrière. Mon frère, dans un mouvement de politeſſe, s'eſt offert à l'eſcorter juſqu'à ſa maiſon. Cette propoſition m'a ſurpriſe, car il n'eſt pas prévenant. Ma mère a reçu l'offre avec

joie, & l'a menacé, dans le même ſentiment, de le tenir priſonnier, lorſqu'il y ſeroit une fois avec elle, parce que mon abſence lui fait craindre de la mélancolie pour long-tems. Quoique je ne ſois pas portée, ma chère, à diminuer le mérite d'une action de bon naturel dans un frère que j'aime tendrement, il me ſeroit difficile ici de ne pas attribuer ſa réſolution à quelque motif d'intérêt ou de commodité pour lui-même. Vous ſavez qu'avant la maladie qui le conduiſit à Spa, il venoit paſſer tous ſes étés avec nous, dans la terre de ma mère, pendant qu'il étoit fort noblement logé dans ſes propres terres. A Londres, il n'a jamais eu qu'un appartement de louage, & je lui en ai ſouvent fait un reproche. Depuis ſon retour, ma mère l'a comme forcé de loger chez elle; mais étant à la fin de ſon terme, elle n'a pu l'y retenir plus long-tems. M. Arnil l'a preſſé, le plus tendrement du monde, d'accepter un logement chez nous, & n'a pas obtenu de réponſe nette. Je ſuis perſuadée qu'il n'a pas d'autre raiſon pour accompagner ma mère. Mais, que je me trompe ou non, je me réjouis beaucoup qu'il ſoit parti avec elle. Il ſervira quelque tems à lui rendre la vie douce; à moins que l'arrivée de miſs Burchill ne le chaſſe.

5 *Avril.*

Le départ & l'éloignement de ma mère m'ont jetée dans un abbattement, qui redouble les com-

plaiſances de M. Arnil, & ſon zèle à me procurer de l'amuſement : mais en vérité, ma chère, je ſuis laſſe de cette continuelle chaîne de plaiſirs bruyans, & tous mes déſirs me rappellent à notre campagne. J'eſpère de m'y revoir dans trois ſemaines, ou dans un mois au plus tard. Ma mère m'a diſpenſée du voyage de Wiltshire pour cette ſaiſon ; elle y craint pour moi de l'incommodité, & peut-être du danger. Elle parle même de revenir dans quelques mois à la ville : mais je la prierai de s'épargner la fatigue d'un ſi long voyage, à moins qu'elle ne ſoit réſolue de paſſer tout l'hiver avec nous.

20 *Avril.*

Ma mère m'écrit que miſs Burchill eſt arrivée chez elle, avec la permiſſion de l'oncle, & qu'elle n'a jamais vu de jeune fille qui ſe conduiſe mieux. Le chevalier prend cette apparition ſi mal, qu'il parle de quitter le terrein. Ma mère ajoûte qu'il garde néanmoins des ménagemens ; mais qu'elle ne le preſſera pas de demeurer.

6 Mai.

Une importante naiſſance, ma Cécile! la veuve a mis au monde une jeune miſs. On raconte, que la petite perſonne a fait ſon entrée dans la vie avec toutes les cérémonies dûes au titre d'une jeune héritière, & que ſa mère lui donne ce nom, en ſe plaignant que ſes droits ſoient conteſtés par

un oncle injuſte. Il faut vous dire à préſent, que par un calcul exact, cet enfant eſt né douze jours plus tard qu'elle n'auroit dû pour ſa légitimité, du moins en datant la poſſibilité qu'elle ſoit de M. Arnil, du jour qu'il tomba dans la maladie dont il eſt mort, & qui le confina cinq jours dans ſon lit. Pendant tout ce tems, ſes domeſtiques ne l'ont pas laiſſé ſeul une minute. Autant de difficultés, qui donnent lieu à diverſes ſpéculations. Nos juriſconſultes prétendent que c'eſt aſſez pour détruire toutes les prétentions de la veuve : mais les médecins, qu'on a conſultés auſſi, ſont d'un ſentiment contraire, & déclarent qu'il y a des exemples d'enfans nés à cette diſtance du tems établi par la nature.

Malheureuſe affaire, qui nous jette dans un procès fort obſcur. Nous ne ſaurions découvrir par qui la veuve eſt ſecrètement conduite ; mais il eſt certain qu'elle a quelqu'un. Tout le monde juge que c'eſt une injuſte & noire prétention ; & la folie de cette femme ne permet preſqu'à perſonne, de croire qu'elle puiſſe venir d'elle-même.

10 *Mai.*

Vous ne ſauriez vous imaginer, ma chère, combien je me crois heureuſe, après un hiver ſi peu tranquille, de me voir rendue à l'objet favori de mon goût, le délicieux calme de la ſolitude. Le château d'Arnil eſt un paradis pour moi.

Miladi Grimſton m'a fait eſſuyer ce matin un trait de ſon caractère, en me parlant de la veuve. Elle m'a dit que cette femme étoit une abandonnée, qui ne ſe contentant pas d'avoir déjà deshonoré ſa famille, vouloit à préſent la réduire à la mendicité; mais que ſi M. Arnil n'en faiſoit pas un exemple, elle ne le reconnoîtroit plus pour ſon parent.

Le doyen, toujours aimable, eſt aujourd'hui pleinement heureux, d'avoir aſſez vécu pour voir ſa fille engagée dans un mariage, dont ils ſont très-contens l'un & l'autre. Je prends une part ſenſible à leur ſatisfaction; & je ne ſuis pas fâchée non plus, pour le repos de la jeune fille, qu'elle ait quitté le canton avec ſon mari.

11 *Mai.*

Madame Vere eſt venue, ſuivant ſa promeſſe, paſſer quelques ſemaines avec moi. Je la trouve réellement aimable; tant d'agrément dans l'humeur, un caractère ſi doux, une complaiſance ſi naturelle dans toutes ſes manières, que je ſuis toujours étonnée de l'obſtination de ſa mère à lui refuſer ſon amitié. Mais l'aînée des deux ſœurs a toujours été la favorite, & j'entends qu'elle reſſemble beaucoup à la mère. Elle eſt la très-pétulante femme d'un mari très-turbulent. Auſſi, malgré leurs titres, car il eſt chevalier baronnet, & mal-

gré leurs immenſes richeſſes ils ne ſont qu'un fort miſérable couple.

Ils ſont venus depuis peu rendre une viſite à miladi ; mais il s'eſt élevé des nuages qui la rendront apparemment la dernière. Il paroît naturellement bruſque & groſſier ; mais il n'eſt pas ſans humanité. Ce ſentiment l'a porté à donner une petite ſomme pour la dot d'une jeune fille, qui lui appartient de loin par le ſang, & qui eſt demeurée orpheline. Elle étoit aimée du fils d'un gros fermier de la dépendance du baronnet, & ſon affection étoit égale pour lui : mais l'amant qui ne pouvoit rien attendre que de ſon père n'oſoit prendre une femme ſans un fond pour s'établir. La jeune perſonne & ſa mère, veuve depuis peu, étoient dans le voiſinage de cet honnête fermier ; & l'amour entre deux jeunes cœurs, étoit né mutuellement par la facilité de ſe voir. Le père lui-même agréoit tellement cette petite voiſine pour ſa belle-fille, que ſa ſeule objection étoit le défaut de bien : mais cet obſtacle étoit invincible pour un homme accoutumé à gagner du pain par une infatigable induſtrie, qui lui faiſoit attacher le plus grand prix à l'argent. Cependant une raiſonnable attention pour le bonheur de ſon fils, lui fit prendre la réſolution de faire quelque choſe en ſa faveur. Il recueillit ſon courage pour ſe préſenter à ſon ſeigneur ; & dans le

ſimple langage de ſon état, il lui dit qu'il venoit plaider en faveur d'une pauvre *demoiſelle*, qu'il lui fit connoître pour ſa parente. J'ai un fils, continua-t-il, qui l'aime paſſionnément; mais je ne puis conſentir à lui laiſſer prendre une fille qui n'a rien. Les grandes richeſſes ne ſont pas ce que je déſire : elle eſt ſage, elle eſt de bon naturel, & nous en ferons une excellente fermière. Si vous aviez la bonté de lui faire quelque avance pour mettre le petit ménage en train, je ſerois content. Sinon, vous ferez perdre à mon fils l'occaſion de ſe marier, car il jure qu'il n'aura jamais d'autre femme; & la pauvre enfant périra d'amour. Ce n'eſt pas l'ambition de m'allier avec vous qui me fait déſirer ce mariage; mais je crois votre petite parente une honnête fille, & capable de rendre mon fils heureux.

Le ſeigneur fut ſi touché de la groſſière honnêteté du fermier, qu'il fit préſent à la jeune fille de cinq cent guinées, pour mettre le petit ménage en train, comme le vieux laboureur s'étoit exprimé. Cette ſomme n'étoit rien pour un homme de la première opulence; & l'action méritoit de vrais éloges : cependant elle déplut extrêmement à ſa femme, ſur-tout parce qu'il s'étoit diſpenſé de la conſulter. Elle ne ſe borna point à faire éclater ſon indignation dans les murs de ſon château; mais elle renouvela la querelle chez ſa

mère, en ſe plaignant que non-ſeulement ſon opinion & ſon avis étoient mépriſés, mais que ſon mari prodiguoit le bien qu'elle lui avoit apporté, pour enrichir un tas de pauvres parens. Miladi Grimſton prit feu. Elle ne put ſupporter que ſa fille eût moins d'empire dans ſon domeſtique qu'elle n'en avoit eu dans le ſien; & le gendre fut traité avec toute l'aigreur du ſujet. Sa réponſe fut conciſe. Ecoutez, madame, vous aviez un mari fort doux, à qui vos hauteurs ont rendu la vie très-dure. Votre fille paroît diſpoſée à ſuivre l'exemple. Mais n'étant pas ſi docile que mon beau-père, je ne lui laiſſerai prendre cet eſſor que le moins qu'il ſera poſſible. Il tourna le dos après cette déclaration, & faiſant amener ſon carroſſe, il y fit monter ſa femme avec très-peu de cérémonie, pour la reconduire à leur château, laiſſant la vieille dame écumer de rage. La diſpute avoit été pouſſée avec ſi peu de précaution, que les domeſtiques l'avoient entendue; & cette avanture fait aujourd'hui la riſée du voiſinage.

J'avoue que je ne ſuis pas fâchée de leur méſintelligence: elle peut tourner à l'avantage de la pauvre madame Vere. Quoique le douaire de ſa mère doive paſſer dans la branche mâle, à qui cette partie du bien eſt ſubſtituée; miladi Grimſton a d'elle même une ſi groſſe fortune, que le

pouvoir ne lui manque pas pour réparer l'injuſtice qu'elle a fait à ſa fille.

20 *Mai.*

M. Arnil embellit à préſent ſes jardins, & prend beaucoup de terrein pour les aggrandir. Je n'en marque pas le moindre mécontentement, quoiqu'il fût à déſirer qu'il ne ſe jetât point dans de nouvelles dépenſes, pour un bien dont la poſſeſſion eſt douteuſe; mais nos avocats ſont ſi fermes, qu'ils l'encouragent à continuer.

La dame de qui ces mémoires ſont venus à l'éditeur, avertit ici par quelques lignes de ſa main, qu'elle paſſe ſur un intervalle de quatre mois, pendant lequel le journal, quoique régulièrement continué, n'offre rien de plus important pour l'hiſtoire de ſon amie que la naiſſance d'une fille : après quoi elle reprend les dates & le récit.

25 *Septembre.*

Quelles délices, chère Cécile, dans les nouvelles ſenſations qui me naiſſent à toute heure! Non, la tendreſſe d'une mère ne peut être aſſez payée, & je me réjouis à préſent plus que jamais d'avoir tant contribué par une ſoumiſſion, qu'autrefois peut-être je n'ai pas crue ſans mérite, au repos d'une chère perſonne à qui j'ai tant d'obligations. Jamais je ne vois ma chère petite fille ſans penſer que telles étoient les tendres émo-

tions, les douces inquiétudes que mon excellente mère a ſenties lorſqu'elle voyoit ſa Sidney dans le même état. Je conclus alors que j'ai droit, pour retour de ma tendreſſe, à tout le reſpect & tout l'amour filial, dont cette petite créature eſt capable. M. Arnil en eſt idolâtre : on n'a jamais vu de nourrice qui l'égale. Miladi Grimſton prétend que tous deux nous prenons le vrai moyen de gâter l'enfant, & nous conſeille de l'éloigner ; mais c'eſt un avis que nous aurons peine à ſuivre.

28 *Septembre.*

Vous ai-je informée, ma chère, que miſs Burchill avoit reçu ordre de ſon oncle, qui étoit alors fort mal, de ſe rendre auprès de lui ? Elle vient d'écrire à ma mère qu'elle a perdu ce cher oncle, & qu'ayant hérité de ſon bien elle eſt réſolue de quitter ſa rante, pour ſe retirer dans quelque honnête famille de Londres où elle prendra ſon logement. Ma mère paroît charmée de ſon deſſein ; mais ce n'eſt pas ſans quelque appréhenſion, qu'une ſi jeune & ſi jolie femme, livrée tout d'un coup à ſa propre conduite, ne ſoit expoſée à pluſieurs dangers. Cependant, elle eſpère que ſes diſpoſitions naturelles & ſon bon eſprit ſuffiront pour l'en préſerver.

Notre avocat nous écrit que les gens d'affaire de la veuve lui propoſent une compoſition. Il

ajoute que plus leurs offres ſont conſidérables, plus elles découvrent évidemment la foibleſſe de leurs eſpérances ; & qu'à la place de M. Arnil, il ne donneroit pas ſix deniers pour un accommodement qui ſembleroit reconnoître la vérité de leurs droits ; d'où il conclut qu'il faut attendre un jugement dans les formes. M. Arnil rit beaucoup de la propoſition, & ſe croit, dit-il, fort obligé à la dame, de l'offre qu'elle lui fait de plus d'une moitié, pendant que ſa fille a droit au total, & que ſans ſon conſentement d'ailleurs la mère ne peut diſpoſer de rien.

Quand ſerons-nous quittes de cette fâcheuſe affaire ! elle nous forcera de retourner à la ville plutôt que nous ne le déſirions : la campagne eſt encore délitieuſe.

A Londres, 1 d'Octobre.

Ainſi notre charmante retraite eſt encore abandonnée, pour le bruit & les embarras de Londres. Mais cet importun procès doit être pouſſé avec chaleur, quoiqu'il y ait un peu de langueur dans les mouvemens de nos adverſaires : nous ne parvenons pas à découvrir le reſſort ſecret qui fait aller la machine ; mais les roues ne me paroiſſent pas ſe mouvoir avec leur promptitude ordinaire. La veuve continue néanmoins de tenir un langage fort haut, & prétend qu'on ſe repentira d'avoir rejeté ſes offres.

3. Octobre.

3 *Octobre.*

Mon frère eſt à Londres : mais il a pris ſoin de ſe procurer un beau logement avant que de nous avoir fait ſa viſite, dans la crainte apparemment de ſe voir preſſé d'en accepter un chez nous. Il eſt déterminé, je le vois, à s'en tenir aux bornes de la ſimple politeſſe. M. Arnil ne peut être que fort mécontent de cette conduite ; mais il eſt trop délicat pour le témoigner.

7 *Octobre.*

Je me ſuis trompée, ma chère, dans l'eſpérance de voir ma mère à la ville cet hiver. Son appartement étoit déjà prêt, & je me faiſois d'avance un délicieux plaiſir de la poſſéder du moins quelques mois ; mais elle m'écrit que ſon vieux rhumatiſme s'eſt renouvelé avec tant de violence, qu'il ne lui permet pas d'entreprendre le voyage. Fâcheux contretems, qui va me rendre l'hiver mortellement ennuyeux. Avec quelle impatience j'attendrai la belle ſaiſon, pour retourner à ma ſolitude! M. Arnil me promet cette ſatisfaction au premier beau tems.

J'apprends de ma mère, que miſs Burchill ne ſe laſſe pas de leur correſpondance. Sa tante eſt venue à Londres pour ſolliciter ſa penſion ; mais elle ne la voit pas : & dans le deſſein où elle eſt, dit-elle, de n'avoir aucun commerce avec une ſi méchante femme, elle veut lui cacher juſqu'à ſa

demeure. Je loue cette fermeté. La moindre liaiſon avec une femme de ce caractère, ſeroit une tache à ſa réputation.

Autre intervalle d'environ neuf mois, pendant lequel il n'arrive rien de plus intéreſſant que la naiſſance d'une ſeconde fille.

1 *Juillet* 1705.

Ne ſuis-je pas riche ? Qu'en penſez-vous, ma chère Cécile ? Deux filles, toutes deux d'une parfaite beauté ; & de l'eſprit ! vous n'en doutez pas. Celle qui m'eſt née vient de recevoir au baptême le très-cher nom de Cécile. Je ſuis à demi fâchée contre M. Arnil, qui ne fait preſque aucune attention à cette jeune étrangère ; toutes ſes affections ſont engagées à l'aînée. En vérité, j'en deviens jalouſe : il eſt avec elle la moitié du tems qu'il paſſe au logis.

Notre adverſaire eſt redevenue fort vive, & redouble ſes efforts qui paroiſſoient rallentis. La ſource de ſes nouvelles eſpérances eſt toujours un myſtère pour nous ; mais elle dit à préſent qu'elle n'accepteroit pas une compoſition, quand elle lui ſeroit offerte. M. Arnil commence à s'alarmer un peu de cette menace, & je m'apperçois qu'elle le rend quelquefois penſif ; non, dit-il, qu'il ait quelque doute du ſuccès ; mais parce qu'il eſt harraſſé des ſoins que cette affaire demande ; ſans compter qu'elle ne peut être jugée au terme pro-

chain, quoiqu'on nous l'eût fait eſpérer, & qu'elle dût l'avoir été au terme d'avril.

3 Juillet.

Je ſuis exceſſivement mortifiée. Il n'y a pas d'apparence que je voie ma mère cet été. Qui m'auroit dit que je puſſe vivre ſi long-tems ſans la voir, je ne l'aurois jamais cru. En effet, Cécile, c'étoit dans l'unique eſpoir de lui faire ma viſite que je m'étois oppoſée à celle qu'elle vouloit nous faire au printems, & dans un état qui ne lui permettoit guères la fatigue d'un voyage. Les raiſons qui nous ont retenus juſqu'aujourd'hui, me cauſent une vive impatience, & j'ai demandé enfin à M. Arnil quand nous partirions pour Wiltshire? Il m'a répondu qu'il appréhendoit beaucoup que ce ne pût être pour cette ſaiſon; que depuis plus de cinq ans il n'a pas approché de ſa terre de Kent, à la réſerve d'un jour ou deux, qu'il y a paſſés en divers tems, & qu'il lui paroît indiſpenſable d'en prendre un peu plus de connoiſſance. Je crois vous avoir marqué que cette terre eſt fort bien bâtie. Elle ſe nomme Southpark; & c'eſt celle que ma mère a choiſie pour mon douaire. Mon mari, dont la préférence a toujours été pour celle d'Arnil, ne l'a guères viſitée. Elle eſt preſque ſans meubles, à l'exception

d'une ou deux chambres, que ſon receveur a meublées pour ſon propre uſage.

Mais ſi je ne m'étois pas fait une règle, ma chère, de ne m'oppoſer jamais aux volontés d'un mari dont je connois ſi parfaitement l'indulgence & la bonté, j'aurois témoigné quelque éloignement pour une propoſition que je ne ſaurois goûter. Elle va nous cauſer beaucoup d'embarras, beaucoup de dépenſe. M. Arnil a déja donné ordre que la maiſon ſoit complettement meublée, & compte, dit-il, que je m'y plairai aſſez pour vouloir y paſſer le reſte de la ſaiſon. Il doit être sûr qu'avec lui & mes deux chères filles, tout endroit du monde ſera délicieux pour moi : mais deux maiſons de campagne me paroiſſent un fardeau peu néceſſaire, & plus qu'il ne convient à notre fortune. Je prie dieu, ma chère, que ce tendre mari n'ait pas, pour cette conduite, quelque forte & prudente raiſon, que ſa bonté lui fait déguiſer ; peut-être craint-il que cette petite maiſon de South-park ne ſoit à la fin notre ſeule poſſeſſion, & veut-il prévenir la fortune en me rendant cette demeure aſſez agréable pour devenir l'objet de mon choix, plutôt qu'une retraite forcée. Si c'eſt ſon motif, que je lui ſuis obligée ! il ne m'en a rien inſinué ; & je ne veux pas le priver du plaiſir qu'il y attache,

en lui faiſant ſoupçonner que je pénètre ſes vues. Si nous perdons le château d'Arnil, & toutes les terres de ſa dépendance, je ne les regretterai que par rapport à lui.

8 *Juillet.*

Nous partons demain, ma chère, pour notre maiſon de Kent. J'ai fait, à ma mère, les meilleures excuſes que j'ai pu, & M. Arnil n'a pas manqué de lui écrire auſſi : mais je ſais qu'elle ſera fort ſurpriſe de ne pas nous voir.

12 *Juillet.*

C'eſt au château de South-park, ma chère, que je reprends la plume pour m'entretenir agréablement avec vous. Nous y ſommes heureuſement arrivés ; M. Arnil, plein de feu, & mes deux enfans dans une ſanté qui ne ſe reſſent pas des fatigues du voyage.

Je ne ſuis pas étonnée que M. Arnil ait toujours eu plus de goût pour l'ancienne demeure de ſa famille que pour celle-ci. Il s'en faut beaucoup que South-park me charme ; mais je me garderai bien de le dire. J'affecte d'admirer tout, & mon approbation s'étend à ce qui me donne le moindre ſujet d'éloge. La maiſon eſt aſſez propre. Comme elle eſt bâtie depuis peu d'années, elle n'a pas eu beſoin de réparations : les meubles ſont ſimples ; mais honnêtes ; & le jardin peut paſſer. Tout le domaine étant affermé, nous ſommes

forcés de reprendre quelques terres de notre fermier, pour nos plus indiſpenſables beſoins. Notre voiſinage eſt agréable & nombreux. A la diſtance d'un mille, nous avons un bourg conſidérable, où toutes les commodités ſont en abondance.

20 *Juillet.*

Je n'ai rien regretté, en m'éloignant du château d'Arnil, que mon aimable madame Vere, qu'il faut perdre l'eſpérance de revoir. On n'a dans la vie, ma chère Cécile, qu'une ſeule amie à qui le cœur eſt ouvert, pour laquelle on n'a pas de réſerve, & dont la perte eſt irréparable; mais je m'apperçois que la perte d'une agréable connoiſſance, dont la compagnie n'eſt néceſſaire que pour animer la ſolitude, & ne ſe fait préférer que par comparaiſon, peut être facilement réparée. C'eſt ce que l'expérience m'apprend. Il ſe trouve par-tout des madame Vere; mais, hélas! il n'eſt qu'une Cécile.

J'ai reçu aujourd'hui la viſite de deux femmes dont je ſuis charmée, quoique je les aie vues toutes deux pour la première fois. L'une eſt miladi V... que vous connoiſſez de nom. Elle eſt venue avec ſon mari. Leur château n'eſt qu'à cinq cens pas de nous, & M. Arnil avoit déjà quelque liaiſon avec milord. L'âge de miladi eſt d'environ quarante ans. C'eſt une de ces figures, qui invitent d'abord à la confiance. Je n'ai jamais

vu l'honnêteté d'ame, la bonté & le bon ſens, plus fortement peints ſur un viſage. Ses premiers diſcours ont été ſi ſimples, ſi libres de toute affectation, ou des petites formalités du cérémonial, que ceux qui font conſiſter la politeſſe dans ces dehors guindés, s'imagineroient qu'elle manque d'éducation. Cependant elle a reçu la ſienne dans une grande cour; mais il ſemble qu'elle faſſe préſider à tout ce qu'elle dit & ce qu'elle fait, le bon naturel & le bon ſens plutôt que la forme. Elle m'a dit qu'étant notre ſi proche voiſine, elle avoit différé ſa viſite plus long-tems peut-être que la bienſéance ne l'exigeoit; mais qu'elle ſe propoſoit de n'être pas confondue dans cette foule de voiſins, qui s'étoient précipités chez moi depuis mon attivée; que le porttait qu'on lui avoit fait de mon caractère, lui faiſoit déſirer une liaiſon intime avec moi, & que je ne devois pas regarder cette viſite comme une cérémonie, mais comme une avance vers cette amitié qu'elle me demandoit la liberté de cultiver.

Ce diſcours étoit accompagné d'un air de franchiſe, qui m'a fait croire le compliment ſincère, quelque flatteur qu'il parût pour moi, & qui m'a même perſuadé que ma vue n'avoit pas diminué l'opinion qu'elle avoit priſe de moi, ſur le témoignage d'autrui. Milord V.... eſt plus vieux

de bien des années, que ſa femme. C'eſt un homme d'une conſtitution robuſte, auſſi ſimple que miladi dans les manières, avec cette différence qu'il pouſſe la franchiſe juſqu'à l'excès; mais de la meilleure humeur du monde.

L'autre dame eſt une veuve. Son nom eſt Goring. Elle vit d'une petite terre qu'elle a dans le voiſinage. Je ne me rappelle pas d'avoir jamais vu de ſi belle femme. Son âge eſt d'environ vingt-ſix ans. Sa taille eſt au-deſſus de la hauteur commune; mais ſi bien priſe, qu'elle lui donne autant de grâce que de majeſté. Si ſon viſage n'eſt pas d'une beauté ſi réguliere, il ne laiſſe pas d'en avoir aſſez pour faire trouver charmante, une femme qui n'auroit pas d'autre avantage. Le tems ne m'a pas encore permis de juger du caractère de ſon eſprit. L'arrivée de miladi a rendu ſa viſite fort courte; elle a pris congé en voyant paroître ſon carroſſe; mais dans un quart d'heure qu'elle a paſſé avec moi, j'ai cru lui reconnoître autant de vivacité & d'enjouement, que j'en aie jamais vu dans aucune femme. Elle m'a preſſée d'aller dîner dès demain dans ce qu'elle nomme ſa chaumière, & je l'ai trouvée trop aimable pour refuſer ſon invitation.

Il y a toute apparence que dans le grand nombre de nouvelles connoiſſances qui ſont venues me complimenter ſur mon arrivée dans ce can-

ton, je ferai choix de ces deux charmantes femmes pour mes amies les plus familières. M. Arnil eſt extrêmement ſatisfait de l'une & de l'autre; mais il donne la préférence à miladi V... qu'il n'avoit jamais vue auparavant, quoiqu'il connût légèrement le mari. Il n'eſt guères moins étranger que moi dans cette province, & j'obſerve qu'il eſt fort joyeux de m'y voir faire des connoiſſances qui peuvent me la rendre agréable.

21 *Juillet.*

Nous nous ſommes rendus aujourd'hui à l'invitation de madame Goring. Sa maiſon, qu'elle nomme une chaumière, n'eſt guère autre choſe au-dehors; mais l'intérieur eſt un vrai palais de Fée. Rien n'approche de la propreté, de l'élégance & du bon goût qui règnent dans toutes les pièces. Les chambres ſont meublées de belles étoffes des Indes; le ſallon, du plus beau ſatin de la Chine que j'aie jamais vu; les cabiners, de ce qu'il y a de plus riche en porcelaine, & de plus galant en découpures. Cette petite terre ſe nomme Ashby. Madame Goring m'a dit que ſon mari l'avoit achetée peu de tems avant ſa mort, & la lui avoit laiſſée; mais que ſa fortune a reçu, depuis, une augmentation conſidérable par la mort d'un de ſes parens.

Le dîner étoit d'une magnificence qui tou-

choit à la profuſion, quoiqu'il n'y eût pas d'autre compagnie que M. Arnil & moi. J'ai dit à la dame, que ſi ſon deſſein étoit de nous traiter chaque fois avec cet appareil, c'étoit me bannir de ſa maiſon. Mais c'eſt le ſeul point qui ne m'ait pas plu dans toute ſa conduite. Je ſuis enchanrée de ſes manières. Il faut être d'une humeur bien difficile, pour ne pas ſe plaire dans un lieu où le déſir d'obliger paroît manifeſtement dans toutes les actions, comme dans toutes les paroles. Madame Goring n'a peut-être pas cette politeſſe fine, qui vient d'une éducation plus relevée; mais elle y ſupplée par la plus agréable humeur, par une vivacité toujours amuſante, & par d'heureuſes ſaillies, qui donnent à ſa converſation une apparence d'eſprit que dans le monde, j'oſe dire, on prend aujourd'hui pour l'eſprit même.

24 Juillet.

J'ai rendu la viſite à miladi V..., & je reviens plus contente encore, que je ne l'étois. M. Arnil étoit avec moi; mais ayant trouvé milord abſent, il a demandé à miladi la permiſſion de viſiter les jardins; de ſorte que j'ai joui d'un long tête-à-tête avec elle. L'admirable femme! c'eſt un jugement ſi fin, une délicateſſe de ſentimens ſi parfaite, une complaiſance ſi peu affectée, que je ne ſuis pas ſurpriſe qu'elle ſoit adorée de ſon

mari. Toutes ſes manières pour moi reſpirent un air de tendreſſe & de bonté maternelle, qui me pénètre d'amour & de reſpect. Après ma Cécile, je crois n'avoir jamais rencontré de femme pour laquelle j'aie pu prendre autant d'eſtime. Elle eſt d'une adreſſe merveilleuſe à manier l'aiguille, & chaque chambre de la maiſon offre quelque ouvrage de ſes doigts, où la beauté du génie éclate avec la fineſſe & l'induſtrie : ce ſont des lits, des fauteuils, des tapiſſeries, & même des payſages en panneau, exécutés avec une habileté admirable & le plus excellent goût. Elle a pouſſé la bonté juſqu'à me dire, que ſi je voulois permettre qu'elle prît ſon ouvrage avec elle, elle viendroit paſſer les jours entiers avec moi.

A préſent, ma chère, je me réjouis beaucoup que M. Arnil ait eu la penſée de nous établir à South-park. Que la connoiſſance d'une telle femme eſt précieuſe pour moi ! peut-être ne l'aurois-je jamais acquiſe ſans les circonſtances que vous ſavez, & qui n'étoient pas d'abord de mon goût. Que dirai je de mon agréable & brillante madame Goring ? Toutes mes liaiſons du château d'Arnil commencent à languir dans ma mémoire ; & pour ne vous rien diſſimuler, je ne me rappelle, avec plaiſir, que madame Vere & mon vieux doyen.

4 *d'Août.*

Madame Goring fait le petit tyran. Elle mur-

mure ſi je ne la vois pas tous les jours ; & mon intime familiarité avec miladi V.... lui cauſe nettement de la jalouſie. Elles ſe connoiſſent ; mais je ne m'apperçois pas qu'il y ait beaucoup de commerce entre elles. Madame Goring prétend que miladi eſt trop laborieuſe pour elle. Avec peu de goût pour ſon aiguille, elle n'aime pas les femmes qui ſont toujours étendues ſur un métier. Auſſi vois-je que cette pétillante voiſine eſt plus paſſionnée pour le jeu que pour le travail. Elle nous engage fort ſouvent, M. Arnil & moi, dans une partie de piquet. Chez elle, il ſeroit difficile de s'en diſpenſer ; mais il m'arrive ſouvent chez moi de prendre un livre lorſqu'elle parle de jeu, & de lui laiſſer faire ſa partie avec M. Arnil. Je les menace même le ſoir de les quitter quelque jour & d'aller me mettre au lit, car elle n'eſt pas raiſonnable pour l'heure ; & comme ſa maiſon n'eſt pas éloignée, & qu'elle entretient un carroſſe, elle s'embarraſſe peu de retourner tard chez elle. Quelle pitié qu'une femme aimable ait cette folle paſſion pour un ſi frivole amuſement ! Je commence à voir que le jeu eſt ſon foible ; quoiqu'au fond elle ne joue qu'une bagatelle, & que l'intérêt ne la mène pas. Mais ſa paſſion peut augmenter, & la conduire plus loin qu'il ne paroît convenir à ſa fortune.

12 *d'Août.*

Je n'ai jamais été plus déconcertée que cet après-

midi, & vous ſerez étonnée d'apprendre que c'eſt par miladi V.... Elle étoit venue paſſer le jour avec moi, après avoir ſu que M. Arnil étoit engagé à dîner dehors.

Nous érions à travailler toutes deux dans notre ſallon. Miladi eſt demeurée quelque tems ſans parler. A la fin, me regardant avec un ſourire de bonté; je penſois, m'a-t-elle dit, ma chère madame Arnil, que je me ſuis flattée autrefois, ſans que vous en ayez peut-être eu connoiſſance, de l'eſpoir de vous être alliée. Ce diſcours m'a jetée dans quelque confuſion, quoique je n'y compriſſe rien. C'eût été, madame, ai je répondu, beaucoup d'honneur & d'avantage pour moi; mais j'ignore comment ce bonheur auroit pu m'arriver. Elle a continué de ſourire, paroiſſant comme incertaine de ce qu'elle devoit ajouter. Vous pardonnerez ma curioſité, a-t-elle repris; mais ſi vous ne la trouvez pas indiſcrète, je vous demande, ma chère, s'il n'eſt pas vrai que M. Arnil a penſé perdre le bonheur dont il jouit?

La rougeur m'eſt montée au viſage; mais je n'en ai pas été moins prompte à répondre. Il eſt vrai, madame, qu'avant que je connuſſe M. Arnil, il s'étoit fait pour moi d'autres propoſitions de mariage. Je ſuis fâchée d'en avoir parlé, a répliqué miladi, en obſervant ma confuſion; mais comme cette affaire n'a pas été tout-à-fait étrangère pour

moi pendant qu'elle s'eſt traitée, & que M. Falkland eſt de mes parens, j'eſpère que vous me pardonnerez ma queſtion. J'ai, je vous l'avoue, une curioſité que vous pouvez ſeule ſatisfaire; & ſi je ne vous connoiſſois pas autant de candeur que de modération, je n'oſerois la pouſſer plus loin.

Vous ſaurez, a-t-elle continué, que milord étoit à Londres dans le tems que M. Falkland fut introduit chez vous. Ils ſont intimes amis. M. Falkland ne fit pas ſcrupule de lui découvrir ſa paſſion & le prochain eſpoir qu'il avoit alors de la voir couronnée du ſuccès. Il lui fit en même-tems un portrait de vous, que depuis j'ai trouvé fort reſſemblant. Milord ne fut pas plutôt revenu ici, où nos affaires le rappelèrent immédiatement après la confidence de M. Falkland, qu'il m'informa du ſecret, & nous allions le féliciter de ſon bonheur, lorſqu'une lettre de lui nous priva de cette ſatisfaction. Cette lettre ne contenoit que ſix lignes d'un ſtyle déſeſpéré. Il avoit perdu toute eſpérance; on tournoit en crime capital une malheureuſe indiſcrétion; il étoit banni de la préſence d'une femme qu'il adoroit, & comptant pour rien le monde & la vie, il diſoit adieu, peut-être pour jamais, à l'Angleterre. Il partit.

Nous avons reçu de ſes nouvelles en différens tems; mais loin de nous éclaircir la cauſe de ſon déſeſpoir, il ne nous en a jamais dit un mot. Je

n'ai pas quitté cette province depuis. Milord a fait pluſieurs voyages à Londres ; mais il n'a rien découvert qui puiſſe jeter le moindre jour ſur cette myſtérieuſe aventure. Ce qu'il a ſu de quelques amis, à qui le traité n'avoit pas été caché, c'eſt qu'il étoit rompu ſans qu'on sût pourquoi. Cependant les conjectures ne s'endormoient pas : les uns rejetoient le blâme ſur M. Falkland, & d'autres ſur vous. Aujourd'hui, ma chère, ſi vous jugez ma curioſité déplacée, ou s'il y avoit dans le renverſement des eſpérances de mon couſin, quelque motif que vous ne jugiez pas à propos de révéler, pardonnez mes inſtances & n'y penſez plus ; mais prenons ce livre, & liſons-en quelques pages.

Quoique miladi m'ouvrît cette voie pour éluder la queſtion, mon deſſein n'étoit pas d'en uſer. Mais je n'ai pas cru devoir lui révéler le fond de l'affaire, parce que je ne ſuis pas maîtreſſe du ſecret de miſs Burchill, quelque liberté que j'aie de découvrir le mien. J'ai fait une réponſe vague : M. Falkland pouvoit prétendre, ſans doute, à mille partis fort ſupérieurs à moi ; mais une objection ſurvenue avoit été d'un grand poids pour ma famille. On avoit inſtruit ma mère d'une aventure galante qu'il avoit eue récemment avec une perſonne de quelque naiſſance ; & ce récit avoit fait tant d'impreſſion ſur elle, qu'elle avoit perdu l'idée d'unir ſa fille avec un homme qui n'avoit

pas plus d'empire ſur ſes paſſions. C'étoit l'unique raiſon de ſon dégoût pour un gentilhomme au-deſſus d'ailleurs de tous les reproches.

Ma joie eſt extrême, a dit miladi V.... en ſouriant, que l'accuſation ne ſoit pas plus grave. Je ſuis sûre que M. Falkland n'eſt pas capable d'une baſſeſſe. Quelques folies de jeuneſſe, je ne l'en crois pas exempt; quoique je fuſſe prête à répondre qu'il s'eſt moins oublié que la plupart des jeunes gens de ſon âge. Cependant il ne me reſte pas le moindre doute que miladi Bidulphe n'ait été guidée par la prudence. Elle ne pouvoit apporter trop de précautions pour diſpoſer d'une fille telle que vous, & quel que puiſſe être le chagrin de M. Falkland, je me perſuade qu'il ne manque rien à votre bonheur.

En finiſſant, miladi me regardoit d'un air curieux, quoique tendre. J'ai ſaiſi l'occaſion de m'étendre ſur le mérite de M. Arnil; & je l'ai aſſurée que mon bonheur étoit tel que mon cœur pouvoit le déſirer, ou que je pouvois l'attendre du plus digne des maris. Je m'en réjouis beaucoup, m'a-t'elle dit avec quelque vivacité dans la voix: & prenant ma main; mais ne vous figurez pas, ma chère, a-t'elle ajouté, que j'aie fait naître cette converſation dans la ſeule vue de ſatisfaire une curioſité que vous condamnez peut-être, quoique vous ayez eu la complaiſance de

vous

vous y prêter. Une raiſon bien plus forte.... Eh! quelle raiſon, chère madame ? ai-je interrompu avec un treſſaillement de crainte, dont la cauſe m'étoit inconnue. Ne ſoyez pas alarmée, m'a-t'elle dit avec un nouveau ſourire ; il n'y a rien d'effrayant : une grand'tante de M. Falkland, morte depuis peu, lui laiſſe une ſucceſſion conſidérable, & les loix l'obligent d'en venir prendre poſſeſſion ; ſans quoi je ne ſais quand nous l'aurions revu dans cette île. Milord a reçu, depuis quelques jours, une lettre de lui. Il écrivoit de Turin, où ſe trouve actuellement notre fils aîné, qui eſt dans le cours de ſes voyages, & s'étant chargé de quelques letttes, ou d'autres commiſſions pour nous, il promet de nous voir à ſon arrivée, & de paſſer avec nous quelques ſemaines. Comme nous l'attendons chaque jour, il m'eſt venu à l'eſprit de vous en informer ; pour vous épargner la ſurpriſe où vous pourriez être, en le rencontrant quelque jour chez moi ſans vous y être attendue.

J'ai remercié miladi de ſon obligeante attention, quoique j'y aie trouvé quelque choſe de mortifiant pour moi, & je lui ai dit que ſans chercher à renouveler l'ancienne connoiſſance avec M. Falkland, je ne voyois aucune raiſon de l'éviter. Elle eſt d'une pénétration fort vive : Sans doute, madame, que vous n'en avez pas ;

mais vous pourriez, néanmoins, être ſurpriſe de le rencontrer. Elle a changé auſſi-tôt de diſcours; mais elle m'a rendue heureuſe tout le jour, par ce fond inépuiſable de bon ſens & de lumières qu'elle poſſède.

M. Arnil eſt rentré fort tard. Il ſe plaint d'être tombé dans une ſociété d'hommes, qui aiment beaucoup le vin; mais je le connois ſi naturellement ſobre, que l'exemple aura peu de pouvoir ſur lui; & ſi je ſuis fâchée qu'il ait fait cette liaiſon, c'eſt parce qu'il trouvera peu de plaiſir avec des buveurs. Cependant un honnête homme eſt quelquefois obligé, en province, de ſe prêter un peu à ce goût, pour éviter le reproche d'être ſingulier.

22 Septembre.

Surpriſe, ma chère, c'eſt ce que je n'ai pas été; parce que je m'y attendois; mais j'avoue que je n'ai pu me défendre d'un peu de confuſion, en voyant aujourd'hui M. Falkland. J'étois invitée, avec mon mari, à dîner chez milord V.... Ce ſeigneur & ſon hôte, qui étoient à ſe promener lorſque nous ſommes arrivés au château, ſont rentrés au moment qu'on alloit ſe mettre à table.

La compagnie étoit fort nombreuſe, & M. Falkland n'a pas été préſenté: ainſi, d'une & d'autre part, il n'y a pas eu la moindre occaſion de con-

trainte ou d'embarras. Je me ſuis bientôt remiſe du petit trouble que ſon apparition m'avoit cauſée; & je ſuis bien sûre que perſonne n'a pu s'en appercevoir, car on eſt venu dire auſſi-tôt qu'on avoit ſervi, & tout le monde eſt paſſé dans la ſalle à manger ſans beaucoup d'ordre. Le grand nombre des convives n'étant pas favorable à la converſation, il ne s'eſt rien dit de remarquable pendant le dîner. Miladi V.... eſt ſortie immédiatement après le deſſert, & toutes les femmes l'ont ſuivie. Il ne m'a pas été difficile d'obſerver, pendant qu'on étoit à table, que ſes pénétrans regards ſe tournoient ſouvent ſur M. Falkland; mais je n'ai pas cru devoir faire tomber mes obſervations ſur lui. Comme nous étions à prendre le café, quatre de nos hommes ſe dérobant à leur compagnie, ſont venus à nous; c'étoit M. Arnil, M. Falkland, & deux autres. Milord aime à boire; & je ſuppoſe que de ces quatre meſſieurs, il n'y en a pas un à qui cet amuſement plaiſe beaucoup. Miladi V.... & moi, nous étions aſſiſes ſur un canapé. J'ai dit à M. Arnil de s'approcher, & je l'ai placé entre elle & moi. M. Falkland s'eſt avancé auſſi-tôt, mais s'eſt arrêté reſpectueuſement à quelque diſtance; & me ſaluant pour la première fois, il s'eſt informé de la ſanté de ma mère & de mon frère. Il avoit manqué le chevalier à Londres, a-t'il ajouté; mais il

avoit ſu de leurs amis communs, qu'il étoit dans ſes terres de Wiltshire. Après quelques diſcours de même nature, il a reçu ſon café, & s'eſt retiré vers une fenêtre. M. Arnil m'a demandé à l'oreille ſi je connoiſſois M. Falkland; j'ai répondu froidement, que je l'avois autrefois beaucoup vu. Juſqu'au ſoir, il ne s'eſt paſſé rien de plus, de M. Falkland à moi. Il eſt retourné à ſa compagnie dans une ſalle voiſine, & je ne l'ai pas revu.

Croyez-moi, chère Cécile; & je puis vous l'aſſurer avec ma plus parfaite ſincérité: votre amie peut voir à préſent M. Falkland avec auſſi peu de danger que tout autre homme de ſa connoiſſance. Le tems, joint à mes efforts, doit avoir entièrement ſoumis une inclination que vous avez toujours vue reſtrainte par des motifs de prudence, & ſubordonnée à mon devoir. J'ai d'ailleurs, pour ma défenſe, un bouclier qui me rend invulnérable; j'entends ma parfaite affection pour mon mari. Un tel ſentiment me met à couvert des craintes & des alarmes les plus éloignées. Cependant, ma chère, je ne puis dire que je ſois réellement ſatisfaite de ce renouvellement de liaiſon avec M. Falkland.

Je me flatte, & j'ai toutes les raiſons du monde de ſuppoſer, que je n'ai pas à préſent plus d'empire ſur ſon cœur, que lui ſur le mien: il eſt natu-

rel de croire qu'un homme de ſon âge & de ſon eſprit n'eſt pas aſſez foible, pour avoir nourri pendant plus de deux ans une paſſion ſans eſpérance, ſur-tout n'en ayant pas vu l'objet une ſeule fois depuis ce tems, & d'autres femmes ont ſans doute engagé ſon attention dans l'intervalle. J'ai donc raiſon, ma Cécile, d'être abſolument ſans crainte, de ſa part comme de la mienne. Cependant il me reſte de l'inquiétude au fond de l'ame. J'ai une malheureuſe délicateſſe, qui s'alarme des plus ſimples bagatelles, & qui a toujours été pour moi une vraie ſource de peine ; c'eſt aſſez pour empoiſonner ma vie, de penſer que je vais être à préſent dans l'inévitable néceſſité de voir & d'entendre quelquefois un homme qui n'a pu douter autrefois qu'il ne me fût pas indifférent.

L'ignorance où M. Arnil a toujours été de cette ancienne liaiſon, rend le mal encore pire. Dans le tems que j'avois tant de répugnance à l'en informer, je me flattois de ne revoir jamais M. Falkland, ou du moins de n'être jamais obligée de vivre familièrement avec lui : mais que je regrette enfin de n'avoir pas ſuivi l'avis de ma mère, & nettoyé mon cœur au premier moment! O Cécile! quand le moindre défaut de candeur, un défaut que j'ai pris pour diſcrétion, eſt puni par des remords, que doivent ſentir ceux dont la vie entière eſt un tiſſu de diſſimulations? Si M. Arnil avoit ſu mes

premiers engagemens, j'aurois le cœur plus tranquille ; & je pourrois converſer avec ce nouveau-venu, ſans autre difficulté qu'avec un ami commun. Il ſeroit à ſouhaiter pour moi, que M. Arnil eût la curioſité de me demander quelque éclairciſſement ſur mes liaiſons avec lui, il me donneroit l'occaſion de m'expliquer : mais ſa queſtion, chez miladi, s'eſt faite indifféremment. Il a paru ſatisfait de ma réponſe, & ne m'en a pas parlé depuis.

Vous ririez de moi, ma chère, ſi je vous aſſure que je n'ai pas le courage d'y revenir la première. M. Falkland paſſe pour un homme d'un rare mérite, & je me figure qu'il y auroit un air de vanité à dire que j'ai refuſé ſa main. D'ailleurs cette confidence aménerait une ſuite d'explications, & l'hiſtoire de la pauvre miſs Burchill viendroit à la fin ; car, ſur les ſujets de cette nature, un mari ſeroit révolté du moindre déguiſement, & je doute même ſi quelques-unes des circonſtances, qui me regardent en particulier dans cette hiſtoire, ne déplairoient pas au mien. En un mot, je ſuis dans un trouble extrême, & je ne ſais ce que je dois déſirer : mais le mieux, peut-être, eſt d'attendre les événemens, & de me repoſer ſur l'intégrité de mon propre cœur.

26 d'Août.

O ! ma chère, je tremble qu'une langue indiſ-

crère n'ait insinué quelque chose à M. Arnil de ma première avenrure. Il peut me reprocher de la dissimulation dans le silence que j'ai gardé avec lui, sur-tout depuis que M. Falkland est dans notre voisinage. Je le crois d'un narurel trop ouvert, pour nourrir des soupçons qui me soient injurieux; cependant il n'est pas impossible que cette affaire, avec ses bizarres circonstances, ne laisse quelque fâcheuse impression dans son esprir. Que n'ai-je prévenu les officieuses langues? Il a tant de nouvelles connoissances, il est si souvent hors de chez lui, que l'histoire peut être parvenue à ses oreilles. Ciel! ne permerrez pas qu'elle jetre dans son cœur des inquiétudes sans fondement. Je voudrois que ce M. Falkland fût à mille lieues d'ici. Faut-il vous le dire, ma Cécile? depuis quelques jours, je crois mon mari changé; il paroît plus froid.... Peut-être est-ce une imagination : cependant, ma chère, il y a du changement; ses regards sont moins affectueux, sa voix, quand il me parle, n'a plus la même rendresse... C'est peut-être son ton naturel; un homme n'est pas toujours amoureux. Oh! je meurs de la seule pensée que M. Arnil enrretienne quelque doute de ma véritable affection pour lui. Je ne voudrois pas vivre dans cette incertirude, pour tous les trésors du monde. J'aimerois mieux qu'il me traitât rudement : si je dé-

couvrois que ce fût ſon humeur, j'en ſerois fort affligée, mais je m'y conformerois pariemment.

30 *d'Août.*

Ce qui faiſoit la terreur de ma penſée n'eſt que trop certain. M. Arnil, ah! chère amie, M. Arnil n'eſt plus le même. La froideur, l'indifférence, ont enfin ſuccédé à l'amour, à la complaiſance, aux attenrions les plus paſſionnées. Quelle révolution! mais la cauſe, ma chère Cécile, eſt un ſecrer qui demeure caché dans ſon cœur. Ce ne ſauroit être un récit, un ſimple diſcours, qui l'affecte ainſi. Hé bien, quand il autoit ſu que M. Falkland m'a beaucoup aimée, que M. Falkland a dû m'épouſer : où ſeroit le mal? Ne peut-il me faire cette queſtion lui-même? Que je ſuis impatiente de lui voir le cœur rranquille! cependanr, après un ſi long ſilence, je ne puis lui en parler la première. Il pourroit s'imaginer que c'eſt un remord. Un remord de quoi? Graces au ciel, je ne ſais rien à me reprocher.

1 *Septembre.*

Tous les doutes ſont levés; tout eſt au plus grand jour pour moi. La cauſe, la fatale cauſe du changement de M. Arnil, eſt pleinement dévoilée. Ce malheureux jour m'a découverr le ſecret; une horrible complication de noirceurs.

M. Arnil eſt ſorti ce matin à cheval. Il m'a dit

qu'il alloit dîner chez un de ſes amis, à quelques milles de nous, & qu'il ne reviendroit pas de bonne heure.

A peine étoit-il parti, qu'une dame de ma connoiſſance m'eſt venue voir, pour me propoſer d'aller ce ſoir avec elle à la comédie. Il faut vous dire que nous avons eu depuis quelque tems dans le voiſinage, une troupe de comédiens, & que c'étoit à leur dernière repréſentation qu'elle me prioit de l'accompagner. J'y ai conſenti, pour leur faire gagner quelque choſe; car vous ſavez que j'admire peu les ſpectacles de province, & que j'y vais rarement.

Cette dame & ſon mari ſont venus me prendre à l'heure dont j'étois convenue, & je me ſuis miſe en chemin avec eux dans leur carroſſe. L'édifice que les comédiens avoient rendu propre à leur entrepriſe étoit une vaſte chambre, qui ſervoit autrefois d'école publique, & qui pouvoit contenir, à l'aide de quelques loges & d'une galerie, environ trois cens perſonnes. Les pièces du jour avoient été demandées par quelques-unes des principales dames du voiſinage, qui s'étoient donné beaucoup de mouvement pour raſſembler tous les honnêtes gens du canton; de ſorte que l'aſſemblée étoit auſſi nombreuſe qu'elle pouvoit l'être, & que ce n'a pas été ſans peine que nous avons pénétré juſqu'aux places retenues pour nous. Le premier objet qui

s'étoit offert à mes yeux, en deſcendant à la porte; avoit été M. Falkland, qui ne faiſoit qu'arriver auſſi, dans un des carroſſes de Milord V....; mais il s'étoit contenté de me ſaluer, ſans faire aucun mouvement pour s'approcher de moi.

Les trois premiers actes ſe ſont paſſés fort tranquillement, & l'on alloit baiſſer le rideau à la fin du quatrième pour quelques préparations théâtrales, lorſqu'un bruit terrible de pluſieurs voix, qui crioient au feu, nous a cruellement alarmés. On a ſu qu'en travaillant à cette ſalle ruſtique, les charpentiers avoient laiſſé un tas de copeaux deſſous le théâtre, dans un endroit ſombre que les comédiens avoient converti en chambre pour leurs changemens d'habits, & qu'un petit garçon de la troupe s'étoit aviſé de placer ſur les copeaux une chandelle allumée, qui les avoit mis auſſi-tôt en feu. La flamme s'étoit communiquée auſſi facilement à quelques vieilles planches qui formoient cette chambre; & dans un inſtant le feu s'étoit répandu par-tout. Quelqu'un, l'entendant pétiller, avoit ouvert bruſquement la porte, dont la flamme étoit ſortie avec tant de violence, qu'au même moment elle s'étoit attachée aux décorations du théâtre, & juſqu'au rideau, qui venoit d'être baiſſé.

La terreur & la conſternation des comédiens, qui perdoient tout ce qu'ils poſſédoient au monde,

ne ſauroit être repréſentée; leurs femmes, perçant le ciel de leurs cris, ont ſauté du théâtre dans le parterre, chaſſées par la fumée & les flammes, qui ne leur permettoient pas de prendre une autre voie pour ſortir, quoique le derrière du théâtre eût une porte.

La confuſion n'étoit pas moindre dans l'aſſemblée; une grande partie de la ſalle n'étant que de bois, tout le monde s'attendoit à la voir bien-tôt réduite en cendres.

L'horreur & le déſeſpoir de ma ſituation m'ont d'abord ôté la force de me remuer. Ma vie étoit dans le plus preſſant péril; car j'avois déjà ſenti l'atteinte du feu, avant que de pouvoir ſortir de ma place; & comment gagner la porte, au milieu de la foule qui ſe précipitoit pour ſortir? Ma compagne étoit dans le même effroi; mais la compagnie & les ſoins de ſon mari lui donnoient un courage que je n'avois pas. Il l'a priſe entre ſes bras, pour la faire monter ſur les bancs; & ſe ſervant d'une main pour l'y ſoutenir, il m'a tendu l'autre, dont je me ſuis aidée le mieux que j'ai pu: mais dans ma précipitation & ma terreur, le pied m'a gliſſé, & je ſuis tombée entre deux bancs, d'où je ne me ſuis tirée qu'avec une entorſe. Quelques-uns de ceux qui cherchoient à fuir, ſe ſont élancés entre ma compagnie & moi. Une exceſſive douleur au pied, jointe à mon effroi, m'a fait perdre

connoiſſance. M. Falkland m'a trouvée dans cet état ; & m'a ſans doute ſauvée dans ſes bras, car ma compagne étoit trop inquiète de ſa propre sûreté, pour ſouffrir que ſon mari s'arrêtât à me donner la moindre aſſiſtance. Il s'eſt contenté de prier ceux qui étoient autour de nous, de ne me pas laiſſer périr.

L'air m'a fait bientôt reprendre mes eſprits ; je me ſuis trouvée aſſiſe ſur quelques planches, à peu de diſtance de la ſalle, ſoutenue par M. Falkland & par deux ou trois perſonnes, dont il avoit demandé pour moi le ſecours. Malgré tout ce que je lui devois de reconnoiſſance pour m'avoir ſauvé la vie, j'étois dans une ſi grande agitation, que je ne l'ai pas remercié comme je l'aurois dû. Il m'a dit qu'étant monté aux couliſſes pour y parler à quelqu'un, il s'y étoit trouvé lorſque le théâtre avoit pris feu ; qu'il avoit couru, pour donner tout le ſecours qu'il pouvoit, aux dames de l'aſſemblée ; remarquez, ma chère, qu'il ne m'a pas diſtinguée en particulier ; & qu'il arrivoit au moment de cette malheureuſe chûte qui m'a fait évanouir, & lorſque les perſonnes, avec qui j'étois, appeloient à mon ſecours, mais fuyoient en même tems de toutes leurs forces.

Je commençois à me trouver mieux ; la préſence de M. Falkland me peſoit : j'aurois ſouhaité qu'il fût bien loin. Je l'ai ſupplié de retourner à la ſalle,

pour voir ſi tout le monde étoit échappé aux flammes, & je lui ai nommé pluſieurs femmes de mes amies, pour leſquelles j'étois encore alarmée. Les honnêtes gens qui étoient autour de moi pouvoient, ai-je dit, me conduire à la plus proche maiſon, qui n'étoit qu'à cinq cens pas; & là je pourrois attendre mon carroſſe, qui devoit me venir prendre après le ſpectacle. M. Falkland demandoit en grâce la permiſſion de me conduire lui-même à cette maiſon; mais je m'y ſuis abſolument oppoſée, & je ſuis demeurée entre les mains de deux femmes & d'un homme, que le bruit du feu avoit attirés.

Avec leur ſecours, je ſuis parvenue, en clochant & ſouffrant beaucoup du pièd, à la maiſon que j'avois devant les yeux. C'étoit une hôtellerie : toutes les chambres d'en-bas étoient pleines; & l'hôteſſe, fort obligeamment, m'a fait monter dans ſa propre chambre. J'ai demandé un grand verre d'eau, qu'elle m'a fait donner ſur le champ; & je l'ai priée d'envoyer quelqu'un à ma maiſon, qui n'étoit éloignée que d'un mille, pour faire venir promptement mon carroſſe.

Pendant que cette femme exécutoit mes inſtructions, je m'étois jetée ſur une chaiſe, qui touchoit à la cloiſon. Une ſonnette s'eſt fait entendre; & l'on eſt monté auſſi-tôt à ma chambre, pour me demander ſi c'étoit moi qui ſonnois. Non, ai-je

dit. Le garçon a couru dans la chambre voiſine ; & j'ai entendu la voix d'un homme, que j'ai reconnu pour M. Arnil, qui demandoit ſi ſes gens étoient retrouvés ? Sur la réponſe qu'ils n'avoient pas encore paru, il a redoublé l'ordre de les chercher. Le garçon étant ſorti, je n'ai pas conſidéré ſi M. Arnil étoit ſeul ou non, & je me ſuis efforcée de me lever pour l'aller joindre auſſi-tôt : mais, pendant que j'étois obligée de me traîner, à l'aide de la cloiſon, une tendre exclamation de M. Arnil m'a rendue fort attentive : mon très-cher amour, a-t'il dit, vous n'êtes pas encore revenue de votre frayeur. La réponſe m'a fait entendre la voix d'une femme & quelques tendres expreſſions, ſans que j'aie pû diſtinguer ſi c'étoit une de mes connoiſſances : mais je ſuis bientôt ſortie du doute, lorſque la dame a repris d'une voix plus haute : ſavez-vous que votre femme étoit au ſpectacle ? M. Arnil a répondu ; non, aſſurément : j'eſpère du moins qu'elle ne m'aura pas vu. Madame Goring, car je n'ai pas eu de peine à la reconnoître, a répliqué qu'elle l'eſpéroit auſſi ; ſans quoi vraiſemblablement, a-t-elle ajouté, elle vous attendroit chez vous au retour. Quoique la première crainte de M. Arnil ait été que je ne l'euſſe apperçu, il n'avoit pas perdu toute humanité, juſqu'à s'embarraſſer peu ſi j'étois enſévelie dans les flammes : je ſuis étonné de ne l'avoir pas vue, a-t-il dit ; je

ſouhaite qu'elle ſoit heureuſement échappée. Votre inquiétude eſt vive pour elle, a répliqué madame Goring, d'un ton de reproche : il y avoit-là quelqu'un qui n'en avoit peut-être pas moins que vous, pour ſa conſervation.... J'ai compris que l'entretien alloit devenir extrêmement critique pour moi ; mais l'hôteſſe, qui eſt entrée alors dans ma chambre pour me demander ſi je n'avois beſoin de rien, ne m'a pas permis d'en entendre davantage.

Je n'en avois que trop entendu, pour me convaincre que ma préſence ne pouvoit leur être agréable. J'ai pris la réſolution, non-ſeulement de ne les pas interrompre, mais, s'il eſt poſſible, de ne jamais faire connoître à M. Arnil que j'aie fait une découverte ſi fatale à mon repos, & ſi déſavantageuſe pour lui. L'exprès de l'hôteſſe avoit rencontré mon carroſſe en chemin, & me l'amenoit. On eſt venu m'avertir qu'il étoit à la porte. C'eſt avec une extrême difficulté que je ſuis deſcendue, en m'appuyant ſur l'hôteſſe.

Qu'ai-je trouvé à la porte ? M. Falkland, qui parloit aux domeſtiques de la maiſon. Il avoit jugé, ſans doute, que je cherchois à me dégager de lui après le ſervice qu'il m'avoit rendu ; & quoiqu'apparemment il n'eût pas exécuté ma commiſſion, qui n'avoit été qu'un prétexte, en effet, pour l'éloigner ; je ne puis croire que ſon deſſein

fût de me revoir malgré moi : il venoit probablement demander ſi mon carroſſe étoit arrivé, & comment je me trouvois, après le terrible état où il m'avoit laiſſée, aſſiſe en plein air, à l'entrée d'une nuit aſſez froide, avec une douleur très-vive, & deux ou trois inconnus autour de moi : c'étoit une attention dont l'humanité ſeule, indépendamment de la politeſſe, ſembloit lui faire un devoir. Il m'a dit que le feu étoit éteint, & qu'il n'y étoit péri perſonne ; qu'il ſe réjouiſſoit de me voir en état de partir, & qu'il ne s'étoit arrêté à l'hôtellerie que pour s'informer ſi j'étois quitte de ma douleur & de mon effroi. Je n'ai pu lui refuſer mes remercîmens, ni l'offre de ſa main pour monter dans mon carroſſe : je levois douloureuſement le pied, lorſque M. Arnil s'eſt montré à la porte ; il étoit ſeul : j'ai conclu qu'ayant entendu le bruit de ma voiture, il ſuppoſoit que c'étoit celle de madame Goring, & qu'il étoit deſcendu pour s'aſſurer qu'elle étoit prête à les recevoir.

Un flambeau, que mon laquais tenoit à la main, nous a découverts auſſi-tôt l'un à l'autre : j'ai facilement diſtingué ſur ſon viſage un mélange de ſurpriſe & de mécontentement. Il m'a demandé, d'un ton aſſez bruſque, comment j'étois venue dans ce lieu ? Je l'ai ſatisfait en peu de mots. La froide civilité d'une grave révérence eſt tout

ce

ce qui s'eſt paſſé entre lui & M. Falkland, qui, me laiſſant entre les mains de mon mari, m'a ſouhaité le bon ſoir, & s'eſt jeté dans un carroſſe qui l'attendoit à deux pas.

Quoique le diſcours, dont je n'avois entendu qu'une partie, m'eût aſſez appris que le deſſein de M. Arnil n'étoit pas de revenir avec moi, je n'ai pu me diſpenſer, aſſiſe comme je l'étois déjà dans la voiture, de lui demander ſes intentions. Il m'a répondu qu'il étoit engagé à ſouper en compagnie dans cette même hôtellerie, & qu'il y avoit beaucoup d'apparence qu'il retourneroit fort tard à South-Park. Il ne diſoit rien que je ne ſuſſe déjà; & ſans le troubler par d'autres queſtions, je me ſuis fait conduire au logis.

Malgré l'amertume de mes ſentimens & le tumulte de mes eſprits, j'ai commencé, en rentrant, par jeter ſur le papier les étranges incidens de cette ſoirée. Ma plume s'appeſantir à préſent, & mes doigts tremblans ſe refuſent à leur office! Je ceſſe d'écrire pour m'abandonner, s'il eſt poſſible, un peu plus tranquillement à mes réflexions. Mon cœur s'abîme en moi-même. Oh! que ne ſuis-je reſtée dans mon ignorance!

Eſt-il donc vrai, chère amie, que M. Arnil, un homme de bien, qui m'a recherchée par amour, & qui depuis ces deux ans a paru le plus complai-

ſant & le plus tendre mari ; lui à qui je n'ai jamais fait l'ombre d'une offenſe, ait pu ſe laiſſer... Quoi dirai-je ? Je n'oſe le dire, je n'oſe y penſer, & cent circonſtances qui reviennent à ma mémoire me convainquent néanmoins que je ſuis à préſent la plus malheureuſe de toutes les femmes. J'étois aveugle, ma chère, ſans quoi je m'en ſerois apperçue plutôt. Je me rappelle quelques traits qui doivent me perſuader que leur intrigue n'a pas commencé à South-Park. Un jour miladi V.... me demanda ſi j'avois connu madame Goring à Londres ? Non, lui dis-je. Milord, qui étoit préſent, ſe mit à rire, & me dit avec ſa liberté ordinaire ; je jurerois bien que votre mari l'a connue avant vous, car je l'ai vu plus d'une fois lui donner la main à Londres, en ſortant de la promenade & des ſpectacles. Jamais, ma Cécile, je n'ai fait la moindre queſtion là-deſſus à M. Arnil. La remarque de milord ne fit pas d'impreſſion ſur moi, & ſortit bientôt de mes idées.

Il eſt une heure de nuit : j'entends ſonner à la porte du château. C'eſt M. Arnil. Tout le corps me tremble ; & je me ſens comme ſi je le craignois. Cependant, quelle raiſon de craindre ? Je ne l'ai pas offenſé.

2 Septembre.

M. Arnil eſt demeuré fort long-tems dans ſon

cabinet, après être rentré cette nuit, pour me donner le rems de me mettre au lit avant que d'entrer dans mon appartement. Pas un ſeul mot entre nous. Je n'ai pas fermé les yeux de toute la nuit. S'il a mieux dormi, c'eſt ce que je ne puis dire. Ce matin, en ſe levant, il m'a demandé comment je me portois. Avec beaucoup de douleur; ai-je répondu. J'avois la cheville du pied prodigieuſement enflée, & toute noire de mon accident, car j'ai négligé le mal cette nuit. Il m'a dit que je ferois mieux de faire venir un chirurgien, & ſans ajouter un mot, il eſt ſorti de la chambre. Que cet air de dureté me paroît nouveau, chère amie! Vous ſavez que je n'y ſuis pas accoutumée. M. Arnil met donc la cruauté par-deſſus. Mais à la bonne heure. Loin de mes lèvres les reproches & les plaintes. Je ne les ferai qu'à vous, mon ſecond moi-même; à vous, pour qui je ſuis engagée, par une promeſſe ſolemnelle, à n'avoir rien de ſecret, & dans le ſein de qui les plus intimes ſentimens de mon ame repoſent auſſi ſûrement que dans le mien.

J'ai pris, à la fin, quelque empire ſur moi-même, & je ſuis déterminée dans ma conduite. Il ne peut me reſter le moindre doute ſur l'infidélité de M. Arnil; mais je ne veux pas aggraver mes propres peines, ni juſtifier la conduite de mon mari aux yeux d'un monde vicieux, en attirant le

moindre blâme ſur la mienne. Les douleurs muettes de l'innocence outragée ſont un tourment bien plus vif pour une ame noble, que tout ce qu'elle peut craindre de la téméraire langue des hommes.

Mais ce n'eſt pas tout; je dois m'efforcer, autant qu'il eſt en mon pouvoir, de mettre M. Arnil à couvert de la cenſure. Plaiſe au ciel que ſa propre imprudence ne rende pas tous mes efforts inutiles! Je ſuis réſolue de ne pas rompre ma liaiſon avec madame Goring. Pendant que nous continuerons de nous voir, avec les apparences d'une intime amitié, je ſuis ſûre qu'on remarquera moins les fréquentes viſites qu'elle reçoit de M. Arnil.

Quel triomphe pour mon Frère, s'il apprenoit que M. Arnil a fait divorce avec la vertu! Quel étonnement, quelle affliction pour ma pauvre mère! mais je n'épargnerai rien pour éluder la malignité de mon étoile. Ma mère n'aura pas ſujet de s'affliger, ni mon frère de ſe réjouir. Je veux que le ſecret meure avec moi dans mon ſein; & j'attendrai mon remède avec patience de la main du tems.

Madame Goring m'a fait demander l'état de ma ſanté.

Elle n'oſe paroître elle-même, quoiqu'elle ignore ma découverte.

Ma chère miladi V.... s'eſt empreſſée de me ve-

nir voir, immédiatement après ſon déjeûner. Elle a ſu mon aventure de M. Falkland, & ſa tendreſſe m'a conſolée. Deux heures qu'elle a paſſées au chevet de mon lit m'ont ſoulagé le corps & l'eſprit : mais à préſent qu'elle m'a quittée, il faut revenir au ſujet qui me déchire le cœur. M. Arnil eſt le plus artificieux de tous les hommes. Je crois ſon attachement d'autant plus dangereux, que c'eſt, de ma connoiſſance, le premier qu'il ait eu de cette nature, & jamais femme ne fût plus formée pour plaire & tromper, que celle qui le tient dans ſes chaînes. Dans les mains de qui ſuis-je tombée ? Madame Goring doit être informée de mon hiſtoire ; & ſi j'en juge par quelques mots ſortis de ſa bouche, de quelles noires images n'aura-t-elle pas infecté l'eſprit de M. Arnil ? Elle ne ſauroit avoir d'inimitié pour M. Falkland : mais il eſt certain qu'elle me hait, moi ; car elle m'a fait une injure.

Il eſt midi : depuis le matin je n'ai pas vu M. Arnil ; à peine s'eſt-il donné le tems de s'habiller pour ſortir. Bon Dieu ! eſt-ce donc la vie que je ſuis condamnée à mener ?

Une nouvelle ſcène d'affliction vient, ma chère, de s'ouvrir pour moi. Mon ſort touche ſûrement à quelque criſe. M. Arnil ſort à ce moment de ma chambre. Quelle converſation nous avons eue !

Lorſqu'il eſt entré, il s'eſt promené d'abord pendant quelques minutes ſans ouvrir la bouche. A la fin s'arrêtant, & fixant les yeux ſur moi; depuis quand, m'a-t-il demandé, avez-vous connu M. Falkland? J'ai répondu que ma connoiſſance avoit commencé quelques mois avant mon mariage. On m'a dit qu'il étoit autrefois votre amant... J'en conviens: il y eut même un traité de mariage conclu entre nous. S'il s'étoit exécuté, madame, peut-être auriez-vous été plus heureuſe. Je n'ai pas cette penſée, M. Arnil, & vous n'avez aucune raiſon de le ſuppoſer; j'eus un grand ſujet d'objection contre M. Falkland, & je me ſoumis parfaitement à ma mère, lorſqu'elle m'eut défendu de le voir. Je ne vous demande pas, madame, quelle étoit cette objection; mais je ſuppoſe que ſi je vous fais la même prière, vous l'accomplirez auſſi ſans répugnance. Avec la plus grande joie, monſieur: vous ne ſouhaiteriez jamais rien que je ne ſois prête à faire. Permettez-moi ſeulement, M. Arnil, de vous demander quelle partie de ma conduite a pu vous faire juger cette défenſe néceſſaire? Je ne vous dis pas, a-t-il répondu, que votre vertu me ſoit ſuſpecte; mais votre promeſſe ſur ce point eſt importante, madame, pour mon repos & pour votre propre honneur: le mariage d'une femme n'éteint pas toujours les eſpérances d'un homme ami du plaiſir. Ainſi vous me

promettez de ne le plus voir. Je vous le promets, monſieur : je renoncerai au commerce de miladi V.... dont l'amitié m'eſt ſi précieuſe ; je ne mettrai plus le pied chez elle pendant que M. Falkland y ſera ; & de toutes les perſonnes que je vois, je n'en ſais pas d'autres avec leſquelles il ſoit lié.

Ma fierté ne m'a pas permis de demander à M. Arnil de qui lui venoient ces informations : je ne le ſavois déjà que trop ; & craignant qu'il ne s'abaiſſât juſqu'au menſonge pour me déguiſer la vérité, je n'ai pas pouſſé plus loin les queſtions. Il a paru ſatisfait de ma promeſſe, & m'a quittée auſſi promptement que ſi ſa viſite n'avoit pas eu d'autre but.

8 *Septembre.*

Que de pénibles quart-d'heures je ſuis obligée de ſoutenir ! Madame Goring m'eſt venue voir, d'un air auſſi gai, auſſi libre que jamais. Elle a feint de plaindre l'accident qui m'eſt arrivé, avec des témoignages ſi vifs d'intérêt, de tendreſſe & d'inquiétude, que cette duplicité me révolte plus, s'il eſt poſſible, que l'autre partie de ſa conduite. Elle m'a dit qu'elle étoit auſſi à la comédie, mais qu'elle étoit échappée fort heureuſement, ſans le moindre mal. Je lui ai répondu que j'étois ſurpriſe de ne l'avoir pas vue dans la ſalle. Ah ! j'étois, a-t-elle répliqué, dans un petit coin où per-

ſonne ne pouvoit me voir. J'avois refuſé la compagnie de quelques dames, & cette raiſon me fit choiſir l'endroit le plus obſcur de la galerie, où j'étois fort ſerrée avec ma femme-de-chambre.

Audacieuſe femme ! N'eſt-il pas étrange que M. Arnil ait la foibleſſe d'entrer dans ſes abſurdes caprices, juſqu'à s'expoſer avec elle en pleine aſſemblée ? car il y étoit ſans doute : ou peut-être n'y eſt-il allé que pour la prendre après le ſpectacle, & s'y eſt-il trouvé aſſez-tôt pour la ſauver du péril. N'importe lequel des deux.

9 Septembre.

Je ſuis née, ma chère, pour faire le ſacrifice de mon repos à celui des autres. Ma vie eſt devenue miſérable, & je n'y vois de remède que la patience.

Mon mari paſſe les jours entiers hors de la maiſon. La nuit, mon indiſpoſition eſt un prétexte pour nous ſéparer. Ainſi les occaſions de nous voir & de nous parler ſont très-rares. Quelle affreuſe perſpective eſt la mienne ! O ! Cécile, puiſſiez-vous ne jamais connoître par expérience combien il eſt amer pour une honnête-femme de perdre le cœur de ſon mari.

Miladi V..., le meilleur des naturels, eſt conſtamment avec moi. Comme je ſuis beaucoup mieux de mon accident, elle me preſſe d'aller chez elle ; & je me vois obligée de chercher des

excuſes. Ma peine eſt extrême, ſur la conduite que je vais être forcée de tenir avec elle; cependant je n'oſe faire connoître mes motifs. Une jalouſie ſans cauſe eſt toujours une ſource de ridicule; &, de quelque manière que le ciel diſpoſe de moi, M. Arnil n'y doit pas être expoſé.

12 *Septembre.*

Je ſuis laſſe d'inventer des prétextes & des excuſes, pour me diſpenſer de répondre aux invitations de miladi V... Il eſt vrai que ſes inſtances ont ceſſé, & qu'elle n'en continue pas ſes viſites avec moins d'affection. Je crains qu'elle n'ait deviné mon embarras; quoique juſqu'à préſent elle ne m'en ait rien témoigné: mais l'interruption même de ſes prières, joint à la bonté qu'elle a de ne me pas demander la raiſon d'une conduite, qui ne bleſſe pas moins la civilité que l'amitié, me perſuade qu'elle ſoupçonne la cauſe de ma contrainte. Je ſuis parfaitement rétablie, & je ne laiſſe pas de me confiner dans ma maiſon, pour lui donner le moins d'ombrage qu'il m'eſt poſſible: mais cette contrainte ne peut durer plus long-tems; madame Goring me perſécute pour la voir chez elle, & mon obſtination à la refuſer peut faire naître des défenſes, qu'il eſt important pour moi d'éloigner. J'ai promis de lui faire ma première viſite.

27 *Septembre.*

Ne l'ai-je pas dit, ma Cécile, que mon ſort n'étoit pas loin de ſa criſe. Où me conduiront les malheurs qui ſont ſuſpendus ſur ma tête ? Apprenez les circonſtances de cette affreuſe journée.

M. Arnil eſt ſorti ce matin à l'ordinaire, & m'a dit qu'il ne reviendroit pas avant la nuit. Il m'a demandé en même tems, avec cette indifférence dont tous ces diſcours ſont accompagnés, ce que je devenois aujourd'hui ? Je lui ai dit que je n'avois aucun deſſein de ſortir, & que je m'amuſerois d'une lecture ou de mon travail. C'étoit réellement mon intention ; mais à peine avoit-il quitté la maiſon, qu'il m'eſt venu un laquais de madame Goring, pour ſavoir des nouvelles de ma ſanté ; & me dire que ſa maîtreſſe n'étoit pas trop bien, qu'elle ſe ſentoit fort abbattue, ſans quoi elle viendroit paſſer le jour avec moi ; mais qu'elle me prioit inſtamment d'aller dîner avec elle. Comme j'avois dit à M. Arnil que mon deſſein étoit de demeurer au logis, rien n'étoit plus éloigné de mon goût que cette invitation : mais vous avouerai-je ma foibleſſe ? J'ai ſoupçonné qu'il ſe propoſoit de paſſer le jour avec madame Goring, d'autant plus que la queſtion avec laquelle il m'avoit quittée me ſembloit venir de la crainte que je ne penſaſſe à faire une viſite à cette femme, & pouvoir n'être qu'une

précaution pour n'être pas ſurpris ou troublé chez elle. Je n'y avois pas été depuis que je ſuis en état de quitter ma chambre; il pouvoit naturellement ſuppoſer que je lui rendrois les civilités que j'avois reçues d'elle pendant mon indiſpoſition. Remplie comme je l'étois de cette idée, ſon meſſage m'a fait un plaiſir ſecret, parce qu'il ſervoit à me convaincre qu'elle n'attendoit pas mon mari, ſur-tout dans l'habitude où elle eſt de me retenir fort tard chaque fois que je dîne chez elle. Qu'il faut peu de choſe pour conſoler un cœur affligé, ou pour augmenter le poids de ſes peines! Je ne vous déguiſe rien, ma chère; j'ai trouvé une ſorte de douceur à penſer que de tout le jour M. Arnil ne verroit pas ma rivale... Ma rivale! terme humiliant pour moi; c'eſt un nom dont elle n'eſt pas digne; diſons ſa maîtreſſe. En un mot, j'ai pris la réſolution d'y aller : elle m'avoit fait dire d'ailleurs qu'elle étoit indiſpoſée, & j'étois ſûre que ma complaiſance ſeroit agréable à mon mari.

Je me ſuis rendue chez elle un peu avant l'heure du dîner, qui eſt beaucoup plus tard que dans toute autre maiſon. Je l'ai trouvée habillée avec les apparences d'une parfaite ſanté; elle a paru fort ſurpriſe de me voir; ce qui m'a fait juger qu'elle avoit compté ſur mon refus, & que mon arrivée la déconcertoit : cependant je m'étonnois qu'elle n'y eût pas été préparée par ma réponſe. Ces idées, qui

me ſont venues tout d'un coup à l'eſprit, ne m'ont pas laiſſé douter qu'elle n'attendît M. Arnil. Je lui ai dit que ſi j'avois cru la trouver en ſi bonne ſanté, ſon invitation ne m'auroit pas amenée chez elle, parce que j'étois déterminée à ne pas ſortir de tout le jour; mais que la nouvelle de ſon indiſpoſition avoit eu le pouvoir de me faire changer de penſée. Elle a répondu que ſûrement ſon laquais s'étoit mépris, & que c'étoit pour demain qu'elle avoit déſiré le plaiſir de m'avoir à dîner; qu'aujourd'hui elle étoit abſolument engagée pour le ſoir: mais qu'elle ſe réjouiſſoit néanmoins de me voir, parce qu'elle ne vouloit ſortir qu'à ſix ou ſept heures. J'étois fort mortifiée: c'eſt ſans doute, ai-je répliqué, votre laquais ou le mien qui s'eſt trompé; car on m'a dit poſitivement que vous m'attendriez aujourd'hui; & d'ailleurs, vous m'avez fait dire que votre ſanté n'étoit pas bonne. Cette fin a paru l'embarraſſer: j'étois très-mal ce matin, m'a-t-elle dit; & quoiqu'engagée pour ce ſoir, j'étois ſur le point d'envoyer mon excuſe: mais je me ſuis ſentie un peu mieux, & j'ai changé auſſitôt de penſée.

Le dîner ayant été immédiatement ſervi, je me ſuis aſſiſe, mais avec une répugnance qui ne m'a pas laiſſé d'appétit. Je voulois prendre congé en ſortant de table: madame Goring m'a retenue malgré moi, & m'a dit que ſi je la quittois, elle

le prendroit en mauvaiſe part. Elle a fait venir des cartes; je me ſuis rendue, & nous avons commencé un piquet.

J'ai joué ſans goût, ſans attention, & ſouhaitant à chaque minute la fin de notre partie. J'ai voulu pluſieurs fois la rompre, en diſant à madame Goring que je me reprochois de retarder ſon départ; mais elle n'a voulu rien entendre. Nous étions fort avancées, & je bruſquois tous mes coups lorſque la porte de la chambre s'eſt ouverte, & j'ai vu, qui? M. Falkland, s'avançant vers nous! Si le plus horrible objet de la nature avoit paru devant moi, il m'auroit moins révoltée dans cet inſtant. Les cartes me ſont tombées des mains. Dire que je ſuis devenue pâle, tremblante, & que j'étois prête à m'évanouir, ſeroit une trop foible peinture de l'effet que ce ſpectre a produit ſur moi. J'étois immobile, preſque morte. Madame Goring affectant beaucoup d'alarme, a couru chercher des gouttes, & m'en a fait avaler quelques-unes dans un verre d'eau. J'ai fait un effort pour me lever de ma chaiſe; & ſous prétexte que j'avois beſoin de prendre un peu l'air, je me ſuis traînée juſqu'à la porte de la cour. J'étois réſolue de m'en retourner droit à South-Park; mais un tremblement univerſel me rendoit incapable de marcher, & je me ſuis aſſiſe ſous le porche pour reprendre un peu de

force. La réflexion que M. Falkland avoit été témoin du déſordre où ſa préſence m'avoit jetée, n'augmentoit pas peu l'horreur & la confuſion de mes penſées. Quelles que fuſſent les ſiennes, il ne m'avoit pas parlé; & je n'avois pu remarquer comment il s'étoit conduit : je n'étois pas demeurée deux minutes dans la chambre après qu'il y étoit entré. Vous croirez que dans cette ſituation, ma misère ne pouvoit recevoir de ſurcroît : mais le dernier coup reſtoit à porter.

Madame Goring s'étoit arrêtée dans la chambre, l'eſpace d'une minute, pour dire quelques mots à M. Falkland, pendant que j'étois ſortie; mais elle m'a ſuivie auſſi-tôt, & me donnant les plus tendres noms, elle m'exhortoit à prendre courage, lorſqu'un bruit de chevaux s'étant fait entendre, j'ai vu deſcendre auſſi-tôt M. Arnil à la porte. C'eſt alors que je me ſuis crue perdue. J'ai penſé d'abord que c'étoit un complot de madame Goring contre mon innocence; mais je n'avois pas l'eſprit aſſez libre, pour imaginer comment elle avoit été capable de la conduite. Mon ame entière n'étoit qu'un cahos : je n'ai pu répondre à M. Arnil, lorſqu'il m'a parlé; il s'eſt bientôt apperçu du trouble où j'étois, & m'en a demandé la cauſe. Madame Goring s'eſt hâtée de dire pour moi, qu'au moment où je me diſpoſois à retourner au logis, je m'étois trouvée fort mal. Je devois ſor-

tir, a-t'elle ajouté, & j'avois ordonné mon carroſſe vers ce tems : je m'imagine que les chevaux ſont mis ; ils peuvent mener madame Arnil à South-Park : & s'adreſſant à moi; juſqu'à ce qu'ils ſoient venus, ma chère, vous ſeriez mieux dans la chambre.

Je ſuis à préſent en état de marcher, ai-je dit, & je ne veux arrêter perſonne. Mon mari a proteſté que je ne m'en irois pas à pied ; & madame Goring ordonnant qu'on fît avancer le carroſſe, a dit, que puiſqu'elle étoit prête à ſortir, elle me raméneroit elle-même au logis. M. Arnil a répondu que c'étoit le meilleur parti, & qu'il ſuivroit auſſi-tôt lui-même. Au même moment le carroſſe a paru, & je me préparois à monter, lorſque madame Goring s'eſt écriée : bon dieu ! j'oublioís : il ne ſeroit pas civil de laiſſer un honnête homme, ſans lui faire un mot d'excuſe. M. Arnil a demandé précipitamment, qui donc ? M. Falkland, a répliqué madame Goring, qui s'eſt aviſé de me faire une viſite cet après-midi. Elle eſt rentrée promptement dans la maiſon, pour revenir auſſi-tôt avec M. Falkland, qui faiſant une révérence négligée à M. Arnil, & profonde à moi, s'eſt éloigné ſur le champ. Madame Goring eſt montée dans ſon carroſſe avec moi, en donnant ordre au cocher de pren-

dre le chemin de South-Park, & laiſſant M. Arnil ſans mouvement à ſa porte.

Dans le court chemin que nous avons fait enſemble, j'ai gardé le plus profond ſilence, à la réſerve de quelques monoſyllabes, en réponſe aux fréquentes queſtions de madame Goring ſur l'état de ma ſanté. Elle m'a miſe à ma porte, & m'a ſouhaité le bon ſoir ſans deſcendre.

Lorſque je me ſuis vue ſeule, j'ai commencé à conſidérer les ſuites de cette fatale rencontre de l'après-midi, une rencontre qui, toute éloignée qu'elle avoit été de mon attente, ne pouvoit avoir été ménagée que pour me faire donner dans quelque piége. J'ai raſſemblé toutes les circonſtances, & je me ſuis efforcée de pénétrer l'odieux myſtère. Il eſt évident pour moi que M. Arnil étoit attendu ce ſoir par madame Goring. Elle ne m'a fait inviter que pour me trahir. La prétendue mépriſe étoit un artifice, dans la ſeule vue d'en impoſer à M. Arnil, & de lui faire croire qu'elle ne m'attendoit pas. Il ne pouvoit raiſonnablement s'imaginer qu'elle m'eût fait dire de prendre un après-midi qu'il devoit paſſer avec elle, & la ruſe étoit ſi bien conduite, qu'il n'étoit pas aiſé de la découvrir : elle m'avoit fait prier par un meſſage de bouche, quoique ſes invitations ſe fiſſent ordinairement par écrit ; elle m'avoit

m'avoit dit qu'elle étoit engagée pour le ſoir, & n'avoit pas laiſſé de me retenir plus long-tems que je ne le déſirois. La première de ces deux circonſtances devoit faire juger à mon mari que j'étois venue ſans être invitée, & qu'elle brûloit de ſe défaire de moi; l'autre ſervoit mieux encore à ſes vues, car il eſt de la dernière clarté que le fond du plan étoit que M. Arnil trouvât M. Falkland avec moi. Toutes ces ſuppoſitions ſont fondées ſur une longue ſuite de raiſonnemens.

Mais la partie inexplicable du myſtère, eſt comment elle a trouvé le moyen d'engager M. Falkland, avec lequel je ne lui ſavois aucune liaiſon, à lui faire ſa viſite dans une conjoncture ſi critique. Il faut qu'elle ait eu l'aſſiſtance de quelque mauvais eſprit. Elle n'ignoroit pas, ſans doute, que j'avois promis de ne le plus voir. Il ſe peut qu'elle ait eu l'art de perſuader à M. Arnil, que la violation de cette promeſſe étoit concertée. Affreuſe penſée! Mais j'eſpère, avec le ſecours du ciel, que je ſaurai me juſtifier de cette cruelle imputation: ſi ma ruine n'eſt pas jurée dans le cœur de mon mari, la force de la vérité s'y fera jour.

Peut-être M. Falkland eſt-il un admirateur ſecret de madame Goring; & M. Arnil ſeroit alors dupe de ſa perfidie, comme je ſuis la victime de ſa malice & de ſon libertinage. C'eſt de

toutes parts une étrange énigme ; mais je ne puis demeurer long-tems dans cette cruelle incertitude ; M. Arnil pourra découvrir la trahiſon lui-même, par les efforts qu'elle fait pour me ruiner dans ſon eſtime.

J'attends : je ſuis dans la ſituation d'un malheureux criminel, qui doit paroître devant ſon juge. Je ſouhaiterois que M. Arnil fût revenu, & je redoute néanmoins de le voir.

13 *Septembre.*

Il n'eſt plus queſtion d'eſpérances & de craintes. La meſure de mes afflictons eſt remplie.

Je me mis au lit hier au ſoir ; mais je n'ai pu dormir un inſtant. Les heures ſe ſont paſſées dans une agonie qui ne peut être déctite ; je crois, ma Cécile, que le ſilence & l'obſcurité étendent & fortifient les douleurs.

Je ſavois que dans les préventions de M. Arnil, j'aurois de la peine à me juſtifier, & qu'il ne me ſeroit pas aiſé de lui perſuader que le haſard, ou la malignité beaucoup plus terrible de mon artificieuſe ennemie, eût été la ſeule cauſe de l'incident dont il a paru ſi vivement offenſé. Cependant j'étois dans la réſolution de faire parler mon innocence, & je m'y étois préparée pendant la plus grande partie de la nuit. Vers le jour, la fatigue & la douleur ont eu la force de m'aſſoupir ; mais je n'ai pas joui long-tems de ce faux repos.

Quelque bruit, qui s'eſt fait dans la maiſon, m'a bruſquement reveillée. J'ai vu qu'il étoit grand jour; j'ai jeté l'œil ſur ma montre, & j'ai trouvé qu'il étoit plus de ſept heures, j'ai ſonné : Betty eſt entrée dans ma chambre. Je lui ai demandé ſi ſon maître avoit paru. Cette fille m'a regardée d'un air interdit; il eſt parti à cheval, madame, depuis environ deux heures; après avoir fait mettre à ſon laquais quelque linge & d'autres proviſions dans un petit porte-manteau. Je crois qu'il n'a pas deſſein de revenir aujourd'hui, car il m'a chargée de vous donner cette lettre.

J'ai ouvert la lettre d'une main tremblante, & j'y ai lu ma ſentence dans ces termes :

« Vous m'avez manqué de foi, en voyant » l'homme que je vous avois défendu de voir, » & que vous m'aviez ſolemnellement promis » d'évirer. C'eſt avoir trahi ma confiance, ſur un » point qui ne me permet plus de compter ſur » votre prudence ou votre fidéliré. Quels que » puiſſent être vos deſſeins, il ſera moins dés- » honorant pour moi que vous les exécuriez ſous » un autre toit que celui de votre mari. Ainſi je » vous donne huit jours pour chetcher une nou- » velle demeure. Deux cœurs diviſés ne doivent » pas habirer dans une même maiſon. Nos en- » fans demeureront avec moi ; & le revenu de » votre douaire, tel qu'il eſt teglé par le conttat,

» vous ſera payé fidellement pour votre entre-
» rien. Je m'éloigne, pour éviter de fâcheuſes
» explications, & je ne reparoîtrai qu'après avoir
» ſu que vous vous êtes éloignée vous-même.
» Epargnez-nous à tous deux l'entrepriſe d'une
» apologie qui ne feroit qu'aggraver le reſſenti-
» ment d'un mari déjà trop injurié. »

Je fais un effort, ma chère, pour étouffer les cris de mon cœur, & vous laiſſer le tems de lire cette choquante lettre.

O Cécile ! quel ſort eſt celui de ta déplorable amie ! Me voir négligée, abandonnée, mépriſée par un mari que j'aime, encore ſerois-je capable de le ſupporter. Mais être auſſi ſoupçonnée, accuſée ! être en même-tems un miſérable objet de mépris & d'emportement jaloux ! ah ! ceux qui croient la jalouſie impoſſible ſans amour, ne connoiſſent rien au cœur humain. J'ai la fatale preuve du contraire. Mon mari ne m'aime plus, & doute néanmoins de mon honneur. Cruel, vil, déteſtable ſoupçon ! O femme infernale ! mon malheur eſt ton ouvrage ; comme une furie perſécutrice, tu preſſes ma ruine après l'avoir commencée.

Que faire, ma chère ? où fuir ? Je ne puis faire un plus long ſéjour ici ; ma préſence bannit mon mari de ſa maiſon. Si je me retire chez ma mère dans des circonſtances de cette nature, je vais la faire mourir de chagrin. Cependant elle ne doit

pas les ignorer. Je ne dois pas attendre non plus qu'on me chaſſe de ma propre chambre. Cette penſée n'eſt pas ſupportable. Je veux partir à l'inſtant, n'importe pour aller où.

13 *Septembre.*

Que le ciel me conſerve du moins l'uſage des ſens ! j'ai paſſé deux jours & deux nuits je ne puis dire comment; en ſilence & ſans nourriture, dit Betty; mais je me crois un peu rétablie. Je vais écrire à ma mère, & la ſupplier d'ouvrir les bras pour recevoir ſa miſérable fille. Je ſuis aſſez calme, & je ſais ce que j'ai à dire.

J'avois fait partir ma lettre, toute mal conçue qu'elle eſt, & trempée aſſurément de mes larmes, lorſqu'il m'en eſt arrivé une par la poſte. J'ai reconnu à l'adreſſe la chère main de ma mère, & je l'ai baiſée avant que de l'ouvrir. Voyez, ma chère Cécile, dans quels termes la meilleure des mères écrit à ſa malheureuſe fille, qu'elle croit adorée de ſon mari, & partagée de toutes les félicités domeſtiques.

» Je m'apperçois, ma chère Sidney, que l'âge
» & l'infirmité me gagnent. Ma dernière maladie
» m'a fort abbattue, & me laiſſe un avertiſſe-
» ment de ce que j'ai à craindre de ſa première
» viſite. Vos ſoins domeſtiques ſont tellement

» augmentés, que je ne puis attendre, ni déſirer
» que vous entrepreniez le voyage de Wiltshire
» pour me faire une courte viſite. Cependant, ma
» chère, comme vous êtes la conſolation de mon
» âge, je ne puis, dans l'état douteux de ma ſan-
» té, ſupporter l'éloignement où je ſuis de vous.
» Je veux profiter d'un reſte de force, que dieu
» me laiſſe dans ſa bonté, & faire un effort pour
» me rendre à Londres. Vous m'avez écrit que
» vous n'êtes pas fort au large à South-Parck. Je
» ne veux pas vous être incommode, & je me
» contenterai d'attendre votre retour à la ville,
» dans votre maiſon de la rue S. James. Que cet
» avis, néanmoins, ne vous faſſe pas hâter votre
» départ. Je ne ſuis pas menacée d'un preſſant
» danger, ma chère, & je penſe ſeulement à ſaiſir
» un intervalle de ſanté, pour me rapprocher de
» vous. Si le ciel me prolonge la vie, quelle ſatis-
» faction n'aurai-je point, de paſſer l'hiver pro-
» chain avec les délices de mon cœur, ſon cher
» Arnil, & mes aimables petites filles, dont la
» vûe ſera une fête pour mes yeux. Alors ſi dieu
» m'appeloit à lui, j'aurois la conſolation d'avoir
» mes enfans autour de moi, pour fermer mes
» yeux; & je quitterois le monde ſans regret,
» après y avoir aſſez vécu pour voir ma Sidney
» heureuſe dans les bras d'un honnête homme,
» qui lui tiendra lieu des parens qu'elle n'aura

» plus, & qui réunit, pour elle, tous ces tendres
» nœuds que la nature doit rompre un jour.

» Mes prières ne ceſſent pas de ſolliciter le
» ciel pour votre proſpérité, & celle de M.
» Arnil mon cher fils. Votre frère ne m'a pas quit-
» tée, & m'a priée de le rappeler à votre amitié.
» Il ſe propoſe de paſſer ici la plus grande partie
» de l'hiver.

» Comme j'eſpère arriver à Londres vers la fin
» de la ſemaine, adreſſez moi vos lettres dans
« votre propre maiſon. Je ſuis, mon très-cher
» amour, votre très-affectionnée mère, &c.

Cette lecture me fend le cœur. O Cécile! que va devenir ma tendre & reſpectable mère, lorſqu'elle ne trouvera dans ſa fille, dans la conſolation de ſon âge & dans les délices de ſon cœur, qu'une pauvre abandonnée, perdue dans le cœur de ſon mari, chaſſée de ſa maiſon, mépriſée, accablée de ſes infortunes! Mes enfans... il faut les laiſſer auſſi derrière moi! Juſtice du ciel, de quelles calamités te plaît-il d'affliger tes créatures! larmes, larmes, vous pouvez couler ſans fin!

Elles me ſoulagent. Je veux tâcher à préſent de fortifier mon ame contre deux événemens, dont l'approche me paroît auſſi terrible que celle de l'exécution pour les malheureux coupables, ma ſéparation de mes enfans, & mon entrevue avec ma mère. La lettre que je venois d'écrire ne devant

pas la trouver dans ſa province, j'écrirai à Londres, pour la diſpoſer à recevoir la miſérable que ſon imagination lui repréſente ſi heureuſe.

Miladi V....! je l'entends monter. Il m'eſt impoſſible de lui cacher mon affliction, ni ma honte.

Miladi me quitte : elle me laiſſe dans l'étonnement, & dans une nouvelle horreur. Madame Goring ! pour qui prenez-vous cette madame Goring ? Elle eſt tante de miſs Burchill, cette même tante, à qui ſa nièce eſt en droit de reprocher ſa ruine. En vérité, cette femme eſt envoyée comme un fléau dans le monde.

J'ai peine à raſſembler mes idées, pour vous rendre avec un peu de méthode la converſation que je viens d'avoir avec miladi. Elle m'a trouvé des traces de pleurs ſur les deux joues. Le torrent a repris ſon cours à ſa vue. Je n'ai pu lui en déguiſer la cauſe ; j'ai mis la lettre de M. Arnil entre ſes mains, car je n'étois pas capable de lui dire ce qu'elle contenoit.

C'eſt l'ouvrage de madame Goring, m'a-t-elle dit : déteſtable créature ! comment peut-elle avoir aveuglé votre crédule mari, juſqu'à le précipiter dans ces horribles excès ? Je l'ignore, ai-je répondu ; mais je me flatte que miladi V... me croit innocente. Innocente ! s'eſt-elle écriée : chère fem-

me, vos ſouffrances me font preſque tourner l'eſprit. Savez-vous que madame Goring eſt en intrigue réglée avec votre mari ? Je l'appréhende beaucoup, ai-je répliqué : mais je me figure qu'elle eſt ignorée du public. Pauvre enfant ! a repris miladi V... Son attachement pour elle n'eſt pas un ſecret, depuis le premier moment qu'elle s'eſt établie dans notre canton ; quoiqu'apparemment vous ayez été la dernière qui l'ait ſoupçonné. J'ai ſouvent tremblé pour les conſéquences ; mais je ne me ſerois jamais imaginé qu'elles fuſſent venues à ce point. J'ai toujours jugé fort mal de cette femme ; & je n'ai jamais eu qu'un dehors de civilité pour elle du vivant de ſon mari, par conſidération pour une charmante fille qui demeuroit alors avec elle : mais depuis que miſs Burchill l'a quittée, j'ai preſque rompu toute liaiſon avec madame Goring, quoique mon mari, qui connoiſſoit anciennement le ſien, me ſollicite de la recevoir civilement.

Le nom de Burchill avoit fait ſur moi preſque l'effet du tonnerre. Je ſuis demeurée muette. L'énigme étoit dévoilée. Avec quelle ardeur cette vile femme avoit marché dans la carrière de l'iniquité ! Miladi, toute remplie des idées de mon malheur, n'a remarqué ni ma confuſion ni mon ſilence. Quelle eſt votre réſolution, ma chère madame Arnil ? m'a-t-elle dit. Croyez-vous que par l'entre-

miſe des honnêtes gens, il ſoit impoſſible de déſabuſer votre malheureux mari ? Car je le crois bien plus malheureux que vous, qui êtes ſoutenue par le témoignage de votre innocence. Ah ! madame, ai-je répondu, c'eſt une vaine eſpérance. Madame Goring a frappé le coup. Si M. Arnil étoit abandonné à ſon propre cœur, peut-être rentreroit-il en lui-même ; mais cette femme, que je puis nommer ſon mauvais génie & le mien, aura ſoin d'entretenir ſes ſoupçons. Elle poſſéde ſon cœur entier, & mon éloignement eſt devenu néceſſaire à la tranquillité de l'un & de l'autre. Ma réſolution eſt priſe : je quitte cette maiſon, & j'abandonne ma vengeance à la juſtice du ciel.

Ma maiſon eſt à vous, m'a dit miladi, les larmes aux yeux ; mais je ne crois pas qu'elle vous convienne pendant que nous y aurons M. Falkland. Ce récit le mettra hors de lui-même.

J'ai conjuré miladi V.... de ne pas l'en informer. Ma ſéparation de M. Arnil ne ſauroit être long-tems un ſecret, ai-je dit ; mais la cauſe peut demeurer inconnue. Miladi m'a dit que M. Falkland étoit parti ce matin, pour aller voir mon frère en Wiltshire, ſur une lettre qu'il en reçut hier, par laquelle mon frère lui marquoit le départ de ma mère, & lui propoſoit d'aller paſſer huit jours avec lui ; que M. Falkland devoit enſuite retourner chez elle pour ſatisfaire milord, qui

lui a fait promettre de leur tenir compagnie quelque tems de plus ; c'eſt-à-dire, au moins juſqu'à la concluſion des affaires de la vieille dame, qui a nommé M. Falkland à ſa ſucceſſion, & milord pour exécuteur teſtamentaire.

J'ai répété à miladi, que je comptois ſur ſon amitié pour dérober à M. Falkland la connoiſſance de mon infortune, de peur que le reſſentiment de ſe voir commis ne l'emportât à quelque vivacité, qui pouvoit rendre ma ſéparation doublement injurieuſe à mon caractère. Elle a ſenti la néceſſité de cette précaution. Sa ſurpriſe eſt extrême, qu'il ait fait une viſite à madame Goring, avec laquelle, m'a-t-elle dit, elle ne lui ſavoit pas de liaiſon. Il n'ignore pas, a-t-elle ajouté, la folle paſſion de votre mari ; & j'ai peine à le croire aſſez peu délicat pour s'être engagé auſſi dans une affaire d'amour avec une créature ſi abandonnée, ſur-tout l'ayant entendu parler ſouvent d'elle avec la dernière horreur, pour vous avoir dérobé l'affection de votre mari ; & c'eſt ce qui s'eſt même attiré long-tems mes obſervations. Mais on ne connoît jamais aſſez les hommes, a-t-elle continué ; s'il eſt vrai qu'elle ſoit en intrigue avec lui, vous pouvez compter que cette mépriſable femme a formé un plan plus profond, & que pour en impoſer à M. Arnil, elle eſt capable de lui avoir dit que Falkland n'eſt venu chez elle que pour vous y

voir, & de concert ſans doute avec vous. Ce que j'y trouve de pis, c'eſt qu'il paroît impoſſible d'éclaircir les choſes ſans la participation de M. Falkland, & vous n'y conſentirez jamais. Non, jamais, & par aucune voie, ai-je répliqué : pour le monde entier, je ne voudrois pas que M. Falkland fût mêlé dans ma juſtification. Si l'affaire eſt telle que vous venez de le ſuppoſer, un peu de tems, peut-être, fera découvrir à M. Arnil la méchanceté de cette femme, & mon innocence ſera plus facile alors à juſtifier. Aujourd'hui, l'aſcendant de madame Goring eſt trop déclaré ſur lui, pour me laiſſer quelque eſpoir. Je vois qu'il ne penſe qu'à ſe délivrer de la contrainte où ma préſence l'a retenu.

Miladi s'eſt rendue à mon ſentiment, & m'a dit qu'elle eſpéroit de voir bientôt le nuage éclairci. Elle eſt demeurée avec moi tout le jour. C'étoit un jour de larmes ; cette chère dame étoit baignée des ſiennes. Je ne vous reverrai pas, chère miladi, ai-je dit en l'embraſſant ; je pars dans vingt-quatre heures pour Londres. Soutenez votre courage, très-chère madame Arnil, a-t-elle répliqué ; je prévois le tems où votre mari ſe repentira de l'amer chagrin qu'il vous cauſe : nous apporterons, milord & moi, tous nos ſoins à le convaincre de ſon erreur. Nous nous rejoindrons cet hiver à Londres, ma chère ; j'y retournerai de bonne

heure exprès. Armez-vous de force, il eſt impoſſible que votre innocence ne ſoit pas juſtifiée. Je n'ai pu répondre; j'avois le cœur trop plein. Nous nous ſommes embraſſées encore une fois, & miladi m'a quittée ſans ouvrir la bouche.

Je viens d'écrire à ma mère, & ma lettre eſt pour la rue Saint James. J'ai voulu qu'elle fût préparée à l'aſſaut avant mon arrivée; un aſſaut, je le crains bien, qu'elle n'aura pas la force de ſoutenir.

16 Septembre.

Madame Goring s'eſt diſpenſée de paſſer ici, ou d'y envoyer, depuis que je ſuis allée chez elle: ſes vues ſont remplies, elle renonce au triomphe.

Tout eſt préparé pour mon départ. Demain eſt le jour où je tourne le dos à la maiſon de mon mari, à mes chers enfans! je viens de paſſer une heure entière à pleurer ſur eux, pendant qu'ils dormoient dans les bras de leur nourrice. Mais je ne veux plus les regarder.

La pauvre Betty eſt mourante de douleur. Elle voudroit partir avec moi: je l'ai diſpoſée à demeurer; je puis me fier à ſa tendreſſe pour mes enfans. Elle dit qu'ils lui ſeront auſſi précieux que ſa vie; & de tems en tems elle me rendra compte de leur ſanté. Je me flatte que M. Arnil ne la chaſſera pas auſſi: elle eſt excellente ménagère, &

la maiſon ne peut demeurer ſans une femme de charge.

J'ai délibéré ſi je devois écrire à M. Arnil; & je me détermine à la fin à m'éloigner en ſilence. Les proteſtations ſont auſſi faciles au coupable qu'à l'innocent; & rien de ce que je pourrois dire à préſent ne feroit impreſſion ſur lui. Si je n'avois que ſes ſoupçons à combattre, il me reſteroit des eſpérances; mais ſon cœur eſt aliéné de moi; & tandis que ſon attachement continuera pour une autre, je déſeſpére qu'il puiſſe entendre la voix de la raiſon ou de la juſtice. Si jamais ſes yeux ſe déſillent, ſon erreur ſera pour lui une punition ſuffiſante. Peut-être ma mère, mon frère, m'ouvriront ils quelque voie.... Ma conduite..... Oui, j'eſpère que ma conduite pourra me juſtifier. Mais en attendant, je ne m'abaiſſerai pas à des juſtifications verbales.

18 *Septembre.*

J'ai dit adieu à South-park, & je ſuis arrivée ce matin à Londres, dans une voiture de louage, car je n'en ai pas voulu prendre une de M. Arnil.

J'ai trouvé ma mère dans notre maiſon de la rue Saint James, où je ſuis maintenant avec elle. Elle y étoit arrivée hier au ſoir, & ma dernière l'avoit jetée dans un état dont elle n'eſt pas encore revenue.

Que m'écrivez-vous! s'eſt elle écriée, en me

ſerrant dans ſes bras : votre affreuſe lettre m'a preſque ôté la vie. Non, non, chère enfant, il ne peut être vrai que vous ayez quitté votre mari. Pourquoi ? Qu'avez-vous fait ? Ou qu'a-t-il fait lui-même ?

Je l'ai ſuppliée de ſe compoſer un peu. Enſuite je lui ait fait le récit de toutes les circonſtances, telles que vous les avez eues, à meſure qu'elles ſont arrivées. Ses gémiſſemens m'ont percé le cœur. Elle s'eſt tordu les mains, dans l'amertume de ſa douleur : que ne ſuis-je cachée ſous ma tombe, a-t-elle dit d'un ton lamentable, pour ne pas voir la honte & l'affliction entaſſées ſur la tête de ma fille ! Je venois pour mourir tranquillement avec vous. Vous auriez pu prolonger un peu mes jours ; vous les abrégez, & mes yeux ſe fermeront dans l'affliction. Si vous étiez morte au berceau, nous aurions été toutes deux heureuſes : ma fille ſeroit un ange à préſent. Hélas ! vous l'avez été à mes yeux, & j'en ſuis punie. Mais ce n'eſt ni mon crime, ni le vôtre : vous êtes le martyr des crimes d'autrui.

Elle n'a pas verſé une larme pendant cette effuſion de plaintes. J'aurois ſouhaité qu'elle eût pleuré : ſes regards paſſionnés & ſon ton lugubre m'ont beaucoup plus affectée que je ne l'aurois été de ſes larmes. Les miennes ont commencé à couler, &

bientôt elle m'a tenu compagnie : la violence de ſa douleur en a paru recevoir quelque ſoulagement.

Elle s'eſt reproché alors d'avoir écouté les diſcours de miladi Grimſton en faveur de M. Arnil, & d'avoit ſollicité elle-même ce fatal mariage. Mais j'ai cru devoir l'arrêter ſur un malheureux ſujet qui lui auroit fait un nouveau tourment de ſes réflexions : je lui ai repréſenté qu'elle avoit fait ce qu'elle avoit jugé le plus ſage & le plus avantageux, & qu'il n'y avoit qu'une fatalité extraordinaire, auſſi difficile à détourner qu'à prévoir, qui m'eût rendue malheureuſe. J'étois sûre, ai-je dit, que M. Arnil avoit été ſéduit par une méchante femme, qu'il étoit naturellement bon, qu'il m'avoit aimée long-tems ; & je me ſentois pour lui bien moins de reſſentiment que de pitié.

Il m'a paru néceſſaire de réconcilier là-deſſus ma mère avec elle-même. Elle ſembloit s'attacher à cette idée, & tourner toute ſon indignation contre madame Goring : une péchereſſe d'habitude, l'a-t'elle nommée, dont le crime ne pouvoit être pallié par aucune excuſe.

Nos réflexions ſe ſont tournées ſur le choix d'une nouvelle demeure. Il eſt évident que la maiſon de M. Arnil n'eſt plus une habitation qui nous convienne, & ma mère a déclaré qu'elle n'y

n'y paſſetoit pas une ſeconde nuit. Ainſi les ordres ont été donnés ſur le champ pour louer un appartement meublé.

21 *Septembre.*

La ſcène a changé, ma chère Cécile ; & nous ſommes établies, du moins juſqu'à d'autres réſolutions, dans un fort beau logement de la rue Sainte-Anne. Ce changement ſe fit hier au ſoir, & ma mère paroît un peu plus tranquille. Je ſupplie le ciel d'épargner ſa vie : mais je crains que ce bonheur ne me ſoit pas conſervé long-tems. Elle eſt déjà fort changée, depuis vingt-quatre heures que je ſuis à Londres. Son hydropiſie a fait des progrès qui m'épouvantent. Je vois ſes jambes enflées ; elle a tout-à-fait perdu l'appétit. Cependant, ſi je pouvois lui calmer un peu l'eſprit, je me flatterois qu'avec les ſecours qu'elle peut recevoir dans cette ville, elle deviendroit capable de réſiſter long-tems à ſon mal. Je m'efforce de déguiſer ma propre douleur, dans la crainte d'irriter la ſienne.

21 *Septembre.*

Je n'ai pas été peu ſurpriſe aujourd'hui d'une viſite qui eſt venue à ma mère : celle de miſs Burchill. Je vous ai dit pluſieurs fois qu'elles ſont en correſpondance. Il paroît que ma mère a marqué à cette jeune perſonne le tems de ſon

me voir de ſa part. Elle eſt maintenant à Londres, où M. Falkland a ſu d'elle dans quel lieu l'enfant eſt nourri. Elle m'a dit qu'il avoit demandé fort civilement de mes nouvelles, & qu'il lui avoit laiſſé pour moi une lettre qu'elle m'a remiſe avec la joie d'un bon naturel : mais cette lettre ne contenoit qu'un biller de cent guinées, & deux ou trois lignes, polies à la vérité, mais ſans un mot de tendreſſe, qui m'informoient que c'étoit pour l'uſage de l'enfant ; & depuis ce jour je n'ai pas entendu parler de M. Falkland.

Ma mère l'a conſolée avec la tendreſſe ordinaire de ſon langage, & lui a dit que M. Falkland étant revenu dans l'île, il ne falloit pas déſeſpérer qu'il ne lui rendît juſtice, ſur-tout après avoir vu l'enfant, qui n'avoit pu manquer de faire beaucoup d'impreſſion ſur ſon cœur. Enſuite elle eſt entrée, ſans cérémonie, dans un long détail de ma malheureuſe hiſtoire : elle en étoit pleine ; & de l'humeur communicative dont vous la connoiſſez, elle n'a pas fait difficulté d'en apprendre toutes les circonſtances à miſs Burchill. Cette jeune fille en a paru vivement frappée. Elle a rougi & pâli ſucceſſivement, ſur-tout en y trouvant ſa tante ſi profondément intéreſſée ; elle s'eſt récriée ſur ſa barbarie, elle a reproché à M. Arnil ſes injurieux ſoupçons, elle m'a témoigné fort obligeamment la part qu'elle prenoit à

mes peines. Cependant, ma Cécile, vous l'imagineriez-vous? J'ai cru découvrir dans tous ces beaux dehors, que miſs Burchill n'étoit pas entièrement convaincue de mon innocence. Cette obſervation eſt uniquement fondée ſur certains regards qu'elle a jetés ſur moi, pendant la relation de ma mère. Il ſe fait ſur le viſage des mouvemens ſi prompts, ſi légers, qu'à peine l'œil eſt capable de les ſaiſir, & qui même, étant d'autant plus imperceptibles que la paſſion qui les produit eſt plus vivement en garde, ne ſont jamais découverts par un ſpectateur indifférent. Je ſuis ſûre que ma mère ne les a pas remarqués: mais toute ma ſenſibilité devoit être particulièrement réveillée par le récit d'une hiſtoire que je ne ſouhaitois pas alors de voir divulguée; & j'avois trop d'intérêt à chaque mot, pour ne pas obſerver ſes effets ſur celle qu'on ſembloit rendre mon juge. Au reſte, je ne ſuis ni fâchée, ni ſurpriſe, dans cette occaſion, du doute de miſs Burchill. Elle aime M. Falkland, & n'a pas eu le pouvoir de lui réſiſter: elle ſait qu'il m'a aimée; elle peut ſe figurer qu'il m'aime encore, & penſer peut-être que je ne ſuis pas indifférente pour lui. Elle ne peut connoître mon cœur; mais elle doit être convaincue que ſa tante eſt aſſez vile, premièrement pour dreſſer les piéges du vice, en ſecond lieu pour trahir. En un mot, je ne vois

rien que de naturel dans ſes ſoupçons ; mais il me ſemble, ma chère, qu'ils ne peuvent procéder d'une ame vertueuſe.

Lorſque miſs Burchill a pris congé, ma mère l'a priée, par une invitation générale, de venir la voir auſſi ſouvent qu'elle en auroit le loiſir, & s'eſt excuſée de lui rendre ſes viſites, ſur l'état de ſa ſanté, qui ne lui permet guères de ſortir.

Il paroît que miſs Burchill a loué une petite maiſon à Weſtminſter, dans une rue écartée, & qu'elle s'y eſt tenue conſtamment depuis qu'elle s'eſt ſéparée de ſa tante, à qui ſa demeure n'a jamais été connue. Sa fortune la met en état de vivre agréablement dans cette retraite. Elle paroît rarement en public, & le cercle de ſes connoiſſances eſt très-reſſerré : il ſe borne à quelques perſonnes de ſon ſexe, & du meilleur caractère. Elle a le bonheur de s'être ainſi maintenue dans une ſi bonne réputation, qu'en ſuppoſant que l'averſion de M. Falkland continue pour elle, on peut encore eſpérer de voir ſa faute réparée par un heureux mariage.

28 *Septembre.*

Je reçois une lettre de Betty. Elle m'apprend que ſon maître eſt retourné à South-Park, elle ajoute : ſûrement la miſérable s'eſt hâtée de l'informer de votre départ. En arrivant, dit-elle, il

s'eſt fait amener les enfans, & les a baiſés tous deux.

Betty portoit la plus jeune dans ſes bras, & menoit l'autre par la main : elle dit qu'il paroiſſoit troublé. Comment s'eſt-il fait, lui a-t-il demandé, que vous n'ayez pas ſuivi votre maîtreſſe? Elle a répondu que j'avois ſouhaité qu'elle reſtât, pour prendre ſoin des enfans.... Et pour obſerver mes actions, a-t-il interrompu; je ſuppoſe que c'eſt une partie de votre office. Ah! Betty, Betty; madame Arnil auroit bien mieux fait de s'obſerver elle-même. Betty n'a pas répliqué, & s'eſt retirée les larmes aux yeux. Elle m'écrit que tous les domeſtiques du château ſont dans la conſternation; mais que leur maître n'eſt jamais au logis, & qu'il paſſe tout ſon tems avec madame Goring, dont cette fille, dans l'ardeur de ſon zèle pour moi, parle avec exécration. Elle a dit à M. Arnil que j'étois partie pour Londres, dans la vue d'y vivre avec ma mère, qui y étoit arrivée depuis quelques jours.

1 *d'Octobre.*

Il m'arrive une lettre de miladi V... Elle a fait prier deux fois, me dit-elle, M. Arnil à dîner, dans l'eſpoir de l'amener à quelque explication, & de lui faire connoître mon innocence; comme le deſſein de milord étoit de juſtifier M. Falkland : mais on s'eſt excuſé ſous divers prétextes,

ignorant peut-être que M. Falkland s'eſt éloigné du canton. Miladi ajoute que ſon mari a pris pluſieurs fois la peine d'aller à South-Park, mais que M. Arnil n'y étoit jamais, ou faiſoit dire qu'il n'y étoit pas. » C'eſt, dit-elle, une affaire » extrêmement délicate ; cependant j'aurois pris » ſur moi, ſi j'avois été bien ſûre que vous » m'euſſiez approuvée, de dire à votre mari » que vous m'avez confié la cauſe de votre dé- » part : il eſt clair, par le ſoin qu'il prend de » nous éviter, qu'il ne ſouhaite rien moins que » des explications. Marquez-moi là-deſſus votre » ſentiment, & je m'y conformerai.

Dans ma réponſe, que je vais faire immédiatement, je prierai miladi V... de ne pas aller plus loin. Le témoignage de madame Goring aura plus de force que tout ce que la bonté de milord & de miladi peut leur faire dire en ma faveur. D'ailleurs, les armes qu'ils pourroient employer ne ſuffiſent pas contre une telle ennemie ; ils ne ſavent rien de l'hiſtoire de miſs Burchill, & mon juſte égard pour ſa réputation ne me permet pas de leur donnet cette preuve de la baſſeſſe de ſa tante. Je ſuppoſe que par la même raiſon M. Falkland s'eſt impoſé le même ſilence. Ainſi je ne puis rien alléguer contre madame Goring qui me paroiſſe capable d'affoiblir ſon témoignage. A la vérité M. Arnil ſait parfaitement qu'elle a perdu

toutes prétentions à la modeſtie ; mais dans les cas de cette nature, un homme eſt aveuglé par les illuſions de ſon amour-propre, & peut croire que la vérité, la bonne-foi, la juſtice, ſont les vertus d'une femme qui n'oublie l'honneur que pour lui.

Il ne m'entrera point dans l'eſprit d'expoſer la pauvre miſs Burchill à l'opprobre, en publiant ſon ſecret. J'avoue qu'il pourroit ſervir à me juſtifier, en faiſant tourner les ſoupçons de M. Arnil ſur madame Goring : mais la jeune miſs ſeroit-elle moins autoriſée à s'en plaindre, ſur-tout lorſqu'elle s'efforce de réparer maintenant ſa faute par une vie ſans reproche ? Quoique miladi V... ſoit prudente, ſon zèle pour moi & la chaleur un peu inconſidérée de milord ne peuvent les porter au-delà des bornes. Enfin, je doute qu'ils puiſſent faire uſage de ce ſecret contre madame Goring, ſans une tache irréparable ſur miſs Burchill & M. Falkland.

Si quelqu'un eſt propre à la médiation dans une affaire ſi délicate, c'eſt ma mère. Mon mari reviendra ſans doute à la ville. Il me ſemble que ma mère peut lui découvrir alors toute l'hiſtoire, avec les tendres ménagemens qui ſont dûs à miſs Burchill. La connoiſſance de cette noire partie du caractère de madame Goring, jointe à d'autres argumens, ſera peut-être de quelque poids.

Cependant, pour vous avouer les sûrs preſſentimens de mon cœur, je n'eſpère preſque rien de cette voie. J'ai perdu l'affection de mon mari, madame Goring la poſſède entièrement; & qui ſait s'il ſouhaite même de perdre ſon prétexte, pour abandonner une malheureuſe épouſe?

Un de mes regrets eſt que M. Falkland ait quitté milord dans cette conjoncture; ſi M. Arnil étoit informé de ſon abſence, il pourroit s'imaginer qu'il eſt parti ſur mes traces.

12 d'Octobre.

Quel changement, ma Cécile! Quelle noire & mélancolique ſituation ſuccède à ma perſpective de repos & de bonheur domeſtique! je paſſe les nuits en larmes, en réflexions amères ſur mon triſte ſort. Le jour, je ſuis la victime d'une pénible contrainte pour tromper l'attention de ma mère & lui cacher mes douleurs, qui ne manqueroient pas d'augmenter les ſiennes. J'obſerve que mes efforts, pour être gaie, ont un bon effet ſur elle; ſon eſprit eſt plus tranquille; elle paroît réſignée à notre infortune, & dans la réſolution d'en attendre patiemment une meilleure. Il me ſemble auſſi qu'elle reprend un peu de ſanté; l'habileté de ſon médecin me donne des eſpérances; il promet d'arrêter du moins les progrès du mal, & de prolonger la vie de cette chère mère plus d'années que je n'oſois eſpérer de jours.

Mes inſtances ont obtenu d'elle que mon frère ne ſera pas informé de ma malheureuſe hiſtoire avant que M. Falkland ait quitté Wiltshire. Je ſuis sûre qu'il ne lui cacheroit rien ; & je voudrois, s'il étoit poſſible, que M. Falkland ne ſût jamais que les ſoupçons de M. Arnil ſont tombés ſur lui. Ma délicateſſe en ſeroit bleſſée. Qui ſait, ma chère, ce qu'il concluroit de cette information ? Mais une raiſon plus forte encore, eſt la crainte que dans ſes reſſentimens il ne crût avoir ſon propre honneur à venger. Je frémis de cette idée. Nous ſavons anciennement qu'il eſt emporté lorſqu'on l'irrite. Demeurent plutôt mes ſouffrances, ma diſgrâce, dans un éternel oubli, que d'attirer le moindre déſaſtre ſur le père de mes enfans !

16 d'Octobre.

Une autre lettre de miladi V.... m'apprend que M. Falkland eſt revenu de Wiltshire. Ma ſéparation eſt ce qu'il n'a pas ignoré long-tems : elle fait l'entretien de tout le monde dans le voiſinage ; chacun la rejette ſur madame Goring. M. Falkland, perſuadé que j'en ai confié toutes les circonſtances à miladi V.... l'a ſollicitée fort vivement de ne lui rien déguiſer ; mais elle s'eſt bien gardée de lui dire un mot qui puiſſe lui faire ſoupçonner qu'il y ait la moindre part. Elle dit qu'il ne laiſſe pas de s'emporter comme un homme hors de ſens, & qu'elle juge abſolument néceſſaire de le tenir dans

l'ignorance de la vérité. Elle s'eſt vue obligée de lui dire que les lumières qui me ſont venues ſur l'intrigue de M. Arnil & de madame Goring, paroiſſent la ſeule cauſe de ma ſéparation. Il a demandé s'il étoit bien sûr qu'il n'y en eût pas d'autre ? Mon caractère eſt ſi doux, a-t-il ajouté, qu'il ne peut comprendre que je me ſois portée tout d'un coup aux extrémités. Miladi a pris occaſion de lui demander s'il ne voyoit pas madame Goring ? Il a répondu que l'ayant connue à Bath, il la voyoit quelquefois. Elle finit par me dire que M. Arnil eſt devenu inviſible à tous ſes amis, & que madame Goring le poſſède uniquement.

J'eſpère à préſent, ma chère, que M. Falkland n'apprendra point combien il a de part à mon infortune. Il ſe peut que l'interruption de mon commerce avec miladi, & mon départ de South-Park, qui a ſuivi de ſi près l'entrevue chez madame Goring, lui faſſent naître quelque ſoupçon : mais de ſimples conjectures ne peuvent être un prétexte pour lui faire déſirer une explication avec mon mari. Ainſi, me fiant à la diſcrétion de milord & miladi V.... & ne doutant pas que M. Arnil ne ſe contienne, je demeurerai tranquille.

20 *d'Octobre.*

Ma mère a pris le parti d'informer le chevalier de ma ſituation, en lui recommandant, à ma prière, de ne s'ouvrir là-deſſus à perſonne avant que de

nous avoit vues. Peut-être imaginera-t-il quelque moyen sûr & pacifique de guérir M. Arnil de ſes doutes, ſans faire plus de tort à ma réputation & ſans expoſer mon mari à de fâcheux incidens. C'eſt du moins ce qu'un ami, à qui la prudence, la modération & la bonne volonté ne manqueroient pas, s'efforceroit d'obtenir par quelque voie : mais je crains beaucoup que le peu de conſidération de mon frère pour M. Arnil, la diminution de ſon amitié pour moi, & ſon mécontentement de ma mère, ne le rendent incapable de cette chaleur de zèle & de ces précautions de ſageſſe que la délicateſſe de l'occaſion demande. J'attendrai donc avec patience que le ciel, dans le tems fixé par ſes impénétrables décrets, me relève de l'état d'humiliation où je ſuis tombée.

22 d'Octobre.

Que le tems, ma chère, eſt lent pour les malheureux ! Terribles heures, que celles qu'on paſſe à réfléchir ſur une félicité perdue ! O Falkland ! que ton crime étoit léger, du moins dans ſes conſéquences, s'il eſt comparé à ceux qui m'ont bannie de ma maiſon, & privée de mes enfans, qui ont ſoulevé le cœur de mon mari contre moi, accumulé l'infamie ſur ma tête, accablé de triſteſſe & de remords la vieilleſſe de ma mère ! Telles ſont les fatales ſuites de l'infidélité de M. Arnil ; & qui peut ſavoir de quoi l'avenir me menace encore ?

Nous nous dérobons ſoigneuſement à la connoiſſance de tous nos amis. Pas un mortel n'approche de notre logement, à l'exception de miſs Butchill, qui nous voit de tems en tems; & je ne mets le pied hors de la porte, que pour aller à l'égliſe.

28 *d'Octobre.*

La réponſe du chevalier à la lettre de ma mère, eſt telle que je l'appréhendois. Il marque plus de mépris & d'averſion pour M. Arnil, que de pitié & de tendreſſe pour moi. « Mon mari, dit-il, eſt » fort heureux que M. Falkland ignore l'injure » qu'il lui fait par ſes ſoupçons; la vengeance ſui- » vroit l'offenſe de près, & par une voie dont il » ne ſe défie guères. Il ajoute qu'à la diſtance où il eſt de nous, il ne ſait quel conſeil nous donner; mais qu'avec un eſprit ſi docile & ſi patient, je peux me repoſer dans mes peines juſqu'à ſon retour à Londres, qu'il ne peut promettre avant trois ſemaines ou un mois, parce qu'il a des baux à renouveler & d'autres affaires qui le retiennent. Vous voyez la tendreſſe de mon frère.

29 *d'Octobre.*

Le calcul de mes conſolations eſt très-court; car je n'en puis compter d'autre que celle qui me vient une fois chaque ſemaine, des lettres de ma pauvre Betty: elle ne manque jamais de me rendre compte de la ſanté de mes chers enfans. Ils ſe portent bien,

grâces au ciel, & ne ſont pas encore abandonnés de leur père ; mais la douceur même de cette information eſt empoiſonnée par des avis qui me font comprendre la condition déſeſpérée de M. Arnil. C'eſt le nom qu'on peut donner à la vie qu'il mène ; car toute ſon ame eſt abſorbée dans la folle pourſuite de ſa ruine. Betty, dans l'amertume de ſon indignation, me raconte qu'il a fait préſent à madame Goring d'une petite jument que j'aimois, & que je prenois plaiſir à monter. J'ai penſé l'en arracher, me dit cette pauvre fille, lorſque je l'ai vue deſſus.

Ma curioſité, chère Cécile, n'eſt pas d'être informée des mouvemens de M. Arnil ; & je défendrois à Betty de m'en dire un mot, ſi je ne craignois que ma lettre ne tombât dans les mains de mon mari, & ne lui fît connoître que ſa ſervante eſt un peu libre dans ſes cenſures. Je ne doute pas qu'il ne ſoit fort indifférent ſur ce que je penſe de ſa conduite ; mais pour l'intérêt de mes enfans, je ne voudrois pas attirer ſa diſgrâce à la tendre & fidelle Betty, en lui révélant le ſervice qu'elle croit me rendre, quoique naturellement il puiſſe en avoir quelque ſoupçon.

30 d'Octobre.

Une dame de nos anciennes amies, qui me vit l'autre jour à l'égliſe, eſt venue nous faire aujourd'hui ſa viſite. Elle a quelquefois l'occaſion de voir

la veuve du frère de mon mari, qui lui a dit depuis peu, qu'elle attend le terme avec impatience, parce qu'elle ſe croit plus sûre que jamais du ſuccès de la cauſe. Ce récit a ſi vivement alarmé ma mère, qu'elle a fait prier auſſi-tôt notre avocat de paſſer chez elle; & l'ayant informé de la cauſe de ſes craintes, elle l'a preſſé de s'expliquer naturellement ſur le malheur dont on nous menace. Il n'a fait que rire des alarmes de ma mère & des diſcours de notre adverſaire, qu'il traite de gaſconades. Enfin, il a répété qu'il ne donneroit pas cinq ſous pour aſſurer à M. Arnil un bien ſur lequel ſes droits ſeront mis hors de doute au premier terme. Cette confirmation a tranquilliſé ma mère. Il eſt vrai, ma chère, que la perte de notre procès ſeroit un coup terrible; elle ne nous laiſſeroit que mon douaire pour le ſoutien de M. Arnil, le mien, & celui de nos deux filles; ſans parler de madame Goring qui, juſqu'à préſent, comme j'ai de fortes raiſons de le croire, n'a pas eu peu de part à la fortune de M. Arnil.

4 *Novembre.*

Il s'eſt paſſé ſix triſtes ſemaines depuis que tout à la fois je ſuis priſonnière & fugitive. Je compte les jours, ma chère, à meſure qu'ils s'écoulent, comme ſi j'attendois quelque révolution dans mon ſort: cependant d'où pourroit-elle venir? Nulle perſpective ne s'ouvre pour moi. Les gens-d'affaires

de M. Arnil le rappelleront bientôt à Londres ; on peut eſpérer qu'alors.... Mais n'aura-t-il pas madame Goring à ſa ſuite ? Il ne peut vivre ſans elle ; & je ne vois pas d'autre avantage à tirer de ſon retour, que l'eſpérance de revoir mes enfans, du moins s'il les ramène avec lui ; ou ſi dans cette ſuppoſition, il n'a pas la cruauté de me l'interdire. La froideur & les délais du chevalier me chagrinent. S'il étoit ici, on pourroit entreprendre quelque choſe. Il pourroit ſe plaindre ; ma mère joindroit les argumens aux inſtances : M. Arnil reviendroit peut-être de ſon illuſion. Mais ce n'eſt qu'un *peut-être*.

15 *Novembre.*

Mon frère eſt revenu à la ville plutôt qu'il ne nous l'avoit fait eſpérer ; & nous avons reçu ce ſoir ſa viſite. J'ai cru remarquer que mon air de triſteſſe & le changement de mon viſage le choquoient ; mais le chevalier manque de tendreſſe, ou du moins ne s'entend pas à la témoigner. Après un nouveau récit de mon hiſtoire, il m'a demandé « ſi j'avois l'ame aſſez baſſe, pour penſer jamais » à revivre avec M. Arnil, quand il paroîtroit le » déſirer. » J'ai répondu à mon frère qu'il enviſageoit les choſes ſous un faux jour, & qu'il ne conſidéroit ni ma réputation, ni le bien-être futur de mes deux petites filles, auxquelles mon indifférence deviendroit funeſte, lorſqu'elles commenceroient

menceroient à grandir, ſans compter les déſavantages dont leur entrée dans le monde ſeroit accompagnée, ſi je demeurois chargée d'une accuſation qui, tôt ou tard, deviendroit publique, & qui trouveroit peut-être d'autant plus de facilité à ſe faire croire, qu'il falloit ajouter que madame Goring n'épargneroit rien pour la répandre. Ma mère s'eſt empreſſée d'ajouter, qu'il falloit auſſi penſer au ſalut éternel de mon mari, & qu'on pourroit ſauver ſon ame, en le convainquant ſi bien de mon innocence, qu'il voulût conſentir à notre réconciliation.

Eh! de grâce, a repris le chevalier, quel eſpoir d'y parvenir, ſi cette infernale créature lui a mis dans la tête que vous & Falkand, vous êtes paſſionnés l'un pour l'autre? Vous figurez-vous qu'il vous en croie, qu'il en croie votre frère ou votre mère, ou Falkland lui-même, lorſque nous l'aſſurerons qu'il n'en eſt rien? Je vous avoue ſans détour, que je le mépriſe au point de n'avoir rien à lui dire, ſi vous ne me permettez de prendre avec lui le ton qui convient. Voudriez-vous que je priſſe l'air d'un ſuppliant pour obtenir une réconciliation, & pour le détromper d'une injure imaginaire qu'il s'eſt applaudi probablement de pouvoir alléguer pour ſe défaire de vous? Non, ma ſœur. Vous ſerez auſſi facile qu'il vous plaira;

mais il ne conviendroit pas à votre frère de l'être tant. Si je vois votre M. Arnil, ma première déclaration ſera, qu'il n'eſt pas queſtion de me preſcrire des règles. Lorſqu'un excès de délicateſſe vous fait rejeter le témoignage de Falkland en faveur de votre innocence, je n'ai rien à dire; mais vous ne devez pas condamner non plus la chaleur d'un frère pour l'honneur de ſa famille.

Le reſſentiment du chevalier étoit au plus haut degré; l'indignation éclatoit dans ſes yeux, & toute ſa figure ſembloit agitée. Cher frère, ai-je répondu, car vous avez remarqué que dans ſon diſcours il ne s'étoit adreſſé qu'à moi; je vous conjure (& tombant à genoux devant lui, je l'ai ceint de mes deux bras) je vous ſupplie à genoux de ne pas augmenter mon affliction, par une fatale querelle entre vous & mon mari. Quelle ſeroit la différence pour moi, ſi M. Arnil venoit à périr, que ce fût par votre main, ou par celle de M. Falkland? Ma perte ſeroit la même: mon infortune, la publication de ma diſgrâce, ne ſeroient-elles pas auſſi les mêmes?

Il m'a dit, en ſe dégageant de moi d'un air adouci, que s'il en falloit venir à la voie des armes, les haſards ſeroient égaux; ou qu'après une ſérieuſe conférence, peut-être M. Arnil, ſans en venir aux extrémités violentes, conſentiroit à me reprendre, ſi c'étoit ma volonté.

Je ne veux pas que vous en veniez à cette entrevue, ai-je répliqué précipitamment.

C'eſt à préſent mon affaire, m'a-t'il dit d'un air très-froid ; mais ſoyez tranquille ; je ne ferai rien qui puiſſe aggraver vos peines.

Je n'ai pas aimé cette maniere de me répondre. Ma mère, qui juſqu'alors avoit gardé le ſilence, a pris l'alarme. Je vous prie, mon fils, d'éloigner tout ce qui reſſemble à la violence. Si vous faites cas du repos de votre ſœur, ou ſi vous avez quelque reſpect pour moi, j'exige que ſans notre participation & notre conſentement, vous n'ayez aucune explication avec M. Arnil, de bouche, ni par écrit ; & ſi vous ne m'en donnez votre parole, je renonce à tout lien du ſang & d'affection pour vous. Votre mère n'eſt pas moins ſenſible que vous à l'honneur de la famille ; mais ce n'eſt pas d'une tête ſi chaude, ni d'un bras ſi foible, qu'elle veut le faire dépendre aux yeux du public.

Mon frère, un peu embarraſſé d'une réponſe ſi ferme, lui a fait une profonde révérence : ſans doute, madame, le ciel fera des miracles en faveur de votre fille. Je ſerois d'avis que vous lui fiſſiez tenter l'épreuve de l'ordéal. Elle en ſortiroit glorieuſement, j'en ſuis sûr ; & M. Arnil lui feroit alors la faveur de la reprendre. Que n'eſt-il poſſible, a répliqué gravement ma mère, de met-

rue de Palmall, & vient d'apprendre à ma mère, d'un ton entre le ſérieux & le badin, qu'il va lui donner une belle-fille, pour ſuppléer à la perte de ſon gendre. Il rend en effet des ſoins à miladi Sara P.... fille d'un pair de la dernière création. Elle aura des biens immenſes; c'eſt tout ce que je ſais d'elle. Je ſouhaite au chevalier, ſi ce mariage s'accomplit, un ſuccès que ſa malheureuſe ſœur n'a pas eu dans le ſien.

20 *Novembre.*

M. Arnil eſt d'hier au ſoir à Londres. Son valet de chambre eſt venu s'informer ce matin de ma ſanté. Ce pauvre garçon s'eſt dérobé avant le lever de ſon maître, & paroiſſoit craindre de s'arrêter trop d'une minute. Je l'ai fait monter dans mon cabinet. La triſteſſe étoit peinte ſur ſon viſage, avec une honnête confuſion. Je lui ai demandé comment ſe portoit ſon maître, & s'il avoit amené les enfans à la ville? Non, madame, a-t'il répondu; mais ils ſont en parfaite ſanté, & je juge que mon maître auroit regret de leur faire quitter un ſi bon air, auſſi long-tems qu'ils auront mademoiſelle Betty pour veiller ſur eux; ils ne ſeroient pas ſi bien à Londres. M. Arnil, ai-je demandé encore, ſe propoſe-t'il de faire un long ſéjour à la ville? Je crois, madame, qu'il y eſt pour tout l'hiver. Ce vilain procès l'y retiendra malgré lui; mais il eſt arrivé ſeul, m'a

dit l'honnête valet, avec un clin d'œil pour ſe faire entendre ; quoiqu'il y ait peu d'apparence, madame, que cela puiſſe durer long-tems. Fort bien, me ſuis-je contentée d'ajouter, j'apprends avec joie que votre maître & les enfans ſe portent ſi bien. Ah madame ! en branlant la tête, pendant qu'il ouvroit la porte pour ſortir, ce fut un jour bien triſte pour nous, que celui de votre départ de South-Park. Que tout le monde ſoit récompenſé comme il le mérite !

22 *Novembre.*

Je n'ai pas vu mon frère depuis deux jours. Je me flatte qu'il ignore l'arrivée de M. Arnil ; & quand il en ſeroit informé, je ſuis sûre qu'il ne violeroit pas ſa promeſſe ; ainſi je ſuis ſans inquiétude ſur ce point. Ma mère parle d'aller voir elle-même M. Arnil, pour entrer un peu en raiſonnement avec lui. Je ne m'y oppoſerai point, quoique je n'attende rien de cette démarche ; mais ma mère eſt priſe actuellement d'un gros rhume, qui ne lui permet guères de quitter ſa chambre. Cependant elle prend plaiſir à s'entretenir de ſa viſite, qu'elle ne remet qu'au premier jour où ſon indiſpoſition lui laiſſera la liberté de ſortir. Elle a déja médité ce qu'elle doit dire, & je la vois réſolue de mettre M. Arnil dans la confidence de tout ce qui concerne miſs Burchill, pour lui faire connoître, dit-elle, la méchanceté de madame

Goring dans toute ſon étendue. Il pourra juger, ajoute-t'elle, s'il y a quelque noirceur dont une femme ne ſoit pas capable, après avoir mis à prix l'honneur d'une créature innocente & ſans défiance, dont la conduite étoit abandonnée à ſes ſoins.

23 Novembre.

Attendez-vous, ma chère Cécile, à ce qu'il y eut jamais de plus ſurprenant. J'avois cru qu'il ne pouvoit plus rien arriver qui le fût pour moi. Cependant mon étonnement va juſqu'au trouble. Je reçois à l'inſtant même une lettre de miladi V.... Je l'ai lue & relue. A peine en crois-je encore mes ſens. La voici dans ſes propres termes.

« Je vous ſuppoſe informée, ma chère madame » Arnil, que votre mari eſt à la ville, & qu'il a » laiſſé madame Goring derrière lui, ſans autre » raiſon, apparemment, que de n'avoir pas voulu » pouſſer le ſcandale juſqu'à la faire voyager avec » lui; car on nous aſſure qu'elle ſe propoſoit de » le ſuivre dans peu de jours. Juſques-là, vous » êtes ſans doute auſſi-bien inſtruite que nous » par Betty. Mais je m'imagine qu'il eſt réſervé » pour moi, de vous apprendre la partie extraor- » dinaire des événemens. Sachez donc que depuis » hier au ſoir, madame Goring a diſparu, ſans » qu'on puiſſe deviner quel chemin elle a pris. » Tant mieux, direz-vous; je dirois auſſi » tant mieux, ſi je n'étois arrêtée par la con-

» cluſion de l'hiſtoire. C'eſt avec M. Falkland » qu'elle a diſparu : rien n'eſt plus certain. Elle » eſt partie avec lui la nuit dernière, en triom- » phe, dans ſa propre voiture, & l'on n'a de- » puis aucune nouvelle de l'un ni de l'autre. J'avoue » que j'en ſuis ſi confondue, qu'à peine ſais-je » ce que j'écris.

» Je me réjouis ſincèrement pour vous, que » cette méchante créature ait quitté votre mari; » mais qu'elle ait entraîné notre couſin Falkland » dans ſes pièges, c'eſt un vrai ſujet de chagrin » pour nous. Il eſt manifeſte que le plan avoit » été concerté entr'eux, car j'apprends que la » femme de chambre de madame Goring s'eſt » évadée dans le même tems, munie de ce que » ſa maîtreſſe avoit de plus précieux : on a trouvé » même les tiroirs ouverts, & la plupart vides. » Les gens de M. Falkland ſont auſſi diſparus, » de ſorte que nous ne voyons pas la moindre » conjecture à former ſur leur route.

» M. Falkland, qui ſe diſpoſoit à nous quitter, » m'avoit demandé la permiſſion de donner un » bal aux dames du voiſinage, dans notre nou- » veau ſallon, qui venoit d'être achevé. J'y ai » conſenti d'autant plus facilement, que je ſup- » poſois ſes vues bornées à quelques femmes de » nos amies familières; & vous ſavez que milord » eſt paſſionné pour ces amuſemens. A la vérité,

» je n'ai pas été peu ſurpriſe d'y voir madame
» Goring, d'un air auſſi libre que le plus mo-
» deſte viſage de l'aſſemblée. Cependant je n'ai
» pas voulu chagriner M. Falkland, juſqu'à man-
» quer de conſidération pour une perſonne de ſon
» choix, dans une compagnie que je devois re-
» garder comme la ſienne. Mais la patience m'a
» paru plus difficile, lorſqu'après la danſe je l'ai
» vu retenir madame Goring à ſouper, avec plu-
» ſieurs autres dames, & milord y joindre ſon
» invitation ; enſuite M. Falkland s'eſt offert,
» ſous quelque prétexte, à la ramener chez elle,
» & l'audacieuſe créature a pris cette occaſion
» pour ſe mettre en marche avec lui.

» A préſent, chère madame, ne penſez-vous
» pas comme moi, que M. Falkland nous ayant
» annoncé ſon départ pour le lendemain, il au-
» roit été plus décent qu'il eût différé ce trait de
» libertinage ouvert, juſqu'à ce qu'il eût quitté
» civilement notre toit ? Il pouvoit choiſir un
» autre lieu pour ſon rendez-vous ; mais je ſup-
» poſe que la dame a voulu faire connoître au
» public qu'elle eſt au deſſus de la contrainte,
» & ſe faire un triomphe de ſon infamie.

» Je ſuis très-fâchée contre milord, qui non-
» ſeulement rit de l'aventure, mais qui la traite
» de galanterie de jeuneſſe, dans l'un & dans
» l'autre. Il trouve un délicieux plaiſir à ſe re-

» préſenter votre bon mari ſecouant les oreilles,
» lorſqu'il apprendra que ſa maîtreſſe l'a laiſſé
» dans l'embarras, pour s'enfuir avec un nouvel
» amant. J'en ririois auſſi, ma chère, ſi je n'é-
» tois attriſtée de penſer que ce M. Falkland,
» dont j'avois ſi bonne opinion, a ſû nous en
» impoſer, & manquer à ſon caractère pour une
» ſi vile créature. Pardon, très-chère madame,
» je ſuis ſi remplie de mes propres réflexions ſur
» une affaire qui m'intéreſſe à ce point, que je
» perds de vue combien elle peut devenir plus
» importante pour vous. Plaiſe au ciel que votre
» mari ſoit capable de ſe faire à lui-même une
» pleine réparation, ſur la perte d'une perfide
» maîtreſſe, en retournant de bonne grâce à ſon
» aimable & fidelle épouſe! Il mérite de perdre à
» jamais les yeux, ſi cet incident ne les lui fait pas
» ouvrir. Je compte de vous embraſſer dans fort
» peu de tems à Londres, & je demeure dans
» cette eſpérance, &c.

Au Château de V... 12 Novembre.

Eh bien, ma Cécile, votre ſurpriſe n'eſt-elle pas égale à la mienne? M. Falkland ſe trouver, pour dénouement, l'amant favori de madame Goring: quel prodige! Je vous avouerai, ma chère, que je ne ſuis pas aſſez déſintéreſſée dans cette occaſion pour entrer dans le chagrin de miladi

V.... Que madame Goring fuie de mon mari ; c'eſt ma joie, & qu'elle ait choiſi M. Falkland pour fuir avec elle, c'eſt une autre joie qui n'eſt pas moindre ; lui, de tous les hommes celui pour lequel j'aurois dû ſouhaiter cette préférence, quoiqu'au fond celui que j'euſſe nommé le dernier. Le paſſé, ma chère, ſe trouve expliqué. Sûrement, comme le croit miladi, M. Arnil ouvrira les yeux. Je découvre maintenant une double raiſon, qui doit avoir infecté ſon imagination du noir poiſon de la jalouſie : madame Goring n'avoit pas uniquement pour objet de me ſéparer de mon mari ; cette vûe ne tenoit peut-être que le ſecond rang, ou qui ſait même s'il faut l'en accuſer ? Mais il paroît qu'elle a voulu ſe mettre à couvert de tous les ſoupçons, en les faiſant tomber ſur moi ; & pour aveugler M. Arnil, elle a ſû lui perſuader que les viſites qu'elle recevoit de M. Falkland me regardoient ſeule.

Que je me trompe ou non ſur ſes vues, cet évènement ſurpaſſe mes eſpérances. Quelques rayons favorables commencent à luire ſur moi. Il me ſemble que je me ſens le cœur plus léger. Quel ſera l'étonnement de mon frère à cette nouvelle ! ma mère lévera les mains & les yeux ; mais elle n'a pas bonne opinion des mœurs de M. Falkland, & ſa ſurpriſe en ſera moins vive. Je plains miſs Burchill ; c'eſt une barrière invin-

cible à ſes eſpérances ; elles étoient déjà foibles & mal appuyées ; mais elles doivent s'évanouir entièrement.

24 Novembre.

Je vous ai tranſcrit la lettre de miladi V.... pendant que j'avois le cœur échauffé du ſujet, & ſans l'avoir encore fait lire à perſonne : mais ma mère & mon frère l'ont à préſent lue tous deux. Ma mère, peu ſurpriſe, comme je m'y étois attendue, s'eſt ſeulement récriée ſur la méchanceté des acteurs ; mais elle m'a dit qu'elle ne pouvoit s'empêcher de s'en réjouir, dans l'eſpoir que mon bonheur réſulteroit de leur crime. Le chevalier a lu pluſieurs fois la lettre avant que de prononcer un mot : enfin, revenant à lui comme d'un ſonge, il a dit que rien n'étoit plus étrange, plus inexplicable, & que la tête avoit tourné à Falkland, ou que cette femme avoit employé quelque ſortilége. Pendant qu'il étoit en Wiltshire avec moi, m'a-t-il dit, il ne m'a pas parlé d'elle. Je lui demandai un jour s'il voyoit M. Arnil, car je l'avois informé de votre mariage pendant ſon abſence : il me répondit qu'il l'avoit vu deux ou trois fois chez milord ; mais que ne ſouhaitant pas de renouveler connoiſſance avec vous, il s'étoit diſpenſé de lui faire une viſite à South-Park. Je juge qu'il ne pouvoit ignorer ſa liaiſon avec madame Goring, ou du moins l'opinion qui

s'en étoit répandue dans le voiſinage : mais comme c'étoit une ſimple conjecture, & qu'il ne pouvoit être encore informé de votre départ, je m'imagine qu'il ne voulut pas m'aigrir encore plus contre mon beau-frère en m'apprenant cette circonſtance. Il me témoigna beaucoup de reconnoiſſance pour ma mère, lorſqu'il ſut de moi les intentions qu'elle avoit eues pour miſs Burchill ; en ſe plaignant néanmoins que ſes viſites euſſent été remiſes à des tems où le témoignage de cette fille ne pouvoit plus être d'aucun avantage pour lui. Comme je ne ſavois rien de ce qui s'étoit paſſé entre ma mère & miſs Burchill, je ne pus le ſatisfaire ſur ce point ; & le ſouvenir de toutes ces ſcènes ne pouvant nous être agréable à tous deux, j'évitai d'y revenir après cette première converſation. Je ne me rappelle pas que le nom de madame Goring ait été prononcé une fois dans nos entretiens.

Ma mère n'a pas manqué de faire une guerre un peu vive au chevalier, en prenant avantage de la ſurpriſe & de la conſternation où l'avoit jeté la lettre de miladi V.... Voilà donc cet ami ſi vanté, a-t-elle répété pluſieurs fois ; cet homme dont l'honneur & la généroſité ne pouvoient être mis en doute, & dont la plus grande erreur étoit une folie de jeuneſſe, à laquelle il avoit été conduit par ſurpriſe. Au reſte, a-t-elle ajouté, cette

aventure prouve du moins que je ne me trompois pas ſi groſſièrement, lorſque j'ai mal jugé de ſes mœurs. Madame Goring eſt faite pour lui ; & je ſuis charmée qu'ils ſoient partis enſemble.

Mon frère étoit trop mortifié du déſordre ouvert de ſon ami pour entreprendre de l'excuſer : il s'eſt contenté de répéter que c'étoit le plus étrange incident qu'il eût entendu de ſa vie.

Ma mère a pris cette occaſion pour lui dire que M. Arnil étoit à Londres, & que dans ces nouvelles circonſtances elle ſe croyoit capable elle-même de le rappeler à l'uſage de ſon jugement ; d'où elle a conclu que l'entremiſe du chevalier étoit inutile. Il a répondu, » qu'il y renonçoit de » tout ſon cœur ; que ſi ma mère ſe croyoit pro- » pre à plâtrer une réconciliation, elle me ren- » droit un très-bon office ; & que ſi j'étois aſſez » imprudente pour penſer à rentrer avec un tel » mari, il ne s'en mêleroit plus ; mais qu'il étoit » fort trompé, ſi l'affaire n'avoit pas des appa- » rences plus biſarres que jamais.

Je trouve, ma chère, que la conduite de ſon ami lui tient au cœur, & qu'elle refroidit un peu ſon zèle pour lui.

25 *Novembre.*

Je reçois une lettre de Betty, qui confirme la relation de miladi V.... ſur la fuite des amans. Elle me dit qu'un des domeſtiques de madame

Goring eſt parti pour Londres, dans la vue ſans doute d'apporter cette nouvelle à M. Arnil; que tout eſt en confuſion dans ſa maiſon, & qu'ils ne ſavent pas ce qu'elle eſt devenue; mais qu'ils ſont certains qu'elle eſt partie avec M. Falkland. Elle ajoute qu'ils croient ce projet formé depuis long-tems, parce que M. Falkland faiſoit ſouvent des viſites ſecrètes à leur maîtreſſe.

En vérité, ma Cécile, je ne reviens pas de mon étonnement. Cet homme eſt extrêmement tombé dans mon opinion.

26 Novembre.

Miſs Burchill nous quitte à ce moment. Malheureuſe fille! Notre nouvelle l'a pétrifiée. Elle avoit peine à la croire, & ma mère a ſouhaité que je lui fiſſe lire la lettre de miladi V..... avec les confirmations de Betty. Alors les larmes & les lamentations ſe ſont fait paſſage. Elle a dit, elle a répété vingt fois, que cette cruelle femme étoit née pour le malheur & la perte de tous ceux qui ont quelque rapport avec elle. J'en ai fait l'expérience, a-t-elle ajouté; vous, madame, vous l'avez faite auſſi. Je me doute que M. Arnil a beaucoup ſouffert: M. Falkland eſt à préſent ſa victime. Tout aveugle & tout barbare qu'il eſt, j'en pleure pour lui: & miſs Burchill a continué long-tems de ſe ſoulager par un déluge de larmes.

30 Novembre.

Je n'ai rien appris, rien entendu de M. Arnil. Au fond, c'eſt ce qui n'eſt pas impoſſible : nous ſommes ici ſans commerce avec le monde. L'infirmité de ma mère l'a confinée dans ſa chambre; je ne la quite jamais, & nous ne recevons aucune viſite. Je ſuis fort impatiente de ſavoir comment mon mari prendra l'ingratitude de ſa maîtreſſe; mais je ne connois perſonne qui le voie. Mon frère & la jeune miſs ſont les ſeuls qui paroiſſent ici : miſs Burchill y eſt plus ſouvent que le chevalier : il ne fait que ſe montrer par intervalles, & nous ſommes tous dans une étrange ſituation. Quand ma mère ſera-t-elle aſſez-bien pour faire ſa viſite à M. Arnil ? Je ſuis inquiète de ſes ſentimens, du moins à l'égard de madame Goring.

6 Décembre.

Ma vie, depuis cinq ou ſix jours, n'a preſque été qu'un ſommeil : mais ce matin, ma chère Cécile, je me ſuis vue réveillée d'une manière fort extraordinaire. Mon frère a demandé à nous voir. Il eſt monté précipitamment; & lorſqu'il eſt entré dans ma chambre ſon viſage annonçoit des merveilles avant qu'il ait deſſerré les lèvres. Ma mère, qui a touſſé toute la nuit, étoit à prendre un peu de repos. J'ai recommandé au chevalier de ne pas faire de bruit. A peine s'eſt-il donné

donné le tems de s'informer de notre ſanté, quoiqu'il ne nous eût pas vues depuis trois jours. Il a tiré de ſa poche un paquet d'écrits qu'il m'a mis entre les mains ; c'eſt de Falkland, m'a-t-il dit, & tout y mérite votre curioſité. Après avoir levé l'enveloppe, j'ai vu qu'elle contenoit au moins quatre feuilles de papier, remplies ſur toutes les faces. Bon dieu, chevalier, ai-je dit, vous attendez-vous que je me donne la peine de lire cette longue gazette ? Il m'a répondu que je pouvois la lire à loiſir, & que je me trouverois bien payée d'une peine ſi mortelle : ſa viſite n'a pas duré long-tems.

J'ai lu auſſi-tôt une lettre ſi ſingulièrement annoncée ; & ma mère paroiſſant endormie, je vais profiter du tems pour vous la tranſcrire. A la vérité, ma chère, elle m'a beaucoup ſurpriſe.

A Boulogne, 12 Novembre.

Je brûle, mon cher Bidulphe, de me juſtifier à tes yeux ; mais je ſuis plus impatient encore de l'être à ceux de madame Arnil, qui, ſuppoſé qu'elle m'honore d'une ſeule penſée, doit me regarder avec le dernier mépris, & me rendroit juſtice ſi la vérité des faits répondoit aux apparences. Je crois voir ſur ſon viſage un air charmant de ſurpriſe & d'indignation, en apprenant pour nouvelle que j'ai enlevé madame Goring.

De quel œil tu dois me regarder auſſi ! Il eſt conſtant néanmoins que j'ai enlevé cette femme, & qu'elle eſt actuellement entre mes mains, ſans paroître mécontente de ſa ſituation ; & ſi je le déſirois, il dépend de moi d'obtenir tout le bonheur que madame Goring eſt capable d'accorder. Mais je vous aſſure, mon cher chevalier, que je n'ai pas d'autres vues que celles qui peuvent conduire au bien de ſon corps & de ſon ame ; je l'ai traitée juſqu'à préſent comme une veſtale. Quel paradoxe, me direz-vous ! Patience, cher ami, juſqu'à l'éclairciſſement de ma chevalerie errante.

Apprenez d'abord que les amours de M. Arnil & de madame Goring n'étant pas un ſecret dans le canton, je n'en ai pas été plutôt informé, que j'ai conçu le deſſein de rompre cette déteſtable union ; non par conſidération pour elle ou pour lui ; mais dans l'eſpérance de rendre à la plus aimable des femmes un mari aſſez indigne, qui ne pouvoit s'être refroidi pour elle que par la force de quelque pouvoir magique ou d'une ruſe infernale. La Goring eſt belle femme, j'en conviens ; mais c'eſt une ſorte créature, & capricieuſe comme un ſinge. J'avois formé ce deſſein, ai-je dit, à la première connoiſſance que j'avois eue de l'intrigue, & je m'étois propoſé de renouer avec madame Goring ; car je l'avois connue autrefois, connue à mon grand malheur. Ce monſtre que j'ai actuellement

dans les chaînes eſt le même, chevalier, qui a cauſé l'infortune de miſs Burchill, & par conſéquent la cauſe éloignée qui m'a fait perdre miſs Bidulphe. Si cette méchante femme n'avoit pas exiſté, je n'aurois pas à me reprocher la chûte d'une malheureuſe fille; à me reprocher, remarquez l'expreſſion; à moi, dis-je, car la mercenaire étoit déterminée à vendre ſa nièce, lorſque ma mauvaiſe étoile m'a jeté dans ſon chemin. Quoique la ſéduction des ſens & les idées de galanterie établies dans la nation, puiſſent être une excuſe à mon âge, je n'y penſe jamais ſans regret. La moitié de ma fortune, s'il étoit poſſible de changer une faute commiſe, en vertu, ſeroit donnée volontiers pour ce miracle; mais je parle d'un malheur paſſé, & toute la puiſſance du ciel ne ſauroit faire à préſent qu'il ne le ſoit pas. Le bonheur de la jeune perſonne eſt de n'avoir jamais été ſoupçonnée, & probablement avec une bonne conduite elle ne le ſera jamais. Si je meurs garçon, comme il y a beaucoup d'apparence, mon deſſein eſt de lui laiſſer tout mon bien. Que puis-je de plus?

Me voilà fort loin de mon ſujet, & je voulois dire ſeulement que j'avois formé la réſolution d'éloigner madame Goring. Il falloit, pour l'exécution de ce projet, renouveler notre ancienne connoiſſance, & jouer un rôle extrêmement forcé,

celui d'une profonde diſſimulation : mais j'y étois excité par un motif ſi puiſſant, qu'il ne me laiſſoit rien craindre de mon averſion naturelle pour la ruſe. Cette arme du vice eſt indifférente par elle-même, & mérite un meilleur nom lorſqu'elle peut être tournée contre lui. Je pris donc un air convenable à mon deſſein, & je fis une viſite à l'objet de mon mépris.

Madame Goring ne fut pas ſurpriſe de me voir : Bath nous avoit rendu familiers. Elle me reçut avec une complaiſance qui me fit connoître que j'étois bien dans ſon eſprit ; & ſi mes vues avoient été différentes de ce qu'elles étoient, je ſuis ſûr que j'y aurois trouvé toute la facilité que j'aurois pu déſirer ; car il eſt certain qu'elle ſe flatta de m'engager dans ſes chaînes à l'inſu de M. Arnil. Je le remarquai d'abord, non-ſeulement au déſir qu'elle eut de me voir ſouvent, mais au choix qu'elle faiſoit toujours des heures auxquelles M. Arnil ne pouvoit nous ſurprendre ; c'étoit m'épargner la moitié du chemin. Cependant, comme je ne penſois qu'à la dégager de M. Arnil pendant qu'elle en vouloit à mon cœur, pour me retenir à ſon ſervice avec lui, je pouſſai ſi peu ma bonne fortune, que je crus lui voir du refroidiſſement pour moi. Le tems d'exécuter mon projet n'étoit pas venu ; ce ne pouvoit être avant le départ de ſon amant pour la ville. Je me propoſois de l'enlever

avec l'apparence de ſon conſentement; ce qui n'étoit pas poſſible, tandis que M. Arnil étoit ſi près d'elle. Mon plan n'étoit qu'ébauché, lorſque je reçus votre lettre d'invitation pour Wiltshire; & je réſolus de ne vous en informer qu'après le ſuccès, d'autant plus que vous ignoriez alors l'injurieuſe conduite dont votre ſœur avoit à ſe plaindre.

Revenu chez milord V... la première nouvelle que j'appris, fut le départ éclatant de madame Arnil. Je me reprochai fort amérement de n'avoir pas prévenu ces extrémités par des meſures plus promptes. La cauſe du mal ne put être obſcure pour moi, quoique rien alors ne fût plus éloigné de mes idées que de ſoupçonner la fatale part que j'avois eue moi-même à l'infortune de la plus aimable & de la plus reſpectable des femmes.

Miladi V... me dit que votre charmante ſœur ayant découvert l'infidélité de ſon mari, l'avoit quitté par cette raiſon; mais je ſus bientôt de milord le fond du ſecret. Oh, chevalier! cet ange, qui méritoit le premier monarque de l'univers, être abandonné, rejeté par un inſipide & bizarre perſonnage! & moi, quoiqu'innocemment, en être la maudite cauſe! Je ne me poſsède pas, lorſque je me repréſente ce que la divine créature a ſouffert à mon occaſion. Mais tout, dès la première origine, n'eſt-il pas venu de cette Goring? furie vengereſſe, envoyée comme un fléau ſur la

terre pour les péchés de mes ancêtres & les miens. Je ſuis furieux, & qui s'en étonnera ? J'en deviendrai fou.

Mais, pour revenir, je me rappelai alors que la veille de mon départ pour Wiltshire, un billet de madame Goring m'avoit prié de paſſer chez elle dans l'après-midi : j'avois obéi, m'attendant fort peu d'y trouver madame Arnil, que je n'y avois jamais vue. L'effet que ma préſence eut ſur elle me ſurprit beaucoup : elle ſortit auſſi-tôt. Madame Goring prit un moment pour me dire que ſa voiſine étoit venue la voir ſans être attendue ; mais qu'elle partoit ſans doute, & que nous aurions une heure à paſſer enſemble. Elle ſe hâta de marcher enſuite ſur les pas de votre ſœur, & je demeurai ſeul dans la chambre. Pendant que j'étois à réfléchir ſur cette rencontre, que je ne pus attribuer qu'au haſard, madame Goring revint à moi, & me dit que votre ſœur étoit ſi mal, que ne pouvant ſe diſpenſer de la remettre chez elle, elle avoit donné ordre qu'on mît les chevaux à ſon carroſſe : elle me fit ſes excuſes de ce contretems, qui l'obligeoit de me renvoyer ; & me dit qu'elle ſeroit bien aiſe de me voir le lendemain. Je me retirai, & M. Arnil, qui m'apperçut dans la cour en ſortant, me parut la vraie raiſon qui me faiſoit congédier.

Je partis le jour ſuivant pour Wiltshire. Quoi-

qu'il y eût quelque choſe de bizarre dans cet incident, je n'y vis qu'un ſimple effet du haſard, & je ceſſai d'y penſer, juſqu'au moment où milord m'ayant appris la diſgrace de votre ſœur, je jugeai que ce ſerpent avoit formé un plan régulier pour la perdre. Vous voyez, car vous êtes ſans doute informé de toutes les circonſtances, comment la Goring avoit engagé madame Amil à cette malheureuſe viſite, après s'être aſſurée de la mienne pour le tems où elle ſavoit que le mari viendroit nous ſurprendre. Pour ſon arrivée, à lui, vous ne croirez pas qu'elle fût imprévue.

Je vous avoue, cher ami, que dans les premiers mouvemens de ma rage, j'aurois poignardé Arnil, madame Goring, & moi-même. Milord V.... calma mes tranſports, en me répétant plus d'une fois que votre ſœur demandoit inſtamment le ſecret pour cette déteſtable aventure, & que ſa femme, dont il la tenoit, ne lui pardonneroit pas de la divulguer. Cette réflexion eut la force de me rappeler à mes ſens, & je me livrai à l'impatience d'exécuter mon premier projet, que les crimes redoublés de madame Goring me preſſoient de ne plus laiſſer languir. Je le communiquai à milord; il en fut charmé; car il adore parfaitement votre ſœur. C'eſt le vrai moyen, me dit-il, de parvenir au but que vous déſirez, quoiqu'une telle vengeance ne réponde pas à la méchanceté de cette

femme; & madame Arnil peut redevenir tranquille par cette voie, ſans reproche pour ſon caractère & ſans injuſtice pour perſonne.

Mes meſures priſes avec milord V... je rendis une viſite à madame Goring. Elle affecta de parler avec autant d'intérêt que de ſurpriſe, du départ de votre ſœur. Je lui demandai ſi, vivant familièrement avec l'un & l'autre, elle en ſavoit la raiſon? Elle ſecoua la tête; & par un regard accompagné d'un myſtérieux ſilence, elle parut m'inviter à lui demander plus d'explication. A la fin, ouvrant la bouche comme à regret, elle me dit » que » la pauvre madame Arnil, quoi qu'aſſurément » femme ſenſée, n'étoit pas exempte des petites » foibleſſes de ſon ſexe; & que tout étonnans, » tout mal fondés qu'étoient ſes ſoupçons, il lui » étoit entré dans la tête d'être jalouſe de M. » Arnil; & de toutes les femmes du monde, qui » croyez-vous qu'elle ſoupçonne? « Je ne le devine pas, répondis-je. Moi, répliqua l'effrontée; & je lus, dans ſes regards, qu'elle s'attendoit à me voir marquer autant de ſurpriſe, qu'elle en affectoit. Je la payai d'un ſimple ſourire; & je changeai de diſcours pendant le reſte de ma viſite.

Les meſures que j'avois communiquées à milord V... demandoient quelque ménagement. Elles n'auroient pas rempli, dans toute ſon étendue, le deſſein que j'avois de dérober ſa chère maîtreſſe à

M. Arnil, s'il n'avoit parû qu'elle y conſentoit. Il falloit que de ſa part, la fuite ſemblât préméditée; & pour lui donner cet air, je voulois que la dame emportât ſes plus précieux bijoux. Sa femme de chambre étant néceſſaire à cette opération, je réſolus, non-ſeulement d'employer ſon aſſiſtance, mais de lui faire accompagner ſa maîtreſſe dans le voyage que je méditois pour elle. Ainſi l'exécution de mon plan commença par des préſens, que je fis à cette fille chaque fois que je voyois ſa maîtreſſe; & j'eus ſoin de donner, à mes viſites, un air d'intrigue & d'amour. J'oſerois jurer que la femme de chambre me croit dans les meilleurs termes avec ſa maîtreſſe. Les heures auxquelles j'affectois de me préſenter, étoient celles où j'étois sûr de trouver madame Goring ſeule. Mes viſites étoient courtes, comme ſi j'avois appréhendé d'être ſurpris avec elle : & j'allai juſqu'à laiſſer ma voiture à quelque diſtance de la maiſon, pour m'avancer ſeul, avec la précaution d'un homme qui tremble d'être obſervé. Il m'étoit indifférent que madame Goring apprît ce manège; j'avois à ſauver le ſoupçon d'une intrigue dans l'eſprit de tous ſes domeſtiques; quand elle auroit appris avec quelles meſures je venois chez elle, ma prudence n'auroit pû lui déplaire; elle avoit auſſi des meſures à garder, pour cacher notre union à M. Arnil. En un mot, mon adreſſe me ſervit ſi

bien, que jamais rien n'eût tant l'apparence d'un amour favoriſé. Je m'apperçus qu'elle commençoit elle-même à ſe croire sûre de moi, & que jugeant de mes diſpoſitions par mes flatteries & mes ſoins, elle s'étonnoit que je ne fiſſe pas plus d'uſage de celles que je lui connoiſſois. Mais mon rôle étoit joué avec tant de circonſpection, que malgré toute la fineſſe d'une coquette exercée, elle ne ſe défia de rien.

Après avoir conduit l'affaire à ce point, je ne doutai pas du plus heureux ſuccès, avec l'aſſiſtance de milord. Mon entrepriſe le raviſſoit. Il juroit que ſi je ne l'euſſe pas admis au complot, jamais il ne me l'auroit pardonné. Je donnerois ma main droite, diſoit-il, pour rendre madame Arnil heureuſe. Il ajoutoit que d'ailleurs c'étoit ſauver ſon mari de ſa ruine, & que de ſa connoiſſance, cette femme l'avoit déjà dépouillé de la moitié de ſon bien. Je lui demandai ſi nous devions mettre miladi dans le ſecret? il me dit; non, abſolument; miladi eſt trop ſcrupuleuſe, pour une confidence de cette nature : mais après l'heureuſe exécution, il ſe chargea de m'excuſer auprès d'elle, lorſqu'il ſe ſeroit un peu divertí de ſa ſurpriſe.

Je m'impatientois, avec raiſon, de voir ſi long-tems Arnil à la campagne, & par conſéquent mon entrepriſe retardée; ce chagrin étoit néanmoins compenſé par une autre circonſtance; c'étoit là

longueur de mon ſéjour dans le canton, qu'il ne pouvoit ignorer, quoiqu'il eût ceſſé de voir milord dans la crainte de me rencontrer chez lui, & qui devoit effacer ſes injurieux ſoupçons contre ſa femme & moi; ſans compter qu'il ſervoit encore à colorer mieux mes vûes.

Enfin, le jour & l'occaſion arrivèrent. Arnil ſe rendit à Londres pour ſes affaires. Je fus informé du jour par la femme de chambre, & j'appris en même-tems que ſa maîtreſſe devoit le ſuivre huit jours après; car elle vouloit encore ſauver les dehors, & ſembloit prétendre à la réputation. Je propoſai de donner un bal, pour prendre congé des dames, le ſoir du jour qu'Arnil avoit pris pour ſon départ. Mon deſſein fut publié quelques jours auparavant. Milord, preſque auſſi zèlé que moi, répandit des invitations dans le voiſinage. Vous jugés bien que M. Arnil & madame Goring ne furent pas oubliés. Nous reçûmes de l'amant, comme nous nous y étions attendus, une excuſe fort civile, & de l'autre une acceptation certaine.

Dans l'intervalle, je continuai de rendre mes viſites ordinaires à madame Goring & ne manquai pas de la retenir pour ma *danſeuſe*. Arnil partit à propos. Je vis madame Goring, le matin du même jour, & je l'engageai, de concert avec milord, à venir de bonne heure, pour faire une partie de jeu, avec d'autres dames invitées dans

la même vue. En ſortant de chez-elle, je lâchai quelques mots myſtérieux à ſa femme de chambre.

Dans l'après midi, la compagnie fut nombreuſe au château de V... & rien ne manquant déſormais à mon plan, je me dérobai pendant que les dames étoient à jouer; je montai à cheval, & je me rendis chez madame Goring. C'étoit pour y voir ſa femme de chambre, que j'affectai de prendre à l'écart. Je lui dis, que n'ignorant pas où j'en étois avec ſa maîtreſſe, elle ne devoit être ſurpriſe de rien : que je partois avec elle cette nuit même; que, par diverſes raiſons, notre dernière réſolution n'avoit été priſe que depuis quelques heures; que je m'étois dérobé une minute, pour lui apporter les clés de ſa maîtreſſe, & lui dire de ſa part, qu'il falloit prendre tous ſes bijoux, avec tout ce qu'elle trouveroit d'argent & de billets de banque dans ſes tiroirs; & lui remettant quelques petites clés, que j'avois à deſſein dans ma poche, je lui recommandai inſtamment d'être prête à l'entrée de la nuit, lorſqu'une perſonne de confiance viendroit la prendre, & la conduiroit dans un lieu sûr, où elle me trouveroit avec ſa maîtreſſe.

Il ne fut pas beſoin d'autres argumens pour perſuader cette fille : l'entrepriſe étoit plauſible; elle étoit pleinement convaincue d'une intime liaiſon entre ſa maîtreſſe & moi; la connoiſſant

trop bien pour douter de ſes viles diſpoſitions, elle crut facilement que j'étois venu par ſon ordre. Auſſi promit-t'elle d'obéir ponctuellement; elle me dit que ſi je voulois la faire prendre un peu plus tard, il lui ſeroit plus facile, dans l'obſcurité, d'emporter beaucoup de choſes commodes; & que pour tromper encore mieux les obſervations, elle iroit attendre l'arrivée de mon guide dans une cabane qu'elle me nomma.

Il m'importoit peu que les clés dont je la mettois en poſſeſſion convinſſent aux tiroirs qu'il falloit ouvrir : elle ne pouvoit manquer de croire que ſa maîtreſſe s'étoit trompée dans le choix des clés, & de forcer les ſerrures, plutôt que de manquer à ſes ordres. Ce point capital me ſemblant fort bien réglé, je retournai au château, où mon abſence n'avoit été remarquée de perſonne.

Mon bal fut très-bien conduit. Je danſai avec madame Goring, & nous paſsâmes une ſoirée charmante. Le ſouper fut ſervi à minuit. Elle avoit donné ordre que ſon carroſſe la vînt prendre vers cette heure; mais vous ne doutez pas que mes gens n'euſſent auſſi leurs inſtructions. La danſe n'ayant pas recommencé, l'aſſemblée ſe ſépara vers deux heures. Madame Goring fut une des premières, qui propoſa de ſe retirer : mais on eut peine à trouver ſes domeſtiques. Pendant qu'on étoit à les chercher, tout le monde eut le tems de partir. A

la fin ſes gens ſe trouvèrent ; mais dans une chambre de l'office, & ſi miſérablement ivres, qu'ils n'étoient pas capables de ſe ſoutenir ; avec un des miens, qui contrefaiſoit fort adroitement le même rôle. Dans cette fâcheuſe circonſtance, rien n'étoit plus naturel que d'offrir mon cocher & tout ce que j'avois de monde à mes ordres, pour la reconduire chez elle, & de m'offrir moi-même à l'accompagner, dans la crainte de quelque accident nocturne. La première des deux offres fut acceptée ; mais elle fit quelques difficultés pour la ſeconde. Cependant on ſe rendit à la raiſon du danger. Je lui donnai la main pour monter, & je me jetai dans mon carroſſe après elle.

Notre route étoit marquée. En ſortant de la cour du château, mon cocher tourna court par une petite rue du village, qui conduiſoit droit à des chemins de traverſe, par leſquels nous devions gagner notre première ſtation, éloignée d'environ ſept ou huit milles. Elle n'étoit autre que la chaumière d'un pauvre jardinier, où deux de mes émiſſaires, que j'y avois dépêchés le même jour, attendoient notre arrivée avec une berline de voyage, & quatre puiſſans chevaux. Je n'avois pas oublié d'envoyer deux hommes sûrs à la femme de chambre ; l'un pour la prendre elle-même, & l'autre pour le tranſport du bagage ; tous deux bien montés, avec ordre de nous l'amener dans une hôtellerie, ſur la

route de Rocheſter, à quelque diſtance de la ville. L'hôte étoit un de mes anciens domeſtiques, à qui j'avois donné de quoi s'établir, & qui m'étoit dévoué. Il avoit déjà reçu ſes inſtructions, & ſa maiſon devoit être notre ſeconde pauſe. La femme de chambre ayant eu cinq ou ſix heures d'avance, je conclus qu'elle devoit être arrivée long-tems avant nous; & la diſtance de ſa propre maiſon n'étoit de guères plus que vingt milles.

Ma compagne ne s'apperçut pas tout d'un coup du changement de chemin. Ses eſprits étoient en mouvement, & j'aidois à ſoutenir ſon babil. Lorſqu'elle s'en apperçut, elle témoigna quelque ſurpriſe. Ciel, M. Falkland! où cet homme nous mene-t-il? il a manqué ſon chemin. Elle cria, pour l'en avertir. Mais notre cocher, qui avoit ordre de ne pas s'arrêter, s'il ne m'entendoit moi-même, ne fit que marcher plus vîte. De grâce, me dit-elle, parlez lui. Le miſérable s'eſt enivré ſans doute avec tous les autres. Je répondis froidement qu'il étoit impoſſible de tourner, dans l'étroite rue où nous étions; qu'auſſi-tôt que nous en ſerions ſortis, je parlerois au cocher, & que je ne voyois d'ailleurs aucune raiſon d'effroi. La rue étoit longue; mais la rapidité de nos roues nous fit arriver bien-tôt à la fin, où je trouvai mon valet de chambre, avec un de mes gens de livrée, qui m'attendoient à cheval. J'avois, derrière notre voiture,

[illegible] publiées, par lequel je me propoſois de la renvoyer le lendemain.

A la vue des deux cavaliers, qui paroiſſoient nous atteindre, ma compagne s'écria; oh! le malheureux; il nous amène ici pour être volés. Elle avoit ſur elle un bon nombre de diamans; & réellement ſa crainte étoit aſſez juſte : la voiture étoit alors en plein champ, & les chevaux voloient plutôt qu'ils ne galoppoient. Les deux cavaliers nous avoient joints, & marchoient du même train que nous. Je la vis dans une frayeur ſi vive, qu'il me parut tems de la détromper. Je n'étois pas d'aſſez mauvais naturel, pour la tenir plus long-tems dans la crainte des voleurs de grand chemin, & je crus qu'elle ſeroit moins choquée d'un deſſein ſur ſa perſonne, que ſur ſes diamans. A préſent, lui dis-je, en prenant une de ſes mains, avec une liberté que je ne m'étois pas encore permiſe avec elle, puiſque nous ſommes hors du danger d'être découverts, ou pourſuivis, je veux vous dire un ſecret : & ma prononciation étoit libre & ferme. Elle retira ſa main. Que prétendez-vous, monſieur? Rien de plus, madame, que l'honneur de votre compagnie dans une petite partie de voyage, dont la penſée m'eſt venue. Croyez-moi, il n'y a pas le moindre danger pour vous. Vous êtes ſous ma défenſe. Les gens que vous voyez à cheval ſont à moi; vous jugerez du prix que j'attache à votre perſonne,

perſonne, par les peines que je prends pour en obtenir la poſſeſſion.

Dieu, M. Falkand! mais il eſt impoſſible que vous ſoyez ſérieux. Dans toute ma vie, madame, je ne l'ai jamais été plus. Il y a long-tems que j'ai des vues.... Mais votre liaiſon avec M. Arnil.... Ma liaiſon avec M. Arnil, interrompit-elle? je ne vous entends pas, monſieur. Allons, allons, madame Goring; vous & moi, ſommes de vieilles connoiſſances : la diſſimulation n'eſt utile à rien. Arnil eſt depuis aſſez long-tems heureux. Une femme de votre eſprit doit en être laſſe; ſur-tout, lorſque je crois pouvoir dire, ſans vanité, que vous ne perdrez pas au change.

La dame avoit déjà retrouvé tout ſon courage; & ſes eſprits étoient revenus, avec la certitude de n'avoir rien à craindre pour ſes diamans. Vous, audacieux homme! comment oſez-vous me tenir ce langage? Vous avez le front d'inſinuer qu'il y a quelque choſe de criminel dans mon attachement pour M. Arnil & pour ſa famille! Ma chère madame, je ne vous accuſe pas d'attachement pour quelqu'autre perſonne *de ſa famille*; lui, lui ſeul eſt favoriſé.... Non, interrompit-elle, jamais l'impertinence & l'audace n'ont été portées ſi loin; mais je ſais d'où vient l'impoſture; c'eſt de madame... (& le reſpectable nom de votre ſœur fut prononcé.) Mais je la méprise, & M. Arnil ſaura

bien-tôt à quel point je ſuis outragée. Là-deſſus, elle ſe mit à pleurer.

Ma chère madame Goring, mille pardons! mon deſſein n'a pas été de vous offenſer. Si M. Arnil eſt votre admirateur, c'eſt un tribut que tous les hommes du monde vous rendroient après vous avoir vue. De grâce remettez-vous. Je jure, par tout ce qu'il y a de ſaint, que je ne penſe pas à vous nuire. Reprenez un peu de tranquillité, je vous en conjure, & ne défigurez pas, par des larmes, le plus joli viſage d'Angleterre. Le plus hardi, le plus inſultant mortel! dit-elle avec un ſanglot. D'où peut vous être venue l'idée d'un tel attentat? Où prétendez-vous me conduire? Pas plus loin qu'en France, ma chère madame; y avez-vous jamais été? En France! en France, s'écria-t'elle, & vous avez l'audace de l'entreprendre? Oh! madame, le pays eſt charmant, & vous le préférerez à tout, quand vous y ſerez. Quelle croyez-vous que fût ſa réponſe? un ſoufflet. Je ſaiſis ſa main, & je la baiſai: charmante amazone! que j'admire ce courage! Elle s'efforçoit de dégager ſa main, avec les ongles de l'autre; mais je les lui pris toutes deux, & je les tins ſerrées, dans la crainte d'un ſecond ſoufflet. Inſolent, lâche, mépriſable raviſſeur! A chacune de ces épithètes, je répondois par celles d'aimable, charmante, adorable, tendre, & douce créature!

Elle ſe mit encore à pleurer ; mais c'étoient des larmes de dépit, qui n'excitèrent pas dans mon cœur cette pitié que j'aurois ſentie dans une autre occaſion.

Notre arrivée à la chaumière du jardinier, fit une trève à nos altercations. Toute la famille étoit au lit, à l'exception de la femme, qui vint nous faire ſa révérence à la porte. Je conduiſis, ou plutôt je tranſportai madame Göring hors de la voiture ; car elle me refuſa ſa main ; & la ſuppliant de prendre quelques momens de repos tandis que je donnerois des ordres à mes gens, je la mis entre les mains de la jardiniere. Elle entra dans la maiſon de fort mauvaiſe grâce, ſans me faire la moindre réponſe, & n'y voyant que cette vieille femme, elle n'eut pas de peine à comprendre que les plaintes ou les tentatives pour s'échapper, ſeroient également inutiles. Sa prudence lui fit prendre le parti de la réſignation. J'eus bien-tôt expédié mes ordres : ils ne conſiſtèrent qu'à faire prendre la place du cocher au poſtillon que nous avions eu derrière nous. Vous irez, lui dis-je, au village le plus proche de la maiſon de madame Göring ; & de-là, vous ferez mener ſa voiture chez elle, par le premier payſan qui voudra lui rendre ce ſervice. Auſſi-tôt je fis avancer ma propre voiture devant la porte, & m'y préſentant moi-même, je dis à la belle dame que j'étois prêt à

partir. La femme du jardinier diſparut à l'inſtant; de ſorte que ne voyant aucun ſecours à réclamer, madame Goring ſouffrit paiſiblement que je l'aidaſſe à monter dans ma berline, & je m'y plaçai à côté d'elle. Non-ſeulement cette nouvelle voiture étoit propre à voyager ; mais j'avois eu ſoin que les portieres n'euſſent que des ais de bois, au lieu de glaces, avec la précaution d'y faire mettre des loquets à reſſorts, qui ſe fermoient d'eux-mêmes, & ne s'ouvroient pas facilement. Un des ais étoit déja fermé, & je levai l'autre auſſi-tôt que nous fumes dans la voiture. Nous avions la plus belle nuit du monde, avec un clair de lune, pour nous conduire juſqu'au lever du ſoleil. Notre poſtillon fit claquer ſon fouet; & quoique la route fût bourbeuſe, les quatre chevaux partirent comme l'éclair.

Je me figure, madame, dis-je à ma compagne, que vous êtes aſſez convaincue maintenant de la juſteſſe de mes meſures, pour juger qu'elles ne peuvent être éludées par aucun effort. Mon intention eſt de vous traiter avec le reſpect qui vous eſt dû, & je vous demande en grâce de prendre pour moi des manières un peu plus humaines; c'eſt en vérité la ſeule faveur que je déſire, juſqu'à ce que vos propres diſpoſitions vous portent à me témoigner plus de bonté.

Vous êtes, me répondit-elle, le plus étonnant

mortel qui ait jamais reſpiré. Que ſignifie, que depuis que nous nous connoiſſons, jamais votre conduite ne m'ait donné lieu de croire que vous ayez eu des deſſeins ſérieux ſur moi, & que tout d'un coup il vous prenne envie de fondre ſur les gens, comme un vautour ſur ſa proie?

Je réponds en deux mots, lui dis-je. Lorſque nous avons commencé à nous connoître, vous étiez au pouvoir d'un mari. Depuis le renouvellement de notre liaiſon, vous me le pardonnerez, madame, la paſſion de M. Arnil pour vous n'étoit pas un ſecret. Je ne ſuis pas fait pour ſolliciter les complaiſances d'une femme à la dérobée, & je ne donnerois pas un verre d'eau pour un bonheur partagé. Votre attachement à M. Arnil m'a glacé, & j'ai pris la réſolution.... Mon attachement à M. Arnil! s'écria-t'elle avec une nouvelle impudence. Oui, répliquai-je froidement; votre commerce étoit ſi connu, qu'il faiſoit l'entretien du public; & vous étiez ſi maltraitée à toutes les tables du canton, que ſi vous y étiez reſtée plus long-tems, il n'y avoit pas d'honnête femme qui ne vous eût tourné le dos. Tout le monde a mis ſur votre compte la ſéparation de madame Arnil; & comme elle paſſe pour fort bonne femme, (que dis-tu de cette expreſſion, chevalier?) tout le monde a pris parti pour elle, & la ſatyre ne vous a pas épargnée. Ajoutez

que la fortune d'Arnil eſt fort altérée, & ce qui lui reſte, dans un embarras qui ne peut lui permettre long-tems les retours de généroſité que vous méritez. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que nous nous connoiſſons vous & moi. Je n'ignore pas votre ſituation. A la mort du capitaine Goring, le petit douaire d'Ashby, & votre penſion de veuve d'officier, étoient votre unique revenu. L'amoureux Arnil paroît avoir été libéral; mais s'il étoit en état de l'être long-tems, c'eſt ce qui peut mériter vos réflexions.

J'obſervai que la peinture de ſon étroite fortune & de la ruine de ſa réputation, avoit mortifié ſon orgueil. Si tout ce que vous me dites étoit auſſi vrai qu'il l'eſt peu, me répondit-elle, en branlant la tête, il ne vous ſeroit pas fort aiſé, monſieur, malgré la petiteſſe de mon revenu, dont vous vous croyez ſi bien informé, de me tenir compte de ce que je ſuis expoſée à perdre par la violence que vous me faites aujourd'hui. J'ai dans mes tiroirs un argent conſidérable & quelques bijoux de prix, ſur leſquels il y a toute apparence que mes domeſtiques auront mis la main. J'engageai ma parole d'honneur de lui reſtituer tout ce qu'elle perdroit par ma faute, & de prendre ſoin qu'à l'avenir ſa fortune fût moins dépendante. Il ne me parut pas à propos de lui dire encore que je m'étois aſſuré de ſa femme de chambre & de ſon ar-

gent. Cette circonſtance fut réſervée pour lui cauſer une agréable ſurpriſe. J'avois des meſures à garder : il ne me convenoit pas d'être trop bien avec elle, par des raiſons aſſez claires, & fort oppoſées à toute idée de galanterie.

Je pris donc une conduite plus réſervée, & j'affectai pour elle une ſorte de reſpect ; il ne m'échappa rien qui pût me faire croire informé que les injuſtices de M. Arnil avoient pris naiſſance à mon occaſion, bien moins qui pût lui faire connoître que je les ſoupçonnois d'être ſon ouvrage. Je remis la diſcuſſion de ce point à des tems plus favorables, où j'en pourrois faire un meilleur uſage.

Mon premier deſſein étoit de la rendre par degrés aſſez contente de ſa ſituation, pour ne pas ſouhaiter de retourner à M. Arnil, & je me flattois qu'auſſi-tôt que j'y ſerois parvenu, il ne me ſeroit pas difficile de la conduire plus loin, & juſqu'au but que je m'étois propoſé : c'étoit de lui faire écrire à ſon amant une lettre dont je voulois lui dicter les termes. Cette eſpérance vous paroîtra fort étrange ; & je me promettois néanmoins de la remplir. Je connoiſſois ma belle compagne & ſon tour d'eſprit. Mettez une femme de cette trempe en bonne humeur, il devient aiſé de l'engager à toutes ſortes de complaiſances. Celle-ci n'a pas la moindre ſolidité de jugement. Ce qui lui tient lieu d'eſprit eſt une ſorte de vivacité féconde

en ſaillies, qui en impoſent au commun des hommes, & qui la font paſſer pour ce qu'on appelle une femme amuſante. Avec un grand fond de vanité & des affectations de tendreſſe, qui couvrent l'humeur la plus hautaine dont une femme air jamais été poſſédée, ſa paſſion dominante eſt l'avarice : & ce qu'il y a de ſurprenant, la généroſité néanmoins eſt non-ſeulement ce qu'elle fait profeſſion d'admirer, mais ce qu'elle s'étudie le plus à donner pour ſon vrai caractère. Au reſte, ſi je mets ſes prétentions à cette vertu en contraſte avec ſon avarice, c'eſt que les termes ſemblent oppoſés par leur nature ; car je n'entends pas ici, par généroſité, cette noble diſpoſition que l'idée du mot renferme. Non, non, c'eſt à la réputation de cette vertu qu'elle prétend, & la Goring veut paſſer pour une *grande ame*. Cette phraſe eſt ſouvent dans ſa bouche, & quoique ſa conduite donne le démenti à tous ſes diſcours, elle a toujours cent hiſtoires dans leſquelles il n'y a pas un mot de vérité, pour faire connoître avec quelle nobleſſe elle en uſe dans l'occaſion. C'étoit ſur la connoiſſance de cette partie de ſon caractère, que je fondois particulièrement mes eſpérances.

J'entretins une ſorte de converſation forcée pendant le reſte de notre marche. Madame Goring étoit ſombre, mais elle n'étoit plus méchante ; comme je ne ſouhaitois rien moins que des éclair-

ciſſemens, je n'étois pas fâché qu'elle fût de cette humeur. Nous arrivâmes à l'hôtellerie, qui eſt un mille en-deçà de Rocheſter. Il étoit huit heures du matin, heure favorable, parce que c'eſt à peu-près le tems où les voyageurs ſe ſont remis en chemin. Auſſi la maiſon étoit-elle vide. L'hôte, nommé Lamb, anciennement mon cocher, avoit reçu mes inſtructions par une lettre, & ſe trouva prêt à nous ſervir. C'étoit auſſi dans ce lieu que la femme de chambre avoir dû ſe rendre. Elle y étoit avant nous, & logée dans une chambre sûre.

La voiture entra juſqu'au fond de la cour, devant la porte du veſtibule. La portière fut ouverte à l'inſtant, & madame Lamb ſe préſenta de fort bonne grâce. Ma compagne, ſoutenue par mes gens, n'eut qu'un ſaut à faire pour entrer dans la maiſon. Vêtus, comme nous l'étions, pour une partie de danſe, nous dûmes paroître des voyageurs extraordinaires, ſur-tout à cette heure du matin. Ce fut vraiſemblablement cette raiſon qui fit prendre auſſitôt le chemin de l'eſcalier à madame Goring, avec la maîtreſſe de l'hôtellerie.

Comme j'avois ordonné que la femme de chambre ne parût pas avant que je l'euſſe vue, je demandai ſur le champ où étoit cette fille? On me conduiſit à la chambre qu'elle occupoit. Sa joie parut vive de me voir. Je lui dis de préparer la toilette de ſa maîtreſſe, qu'elle ne devoit pas avoir ou-

bliée ; car je ne doutois pas, ajoutai-je, que madame Goring ne voulût mettre une robe de voyage. Elle avoit effectivement juſqu'à l'habit de cheval de ſa maîtreſſe, & tout ce qu'elle avoit pu trouver le moyen d'emporter commodément. J'apperçus une abondance de jolies choſes entaſſées ſans ordre ſur un lit ; & je voulus ſavoir d'elle comment elle s'y étoit priſe pour enlever tant de robes & d'agréables colifichets, ſans être obſervée. Elle me dit que depuis l'inſtant où je l'avois quittée juſqu'à l'arrivée du guide, elle ne s'étoit pas épargnée ; qu'elle avoit d'abord employé le tems à porter dans le lieu qu'elle m'avoit indiqué, le linge & les meilleures nipes de ſa maîtreſſe, & qu'ayant été bientôt favoriſée des ténèbres, elle avoit fait dix voyages ſans être apperçue ; qu'elle avoit rempli deux grands porte-manteaux ; après quoi, elle étoit retournée pour faire la viſite des tiroirs : qu'elle avoit eu beaucoup d'embarras à les ouvrir, parce qu'aucune des clés n'y avoit pu ſervir, & qu'elle avoit entrepris d'en forcer un auſſi doucement qu'elle avoit pu, mais en vain : qu'elle y auroit mis ſa vie, & qu'elle alloit recommencer ſes efforts lorſqu'il lui étoit venu à l'eſprit de faire un ſecond eſſai des clés ; qu'alors il s'en étoit trouvé une oubliée apparemment dans ſa précipitation, qui avoit ouvert le petit tiroir où elle ſavoit que ſa maîtreſſe tenoit ſes clés doubles, & qu'en un

moment elle avoit pris tout l'argent, les papiers & les bijoux qu'elle avoit trouvés. Ce butin, me dit-elle, n'a pas laiſſé de m'inquiéter pendant la route : outre deux cens guinées en eſpèces, j'ai mille livres ſterling en billets de banque ; & quoique madame ait beaucoup de diamans ſur elle, je n'en ai guères moins autour de moi en divers endroits de mes habits, où j'ai eu la précaution de les cacher.

Je donnai, à la diligence de cette fille, toutes les louanges qu'elle méritoit ; & n'ayant pas manqué avant ma viſite d'ordonner d'abord un petit déjeûner, je retournai à la chambre de madame Goring, pour lui propoſer de prendre quelque choſe. L'hôteſſe étoit encore avec elle ; & je n'en pris pas d'inquiétude, parce qu'ayant reçu de bonnes inſtructions de ſon mari, elle étoit à l'épreuve des ſéductions. Un tête à tête avec madame Goring n'étoit pas encore ce que je déſirois ; & je trouvai le moyen au contraire d'arrêter madame Lamb, en la priant de déjeûner avec nous.

Je repréſentai enſuite à madame Goring qu'elle devoit être fatiguée, & qu'avec ſon agrément nous pouvions paſſer tout le jour dans l'hôtellerie pour y prendre un peu de repos ; elle confeſſa qu'elle en avoit un beſoin extrême. Je vous conſeille, madame, lui dit l'hôteſſe, de vous mettre au lit ; nous en avons un tout prêt, dans une chambre ſi

tranquille, qu'on n'y entend pas le moindre bruit. Faites-la moi voir, répondit-elle, d'un ton de mauvaiſe humeur & d'abattement. L'hôteſſe obéit, & la conduiſit à la porte de la femme de chambre. Je ſuivois. La porte fut ouverte par l'hôteſſe; & madame Goring entra auſſi-tôt, dans l'opinion que cette femme entreroit auſſi; mais je m'avançai légèrement à ſa place, & je lui fis ſigne de ſe retirer.

L'étonnement de la dame, à la vue de ſa femme de chambre, ne peut être repréſenté. Rachel! d'un ton d'admiration. Rachel, qui ne ſe figuroit rien d'extraordinaire ou d'imprévu dans cette rencontre, ne devinant pas d'où venoit l'étonnement de ſa maîtreſſe, lui répondit à ſon tour avec quelque ſurpriſe, madame! & parut attendre qu'elle lui donnât des ordres: mais n'en recevant aucun, elle lui demanda fort tranquillement s'il lui plaiſoit de changer de robe. J'eſpère, madame, dis je alors, en faiſant un pas pour me faire voir, que mademoiſelle Rachel aura pris ſoin de vous apporter toutes vos commodités. Je vous laiſſe entre ſes mains, & je vous ſouhaite un heureux repos. Etrange mortel! dit-elle, en me regardant avec moins de colère, à la vérité, que de ſurpriſe. Je lui fis une profonde révérence, & je ſortis de la chambre.

Après avoir ordonné à M. & madame Lamb d'avoir l'œil ſur mes priſonnières; fatigué comme

je l'étois de la danſe & de la marche, je pris le parti de me déshabiller & de me mettre moi-même au lit. Je dormis juſqu'à ſix heures du ſoir. Alors je pris un habit plus convenable au voyage, que celui dans lequel j'étois venu. Le courrier que j'avois envoyé à Lamb pour l'informer de mon arrivée, avoit été chargé d'une malle qui contenoit les petites néceſſités d'un voyageur.

Madame Goring dormoit encore. J'appelai Rachel, & je voulus ſavoir quelle explication elle avoit eue avec ſa maîtreſſe, ſur la manière dont je l'avois fait tomber dans mes piéges. Son étonnement, me dit cette fille, avoit paſſé toute expreſſion; dans les détails elle avoit répété pluſieurs fois que j'étois le plus étrange homme qui fût jamais né. Mon amie Rachel voulut ſans doute adoucir les termes. Je ſuis ſûr que madame Goring hors de ma préſence, ne m'appelle pas un étrange homme. Cependant, me dit Rachel, elle avoit ſouri deux ou trois fois pendant le récit, ſur-tout à l'aventure des clés. Je recueillis de toutes les circonſtances, que mon attention à mettre ſon argent & ſes bijoux à couvert, joint au ſoin de lui faire amener ſa femme de chambre, avoit appaiſé une grande partie de ſon reſſentiment.

Il étoit huit heures lorſqu'elle ſortit du lit. J'avois ordonné le plus élégant dîner que l'hôtel-

lerie pût fournir ; & la dame, s'étant miſe dans un déshabillé fort galant, ne ſe fit pas avertir deux fois pour venir ſe mettre à table, où je ne m'apperçus pas qu'elle eut perdu l'appétit. Rachel eut ordre, ſeule, de nous ſervir. Je dis fort civilement à madame Goring que les arrangemens étoient pris pour nous embarquer à Douvres cette même nuit ; que ſa femme de chambre ne pouvoit faire à cheval le chemin qui nous reſtoit juſqu'à la mer ; & que d'un autre côté une voiture à quatre chevaux nous expoſant trop aux obſervations, il me ſembloit plus prudent de la réduire à deux ; ce qui m'obligeroit, pour les ſoulager, de céder s'il lui plaiſoit, ma place dans la berline à mademoiſelle Rachel, & d'aller en ſelle à leur ſuite. Elle me répondit froidement, que puiſqu'il falloit marcher il étoit indifférent pour elle avec qui. Quoique ma raiſon ne fut pas ſans poids, j'avoue que le vrai motif qui me faiſoit déſirer d'aller à cheval, étoit de ne pas entrer dans une même cage avec madame Goring : le tems n'étoit pas venu pour nos explications, & j'appréhendois d'être trop tôt aux termes de la paix avec elle.

Le reſte de la ſoirée fut donné par la maîtreſſe & la femme de chambre à mettre un meilleur ordre dans leur bagage ; & j'eus ſoin de faire acheter à Rocheſter un grand coffre où madame

Goring arrangea ſes plus précieuſes nipes de ſes propres mains : elle ſe mit elle-même en habit commode ; & vers onze heures, ſans beaucoup de réſiſtance, elle me permit de la conduire au carroſſe avec ſa Rachel. Il n'étoit pas ſurvenu d'étrangers dans l'hôtellerie, du moins que nous euſſions apperçus ; & nos hôtes étoient trop diſcrets pour laiſſer paroître aucun de leurs domeſtiques. Je montai ſur mon cheval, & je ſortis avec la voiture, en galopant d'un air de triomphe.

Nous arrivâmes de bonne heure à Douvres, & nous entrâmes immédiatement dans un petit Yacht qui nous attendoit. La dame, pendant ces dernières opérations parut jouir d'une ſi parfaite ſérénité, que ſur mon ame j'aurois craint de ne pouvoir me défaire d'elle, ſi l'envie m'étoit venue de la faire retourner ſur ſes pas ; mais elle entreprit un nouveau rôle, & ce fut une belle mélancolie tendre, dont elle affecta d'orner ſon viſage. Je crus pénétrer ce qui ſe paſſoit dans ſon eſprit, & je reconnus enſuite la vérité de mes conjectures. Me croirez-vous, chevalier, ſi, laiſſant toute préparation, je vous dis que cette créature avoit formé dans ſa route d'honorables vues ſur moi ? C'eſt un fait certain. Je le découvris en un inſtant ; vous me connoiſſez cette ſorte de pénétration, qui fait lire les penſées d'autrui dans les yeux & ſur

le viſage ; je le découvris & je ne fus pas fâché de ma découverte : tout éloigné que j'érois de fortifier une ſi folle eſpérance, je conçus que j'en pouvois faire un diſcret uſage ; ſans comprer qu'elle m'offroit toute la facilité que je pouvois déſirer, pour garder les plus grandes apparences du reſpect.

Nous débarquâmes le ſoir à Calais. Elle avoit beaucoup ſouffert de l'air de mer ; & le mal continua ſi vivement, qu'à notre arrivée elle fut obligée de ſe mettre au lit. Elle donna ordre à ſa femme de chambre de ne pas s'éloigner d'elle, c'étoit mon unique vœu ; de ſorte que ma plus grande affaire fut de me rendre très-incommode, par des queſtions continuelles ſur l'état de ſa ſanté, & par des témoignages de chagrin pour ſon indiſpoſition. Cependant le ſommeil ayant tout réparé, j'eus le jour ſuivant des félicitations à lui faire ſur ſon rétabliſſement, & ſur le retour de ſa beauté. Elles abourirent à lui déclarer que ma réſolution étoit de la conduire à Boulogne. J'avois fait partir la veille *Pernol*, ce jeune françois, dont vous ſavez que j'ai fait mon premier officier domeſtique, avec ordre d'y louer pour nous des logemens convenables dans une maiſon qu'il connoiſſoit. Madame Goring & ſa Rachel ne ſachant pas un mot de la langue du pays, j'avois recommandé à Pernol de s'aſſurer que perſonne dans cette

maiſon

maiſon n'entendoit la nôtre. Ma complaiſante compagne ne fit pas la moindre objection contre ce voyage. Un peu de foibleſſe qui lui reſtoit de ſon indiſpoſition, fut un bon prétexte pour la laiſſer ſeule dans la berline avec ſa femme de chambre.

Les appartemens que Pernol avoit loués ſe trouvèrent fort commodes : ils étoient au même étage ; & celui de madame Goring n'étoit ſéparé du mien que par une cloiſon. Son cabinet contenoit un lit de camp, qui fut abandonné à Rachel.

Juſqu'ici, j'avois eu toute la faveur du vent : mais je touchois à l'épineuſe partie de mon entrepriſe. Il étoit impoſſible pour madame Goring de s'imaginer qu'un autre motif que celui d'une ardente & ſincère paſſion pût m'avoir fait naître le deſſein de l'enlever. Je courois actuellement le monde avec elle, je m'étois expoſé à quelques haſards, & ce qui n'étoit pas de moindre conſidération à ſes yeux, je me trouvois engagé dans une dépenſe qui ne pouvoit être médiocre. Toutes les apparences de ma conduite ne pouvoient lui préſenter d'autre motif que l'amour ; & quoique je ne l'euſſe jamais déclaré, quel autre ſens mes actions pouvoient-elles recevoir ? Car dans mes paroles, pour ne rien diſſimuler, elle pouvoit trouver quelque choſe d'équivoque. Elle devoit

donc néceſſairement conclure que je n'avois en vue qu'une intrigue de galanterie avec elle. Ses deſſeins ſur moi étoient d'une nature plus ſérieuſe ; & ſa vanité lui faiſoit juger que malgré l'intime connoiſſance que j'avois eue de ſon caractère, la ruſe & l'adreſſe jointes à ma paſſion pourroient me jeter dans ſes piéges.

Après ces réflexions, j'avois à peſer deux points délicats, & deux difficultés à ſurmonter ; premièrement de ne pas porter la tromperie aſſez loin pour lui faire naître par aucune circonſtance de ma conduite le moindre rayon d'eſpoir que je puſſe être aſſez fou pour l'épouſer ; quelque méchante qu'elle ſoit, & tout extravagant que je ſuis, mes ſentimens naturels en auroient été bleſſés ; en ſecond lieu, de garder les apparences de galanterie auxquelles je devois ſuppoſer qu'elle s'attendoit ; mais d'éviter toutes les familiarités qui conduiſent naturellement à la cataſtrophe d'un amour, terme le plus oppoſé à mes déſirs. La grande difficulté conſiſtoit à me garantir de ces deux extrêmes, ſur-tout du dernier ; car je commençois à craindre plus d'elle qu'elle ne craignoit de moi. Je me connoiſſois aſſez pour prévoir qu'il me ſeroit impoſſible de ſoutenir long-tems l'artifice ; je n'aſpirois qu'à le voir finir, & j'étois déterminé par conſéquent à ne pas retarder l'ouverture.

Mon projet avoit fermenté dans ma tête pen-

dant le chemin que j'avois fait à cheval. En arrivant à Boulogne je me ſentis dans quelque déſordre ; j'étois pris d'un fort gros rhume ; je n'étois pas même ſans un peu de fièvre : il me tomba dans l'eſprit que mon indiſpoſition pouvoit ſervir à mes vues. Je fis mes excuſes à la dame d'un état qui ne me permettoit guères de lui tenir compagnie, & qui me forçoit de chercher mon lit. Sa réponſe fut qu'elle en étoit très-fâchée ; & peut-être parloit-elle ſincèrement. Je la laiſſai en poſſeſſion de ſon nouveau logement avec ſa chère Rachel. L'ignorance de la langue leur coupa toute communication avec nos hôtes, qui ne ſavoient pas un mot d'Anglois. Pernol qu'elles n'avoient jamais vu, par le ſoin qu'il avoit pris d'éviter leurs yeux pendant tout notre voyage, étoit deſtiné à leur ſervir d'interprète. Après avoir mis cet ordre à mes affaires domeſtiques, je me retirai dans mon appartement.

Je n'étois pas bien ; mais je n'étois pas non plus aſſez mal pour me mettre au lit. Je me jetai ſur mes couvertures ; je m'y rappelai toutes les circonſtances de trois ou quatre jours aſſez péniblement employés ; & ces bizarres images me firent ſauter du lit à ma table où j'ai paſſé, cher Bidulphe, toute la nuit à vous faire une fidelle relation de mes travaux & de mes ſuccès, juſ-

qu'aujourd'hui 20 novembre à huit heures du matin.

Attendez inceſſamment une ſeconde partie de mon hiſtoire, où vous lirez avec autant de pitié que d'admiration : » comment Alcandre Falkland, » perdant l'eſpérance de toucher la belle, mais » inexorable princeſſe Gorina prit la funeſte ré- » ſolution, pour finir ſes merveilleuſes aventu- » res, de plonger la pointe de ſon poignard dans » le ſein blanc, mais revêche, de l'impitoyable » divinité ; & comment, preſſé enſuite de ſes » remords, il ſe poignarda lui-même.

Ne ſeroit-ce pas une jolie concluſion du roman ? Non, non, chevalier ; juge mieux de ton ami. Ma chevalerie errante n'aura pas une fin ſi tragique. Mais de grâce, hâte-toi de faire ma paix avec ton incomparable ſœur. Cependant, pourquoi joindre ſon nom avec le mien dans une même phraſe ? Elle ne prend aucun intérêt à moi ; elle ne penſe jamais à moi ; ou s'il lui arrive d'y penſer, c'eſt avec mépris. Je l'ai déjà dit, & je dois le répéter, cher ami, qu'il n'entre dans mon entrepriſe qu'un déſir pur & déſintéreſſé de contribuer à ſon bonheur. Ah ! puiſſe-t-elle être heureuſe, quelque ſoit jamais mon ſort ! Je ſais qu'elle n'approuvera point les moyens que j'y emploie ; mais en faveur du motif tentez d'obtenir

grâce pour les moyens. Dites-lui de cette folle hiſtoire tout ce que vous jugerez qu'elle peut entendre ſans offenſe ; mais gardez-vous bien de la lui faire lire dans mon ridicule ſtyle ; il n'eſt fait que pour vos yeux.

Votre mère, je le ſais, ſe déchaîne contre moi. J'étois aſſez noir déjà dans ſon eſprit ; cette dernière action ſous la face qu'elle offroit d'abord, m'a rendu dix fois plus noir encore. Mais je vous prie, chevalier, quelques mots en ma faveur. Elle va dire ſans doute : » que le mal ne » doit pas être rendu pour le mal dans la vue du » bien : mais faites-la ſouvenir qu'il eſt *de pieuſes fraudes* ; quoiqu'entre nous, mon ami, je ne mette pas la mienne du nombre ; » que les » ruſes des méchans doivent être combattues par » des ruſes, & que la vengeance eſt non-ſeulement permiſe, mais ordonnée aux bons contre » les pécheurs. » Tu peux lui repréſenter auſſi l'exemple des enfans d'Iſrael qui reçurent ordre d'enlever les dépouilles des égyptiens, quoiqu'aſſurément le deſſein de dépouiller madame Goring de ce qu'elle poſſéde ſoit fort éloigné de mes idées. Tu peux néanmoins joindre cet exemple à mille ſages maximes que ton bon eſprit eſt capable de te ſuggérer : & ne manque pas ſurtout de lui dire que je me flatte de rappeler madame Goring de ſes criminelles habitudes, & que

je ne déſeſpère pas même de l'engager à prendre le parti du couvent ; car il faut ſavoir qu'elle eſt née catholique romaine, quoiqu'en épouſant M. Goring elle n'ait pas fait difficulté de ſe conformer au rite Anglican. Tâche, mon très-cher ami, de mettre toutes ces idées dans un langage décent & convenable aux oreilles de ton excellente mère. C'eſt un éloge que je ne lui refuſerai jamais, quelque impitoyable qu'elle ait été pour moi.

Je ſuis las d'écrire, chevalier. Je ſens qu'une nuit paſſée à vous faire une ſi longue lettre, augmente beaucoup mon indiſpoſition. Je vais me faire tirer du ſang, & j'eſpère de vous rendre bientôt compte des ſuites de l'entrepriſe. Vous, ſi je ne ſuis pas abſolument réprouvé, écrivez-moi quelques lignes ſous l'adreſſe de M. de *la Lande*, à la poſte de cette ville. Adieu, cher Bidulphe : malade, en bonne ſanté, je ſuis pour jamais à vous.

Connoiſſez-vous rien, Cécile, qui approche de cette romaneſque aventure ? Quel extravagant ! Dites ſérieuſement, ma chère, ne vous étonne-t-il pas ? Pour moi, je n'en reviens point. Le tems m'a manqué, depuis hier matin que j'ai commencé à tranſcrire cette longue lettre, pour finir avant le ſoir. Ma mère n'a pas joui d'un inſtant de repos pendant ces deux jours. J'ai voulu lui lire au chevet de ſon lit l'hiſtoire de M. Falkland ; car je

ne ſais quel autre nom lui donner. Elle m'a dit qu'il lui ſuffiſoit d'en apprendre la ſubſtance, & que ſon attention la fatigueroit trop pour une ſi longue lettre.

Vous auriez ri, ma Cécile, de l'étonnement de cette bonne mère, en m'entendant raconter les exploits de M. Falkland, & les raiſons qui l'ont fait agir. Elle ne pouvoit d'abord ſe les perſuader; elle m'a fait répéter pluſieurs circonſtances. A la fin, c'eſt donc, m'a-t-elle dit, vous ſeule qu'il veut ſervir, & réellement il n'a pas de mauvaiſes vues ſur madame Goring. Je m'en réjouis, pour l'intérêt de cette pauvre miſs Burchill, & je ſuis impatiente de l'en informer. J'ai prié ma mère de ſuſpendre cette information juſqu'aux éclairciſſemens que M. Falkland promet à mon frère. Nous ne ſavons pas encore, ai-je dit, comment cette affaire peut tourner; & rien ne preſſe d'en informer miſs Burchill.

Ma mère a promis d'attendre, quoique ce retardement lui coute. J'applaudis à l'humanité de ſes ſentimens : mais avec beaucoup de prudence & de bonté, il me ſemble qu'elle eſt trop peu réſervée dans ſes confidences. Cette étrange affaire me paroît dans un état trop critique, pour nous permettre d'en ouvrir la bouche à perſonne. Si l'entrepriſe de M. Falkland venoit à manquer, l'aveu qu'il en fait ſeroit éloigné d'être un bon office pour moi.

Mon frère a paſſé, aujourd'hui, quelques minutes avec nous, dans l'unique vue de faire valoir le rétabliſſement du caractère de ſon ami. S'explique-t-il aſſez clairement ? nous a-t-il demandé pluſieurs fois. Ho, j'étois bien sûr qu'il y avoit quelque myſtère au fond de cette conduite, qui nous a cauſé tant de ſurpriſe à tous. Voilà l'homme que vous devez regretter. Faites m'en connoître un autre, qui ſoit capable de porter à ce point la nobleſſe & le déſintéreſſement de l'amour.

Ma mère, qui n'a pas pris plaiſir à l'entendre parler de ce ton, l'a ſupplié de finir. Mon fils, a-t-elle ajoûté, nous verrons comment votre ami ſe conduira, juſqu'à la fin d'une entrepriſe ſi délicate. La fin ſera telle qu'il plaira au ciel, a répondu un peu bruſquement le chevalier; mais je crois ma ſœur chargée d'une obligation, qu'elle ne doit jamais oublier.

16 Décembre.

Une ſeconde lettre, ma chère, plus étrange encore que la précédente. Que je ſuis fâchée du départ de mes dernières dépêches ! vous devez attendre fort impatiemment la concluſion des aventures de M. Falkland; & d'ailleurs de combien d'inutilités l'intervalle a-t'il été rempli ? Mais elles ſeront aujourd'hui compenſées. Ma mère eſt auſſi beaucoup mieux, grâces au ciel, & tout prend une fort bonne face.

Il eſt donc venu à mon frère une ſeconde lettre de Boulogne. Liſez la continuation de l'hiſtoire de madame Goring.

» Facheux effets de la maladie, cher Bidulphe! » elle a failli de détruire un des plus honnêtes » projets qu'on ait jamais entrepris, & d'enſéve- » lir dans les ténèbres une action digne de l'im- » mortalité. Votre ami s'eſt vu fort mal, depuis » ſa dernière lettre. L'indiſpoſition dont il ſe » plaignoit, à tourné en fièvre de la plus dange- » reuſe eſpèce : en un mot, j'ai paſſé deux jours » dans un extrême danger.

» Madame Goring, pendant tout ce tems, a » ſoufferr la compagnie de Pernol, que j'ai diſ- » penſé de ſon ſervice dans cette vue. Il m'a dit » qu'elle paroiſſoit inquiète de ma ſituation, & » qu'elle s'informoit conſtamment, avec bonté » même, de l'état de ma ſanté.

» Le troiſième jour, me ſentant un peu plus » fort, je la fis prier de m'accorder l'honneur de » la voir dans ma chambre. Elle y paſſa auſſi-tôt, » & ſes vœux me ſemblèrent de bonne foi pour » mon rétabliſſement. Je lui dis que dans les cir- » conſtances qui m'avoient privé du plaiſir de la » voir, je me flattois qu'elle avoit été traitée avec » toutes ſortes de ſoins & de reſpects. M. Pernol, » me répondit-elle, étoit un homme obligeant, » & d'un très-bon naturel, qui n'avoit rien épar-

» gné pour lui rendre ſa ſolitude auſſi douce qu'il » avoit été poſſible.

» Le plan qu'elle avoit formé, de tirer un » parti ſérieux des ſentimens qu'elle me ſuppoſoit » pour elle, l'avoit diſpoſée à tenir une conduite » fort oppoſée à ſes inclinations naturelles : & la » foibleſſe de mon état, qui me donnoit un pré- » texte honnête pour demeurer plus froid & plus » languiſſant que je n'aurois pu l'être vraiſembla- » ment dans une autre ſituation, nous favoriſoit » tous deux ; elle, en lui donnant l'occaſion d'em- » ployer ſes artifices ; moi, en facilitant mes vues » au-delà de mes eſpérances.

» Elle étoit aſſiſe devant mon lit. Notre conver- » ſation commença par des plaintes de ma part, » & par des condoléances de la ſienne. Je ſoupirai » pluſieurs fois ; elle ſoupira auſſi. Madame, lui » dis-je, vous paroiſſez affligée ; mais l'état où » vous me voyez, n'a pas de part à votre chagrin. » D'autres ſentimens vous oppreſſent le cœur ; le » regret de M. Arnil ; & je ſuis toujours l'objet » de votre haine ! Ni l'un, ni l'autre, répondit- » elle d'un ton obligeant. Il eſt impoſſible de vous » haïr : vous ſavez qu'il n'eſt pas au pouvoir d'une » femme, de haïr M. Falkland. Pour M. Arnil, » en reconnoiſſant que j'ai eu de la foibleſſe pour » lui, je ne me crois pas abſolument ſans excuſe : » je m'étois vue mariée très-jeune avec un vieil-

» lard qui ne m'avoit pas fait éprouver les dou-
» ceurs d'un amour mutuel. Sa mort m'avoit laiſ-
» ſée dans un fâcheux embarras : la généreuſe,
» quoiqu'inexcuſable paſſion de M. Arnil, vint
» m'en délivrer. J'ignorois alors qu'il fût marié ;
« & le rems étoit paſſé pour la retraite, lorſque je
» le découvris ; autrement l'univers entier ne m'au-
» roit pas tentée d'écourer M. Arnil.

» Au milieu de l'abondance que j'obrins de lui,
» j'étois ſouvent tourmentée par la penſée de l'in-
» jure que je faiſois à ſa femme. Rien, M. Fal-
» kland, n'eſt plus révoltant pour une ame géné-
» reuſe, & je crois pouvoir aſſurer que la mienne
» en eſt une, que de vivre dans la dépendance, &
» de reconnoître, en même-tems, que cette dé-
» pendance eſt un vice qu'on dédaigne.

» Juge, mon ami, combien j'étois charmé de
» lui voir prendre ce ton. C'étoit à quoi j'aſpirois,
» mais ce que je n'oſois me promettre ſans beau-
» coup de peine, & ſans une diſſimulation qui me
» chagrinoit. Je voyois que ſon rôle étoit étudié,
» une vraie routine qui conduiſoit à ſes vues ;
» mais, comme il arrive preſque toujours aux trom-
» peurs, elle étoit allée trop loin, & je vis qu'elle
» pouvoit devenir la dupe de ſon propre artifice.
» Je ſaiſis l'occaſion. Ah madame! ce diſcours me
» charme. Dites ; pourſuivez : c'eſt ici que je re-
» connois une ame généreuſe. Qu'il ſeroit heu-

» reux pour toutes les perſonnes de votre ſexe » qui ſe ſont écartées du ſentier de la vertu, de » pouvoir rentrer de ſi bonne grâce en elles-mê- » mes, & ſe pénétrer d'un ſi juſte ſentiment de » leurs erreurs !

» C'eſt à vous, monſieur, me dit-elle d'un air » grave, que je ſuis redevable aujourd'hui de mes » réſolutions; & j'eſpère que ma vie ſera déſor- » mais irréprochable. Je l'eſpère auſſi, madame.

» Oui, monſieur, j'ai l'eſpérance que M. Arnil » ouvrira les yeux, comme moi, & qu'il ne retom- » bera jamais dans la même indiſcrétion. Je ſuis » perſuadée qu'il n'y a de vrai bonheur, qu'entre » deux cœurs engagés par le lien du mariage, qui » s'aiment tous deux de bonne foi.

» Bon, dis-je en moi-même; c'eſt mon meil- » leur génie, qui conduit la langue de cette fem- » me. Ah! madame, quelle heureuſe correſpon- » dance de vos ſentimens avec les miens! que vous » penſez juſte ! que de vérité, dans le goût que » vous avez pour la vertu! J'eſpère avec vous, que » M. Arnil ſera capable de ſuivre vos traces : il eſt » malheureux de n'avoir pas devant les yeux un ſi » noble exemple. Sa femme eſt d'un fort bon ca- » ractère, & je me figure qu'elle peut encore trou- » ver quelque douceur avec lui, s'il parvient à » ſurmonter cette paſſion déréglée qu'il a pour » vous. Quelle vertueuſe réſolution, quel triom-

» phe, ſi vous deveniez vous-même l'inſtrument
» d'une ſi bonne œuvre! Pour madame Arnil, pour
» ſon frère, mon plus tendre ami, & pour vous,
» madame, ſans oſer dire pour moi; combien ne
» ſouhaiterois-je pas que ce grand changement fût
» poſſible? «

Je me ſens portée, répondit-elle, croyant m'obliger apparemment par cette déclaration, à faire tout ce qui eſt en mon pouvoir: mais je n'en ſais pas encore les moyens.

Ici, la crainte de m'être trop avancé m'arrêta: je touchois preſqu'à mon but; mais il ne me parût pas prudent de me hâter trop. Nous y penſerons une autrefois, interrompis-je avec un peſant ſoupir, comme ſi notre entretien eût commencé à fatiguer mes eſprits. Elle ſe l'imagina. Je crains, me dit-elle, de vous faire parler trop. Votre bonté eſt extrême, répondis-je languiſſamment. Elle ſe leva, me fit une profonde révérence, & ſe retira d'un pas majeſtueux. Je ne la vis pas le reſte du jour. Elle étoit montée ſur ſes échaſſes; il n'étoit pas tems encore de l'en faire tomber. Demain peut amener des merveilles, & je ſuis dans cette attente. Il me reſte beaucoup de foibleſſe; mais je commence réellement à me trouver mieux.

A Boulogne, 26 Décembre.

De tous les remèdes, je n'en connois pas de plus puiſſant pour les maux du corps, que le repos de

l'eſprit. Cette obſervation, cher ami, eſt vérifiée par mon expérience. Le délai, l'incertitude m'ont tenu ſur la roue pendant quatre jours; cette ſituation d'ame a fort augmenté ma maladie, qui donnoit elle-même une nouvelle force à mes agitations & à mes craintes; car la langueur & les ſouffrances du corps communiquent naturellement quelque choſe de ſombre aux penſées. Ainſi la cauſe & les effets réunis étoient comme ligués contre moi, & s'aſſiſtoient réciproquement pour me tourmenter.

Toutes mes craintes regardoient madame Arnil. Je me demandois quelles pourroient être les ſuites de mon projet, dans la ſuppoſition de ma mort? Madame Goring, diſois-je, retourneroit auſſi-tôt en Angleterre; elle feroit le récit de ſon aventure à M. Arnil, qui ne manqueroit pas de la recevoir à bras ouverts; leur liaiſon redeviendroit auſſi forte que jamais, & l'infortunée madame Arnil verroit ſes eſpérances évanouies ſans retour. Alors, quel miſérable ſerois-je à ſes yeux, dans le doute qui lui reſteroit peut-être de la ſincérité des motifs dont je me ſuis glorifié dans ma lettre? D'un autre côté, s'il arrivoit malheureuſement que la Goring eût quelque ſoupçon de ces motifs, ils produiroient un effet tout-à-fait contraire à mes vues, & loin de bannir les cruelles idées que M. Arnil a conçues de ſa femme, ils ne ſerviroient qu'à les fortifier; car je ſais que la

Goring n'épargneroit rien pour cette horrible concluſion ; & tout le monde n'a pas le cœur aſſez grand, pour ſuppoſer qu'on puiſſe quelquefois prendre un peu de peine par des motifs déſintéreſſés. Cette dernière réflexion a failli de me faire tourner la tête, & m'a jeté dans un délire réel ; mais ce qui peut ſembler paradoxe, quoique littéralement vrai, la privation totale de mes ſens, pendant deux jours, a contribué beaucoup à me les faire reprendre ; je ſuis sûr que s'il m'en étoit aſſez reſté pour m'occuper plus long-tems de cette fatale ſuppoſition, avec une maladie qui pouvoit me conduire à la mort, je ſerois devenu abſolument fou. L'habileté de mon médecin m'a ramené des bords du tombeau ; la force de mon tempérament, jointe à toute la réſolution que j'ai pu recueillir dans moi-même, a fait le reſte.

Le premier uſage que j'ai fait de ma raiſon rétablie, eſt tombé ſur les moyens par leſquels madame Goring pouvoit être engagée à ſeconder mon deſſein. Sa fuite avec moi, & ſuivant toute apparence humaine, avec ſon conſentement, étoit un point fort eſſentiel, où j'étois heureuſement parvenu : mais le plus important, ſans lequel tout le reſte devenoit inutile, conſiſtoit à lui faire reconnoître de ſa propre main, l'injure qu'elle a faite à madame Arnil par ſes noires inſinuations. C'étoit le grand objet de tous mes déſirs. Il vous

paroîtra d'une extrême difficulté, & j'avoue qu'alors je n'y en ai pas trouvé moins. Au commencement de mon entrepriſe, je n'en avois pas peſé toutes les ſuites avec autant de délibération que je l'aurois dû : ma vue principale avoit été de ſéparer madame Goring de M. Arnil, & d'exciter l'indignation de l'amant par l'apparente infidélité de ſa maîtreſſe ; mais au fond je n'avois pas aſſez réfléchi ſur ce que je ferois d'elle, lorſqu'elle ſeroit entre mes mains. Mes réſolutions s'étoient bornées à deux points, l'un d'empêcher ſon retour en Angleterre ; l'autre de pourvoir aſſez honnêtement à ſa fortune, en exceptant ce qui pouvoit reſſembler de ma part à l'attachement, pour ne craindre aucun reproche de la ſienne ſur les pertes que je lui cauſois.

Ces deux idées ayant fermenté dans ma tête pendant le cours de ma maladie, la ſeconde, qui regardoit la ſubſiſtance de madame Goring, n'avoit pu me cauſer beaucoup d'embarras ; l'autre m'avoit paru formidable. De pluſieurs méthodes qui s'étoient préſentées, aucune ne m'avoit plu ; je les avois rejetées l'une après l'autre ; & pour vous ouvrir entièrement mon cœur, j'étois preſque réſolu d'uſer de contrainte, ou du moins d'employer la terreur ; car ces voies me paroiſſoient préférables à celles de l'artifice, dont je m'étois déja plus ſervi que je n'en aurois jamais été capable

pable dans toute autre occaſion. En un mot, je crois, cher Bidulphe, que je l'aurois menacée du couvent, de la baſtille, ou même de l'inquiſition, plutôt que de voir avorter mon deſſein ; ſi, contre mon attente & mon eſpérance, contre toute vraiſemblance, elle ne m'eût conduit elle-même à lui propoſer ce que je déſeſpérois le plus de pouvoir obtenir d'elle, & ce que je ne croyois pas même qu'elle pût entendre avec patience. Et remarque, cher ami, que malgré l'étrange bizarrerie de ma propoſition, il n'y avoit rien que de naturel, rien qui ne s'accordât parfaitement avec ſes propres deſſeins. L'aveuglement de ſa vanité ne lui laiſſoit aucun doute que pour avoir pris tant de peine à m'aſſurer d'elle, je ne duſſe être enflammé de la plus ardente paſſion, & qu'en rejetant toute propoſition d'amour libre, elle ne pût me réduire à l'épouſer, plutôt que de m'expoſer à la perdre. La voie naturelle, pour me préparer à ce dénouement, étoit de faire la pénitente, d'affecter de la confuſion & du regret de ſes déſordres paſſés, & de former de vertueuſes réſolutions pour l'avenir. Au pis aller, c'eſt à-dire, s'il arrivoit qu'elle ne me trouvât pas auſſi vertueux qu'elle, ſon rôle ſeroit aiſé à changer, & ſa vertu ſe relâcheroit par degrés, ſuivant les avantages qu'elle trouveroit à ce changement. Telle eſt la vraie clé de ſa conduite ; & je n'ai pas eu de

peine à pénétrer dans ſon cœur, après l'avoir une fois trouvée.

Elle vint le jour ſuivant à ma chambre ſans la moindre invitation, après avoir ſeulement envoyé Rachel pour s'informer de ma ſanté; & me dire que ſi j'étois en état de me lever, obſervez cette délicateſſe, elle viendroit paſſer une demi-heure avec moi. J'avois eu l'ame ſi tranquille depuis notre dernière conférence, & j'avois ſi bien dormi la nuit précédente, que je me ſentois tout différent, & qu'à la réſerve d'un peu de foibleſſe, je me trouvois dans une auſſi bonne ſanté que jamais. J'étois non-ſeulement hors du lit, mais tout habillé; & vous jugez bien que ma réponſe fut convenable au gracieux compliment. Preſqu'auſſi-tôt la dame entra dans ma chambre de l'air & du port d'une ſultane reine.

Après quelques civilités des deux parts, elle reprit le ſujet du jour précédent: vous ne ſauriez vous imaginer, M. Falkland, combien j'ai l'eſprit plus libre depuis que je me ſuis familiariſée avec la perte de M. Arnil. J'ai eu des égards pour lui, mais il y entroit plus de reconnoiſſance que d'amour; car au fond, quoiqu'il ne ſoit pas ſans mérite, il n'a jamais été tout-à-fait de mon goût; j'ai toujours trouvé dans ſes manières quelque choſe de guindé.

Je pris la liberté de lui demander comment elle

avoit connu M. Arnil. En voici l'hiſtoire, chevalier, que vous pouvez avoir ignorée. Elle répondit, avec un profond ſoupir, qu'elle avoit dû ſa première connoiſſance au haſard. Après la mort de M. Goring, arrivée un peu plus d'un an après le retour de Bath, à la ſuite d'une longue & douloureuſe attaque de goutte, qui finit par lui remonter à l'eſtomac; ici la tendre Goring prétendit verſer une larme; je fus obligée, reprit-elle, de faire le voyage de Londres pour ſolliciter ma penſion. Comme j'étois née catholique romaine, & que je n'avois pas renoncé formellement à cette religion, il s'éleva des difficultés. Un de mes amis, chargé de cette affaire pour moi, ſe trouvoit lié fort étroitement avec M. Arnil, & lui connoiſſant quelque crédit au bureau de la guerre, il s'efforça de l'intéreſſer en ma faveur, par une peinture touchante de ma ſituation. M. Arnil promit obligeamment ſes ſervices, & remplit l'engagement; mais il ne put ſurmonter les obſtacles qu'on avoit fait naître à mes prétentions. Un jour au matin il paſſa, malheureuſement pour moi, chez ſon ami, dans la ſeule vue de l'informer du fâcheux état de mes affaires. Moi, impatiente d'en apprendre le ſuccès, j'y étois arrivée depuis quelques minutes, & j'étois aſſiſe avec le maître de la maiſon dans ſon cabinet, lorſque M. Arnil y fut annoncé. Mon deuil & la triſteſſe de mes regards lui firent con-

jecturer que j'étois celle en faveur de qui ſon zèle s'étoit exercé avec tant de complaiſance. Il rendit compte du malheureux ſuccès de ſes ſoins; & ſon chagrin, nous dit-il, en ſe tournant vers moi, étoit d'autant plus vif, qu'il appréhendoit que je ne fuſſe la partie intéreſſée. Mon ami lui confeſſa que c'étoit pour moi qu'il avoit eu la bonté de s'employer. Je fis mes remercîmens à M. Arnil, non ſans quelques larmes, à la vue du malheureux avenir qui s'ouvroit devant moi; car je n'avois de fond à faire alors que ſur mon petit douaire de Kent. J'étois prête à quitter mes bienfaiteurs; mais obſervant qu'il pleuvoit, je demandai à mon ami ſon laquais pour faire venir une chaiſe à porteurs. M. Arnil eut la politeſſe de m'offrir ſon carroſſe. J'aurois ſouhaité de pouvoir refuſer l'offre. Mon ami me dit, c'eſt votre chemin, ma chère madame, & quand on perd l'eſpoir d'une penſion, il faut ménager les frais des voitures. M. Arnil me tendit civilement la main, & me conduiſit à ſon carroſſe. En me remettant chez moi, il me demanda la permiſſion d'y revenir. Il ne m'étoit pas poſſible de prévoir les fatales conſéquences de notre liaiſon. Je n'ai jamais ſu, ni de mon ami ni de lui, qu'il fût engagé dans les liens du mariage juſqu'à des momens où les preuves répétées de ſa généreuſe affection lui ont donné tant de droits ſur ma reconnoiſſance, qu'il m'eſt devenu comme

impoſſible de lui refuſer le retour qu'il déſiroit.

Trop ſenſible cœur, m'écriai-je, en feignant de croire ſes fables; quel malheur que tu n'aies pas été deſtiné à récompenſer des ardeurs plus pures! mais je m'étois figuré, madame, que vous jouiſſiez réellement d'une penſion.

Il n'étoit pas néceſſaire, me répondit-elle, que le monde fût dans une autre opinion. Je n'étois connue de perſonne, lorſque je parus pour la première fois à la ville. Les exceſſives profuſions de M. Arnil, quoique fort oppoſées à mes inclinations, me jetèrent dans une dépenſe extraordinaire. Il fallut donner des explications au petit cercle de connoiſſances dans lequel je me tenois renfermée. Je leur dis, non-ſeulement que j'avois obtenu une penſion, mais que la mort d'un proche parent me laiſſoit un héritage conſidérable. On me crut, parce qu'il ne vint à l'eſprit de perſonne d'éclaircir la vérité.

M. Arnil aimoit paſſionnément la campagne, & s'étoit fait une habitude d'y paſſer l'été: mais ne pouvant s'éloigner de moi, il cherchoit quelque moyen de m'attirer près de lui, ſans nous expoſer aux obſervations d'un curieux voiſinage, qu'il étoit plus difficile d'éviter dans ſa terre d'Eſſex que dans tout autre canton, parce qu'il avoit près de ſon château deux perſonnes dont l'unique occupation étoit de pénétrer dans les affaires d'autrui:

c'étoient miladi Grimſton, vieille médiſante, & le miniſtre de la paroiſſe, honnête homme, mais ſévère, qui tenoit M. Arnil dans une ſorte d'effroi. Il ſe déclara contre mon ſéjour dans cette province : mais ſur quelques mots qui m'échappèrent de ma petite cabane de Kent, où j'avois paſſé deux ou trois ans avec mon mari, il voulut ſavoir dans quel canton ; & ſa joie fut vive, d'apprendre que c'étoit dans le voiſinage de ſa terre de South-Park, à moins d'un mille de ſa maiſon. Il me preſſa d'aller à la mienne, qu'il entreprit de meubler fort proprement pour moi. Il voulut auſſi m'entretenir un carroſſe ; je me vis, malgré moi, dans la néceſſité d'avoir toutes ces complaiſances pour lui. Il n'y avoit pas plus de quinze jours que j'occupois ma maiſon d'Ashby, lorſqu'il vint s'établir à South-Park avec ſa famille. Ce fut alors que je vis pour la première fois ſa femme. Je lui rendis mes civilités à l'exemple de tous les honnêtes gens du canton ; & j'avoue que je ne l'ai jamais vue, ſans un vif regret du tort que je lui faiſois ; car je crois réellement que madame Arnil eſt une femme de bon naturel.

O, cruel ſerpent ! dis-je entre mes lèvres ; & tu n'as pas moins cauſé ſon affliction & ſa ruine.

Que madame Arnil ſoit une très-honnête femme, c'eſt de quoi je ne puis douter, répondis-je froidement : cependant vous voyez que ſa vertu

ne l'a pas miſe à couvert, & que l'eſtime de ſon mari n'eſt pas à l'épreuve des ſoupçons. N'eſt-il pas certain que, ſans vos repréſentations ſur la conduite de ſa femme, Arnil n'auroit pas été juſqu'à ſe ſéparer d'elle? Il a toujours eu quelques égards pour les apparences.

Mes repréſentations, monſieur! avec un regard d'étonnement : ne me chargez pas injuſtement, s'il vous plaît. J'ignore quelles ont été particuliè-rement les raiſons qui peuvent avoir porté M. Arnil à ſe ſéparer ; mais, quels qu'aient été ſes ſoupçons, ils ne ſont jamais venus de moi.

Je jugeai qu'elle s'obſtineroit avec un front d'airain dans ſon déſaveu ; mais comme il étoit abſolument néceſſaire à mon deſſein de lui faire confeſſer ce trait particulier de perfidie, je pris le parti de la conduire par des détours moins mortifians pour ſon orgueil. Allons, allons, chère madame Goring, vous avez l'ame trop grande pour déſavouer des fautes que vous êtes dans la réſolution de réparer. Je ſais, avec certitude, que ce ſont vos inſinuations, & vos inſinuations ſeules qui ont allumé le feu de la jalouſie dans le cœur d'Arnil. Ces petits artifices ne ſont pas rares en amour. Vous l'aimiez ; vous ſouhaitiez qu'il fût à vous ſans partage ; une femme, quoique négligée, a toujours des droits ſi clairs aux attentions de ſon mari,

qu'une maîtreſſe paſſionnée peut s'imaginer qu'on lui dérobe trop : c'eſt le cas où vous étiez, & rien n'eſt ſi naturel. Mais n'étiez-vous pas un impitoyable petit tyran, de m'envelopper dans l'accuſation, & de faire entrer dans la tête du mari que j'avois des vues ſur ſa femme ? L'air aiſé dont j'avois affecté de m'exprimer, parut l'adoucir un peu pour la première partie du reproche : mais elle fut vivement frappée de la dernière, qui me regardoit moi-même. Elle ne ſe défioit pas que j'euſſe là-deſſus les moindres lumières : je la vis prête à répondre pour nier apparemment l'imputation, & je crus devoir la prévenir. Je lui pris la main ; allons, répétai-je, un peu d'ingénuité ; & ſi vous ne voulez pas me laiſſer le moindre doute que vous ne penſiez ſérieuſement à revenir des petites erreurs où l'on tombe quelquefois ſans les aimer, dites-moi ſincérement : croyez-vous que j'aie jamais eu la penſée d'une intrigue avec madame Arnil ? Je donnois ce tour à ma queſtion pour lui frayer une voie qui pouvoit diminuer la honte de ſon aveu. Elle parut héſiter. Je jugeai qu'elle conſidéroit lequel valoit mieux, de perſiſter dans un déſaveu total, ou d'uſer de l'occaſion que je lui donnois de ſe faire un mérite de ſa bonne-foi, en prétendant avoir cru ce qu'elle n'avoit pas eu la moindre raiſon de ſoupçonner. Son ſilence, que

j'étois sûr de bien expliquer, me fit ajouter fort hardiment : vous voyez que tous vos secrets me sont connus ; & vous n'êtes pas ce que j'espérois, si vous me cachez vos sentimens sur ce point : mon repos en dépend plus que vous ne semblez le croire. En achevant, je quittai sa main d'un air sérieux & presque irrité.

Sa confusion & son trouble étoient visibles. Mais, se remettant, que vous dirai-je, M. Falkland ? Je ne puis dissimuler que j'en ai soupçonné quelque chose. Votre passion pour madame Arnil, avant son mariage, ne m'étoit pas inconnue ; & je ne trouvois rien de surprenant dans le renouvellement de vos espérances, lorsque vous pouviez vous figurer qu'une femme, négligée de son mari, ne seroit pas insensible aux soins d'un amant pour lequel on sait que son cœur étoit anciennement déclaré.

C'en étoit assez ; je ne crus pas nécessaire de la conduire plus loin : il me suffisoit qu'elle eût reconnu sa faute, quoique l'adroite créature eût tourné mon ouverture à son avantage, & qu'elle eût l'effronterie de s'attribuer une idée qui jamais sans doute ne lui étoit entrée dans l'esprit. Mais je jugeai à propos de continuer cette comédie, en l'assurant que je n'avois pas formé la moindre pensée contre l'honneur de M. Arnil, & que si je ne

faiſois pas ſcrupule d'enlever à quelqu'un ſa maîtreſſe, je regardois comme un crime de la plus noire couleur, de lui dérober l'affection & la fidélité de ſa femme.

Le ton ſérieux dont je m'expliquois, déconcerta un peu madame Goring. Je puis ajouter, me dit-elle, que je ſuis très-fâchée d'avoir conçu de ſi faux ſoupçons, d'autant plus qu'ils peuvent avoir produit un ſi malheureux effet : mais je me flatte que M. Falkland ne me ſoupçonnera pas à ſon tour d'avoir eu l'intention de lui nuire.

Non, lui dis-je, je ſuis ſûr que vous n'avez pas eu ce deſſein : cependant cette affaire m'a cauſé plus de chagrin que vous ne ſauriez vous l'imaginer. Le chevalier Bidulphe, frère de madame Arnil, eſt mon plus intime ami ; il doit me croire le dernier des hommes, ſi j'ai pu concevoir la penſée de déshonorer ſa famille. J'avoue que la crainte de perdre un ami ſi cher m'afflige mortellement, & qu'il n'y a rien que je ne fuſſe diſpoſé à faire, pour me juſtifier dans ſon eſprit.

C'eſt un grand malheur pour moi, interrompit madame Goring, en portant ſon mouchoir à ſes yeux, de me voir l'occaſion de tant de troubles. Que ne ſuis-je morte avant le malheureux jour où j'ai rencontré M. Arnil ! ſans cette fatale rencontre, j'aurois vécu la plus innocente & la plus

heureuſe de toutes les femmes. Elle ſe preſſa les yeux juſqu'à faire ſortir réellement une larme, mais qui n'étoit pas de contrition.

Chère madame ! *en lui reprenant la main*, ne vous affligez pas trop d'un malheur paſſé, qui ne peut être changé. Le contentement, le bonheur même, ſont encore des biens en votre pouvoir ; ce ſera votre faute ſi vous n'y parvenez pas. A l'égard de la malheureuſe famille dont j'ai contribué comme vous à ruiner le repos, je ſouhaiterois d'y pouvoir rétablir l'union à toute ſorte de prix. M. Arnil vous perdant, reprendroit peut-être de l'inclination pour ſa femme, s'il n'étoit pas prévenu contre elle par d'injurieux ſoupçons : mais j'appréhende que cet obſtacle ne ſoit invincible.... à moins que par le même aſcendant qui vous a fait exciter ſa jalouſie, vous ne fuſſiez capable de la diſſiper.

Hélas ! me dit-elle, d'un air de langueur, je voudrois que le ſuccès fût entre mes mains ; il n'y a rien que je ne fiſſe dans cette vue : mais quel aſcendant peut-il me reſter ſur M. Arnil, après ce qui vient de m'arriver ?

Si vous aviez la bonté, repris-je, d'écrire deux mots ; car il n'y a pas d'apparence à préſent que vous vous retrouviez jamais avec lui. Ce ſeroit aſſurément l'effort d'une belle ame, d'apporter, par un noble & ſincère aveu de vos fautes, toute la répa-

ration dont vous êtes capable à des maux que vous avez cauſés. Mettons à part l'intérêt de madame Arnil ; n'eſt-ce pas une réparation que vous devez à mon caractère? Quelle que ſoit la légéreté du monde, dans le jugement qu'il porte d'une intrigue de galanterie avec une femme mariée, vous ſentez que c'eſt une affaire très-ſérieuſe pour moi, d'être juſtifié aux yeux de Bidulphe.

Si vous jugez, me dit-elle, qu'une lettre à M. Arnil puiſſe produire de ſi bons effets, je ſuis prête à lui écrire ; quoiqu'au fond je ſois très-embarraſſée ſur le ſtyle ; car il doit me prendre abſolument pour ce qu'il y a de plus oppoſé à ce que je ſuis, & me regarder, ſans contredit, comme la plus ingrate des femmes.

Nous pouvons riſquer une lettre, répliquai-je. Si l'effet ne répond pas à nos déſirs, il n'y aura rien à vous reprocher, & vous aurez la ſatisfaction de penſer que vous aurez fait votre devoir. Je me levai ſur le champ, & j'allai prendre une plume, de l'encre & du papier, que je mis devant elle ſur une petite table, pour ne lui pas laiſſer le tems de ſe refroidir. Si ces malheureuſes plaies, ajoutai-je négligemment, étoient une fois fermées, je ſerois tranquille.

Elle prit la plume ; mais d'un air irréſolu, & paroiſſant chercher un exorde. Courage, madame, lui dis-je d'une voix ferme, réfutez, par votre

exemple, l'opinion fauſſe qu'une femme, lorſqu'elle s'écarte une fois du ſentier de la vertu, n'y rentre jamais. Fauſſe opinion, aſſurément! me répondit-elle en levant les yeux, pour jouer la pénitente.

Obſerve, Bidulphe, que tout ce que tu vas lire entre deux crochets, ce ſont mes réflexions & mes notes, telles que je les fis en dictant.

(Commencez, madame.) « Mon cher monſieur, » (car je ne voudrois être ni trop familière, ni » trop froide); les termes où nous avons vécu, » vous mettent en droit d'attendre de moi quelque explication ſur un départ auſſi précipité » que le mien, & j'eſpère que la généroſité du » motif vous fera paſſer ſur la dureté apparente » de l'action. » (Soyez-en sûre, madame, lorſqu'il y refléchira de ſang froid.) « Le trouble » que j'ai jeté dans votre famille, en cauſant » votre ſéparation de madame Arnil, eſt une » épine que je porte depuis long-tems dans le » cœur; d'autant plus piquante, qu'outre vos affections, que je lui ai dérobées, je reconnois, » avec une extrême confuſion, (que cet aveu lui » paroîtra noble!) » qu'il n'y a pas le moindre » fondement de vérité dans les accuſations dont » je l'ai noircie. » (En vérité, rien n'eſt plus noble & plus grand.) « Je l'ai toujours crue parfaitement innocente; mais quand j'en aurois

» eu quelque doute, je dois être confirmée au-
» jourd'hui dans cette opinion par M. Falkland,
» qui ne peut avoir maintenant aucune raiſon
» pour me déguiſer un fait de cette nature. »
(Ici elle ajouta d'elle-même, en le prononçant
d'une voix haute) « & je crois que la préférence
» qu'il m'a donnée ſur elle, dans ſon état même
» de ſéparation, en eſt une preuve convain-
cante. » (Argument admirable, madame; preuve
en effet ſans réplique; continuons.) « Les vraies
» raiſons, qui m'ont déchaînée contr'elle, ont été
» que je ne pouvois ſouffrir de partage dans votre
» affection. » (Raiſon qui peut ſuffire ſeule, &
qu'un amant pardonne ſans peine.) « Je ſavois
» qu'auſſi long-tems qu'elle ne vous donneroit
» aucun ſujet de plainte, vous étiez trop juſte
» pour lui ôter votre cœur; & je ne pouvois être
» contente, ſi je ne le poſſédois entier. » (Autre
témoignage de grandeur d'ame. J'en conviens,
me dit-elle, en continuant d'écrire; mais, ce dé-
part, dont je ne l'ai pas averti, que dire pour
l'excuſer? Oh! rien de plus aiſé, madame; la rai-
ſon que nous allons donner, ne peut qu'augmen-
ter ſon admiration pour vous: écrivez.) « Mon dé-
» part, ſans vous en avoir informé, ſur-tout avec
» un autre homme, peut vous avoir paru fort
» étrange à la première vue; mais pour vous dé-
» couvrir l'état réel de mon cœur, j'ai ſenti que

» je ne pouvois me fier à lui, lorſqu'il étoit » queſtion de me ſéparer de vous. Je vous ai- » mois tant, que je n'ai pu prendre cette réſolu- » tion, ſans une vraie douleur; & je ſavois trop, » que ſi vous euſſiez employé, comme je devois » m'y attendre, le moindre argument pour m'en » ôter la penſée, j'aurois eu la foibleſſe d'aban- » donner tous mes bons deſſeins. » (Ma ſeule crainte, madame, eſt qu'il ne vous aime ici plus que jamais. Cette idée la fit ſourire.) « A l'égard » de l'autre article, « (J'avoue que ce point me parut un peu plus difficile; mais, la regardant d'un œil ſérieux: j'eſpère, madame, lui dis-je, qu'en vous excuſant, vous ne me condamnerez pas. Dire ouvertement que vous avez pris la fuite avec moi, c'eſt ruiner tout le reſte; il demeurera incertain de mille choſes.... Nous aurions mieux fait de ne pas toucher ce point. Cependant nous y ſommes, me dit-elle. Tirez-moi de cet écueil auſſi finement que vous avez ſu m'y engager. Oui, oui, repris-je; n'appréhendez rien, & continuez.) « A l'égard de l'autre article, quoiqu'il ſoit cer- » tain que je n'aurai jamais pour M. Falkland » la tendreſſe que j'ai eue pour vous, c'eſt un » protecteur; néanmoins, que je trouve en lui; » & j'attends de ſon ſecours les moyens de paſſer » le reſte de ma vie dans un état plus conforme » aux ſentimens d'une femme généreuſe, qui ſe

» reprochoit d'avoir uſurpé les droits d'autrui.
» J'eſpère que le ſacrifice de ma paſſion, fait à
» des principes plus héroïques, ſervira d'expiation
» pour mes premières erreurs, & qu'imitant mon
» exemple, vous ferez toutes les réparations poſ-
» ſibles à la vertueuſe femme que nous avons
» tous deux offenſée. » (Que votre concluſion, madame, va vous relever, vous exalter dans l'eſprit d'Arnil! Je me l'imagine, répondit-elle, en ſe rengorgeant comme ſi tout ce qu'elle venoit d'écrire eût été l'expreſſion de ſes propres ſentimens.

Il me ſemble que cela ſuffit, repris-je; cependant je vous conſeillerois d'ajouter, qu'ayant meublé la maiſon d'Aſhby, il peut diſpoſer de tout ce qu'elle contient, comme de votre carroſſe & de vos chevaux, qui ſont auſſi ſes bienfaits.

Elle prit un air plus froid; & ſon héroïſme ne put l'empêcher de dire qu'elle ne ſeroit pas fâchée de trouver quelqu'un qu'elle pût charger de les vendre & de lui en faire toucher le prix; puiſque nous ſommes en France, ajouta-t'elle, je ſouhaiterois de la connoître un peu mieux, avant mon retour. Je lui repréſentai gravement que cette vente paroîtroit une baſſeſſe indigne d'une grande ame. Hé bien, me dit-elle, n'y penſons plus; mais je dois à mes domeſtiques une année de

de gages, & cinquante livres ſterling à mon architecte, pour un cabinet que je fais bâtir dans mon jardin; je ſerois bien aiſe que ces dettes fuſſent acquittées, car j'ai toujours été fort exacte, & je ne veux faire tort à perſonne. Que je loue, répliquai-je, cette fidélité à payer vos dettes! comptez qu'elle vous fera beaucoup d'honneur.

Elle joignit à ſa lettre quelques lignes qui contenoient ſes inrentions; & ſans attendre qu'elle me la préſentât, après l'avoir achevée, je la pris pour la cacheter, & je mis l'adreſſe de ma main à M. Arnil, dans ſa maiſon à Londres, où je ſuppoſe qu'il l'a reçue, car je l'envoyai ſur le champ à la poſte. Il me reſte la douce eſpérance, qu'elle aura fait ſur lui tout l'effet que je déſire.

Tu craindras, peut-être, que dans les termes que j'ai dictés, je n'aye fait un mérite réel à la Goring de l'aveu de ſes fautes, & des motifs qu'elle s'attribue pour ſa fuite. Non, non, chevalier. Ton beau-frère n'eſt pas un imbécille; il connoît trop bien le monde, pour prendre le change. Milord V.... qui l'a vu familièrement, aſſure qu'il a le jugement très-ſain, quand il n'eſt pas aveuglé par ſes paſſions. Toutes les proteſtations ſont vaines, lorſqu'elles ſont démenties par les faits; il eſt manifeſte que ſa maîtreſſe a pris la fuite avec un autre homme, & volontairement, ſuivant toutes ſortes d'apparences, puiſque ſes ri-

cheſſes & ſa femme de chambre l'ont accompagnée. Il n'eſt pas moins clair, par ſon propre aveu, qu'elle eſt bien avec cet homme ; l'effort qu'elle fait, de rétracter les fauſſes accuſations dont elle a chargé madame Arnil, eſt la ſeule partie de ſa lettre qui puiſſe mériter de la confiance, parce que la dépravation des femmes de ſon eſpèce n'empêche pas toujours qu'elles n'éprouvent des remords de cette nature : mais, aux yeux de l'homme le plus borné, tout le reſte ne peut jamais paroître, comme ſe l'étoit propoſé ton ami, que l'invention d'une ruſée coquine, qui s'applaudiſſant d'avoir preſque ruiné le malheureux qu'elle tenoit dans ſes pièges, voudroit encore ſe faire un mérite de l'abandonner. On ne trouve guères de réprouvés aſſez endurcis pour ne pas tenter, quand ils le peuvent, de voiler du moins leurs mauvaiſes actions. C'eſt, mon cher, ſous ce point de vue, qu'Arnil ne manquera pas d'enviſager ce qui s'eſt paſſé. Je ſais que ſon bien eſt fort altéré par cette vile harpie ; mais ce qui lui reſte ſuffira, ſans doute, pour faire vivre votre excellente ſœur, ſinon dans une grande abondance, du moins avec un peu de ſatisfaction, ſi ſon coupable mari lui rend ſes droits, & ſi ſa bonté la fait conſentir à les reprendre. C'eſt ce que je crois ſûr de la part d'Arnil, à moins que cet homme n'ait perdu toute idée & tout ſentiment de ſon propre bonheur.

Que j'aurai d'impatience, cher Bidulphe, d'apprendre l'effet de cette lettre! mais il y a peu d'apparence que votre beau-frère s'ouvre à vous; & peut-être ſon orgueil lui fera-t-il entreprendre de déguiſer l'aventure. Milord V.... découvrira quelque choſe, & ne manquera pas de m'en informer.

Encore une fois, il me ſemble, chevalier, que cette lettre, jointe aux circonſtances de mon départ avec la Goring, dans un tems où madame Arnil ne vivoit plus avec ſon mari, doit purger cette admirable femme de toute ombre de ſoupçon. Qui, la connoiſſant, ſe perſuadera jamais qu'aucun homme au monde, à l'exception de ſon mari, pût lui préférer aucune autre femme? Si cette réflexion n'eſt pas capable de diſſiper tous les doutes dans Arnil comme dans le reſte du monde, j'ai perdu mes peines, & je ne connois aucun autre moyen humain pour déſabuſer ſa folle crédulité. Je le plains du fond du cœur dans ſa ſituation préſente; car ce ne ſera pas tout d'un coup qu'il ſera ſenſible au ſervice que je lui ai rendu; & je jurerois qu'au moment que j'écris, il ſeroit aſſez ingrat pour m'égorger, s'il en avoit le pouvoir. Mais je ne ſouhaite pas même qu'il ſoit jamais informé de ce qu'il me doit. Il me ſuffit du témoignage de mon cœur, ſans autre fruit de mes bonnes œuvres. J'apprends cette grandeur d'ame de madame Goring. Mais revenons:

La joie d'être parvenu à mon principal objet me rendit de ſi belle humeur, que je fus tenté d'embraſſer ma complaiſante compagne ; tentation, je t'aſſure, qui ne m'eſt venue que cette fois à l'eſprit. Elle ne paroiſſoit pas moins ſatisfaite de ſon opération. Je louai beaucoup ce qu'elle avoit fait : quoique j'entreviſſe aſſez que le repentir pourroit venir à la ſuite, après d'autres explications que j'étois réſolu de ne pas remettre au jour ſuivant. Je lui propoſai de m'accorder l'honneur de ſa compagnie à dîner. Elle y conſentit avec une révérence. J'avois ordonné que le dîner fût prêt de bonne heure, & ſervi dans ſon appartement. On vint m'avertir qu'il nous attendoit. Jamais je n'ai vu madame Goring ſi charmante. Elle fut d'un enjouement & d'une vivacité admirable. J'eus preſque pitié de l'humilier le même jour ; mais je fis réflexion que plus je la tiendrois en ſuſpens, plus elle ſeroit ſenſible à la perte de ſes eſpérances ; & je me déterminai, par un motif de charité pure, à finir ſes doutes.

Je ſavois que ma compagne n'étoit pas ennemie du bon vin. Cependant les deſſeins qu'elle avoit formés ſur moi la tinrent conſtamment ſur ſes gardes ; & j'obſervai qu'elle ne buvoit que de l'eau rougie. Je craignis que ce ne fût pas aſſez pour ſoutenir ſon courage dans les épreuves que je lui préparois ; & feignant d'être diſpoſé à boire, je

la preſſai de m'aider à vider une bouteille du meilleur Bourgogne. Elle me permit d'abord, avec une réſerve affectée, de remplir ſon verre. Le vin étoit excellent. A la ſeconde offre, ſa réſiſtance fut plus molle. Le troiſième verre fut accepté ſans objection; le quatrième fut verſé de ſa belle main. En un mot, nous vidâmes notre bouteille.

Je me figurai alors que nous pouvions entrer en lice avec égalité d'armes. Le verre n'avoit pas ceſſé de paſſer rapidement, & j'avois rempli les intermèdes par des couplets de chant, ou par divers badinages ſur tout ce qui s'étoit préſenté. Madame Goring qui comptoit, ſans doute, ſur quelques avances de ma part, ne parut pas goûter trop ma légéreté. Il me fut aiſé de remarquer que le Bourgogne perdoit ſa vertu, & n'avoit pas fait de grandes impreſſions. Elle demeura muette deux ou trois minutes, avec l'apparence de méditer quelque choſe. Enfin, ſa belle bouche s'ouvrit. Je vais mettre la converſation ſous vos yeux, dans la forme du dialogue. Vous connoiſſez la fidélité de ma mémoire.

Mad. G. Il eſt tems, M. Falkland, que nous nous entendions un peu mieux que nous n'avons fait juſqu'à préſent. Vous ſavez fort bien que vous avez coupé cours à toutes mes eſpérances en Angleterre: véritablement, quand j'aurois la liberté que je n'ai pas, je n'aurois jamais le front d'y re-

tourner avec toute autre qualité que celle de votre femme.

Je fus très-aiſe qu'elle eût ouvert la ſcène, & qu'elle le fit avec ſi peu de ménagement, que mon indignation en fut ſoulevée; ſans quoi je ne me ſerois pas porté volontiers à lui faire le traitement qu'elle méritoit.

M. F. Ma femme! *m'arrêtant à ce redoutable mot.* Ayez la bonté, madame, de me dire ſi j'ai bien entendu.

Mad. G. Oui, monſieur, votre femme; c'eſt ce que j'ai dit : ſi vous vous imaginez que vous & moi, nous devions vivre ſur un autre pied, nous ſommes fort loin de nous entendre.

Je ſouris, & je la laiſſai continuer.

J'avois cru, monſieur, (en étouffant ſa colère, que je voyois monter) que ces termes, dictés par vous-même dans la lettre que je viens d'écrire, » c'eſt un protecteur que je trouve en lui, avec les » moyens de paſſer le reſte de ma vie dans un état » plus conforme aux ſentimens d'une femme gé- » néreuſe, qui ſe reprochoit d'avoir uſurpé les » droits d'autrui, &c. n'eſt-ce pas, monſieur, à » peu-près vos termes?

M. F. Oui, madame. (A la vérité, Bidulphe, il y avoit quelque choſe d'équivoque dans cette phraſe; quoiqu'en la lui faiſant écrire, ſon explication ne me fût pas entrée dans l'eſprit.

Mad. G. Comment dois-je donc les prendre ?

M. F. Je vous proteſte, madame, que vous leur donnez une interprétation à laquelle je n'ai pas même ſongé.

Mad. G. Quoi donc ? *d'un ton bruſque :* croyez-vous, M. Falkland, qu'en changeant M. Arnil pour vous à d'autres conditions, je gagne ſi merveilleuſement au matché ?

M. F. Mais, madame, ſi c'étoit votre cas & le mien, je ne pourrois croire que vous y perdiſſiez beaucoup. Vous avez tiré du pauvre Arnil tout ce que vous pouviez en attendre. Je puis faire beaucoup plus ; & libre, comme je le ſuis, je pourrois du moins, à ce titre, mériter certainement quelque préférence.

Mad. G. Vous me maltraitez beaucoup, monſieur ; je ne m'étois pas attendue à ce traitement.

M. F. Je vous maltraite, madame ! Ai-je jamais dit que je penſaſſe à vous épouſer ?

Mad. G. Non, monſieur : mais votre conduite m'a donné lieu de penſer que telle étoit votre intention.

M. F. Ne m'en êtes-vous pas plus obligée de vous avoir traitée avec aſſez de reſpect pour vous faire naître cette idée ?

Mad. G. Du reſpect ! du reſpect ! monſieur, monſieur, après ce que j'ai déclaré par écrit, il n'y

a que vous en Angleterre qui pût refuſer de me prendre pour ſa femme.

M. F. Qu'avez-vous donc déclaré, madame Goring?

Mad. G. Quoi? n'ai-je pas fait l'aveu ingénu de mes erreurs? N'en ai-je pas marqué du regret? N'y ai-je pas renoncé, & n'ai-je pas fait toutes les réparations dont je ſuis capable?

(Cette effronterie d'adopter comme ſes propres ſentimens tout ce qu'il m'avoit plu de lui dicter, me cauſa de l'étonnement. Le trait étoit ſi digne d'elle, que j'eus peine à ne lui pas rire au nez.)

M. F. Votre conduite, madame, dans cette dernière occaſion, eſt digne en effet d'être imitée par tout votre ſexe, & digne auſſi de tous les éloges du nôtre; une femme, quitter volontairement le déſordre, & par des motifs de conſcience..... Je fus arrêté par un ſourire ironique, qu'il me fut impoſſible de vaincre. Elle en fut frappée, & ſon ſang prit feu: mais, s'étant levée, elle fit quelques pas dans la chambre pour lui donner le tems de ſe refroidir; tandis que, demeurant en ſilence, & la regardant, je m'amuſois à jouer des doigts. A la fin, ſe rapprochant de la table:

Mad. G. Si vous êtes diſpoſé, monſieur, à finir ce badinage, & ſi vous voulez m'honorer d'une réponſe *ſérieuſe*, dites-moi, de grâce, êtes-vous abſolument réſolu de ne pas m'épouſer?

M. F. Très-abſolument, madame.

Mad. G. Vous penſez mieux, j'en ſuis sûre.

M. F. Ma chère Goring, c'eſt toi-même, qui ne peux être ſérieuſe en me faiſant cette queſtion.

Mad. G. Je le ſuis, monſieur, & j'attends une réponſe qui le ſoit auſſi.

M. F. Hé bien, ſérieuſe madame, je ne penſe pas plus à t'épouſer, que la première ſultane du ſérail.

Mad. G. Fort bien, fort bien, monſieur, rien ne manque à la réponſe. (*En recommençant à marcher dans la chambre, plus vîte qu'auparavant.*

(Nous demeurâmes tous deux en ſilence; elle, apparemment, dans l'attente que je lui propoſerois d'autres termes, & quelque voye d'établiſſement. Madame Goring vouloit m'entendre. Moi, qui ſouhaitois de me divertir un peu, je me mis à fredonner quelques notes.)

Mad. G. (S'avançant vers moi, & faiſant une profonde révérence, d'un air, moitié mépriſant, & moitié moqueur.) Oſerai-je demander à votre hauteſſe, quelles ſont ſes vues ſur moi? Me deſtine-t'elle à lui ſervir de garde-malade, dans ſa première indiſpoſition? ou me croit-t'elle plus propre à ſervir de femme de chambre à quelqu'une de ſes ſultanes?

M. F. Ni l'un ni l'autre. (Négligeamment, & regardant d'un autre côté.) Je ne ſuis pas encore déterminé ſur la manière dont je pourrai diſpoſer de vous.

Mad. G. Diſpoſer de moi! diſpoſer de moi! Mais il faut que cet homme ait perdu l'eſprit.

M. F. Mon deſſein, madame, n'eſt pas de vous tenir long-tems incertaine. Prenez la peine de vous aſſeoir, & celle de m'écouter tranquillement; c'eſt l'affaire de quelques minutes.

(Elle s'aſſit en effet, avec une ſorte d'impatience dans les yeux, qui me fit connoître que j'aurois pu lui faire des propoſitions fort libres, ſans craindre beaucoup de reſſentiment.)

M. F. Depuis quand, madame Goring, nous connoiſſons-nous?

Mad. G. Quel rapport cette queſtion a-t'elle au ſujet?

M. F. Qu'il eſt tems, madame, de vous faire rappeler le paſſé, pour examiner vous-même, ſi vous avez jamais eu quelque raiſon de me croire votre amant.

Mad. G. C'eſt une obſervation que j'ai déja faite, & vous devez vous en ſouvenir. De quel uſage eſt-elle à-préſent.

M. F. Depuis que nous ſommes en chemin, vous ai-je parlé d'amour? ou m'eſt-il rien échappé dont vous ayez pu conclure que mon deſſein fût

d'entrer dans vos chaînes, à quelque titre que ce puiſſe être ?

Mad. G. De part & d'autre, il ne s'eſt pas dit un mot là-deſſus.

M. F. L'avantage que je me ſuis procuré ſur vous, m'a-t'il fait prendre la moindre liberté ? M'a-t'il fait oublier un moment le reſpect dans lequel je me ſuis toujours contenu ?

Mad. G. C'eſt un reproche que je ne vous fais pas ; & cette conduite même eſt ce qui m'a fait juger que vos diſpoſitions étoient différentes de ce qu'elles paroiſſent.

M. F. Vous jugez mal, ma chère madame. Une autre femme, à la vérité, auroit pu tirer cette concluſion de ma conduite ; mais, pénétrante comme vous l'êtes, n'avez-vous pas dû juger qu'avec madame Goring, un homme du monde pouvoit tenter ſa fortune ſur un pied moins grave que celui du mariage ?

Mad. G. Fort bien, fort bien, (d'un ton de dépit) ; je n'entends pas toutes vos énigmes. Au fait, monſieur.

M. F. Au fait ? j'y conſens. Le fait eſt que ſans aucun deſſein particulier ſur votre perſonne, mon unique vue, en vous faiſant ſortir d'Angleterre, eſt de rompre votre commerce avec M. Arnil.

Elle parut foudroyée : mais ſe remettant ; & voilà ce que je dois entendre tranquillement !

Elle s'élança de ſon fauteuil à l'autre bout de la chambre.)

Je la ſuivis auſſi-tôt ; je lui pris la main, & je la priai de reprendre ſa place, pour écouter ce qui me reſtoit à dire. Je la tirai doucement vers la première chaiſe, & je l'engageai à s'aſſeoir.

M. F. A préſent, madame, pour votre propre intérêt, faires-moi la grace de m'entendre avec patience ; l'humeur & l'emportement ſeroient inutiles.

Mad. G. A la bonne heure, monſieur. Je ſuis votre priſonnière, votre eſclave. Dites ce qu'il vous plaira. C'eſt votre tour à-préſent.

M. F. Il eſt donc certain, comme je vous le diſois, que je n'ai jamais eu le moindre deſſein qui n'ait regardé que vous. Je conviens que vous êtes une belle femme, & capable d'inſpirer beaucoup d'amour : cependant, il n'a pas eu de part à ma conduite. (Je voyois la rage étouffée ſur ſes deux joues ; mais je ne penſois pas à la ménager.) Mon ſeul, mon réel motif, en vous enlevant, eſt de vous éloigner de M. Arnil, & je ne vous en cacherai pas les raiſons. M. Arnil eſt marié à la meilleure des femmes, pour laquelle j'ai le plus profond reſpect, & que j'ai autrefois adorée. L'empire que vous avez obtenu ſur ſon mari, l'a non-ſeulement chaſſée de ſon cœur, mais de ſa maiſon. Son malheur va bien plus loin : elle eſt

cruellement noircie dans le monde, par vos outrageantes inſinuations, & c'eſt moi qu'on accuſe d'avoir ravi l'honneur à M. Arnil & l'innocence à ſa femme. Vous avez jeté la douleur & la honte dans une honnête famille. Miladi Bidulphe, femme reſpectable, n'a pu ſoutenir le barbare traitement qu'elle a vu faire à ſa fille. Le frère, mon plus tendre ami, n'en ſouffre pas moins : car tout convaincu qu'il eſt de la vertu de ſa ſœur, il ſent les bleſſures qu'elle a reçues, & d'autant plus douloureuſement, que la nature du mal ne permettant guères de l'approfondir, il n'y peut apporter de remède. Deux pauvres enfans ſont privés des ſoins & de la vue de leur mère. Elle-même, preſque ſans amis & ſans bien, gémit ſous le poids de cette complication de miſère. Rien ne m'intéreſſe pour Arnil même ; à peine le connois-je perſonnellement : mais, en conſidération de la famille où il eſt entré, je riſquerois, en toute autre occaſion, ma vie pour le garantir de ſa ruine. Je ſais qu'il y touche, & c'eſt vous qui la cauſez : comptez que je n'ignore pas tout ce qu'il a prodigué pour vous ; ce que lui coûtent l'office qu'il a procuré à l'un de vos frères, & la liberté de l'autre, qu'il a délivré d'une priſon.

Vous ne perdez rien par mon entrepriſe, que je ne puiſſe vous rendre avec avantage, ſi votre conduite vous rend digne de ma généroſité. Fai-

tes-y la plus mûre attention. Telles ſont mes vues. Tels ont été mes motifs. Je me ſuis flatté qu'en rompant le charme qui lioit le cœur d'Arnil, & qui n'aveugloit pas moins ſon jugement, on pourroit lui faire reprendre des ſentimens de juſtice pour ſa femme & ſa famille injuriées : dans cette ſuppoſition, que je crois très-vraiſemblable, je ne doute pas que la réputation de madame Arnil ne reprenne tout ſon luſtre. La calomnie tombe ordinairement d'elle-même, lorſque la malignité ne s'obſtine pas à l'entretenir. L'irréprochable conduite de cette dame, l'étroite amitié de ſon frère, qui ne s'eſt pas relâchée pour moi, & l'apparence de mon attachement pour vous, la juſtifieront aux yeux du public. Votre lettre à M. Arnil eſt une autre preuve, qui ne peut laiſſer aucun doute de ſon innocence.

A préſent, ma chère madame Goring, mettez la main ſur la conſcience, & dites-moi naturellement ſi je ne vous ai pas donné des raiſons, qui peuvent être déſagréables pour vous, mais qui ſont capables de juſtifier mon entrepriſe.

Pendant mon diſcours, qu'elle avoit écouté ſans lever les yeux ſur moi, j'avois obſervé de près ſa contenance. Elle paroiſſoit troublée, & pénétrée même de confuſion; mais je ne vis ſur ſon viſage aucun ſigne de remords, ni de repentir. Tout artifice étoit à ſa fin, & la furie démaſquée

ſe fit voir à découvert. Elle ſe leva bruſquement de ſa chaiſe, avec les regards & les mouvemens d'une mégère, & fixant ſur moi des yeux enflammés, qui avoient dans cet inſtant quelque choſe d'infernal : miſérable, s'écria-t-elle d'une voix conforme à ſon regard, tu es ſi fourbe, ſi perfide, ſi vil & ſi lâche, qu'euſſes-tu dix royaumes à m'offrir, & fuſſes-tu proſterné devant moi pour te faire accepter avec eux, je te foulerois aux pieds comme la boue : & de l'air d'une amazone, elle frappa le plancher d'un grand coup de pied. Te promets-tu donc, reprit-elle, le moindre ſuccès pour ta maudite entrepriſe ? Non, je ſerai vengée, ou je périrai. M. Arnil ſaura tôt ou tard avec quelle baſſeſſe je ſuis trahie : & j'aurai ton ſang, ſi je perds le reſte.

Un torrent de larmes empoiſonnées commença ici à ſe précipiter ſur ſes joues ; mais elle leur fit perdre la vertu de m'attendrir, en y mêlant les plus amères imprécations contre moi. Elle ſe mit enſuite à maudire l'innocente madame Arnil, vous, chevalier, toute la famille, & pour concluſion, ſa propre folie, de s'être laiſſée tromper par un miſérable ſot tel que moi.

Je me promenois paiſiblement dans la chambre, pour donner le tems à ſa paſſion de s'évaporer, jetant néanmoins par intervalles un coup d'œil de ſon côté, de peur qu'elle ne fondît ſur moi quel-

que arme à la main ; car je ne fais aucun doute que ſi, par haſard, elle eût découvert un couteau, ou quelque autre inſtrument autour d'elle, elle ne ſe fût portée à des violences qui pouvoient donner un tour tragique à mes aventures.

Lorſque ſes ſanglots eurent ceſſé, je m'approchai d'elle d'un air ferme ; & prenant un ton qui ne l'étoit pas moins pour la ramener à la ſoumiſſion par la crainte : Madame, lui dis-je, je vous ai déjà fait entendre que la révolte ne vous conduiroit à rien. Je ne fais que rire de vos menaces. Vous êtes abſolument dans ma dépendance : il ne vous eſt pas moins impoſſible de vous échapper de mes mains, que de traverſer les airs. Votre ſituation eſt ignorée de tout l'univers, excepté des gens de cette maiſon, qui ne connoiſſent ni votre nom, ni les circonſtances, & qui ſont d'ailleurs ſi dévoués à mes ordes, qu'il vous ſeroit inutile d'en être connue. Je vous couperai toute poſſibilité de communication avec l'Angleterre. Quelle eſt donc votre reſſource ? Je ſuis préparé d'ailleurs à tout évènement ; & je vous ferois porter, comme le tyran turc, dans une cage de fer, pour réduire cet eſprit hautain, plutôt que de vous laiſſer la liberté de ſuſciter de nouveaux déſordres. Ainſi, ma chère madame, ſi votre propre intérêt vous touche, vous vous ferez un ami de moi. J'ai le pouvoir & la volonté de vous ſervir. Je ne vous ai fait aucune injure ;

jure ; je me ſuis offert à devenir votre protecteur ; & je le ſerai, ſi vous ne vous y oppoſez pas. J'ai parlé de vous procurer un état plus déſirable pour une femme à qui je ſuppoſe de l'eſprit, de la diſcrétion, & le moindre grain d'honneur, que celui dont je vous ai fait ſortir. C'eſt à quoi je ſuis toujours diſpoſé, ſi de votre part vous ne mettez pas d'obſtacle à votre bonheur. N'avez-vous pas reconnu que vous ſentiez vos erreurs, que vous vous les reprochiez, & que vous étiez dans la volonté d'y renoncer ? Si cette déclaration étoit ſérieuſe (c'étoit la battre de ſes propres armes) je vous offre les moyens de l'effectuer. La ſomme d'argent dont vous êtes en poſſeſſion, jointe même à votre petit douaire, ne ſeroit pas capable de vous faire mener une vie aiſée, ſi vous retourniez en Angleterre ; & votre aventure ne pouvant manquer d'y être connue, quelles y ſeroient vos eſpérances ? Croyez-vous qu'Arnil pût être aſſez ſot pour vous recevoir ; indigné de votre évaſion, mal dans ſes affaires, & très-embarraſſé pour lui-même ? Quelle eſt donc votre reſſource ? de continuer, pendant qu'il vous reſtera de la beauté, une malheureuſe & coupable vie. Mille à parier contre un, qu'entre vos nouveaux amans, vous n'en trouverez pas un ſecond qui veuille ſe ruiner pour vous enrichir. L'unique choix qui vous reſte, eſt de vous fixer dans un païs où vous n'êtes

pas connue, & où le reſpect, l'eſtime, avec d'autres avantages auxquels vous ne pouvez plus prétendre en Angleterre, peuvent devenir le fruit de votre bonne conduite. Si vous voulez vous borner aux agrémens d'une vie commode, accompagnée des douceurs de la tranquillité & de la vertu, je me charge de vous faire trouver un mari que plus d'une femme, dans votre ſituation, recevroient comme une faveur du ciel. Je doublerai la ſomme que vous poſſédez déjà, je la placerai ſolidement ſur votre tête; &, ſous certaines conditions, j'y joindrai une penſion annuelle qui durera toute votre vie. Si vous rejetez cette propoſition, je n'ai pas d'autre alternative à vous offrir qu'un couvent. Vous êtes née catholique, ce ne ſera pas faire violence à vos principes de religion, s'il vous en reſte quelque ſentiment. La connoiſſance que j'ai du païs, me rend sûr de faire admettre une femme de votre figure dans une de ces retraites, où les excès de galanterie font renfermer quantité de jolies françoiſes, qui ne le déſirent pas plus que vous. Elles y ſont très-honnêtement, mais ſans liberté. Les ſupérieures de ces maiſons ſe feront un mérite de vous recevoir au double titre de catholique, & de femme trop galante, ſur-tout avec le témoignage d'un homme connu, & les avantages que je leur propoſerai: une fois admiſe, n'attendez rien de vos réclamations & de vos plaintes. Mais ſouvenez-vous, ma chère madame Goring, que la

vie ne dure pas toujours ; ſi vous vous ſentiez une diſpoſition volontaire pour l'état religieux, je m'engagerois à vous en ouvrir l'entrée par de meilleures voies; car votre bonheur futur ne m'intéreſſe pas moins que le préſent. Sinon, l'autre choix vous reſte. Ainſi, ma chère madame, un mari, ou le couvent, choiſiſſez : je vous donne trois jours pour y réfléchir.

Quoique je me fuſſe quelquefois radouci dans les termes, j'avois conſervé juſqu'à la fin l'air ſombre & le ton ſévère. Je ſonnai auſſi-tôt que j'eus ceſſé de parler. Rachel vint avant que madame Goring eût le tems de me répondre. Prenez ſoin, lui dis-je, de votre maîtreſſe; & tournant le dos, ſans la cérémonie même d'une révérence, je quittai la chambre. J'en fermai la porte, après l'avoir tirée aſſez rudement ſur moi, & mettant la clé dans ma poche, je laiſſai aux deux femmes le tems de tenir conſeil entre elles.

Vous ſavez, Bidulphe, que je ne ſuis pas brutal, ni capable de manquer pour les femmes de cette complaiſance que je crois dûe à leur ſexe : mais celle-ci, dans les ſcènes qui venoient de ſe paſſer, avoit tellement franchi les bornes du ſien, que je ne pouvois plus guères la conſidérer comme une femme. Je lui connoiſſois auparavant beaucoup de mauvaiſes qualités; mais ſi celles que je venois de lui découvrir n'ajoutoient rien à l'opi-

nion que j'avois de ſa méchanceté, elles la rendoient encore plus dégoûtante à mes yeux. Il me parut, en un mot, que toute bienſéance devoit être miſe à part. J'étois trop avancé pour laiſſer mon ouvrage imparfait; il falloit finir par la rigueur, ce que j'avois commencé par des voies plus molles & plus tortueuſes. Lorſque je vous ai parlé de couvent, dans ma lettre précédente, c'étoit un pur badinage. Je n'avois aucune idée ſérieuſe de cette nature, & je doute même que cet expédient fût poſſible. Outre les difficultés du païs, je connois trop bien la dame pour la ſuppoſer capable d'y conſentir. Cependant, ſi ma première alternative eſt refuſée, peut-être me verrai-je obligé de revenir à celle-ci. Au fond, ſeroit-il ſi difficile en France d'obtenir l'entrée d'une maiſon de force pour une créature de cet ordre? Sur-tout, comme j'y ſuis engagé avec elle-même, en ne ménageant pas l'or pour la faire admettre. Ce n'eſt après tout qu'enchaîner une bête farouche qui a déjà fait beaucoup de mal, & qui ne manquera pas d'en faire encore plus, ſi la liberté lui reſte. Mais j'eſpère de n'y être pas forcé: elle acceptera probablement un mari, avec un établiſſement honnête, plutôt que de renoncer à ſa liberté.

Et qui croyez-vous que je lui deſtine pour mari? Rien moins que M. Pernol, mon valet de chambre. C'eſt un jeune & très-joli garçon, qui ne man-

que pas de bonnes qualités, & qui n'eſt pas ſorti de la fange. Il me parle de deux oncles qu'il a dans la robe, l'un vieux procureur, l'autre huiſſier au Châtelet de Paris, & d'un couſin, premier anſpeſſade au régiment des Gardes Françoiſes. Badinage à part, il eſt d'honnête famille. Son père, ayant tenté vainement de lui faire prendre le goût de l'étude, l'avoit mis en apprentiſſage chez un honnête marchand, d'où ſon libertinage le fit déſerter après la mort de ſon père; & je le pris, en aſſez mauvais état, après lui avoir reconnu de l'eſprit & du bon naturel, pendant que nous étions à Paris, vous & moi. Il me dit alors qu'il cherchoit l'occaſion de voir le monde, & qu'il retourneroit quelque jour à l'état qu'il avoit embraſſé. J'ai ſondé ſes inclinations, & je le trouve fort diſpoſé à prendre la dame, avec ſes défauts & ſon argent.

Vous vous ſouvenez qu'en l'introduiſant chez madame Goring, je l'avois donné pour un François de ma connoiſſance, qui pouvoit lui ſervir d'interprète. Je ne lui dis pas qu'il étoit à mon ſervice. Auſſi la maîtreſſe & la ſoubrette ne le prennent que pour un de mes amis qui ſe trouve logé ſous le même toit que nous. Le coquin s'eſt prévalu de leur opinion, & paſſe chez elles pour un homme du bel air; car vous ſavez que Petnol ſe met fort bien, & ne manque pas de bonne

grâce. Mais n'allez pas croire que mes vues ſoient de le donner pour ce qu'il n'eſt pas. Loin déſormais tout déguiſement. Je n'y veux mettre que de la droiture & de la ſincérité, auſſi-tôt du moins que la dame m'aura déclaré ſon choix.

Ici, mon cher chevalier, laiſſe-moi reprendre haleine. Je ſuis à la fin d'un jour pénible. J'avois entrepris le plus difficile des voyages, ſans être certain d'un lieu de rafraîchiſſement dans ma courſe, & m'attendant néanmoins à quelques orages. Je crois m'être heureuſement tiré des plus dangereux, & n'être pas éloigné du port. Ma première lettre viendra, ſelon toute apparence, d'un rivage ſans écueils..... Toutes réflexions faites, je veux attendre à faire partir celle-ci, que je ſois aſſez quitte de mes incertitudes, pour finir auſſi les tiennes.

Felicites-moi, chevalier, reſpecte-moi comme le premier des politiques & le plus grand des négociateurs! Qu'aucun héros de Roman ne ſe compare avec moi, pour la hardieſſe à ſe jeter dans les grands périls, & pour le courage ou l'adreſſe à s'en dégager; qu'aucun géant ne prétende m'égaler pour le ménagement des beautés captives, dans les châteaux enchantés; qu'aucun négromancien ne me le diſpute en habileté, pour métamorphoſer des tigreſſes en co-

lombes, & d'impérieuſes princeſſes en ſimples bergères ! toutes ces merveilles, je ſuis parvenu à les opérer, ſans l'aſſiſtance d'une arme enchantée, ou d'un nain, & dans l'eſpace de peu de jours. Mais ſuivons le fil des événemens.

Je laiſſai la dame, t'ai-je dit, libre de verſer ſes plaintes, & de décharger ſes peines dans le ſein de ſa confidente. Rachel, fille ſimple, mais aſſez ſenſée pour chercher ſes propres intérêts, n'étoit pas trop propre à conſoler ſa maîtreſſe; car Rachel étoit du moins autant de mes amies que des ſiennes. Comment elles paſſèrent la nuit, c'eſt ce que j'ignore: pour moi, je dormis dans la plus parfaite tranquillité. Le matin, j'envoyai Pernol demander comme de lui, ſi la dame avoit bien repoſé. Elle étoit encore au lit, d'où l'ayant entendu, qui faiſoit cette queſtion à Rachel dans l'antichambre, elle ouvrit la bouche & leva la voix, pour l'appeler par ſon nom. Pernol, aſſez aguerri pour entrer ſans embarras dans la ruelle d'une dame, obéit à l'ordre, & s'aſſit près d'elle. Il ſouhaitoit, lui dit-il, que ce ne fût pas une indiſpoſition, qui la retenoit ſi tard au lit. Elle répondit qu'elle étoit fort mal, qu'elle n'avoit pu dormir, & qu'elle ne ſe croyoit pas ſans fièvre. M. Falkland, ajouta-t'elle auſſi-tôt, ne vous a-t'il rien dit qui me touche? Tu comprends, Bidulphe, qu'il étoit inſtruit, & qu'il avoit ſa réponſe prête.

Madame, dit-il reſpectueuſement, votre ſituation n'eſt pas un ſecret pour moi, & j'en ſuis extrêmement affligé. Je ſouhaiterois que l'amitié, dont M. Falkland m'honore, pût me rendre utile à votre ſervice : mais il eſt fort abſolu, fort entreprenant, & ne ſouffre guères qu'on le contrediſe. Savez-vous mon aventure ? lui demanda madame Goſling d'un air & d'un ton plus triſte. Il ne répondit que par une inclination de tête, en baiſſant la vue. Cette réponſe, qu'elle comprit aſſez, lui fit ſoulever un peu la tête : un malheureux, un cruel ! reprit-elle d'une voix plus animée. Prétend-t'il donc m'expoſer ſur toute ſa route ? Non, madame, non aſſurément, répondit Pernol ; d'ailleurs, votre aventure n'a rien qui puiſſe vous nuire ici dans l'opinion de perſonne ; les dames, en France, ne ſe croyent pas déshonorées par l'amour qu'on a pour elles.

Vous êtes fort obligeant, monſieur, répliqua-t'elle. Peut-être n'ai-je pas moins à dire, pour ma juſtification, que toute autre femme ; mais il eſt certain que jamais perſonne ne fut traité avec autant de barbarie que moi. Savez-vous la propoſition qu'il eut l'inſolence de me faire hier au ſoir ? Ou de prendre un mari de ſon choix ; quelque miſérable apparemment qu'il croit aſſez bon pour moi, ou d'entrer immédiatement dans un cloître. O monſieur ! en jetant ſa main ſur celle de Pernol,

vous paroiſſez un homme d'honneur : ſi la compaſſion, ſi l'humanité vous touche en faveur d'une malheureuſe femme, délivrez-moi de ſes mains. Je ſuis maîtreſſe d'une ſomme conſidérable : trouvez le moyen de me délivrer. Ma reconnoiſſance ſera ſans bornes pour vous : ces derniers mots, en ſerrant ſa main.

Ah ! madame, dit Pernol avec un œil de tendreſſe ; que n'en ai-je le pouvoir ! je me croirois trop heureux ; mais j'appréhende qu'il ne ſoit impoſſible. Si j'étois maître de moi, je vous déclare, madame, que je voudrois fuir avec vous à l'extrémité du monde : mais je ſuis jeune ; j'ai ma fortune à faire, je ſuis arrêté ici par des liens particuliers. D'ailleurs, j'ai des obligations à M. Falkland qui ne me permetrent pas d'entrer dans votre projet de fuite avec honneur..... Monſieur, interrompit-elle vivement, ne pouvez-vous écrire pour moi, & donner avis de ma ſituation, par un mot de lettre à mes amis d'Angleterre ?

Malheureuſement, madame, avant que de m'accorder l'honneur de vous voir, M. Falkland m'a fait promettre ſolennellement de ne pas entrer dans vos affaires.

Dieu ! que deviendrai-je, monſieur ? quel conſeil du moins me donnerez-vous ? car pour ce vil perſonnage (moi, chevalier) je ſuis réſolue, s'il

m'eſt poſſible, de ne pas ſouffrir qu'il approche de moi.

C'eſt un point, madame, des plus délicats; vous m'embarraſſez, en me demandant conſeil. Le couvent, pour une dame de votre âge & de votre beauté, eſt un choix qui ne peut être conſeillé..... à moins que votre inclination ne vous y portât..... car alors.....

Ne le nommez pas, monſieur, *en l'interrompant encore*; ne prononcez pas même ce nom. De tous les partis, c'eſt celui pour lequel j'ai le plus d'éloignement, ne fût-ce que pour me conſerver le pouvoir de chercher l'occaſion de me venger. Je prendrois un mandiant pour mari, plutôt que de renoncer à la vengeance.

S'il étoit queſtion de mariage, madame, je ſuppoſe que M. Falkland eſt incapable de vous faire prendre, malgré vous, un mari qui ne vous conviendroit pas. Combien de jeunes gens ſe croiroient fort honorés de vous appartenir à ce titre? Vos ſeules perfections naturelles ſuffiroient pour vous attirer des adorations; mais je ſais qu'elles ſont accompagnées des avantages de la fortune. J'oſerois répondre pour M. Falkland, qu'il ne penſe pas à vous jeter dans des liens indignes de vous.

J'avois recommandé à Petnol de ne pas aller

trop loin. Il jugea qu'il étoit tems de rompre cette converſation ; & s'étant levé, ſous prétexte que je l'attendois, il offrit à madame Goring tout ce qu'il pouvoit pour l'obliger. Monſieur, lui dit-elle, je vous ſupplie ſeulement de dire à M. Falkland que ſes propoſitions m'irritent, que je ſuis très-mal, & que je demande en grâce qu'on me laiſſe en paix pendant quelques jours. Mais vous, monſieur, je vous verrai volontiers dans vos momens de loiſir.

Il paſſa directement chez moi, & me répéta la converſation mot pour mot. Pernol, lui dis-je, je ſuis fort aiſe de vous voir ſi bien dans ſes bonnes grâces ; mon entrepriſe en ira plus vîte : mais ne vous donnez pas non plus à trop bon marché : avec un peu de ménagement, peut-être lui ferons-nous regarder comme un bonheur d'être à vous. A préſent, répondit-il, que je ne ſuis pas mal dans ſon eſprit, elle ne me ſoupçonne pas d'être à vos gages ; mais je crains que, fière comme elle eſt, elle ne me défende ſa porte au premier ſoupçon.

J'obſervai que cette partie de l'explication ne feroit pas plaiſir à Pernol. Il avoit été flatté de paſſer aux yeux de la dame pour un gentilhomme de mes amis. En lui donnant l'ordre de paſſer une partie de ſon tems avec elle, pendant que j'étois trop mal pour la voir, je lui avois dit qu'elle ne ſauroit pas qu'il étoit à mon ſervice ; & ne l'ayant

pas informé de mes vues, il ne m'en ſuppoſoit pas d'autre, que de rendre ſa commiſſion plus aiſée pour lui & plus agréable pour elle-même. Il n'avoit eu part à mes ouvertures que la veille; c'eſt-à-dire, depuis que j'avois obtenu la lettre à M. Arnil. Ma propoſition ne lui avoit nullement déplu; Pernol n'étoit pas aveugle aux charmes de madame Goring. Il parut étonné ſeulement de me voir penſer ſi-tôt à la quitter, parce que n'ayant aucune connoiſſance des raiſons qui m'avoient porté à l'enlever, il avoit conclu très-naturellement que j'étois engagé dans une intrigue d'amour. Les idées qu'il en avoit conçues ne ſont pas difficiles à s'imaginer.

Pernol, lui dis-je d'un ton grave, je commence par vous aſſurer d'une choſe: c'eſt qu'il n'y a jamais eu le moindre commerce de galanterie entre madame Goring & moi. Cependant, je ne vous réponds pas de ſa chaſteté. Ce n'étoit pas un ſecret au château de V.... qu'elle étoit l'occaſion d'un malheureux trouble dans la famille de M. Arnil; & faiſant profeſſion d'une eſtime diſtinguée pour cette famille, ce motif, & ce motif ſeul m'a porté à la ſervir, par l'éloignement de madame Goring. A préſent que ſon départ y va rétablir la tranquillité, je veux qu'elle ait à ſe louer de mes bienfaits. C'eſt un bon mari que je penſe à lui donner. Je ne ſuis pas encore certain de la faire entrer

dans mes meſures : mais ſi je parviens à vous faire accepter d'elle, & ſi je vous fais trouver de l'avantage à la prendre, êtes-vous capable de fermer les yeux ſur ſa conduite paſſée, & de vivre honnêtement avec elle ?

Il me promit d'être le meilleur mari de l'univers. Je l'avertis de ne ſe pas croire trop sûr du ſuccès, parce qu'ignorant encore les diſpoſitions de la dame, je craignois de la difficulté à la réduire ; d'autant plus que ſi j'y voulois employer la menace, je ne penſois nullement à faire uſage de la contrainte. Pernol ſe ſentoit le cœur enflé de ſa dernière converſation avec elle. Non-ſeulement elle l'avoit fait ſon confident, mais elle avoit imploré ſon aſſiſtance ; elle l'avoit aſſuré d'une reconnoiſſance ſans bornes ; elle avoit défendu mes viſites & ſollicité les ſiennes. Mon ouvrage en devenoit plus facile, & je fus même tenté de m'en repoſer ſur elle ; car en laiſſant à Pernol la liberté d'agir pour lui-même, il l'auroit fait conſentir facilement à l'épouſer pour s'échapper de mes mains, & vous comprenez qu'elle n'auroit pu s'en prendre à perſonne. Mais je réſolus de ne pas la tromper plus long-tems, & de lui faire connoître ce qu'elle devoit attendre avant que le marché fût conclu. Je voulois qu'elle eût réellement le choix ou de continuer ſa vie déréglée, ou d'embraſſer un état hon-

nête. Vous ne la verrez pas aujourd'hui, dis-je à Pernol; elle en aura plus d'empreſſement pour vos viſites. Soyez abſent le reſte du jour, pour éviter les yeux de Rachel; & donnez ſeulement ordre qu'elles ne manquent de rien. Un de mes gens ſavoit un peu de françois; il avoit été chargé de recevoir les commiſſions de Rachel pour nos hôtes.

Quoique le galant Pernol m'eût aſſuré que la maladie de madame Goring n'étoit pas mortelle, je me crus dans l'obligation de faire appeler un médecin. Elle n'avoit pas quitté ſon lit, toujours réſolue de jouer le rôle de malade; & le médecin fut introduit ſous ſes rideaux. Comme il ne pouvoit l'entendre, ni ſe faire entendre d'elle, j'avois ordonné au laquais dont j'ai parlé, de ſe tenir à la porte de la chambre: car dans la réſolution où j'étois de ſoutenir mon reſſentiment & ma gravité, je ne daignai pas aſſiſter à la conſultation, qui devint ainſi une des plus ridicules ſcènes du monde. Le docteur, après avoir tâté le pouls de madame Goring, voyant qu'il n'étoit entendu de perſonne, fit ſes queſtions au laquais, qui préſenta par haſard le nez à la porte. Celui-ci les expliqua, très-mal je ſuppoſe, en langue angloiſe à Rachel, qui les répéra bien ou mal à ſa maîtreſſe, entre les rideaux, car elle ne voulut pas ſouffrir qu'ils fuſſent tirés. Les réponſes de la

dame firent le même chemin pour aller juſqu'au docteur, qui les reçut de ſon interprète en très-mauvais françois.

Madame Goring, irritée apparemment de la viſite du médecin, ou très-fatiguée de ſes queſtions, demanda d'un ton d'impatience, où étoit M. Pernol? Je m'attendois à cette demande, & mon laquais avoit ordre de répondre que M. Perniol n'étoit pas au logis.

Le docteur ayant quitté ſa malade, vint à moi; & me confirma dans l'idée que j'avois priſe de ſon ſavoir & de ſa probité, pendant qu'il m'avoit traité moi-même. Il me dit de bonne foi, qu'il croyoit la dame en parfaite ſanté. Je crus devoir un double honoraire à cette honnête franchiſe; mais je le priai de continuer ſes viſites, parce que la dame, quoique peu malade au fond, étoit, lui dis-je, un peu vaporeuſe.

Elle fut abandonnée à ſes reflexions pendant tout le jour. Rachel demanda cinq ou ſix fois au laquais, ſi M. Pernol n'étoit pas revenu. On lui répondit toujours qu'il ne l'étoit pas. Cette inquiétude, pour M. Pernol, me réjouiſſoit beaucoup.

Je lui ordonnai le lendemain de ſe préſenter chez madame Goring, lorſque le docteur viendroit lui faire ſa viſite, de demander en ſa préſence au docteur ce qu'il penſoit de ſa ſituation, & de lui donner une fidelle explication de la réponſe; car

je ne voulois pas qu'elle crût m'en impoſer. Le docteur, ayant ainſi la liberté de raiſonner plus aiſément avec elle, ſe confirma dans l'opinion qu'il avoit de ſa ſanté, & déclara naturellement à Pernol, que ſi je ne l'avois exigé, il n'auroit pas fait une ſeconde viſite. Pernol ne put entendre cette déciſion ſans ſourire. Madame Goring, qui l'obſervoit, lui demanda ce que le médecin avoit dit. Il m'apprend, madame, ce qui me cauſe le plus grand plaiſir, c'eſt-à-dire, que votre indiſpoſition n'eſt rien. C'eſt un ignorant, répliqua la dame; vous pouvez lui déclarer que je ne veux plus le voir. Le pauvre docteur qui n'entendit rien à cet ordre, mais que le ton effraya, fit une demi douzaine de révérences & ſortit.

Elle prit alors la peine d'ouvrir elle-même ſon rideau, & revenant au ſujet qu'elle avoit traité la veille avec Pernol, elle lui demanda vivement s'il m'avoit parlé d'elle, & quelles étoient mes réſolutions. Pernol qui m'avoit prié, depuis mes explications, de lui laiſſer le ménagement de cette nouvelle conférence, parut héſiter un peu, & prit l'air mélancolique. Vous ne doutez pas, madame, que nous n'ayons eu quelque entretien ſur vous, & M. Falkland m'a dit que ſi vous rejetiez le couvent pour lequel il ſemble qu'il penche le plus, il a dans l'idée un jeune homme qu'il croit un parti convenable pour vous, ſi vous êtes diſpo-

ſée

ſée à l'accepter, ſinon..... Il feignit ici d'être arrêté par la crainte de déplaire. Quoi, ſinon? Qu'arriveroit-il, monſieur, ſi je ne l'acceptois pas? Achevez, de grâce. J'eſpère, madame, qu'il ne ſe portera point aux extrémirés. Aux extrémités, monſieur! croyez-vous qu'il puiſſe être aſſez hardi pour me jeter dans un couvent? N'y a-t-il pas des loix en France? J'eſpère, madame, qu'il n'en fera rien; mais je ne puis répondre de lui. C'eſt un homme étrange: il paroît furieux, je ne ſais de quoi: le médecin lui a dir que vous n'aviez aucun mal; il le croit, & là-deſſus il lui eſt échappé des termes fort durs. Er quel eſt donc ce parti, interrompir-elle, qu'il juge ſi convenable? un de ſes laquais peut-être, ou ſon cocher.

Pernol affecta plus de triſteſſe encore: il m'a dit, madame, qu'il avoit jeté les yeux ſur un jeune homme d'honnête famille, & bien élevé, qui n'a rien de mépriſable dans les qualités perſonnelles, & dans lequel il eſt sûr, dit-il, que vous trouverez un mari tendre & complaiſant.

Un profond ſoupir & des regards languiſſans ſuccédèrent à ces derniers mors.

Vous paroiſſez inquier, monſieur, connoîtriez-vous la perſonne? Ce ſont mes doutes, madame, qui cauſent l'inquiétude dont vous vous appercevez. Expliquez-vous, je vous prie, M. Pernol. Je n'oſe, madame; je puis ſeulement vous aſſurer

que cet homme, quel qu'il ſoit, car M. Falkland ne me l'a pas encore nommé, me paroît le plus heureux des mortels. Quel peut être ſon deſſein, monſieur ? Après s'être ouvert juſqu'à ce point, pourquoi vous cacher le nom ? Il prétend, madame, qu'il n'en a rien dit encore au jeune homme, & que votre honneur ne permettant pas qu'il lui découvre aucune partie de votre hiſtoire, il appréhende..... Pardonnez, madame, ſi je ne vous répète pas ſes ſcrupules. Je vous entends, monſieur : il appréhende que ſon ami ne me rejette. C'eſt, madame, à-peu-près ce qu'il a ſemblé m'inſinuer. J'ai répondu auſſi-tôt qu'il ſuffiſoit d'accorder à ſon jeune homme la grâce de vous voir un inſtant ; & que s'il faiſoit alors quelque objection, ce devoit être le plus aveugle & le plus inſenſible des hommes.

Pernol prononça cette belle phraſe avec une ardeur qui parut plaire beaucoup à la dame. Sa reconnoiſſance fut marquée par une profonde inclination de tête, ſuivie de cette réponſe : tout votre ſexe, monſieur, n'eſt pas auſſi généreux que vous. Mais, qu'a répliqué M. Falkland ? Il a ſouri ſeulement, madame, & m'a dit qu'il ſouhaiteroit que ſon ami pût penſer de même ; qu'il remettoit à me dire une autre fois ſon nom ; & qu'en attendant, je l'obligerois, ſi mes viſites chez vous étoient un peu moins fréquentes.

L'inhumain! le monſtre! s'écria-t-elle : veut-il donc m'ôter la ſeule conſolation qui me reſte au monde! Que je vive aſſez ſeulement pour me voir hors de ſes mains. Si j'y réuſſis par quelque voie que ce ſoit, il éprouvera..... Ayez la bonté, M. Pernol, de lui dire que je ſuis contente du mari qu'il m'offre, quel qu'il puiſſe être. Je n'attends que des inſultes de M. Falkland, & je ne ſerai pas étonnée de me voir ſacrifiée au dernier des miſérables; mais que ne ferois-je pas pour ceſſer d'être au pouvoir de mon tyran!

Madame, répondit Pernol, vous ne devez pas craindre que la violence ſoit employée, pour vous faire accepter un indigne objet. M. Falkland déclare toujours, que ſi ſon ami vous déplaît abſolument, il ne penſe pas à vous contraindre. L'autre choix eſt encore ouvert pour vous; & ſi j'ai bien compris ſes diſcours, il ſouhaiteroit de vous le voir préférer. Plutôt mille fois la mort! s'écria la furieuſe Goring. L'inſenſé croit-il me faire conſentir à m'enterrer vive? Non, non; l'autorité d'un mari, du choix même d'un Falkland, ne mettroit jamais tant d'obſtacle à ma vengeance, que les grilles d'un couvent..... Monſieur, je me crois fort redevable à vos ſoins, & je me flatte que vous m'auriez ſervie ſi vous l'aviez pu. Il peut arriver encore que je me trouve en état de reconnoître vos obligeantes intentions. Lorſque mon tyran au-

ra diſpoſé de ſa captive, vous pourrez vous croire abſolument libre des engagemens qui me regardent, & je me flatte qu'alors vous aurez aſſez de charité pour être l'ami d'une femme infortunée. Elle pleura, & Pernol avoue qu'il ſe ſentit prêt à pleurer auſſi ; mais ſe contraignant, il lui proteſta qu'elle diſpoſeroit de ſa vie, & prit congé d'elle avec de grandes apparences de compaſſion & de douleur. Il avoit joué ſon rôle avec une extrême habileté. La dame ayant trouvé ſon maître en adreſſe, s'étoit vue comme forcée de ſe rendre à diſcrétion.

Il vint s'applaudir chez moi de ſon triomphe, & je ne pus lui refuſer des éloges, quoiqu'il eût donné quelques atteintes à l'exacte vérité ; mais on paſſe un peu de ſtratagême à l'amour, & Pernol étoit ſérieuſement amoureux. Il eſt certain que ſans l'intérêt de cœur que je lui vis prendre à cette affaire, je ne me ferois pas attendu ſi-tôt au ſuccès. Sur le champ je me déterminai à tirer parti de l'avantage que j'avois obtenu ; je dis à Pernol qu'il ſeroit marié dès le jour ſuivant. Il fut ſi tranſporté de cette promeſſe, que joignant les mains, il me demanda la permiſſion d'aller déclarer à madame Goring ſon amour & ſa bonne fortune. Doucement, lui dis-je, doucement M. Pernol ; votre précipitation va nous perdre. Je ne prétends pas que vous la voyez avant demain.

Avant demain! ah! monſieur, ce délai lui paroîtra bien cruel. Pauvre enfant, penſai-je en moi-même, crains-tu de n'être pas bientôt raſſaſié ? Benêt, repris-je auſſi-tôt, vous ne voyez pas que cette abſence d'un jour avancera plus l'affaire, que ſix heures d'entretien. N'eſt-ce pas aſſez que vous ſoyez sûr d'elle ? Nous avons d'autres arrangemens à prendre. Quel plan vous propoſez-vous ? J'ai promis d'en uſer généreuſement.

Monſieur, me dit-il, j'ai toujours le même goût pour l'état que j'ai d'abord embraſſé; il eſt ſans reproche; il n'a rien de bas dans les détails; & ſans la bonne fortune qui m'arrive, j'aurois penſé tôt ou tard à retourner dans le ſein de ma famille, pour jeter les fondemens d'un bon commerce, avec quelque bien que j'ai de mon propre fond. Cependant, ſur ce point comme ſur tout autre, je recevrai toujours volontiers votre conſeil & vos ordres. J'approuve votre deſſein, répondis-je, d'autant plus que le commerce en gros, comme vous ſerez en état de l'entreprendre, n'aura pas une apparence méchanique qui peut révolter la veuve d'un officier. Mais il y a des conditions qui doivent être réglées d'abord entre vous & moi. Dites-moi premièrement, & de bonne-foi, quel eſt votre fond ?

Son père, m'aſſura-t-il, lui avoit laiſſé douze mille francs dépoſés, pour le tems de ſa minorité;

chez un banquier de Paris qu'il nomma, & dont il m'offrit le témoignage, ſi je voulois écrire deux mots à la capitale.

Je lui demandai dans quelle ville il penſoit à s'établir. Paris, me dit-il, eſt le plus favorable à mon commerce.

Sur ce point, je lui déclarai une oppoſition abſolue. Je lui fis comprendre que Paris étoit trop fréquenté par nos voyageurs Anglois, pour convenir à la dame qui ſetoit tous les jours expoſée à des rencontres déſagréables. Une grande ville de province, ajoutai-je, lui conviendroit mieux. Il me dit que ſa famille étoit originaire de Dijon, qu'il y avoit encore des parens & des amis. Soit Dijon, lui répondis-je.

- De ma part, Pernol, voici ce que j'ai deſſein de faire pour vous. Madame Goring a mille guinées; j'y joindrai la même ſomme pour laquelle je vous ferai mon billet, en attendant que je puiſſe vous la faire toucher d'Angleterre. Elle ſera placée ſur ſa tête, afin qu'après vous elle ſoit sûre d'une reſſource, ſi ſon ſort étoit de vous ſurvivre; & vous lui en laiſſerez l'intérêt pour ſon uſage particulier, mais ſans lui faire connoître que vous vous y êtes engagé, afin qu'elle croye vous en avoir l'obligation.

Il ne me fit aucune réponſe, mais il me témoigna ſon conſentement par une profonde révé-

rence. Je tis de l'air ſimple avec lequel il acceptoit ces conditions, lui qui n'étoit rien moins qu'imbécille, & je l'attribuai à l'amour. Pernol, repris-je auſſi-tôt, quoique j'aie pris ſoin, comme vous voyez, des intérêts de la dame, je ne veux pas oublier les vôtres; mais j'ai quelques loix à vous impoſer. Vous ſavez déjà les principales raiſons de ma conduite à l'égard de madame Goring. Je dois craindre ſon eſprit vindicatif, s'il arrive qu'elle puiſſe informer quelques perſonnes d'Angleterre de tout ce qui s'eſt paſſé; elle en cherchera l'occaſion à toutes ſortes de prix; & ce ſeroit la ruine d'une très-honnête entrepriſe qui m'a coûté bien des peines. Votre devoir ſera donc de l'en empêcher. Je n'exige pas que vous y mettiez de la dureté; mais ſi vous avez aſſez d'adreſſe pour lui fermer toute correſpondance en Angleterre, ſans parler de quelques ſages meſures que je ne crois pas à la vérité néceſſaires; mais que je vous conſeille néanmoins dans les premiers tems, pour lui faire perdre toute idée d'évaſion, vous répondrez parfaitement à ma confiance; & pour vous y faire trouver de l'utilité, je m'engagerai dans la meilleure forme à vous payer annuellement deux cens livres ſterling, auſſi long-tems que vous contiendrez votre femme dans les bornes que je vous proſcris, avec la ſeule reſtriction, que ſi dans trois ans ces précautions ne me paroiſſent plus néceſ-

ſaires, je ſerai libre de ne pas pouſſer plus loin ce dernier bienfait. Je promets auſſi d'entrer, par quelques libéralités indépendantes, dans les premiers frais de votre établiſſement, pour ménager votre capital.

La reconnoiſſance de Pernol éclata dans ſes yeux & ſur ſes lèvres : il exagéra la nobleſſe de mes procédés, & me dit qu'il eſpéroit d'obtenir aſſez le cœur de la dame, pour remplir tous ſes engagemens ſans le ſecours de la violence ; mais qu'à tout évènement, il me répondoit que je n'entendrois plus parler d'elle.

Les préliminaires me ſemblant aſſez bien ajuſtés, je demandai ſur le champ un notaire de la ville qui ſut les deux langues, & je lui donnai mes inſtructions, pour dreſſer différens actes ; les uns, qui devoient être ſcellés entre Pernol & moi ; d'autres, pour être lus, approuvés & ſignés de madame Goring. Je recommandai de la diligence ; & le notaire promit que tout ſeroit prêt pour le jour ſuivant.

Pernol étoit fort impatient de voir ſa chère Goring, mais un peu troublé, par la crainte qu'elle ne ſe dégoutât de lui, lorſqu'elle apprendroit dans quelle ſituation il avoit été près de moi. Je ranimai ſes eſprits, en lui promettant de le relever par la qualité de mon écuyer ; & pour honorer ce nouveau titre, je lui fis préſent d'un fort bel habit

complet, que je n'avois pas encore porté. Vous ſavez que ce jeune homme eſt à-peu-près de ma taille : j'aurois peine à vous repréſenter combien je lui trouvai de bonne mine, & même d'éclat, dans cette parure ; car le linge, & tout le reſte, fut aſſorti à l'habillement.

Je lui propoſai alors de voir ſa déeſſe ; mais après toute l'ardeur qu'il avoit marquée, je fus ſurpris de lui voir de l'embarras, pour déclarer ſes prétentions à la belle. Il me pria de le préſenter. Au fond, la ſcène étoit ſi ſérieuſe, que lui pardonnant d'être un peu déconcerté, je conſentis à l'accompagner dans ſa viſite ; mais elle me parut demander quelque préparation.

Je fis appeler Rachel ; & m'avançant à ma porte pour lui parler, ſans qu'elle pût découvrir Pernol, je la chargeai d'aller dire à ſa maîtreſſe, que je me propoſois de la voir dans une demi-heure, & que je ſerois accompagné du jeune homme qu'elle avoit promis d'accepter pour mari ; lui laiſſant encore la liberté de choiſir l'autre alternative, ſi l'homme lui déplaiſoit.

Pernol, après ce meſſage, témoigna toute l'inquiétude d'un amant. Que je la plains ! me dit-il ; qu'elle va ſouffrir dans l'intervalle ! Comptez, répondis-je, que votre préſence, monſieur Pernol, diſſipera toutes ſes alarmes, & va faire d'elle la plus heureuſe des femmes.

Ma commiſſion étant demeurée ſans réponſe ; je conclus que ce ſilence devoit être pris pour une permiſſion ; & j'entrai dans ſon appartement à l'heure marquée, en conduiſant Pernol par la main. Elle étoit aſſiſe près d'une table, la tête appuyée ſur le poing. Elle jeta un regard d'indignation ſur moi ; & détournant auſſi-tôt les yeux, elle ne daigna pas même regarder Pernol, s'imaginant peu que ce fût lui qui m'accompagnoit, quoiqu'elle sût que je lui amenois un mari.

Pernol, muet & tremblant comme un véritable adorateur, s'avança vers elle, mit un genou à terre, & ſe haſarda, quoiqu'avec beaucoup de défiance, à prendre une de ſes mains.

Cette hardieſſe obligea la fière beauté de lui lancer un coup d'œil. Sa ſurpriſe, en dépit du maſque de grandeur, ne put être déguiſée. Elle rougit même ; ſes yeux s'adoucirent, & je diſtinguai facilement un petit rayon de joie, qui parcourut ſon viſage. Quoi ? monſieur Pernol ! Enſuite elle ſe tourna vers moi, comme demandant une explication.

« Oui, madame, lui dis-je, monſieur Pernol » eſt l'homme annoncé. » (j'allois dire, l'*heureux homme* ; mais il n'étoit pas queſtion de compliment, & je voulois, au contraire, qu'elle prît mon offre pour une faveur.) « C'eſt une conquête » que vous devez à votre bonne fortune ; & dans

» l'eſpérance qu'il fera de vous une bonne femme, » comme je ſuis sût qu'il ſera pour vous un bon » mari, j'ai conſenti à votre union. » Cette courte harangue étoit celle d'un homme qui, prétendant faire une grâce peu méritée, s'attend à recevoir des remercîmens.

Avec toute ſa ruſe & ſon aſſurance, elle fut abſolument confondue. Je ne lui laiſſai pas le tems de ſe reconnoître; & lui préſentant l'acte qui la regardoit, vous pouvez lire, madame, & juger ſi vous êtes offenſée dans la diſpoſition de votre fortune & de votre main.

Madame Goring, toujours vive pour ſon intérêt, reçut le papier, & le lut entièrement malgré ſa confuſion. La brillante parure de Pernol, jointe à ſes favorables diſpoſitions pour lui, avoit fait ſur elle une impreſſion ſi forte, qu'elle commençoit à s'apprivoiſer. Après avoir lu l'écrit, elle le mit entre les mains de Pernol. Monſieur, lui dit-elle, on pourroit croire que vous en uſez généreuſement; mais l'expérience que j'ai des artifices de votre guide, peut me faire ſoupçonner de nouvelles tromperies. Cependant, comme je ne ſuis pas libre de compoſer pour moi-même, mes objections ſeroient inutiles. J'accepte vos offres, & je voudrois ſeulement ſavoir un peu mieux qui vous êtes, vous dont on veut que je faſſe mon mari.

L'air hautain dont ces paroles furent prononcées, confondit le pauvre amant, & le rabaiſſa tellement à ſes propres yeux, qu'il me laiſſa le ſoin de répondre. Madame, dis-je à la majeſtueuſe Goring, je proteſte ſolennellement qu'il n'y a point d'artifice, ni rien d'offenſant pour vous, dans les propoſitions qu'on vous fait. Ce jeune homme, que je vous préſente pour mari, eſt d'une famille honnête. Je ſais, & je vous réponds, que l'établiſſement qu'il vous promet eſt réel : la ſomme qu'il vous apporte eſt à lui, comme celle que vous poſſédez eſt à vous. Il a cultivé, dans ſa première jeuneſſe, un commerce honorable & très-lucratif, qu'il eſt dans l'intention de continuer. Je lui connois un bon naturel & des manières civiles ; il m'a tenu compagnie dans mes voyages. Je ſuppoſe que la qualité de mon écuyer, qu'il n'a pas priſe par néceſſité, ne ſera pas une objection contre lui, (avec un ſourire & quelque affectation de fierté,) & je n'en parle que pour vous convaincre de ma bonne foi, lorſque je ne vous déguiſe aucune partie de ſon caractère.

Pernol, ſur lequel je jetai un coup d'œil, rougit & parut décontenancé. Il fit néanmoins une révérence, avec quelques mots de compliment, que j'interrompis, pour le ſoulager ; & m'adreſſant à la dame : à préſent, lui dis-je, vous ſavez, madame, tout ce qui peut intéreſſer votre curioſité. Si vous

êtes disposée à tenir promesse, finissons dès aujourd'hui. Aujourd'hui, monsieur ! Oui, madame : pourquoi des délais ?

Le courage étant revenu à Pernol, il la supplia de ne pas différer son bonheur, puisqu'elle avoit la bonté d'y consentir. Je lui dis d'un air moitié riant, & moitié grondeur, que j'étois impatient de me voir défait de mon fardeau, & déterminé par conséquent à la mettre, dès le soir, entre les bras de M. Pernol. Je vais, dis-je à tous deux, donner des ordres pour la cérémonie ; & je les laissai ensemble, faire à l'aise un plan de félicité conjugale. Pendant qu'avec l'assistance du notaire, je pris effectivement de justes mesures pour hâter la conclusion, Pernol sut plaider si bien sa cause, qu'entre six & sept heures du soir, j'eus la satisfaction de donner, de ma propre main, ce trésor inestimable de vertu & de bonté, madame Goring à M. Pernol, mon très-fidèle écuyer, à l'extrême joie de l'un, & je crois, si la vérité étoit bien connue, à la très-légère mortification de l'autre. Le notaire, mademoiselle Rachel & moi, nous fûmes les seuls témoins.

Après la cérémonie, j'approchai, suivant l'usage, pour féliciter la nouvelle épouse, & la saluer en l'embrassant ; mais elle eut l'audace de détourner son impudente joue ; & pendant tout le reste du jour, elle affecta le plus grand air de dignité.

Cependant elle jouoit un rôle ſi peu naturel, qu'il m'en parut ridicule ; mais je l'aimois mieux que des emportemens de fureur.

Je les invitai tous deux à ſouper avec moi ; & je traitai mon ami Pernol avec une familiarité qui parut le pénétrer de joie, parce qu'elle lui donnoit de la conſidération aux yeux de ſa femme. Après le ſouper, il me ſupplia de mettre le comble à ce qu'il nomma mes généreux offices, en me chargeant de recevoir à Paris, où il ſavoit que j'allois paſſer l'hiver, ſes douze mille francs des mains du banquier, & de lui faire toucher cette ſomme, avec laquelle il pourroit commencer immédiatement ſon commerce. En même-tems il me préſenta de fort bonne grâce mon propre billet, qu'il me preſſa de reprendre, en m'aſſurant qu'il ſe fioit à mon honneur de l'exécution de ma promeſſe, & me ſuppliant auſſi de placer l'argent, & celui de madame Goring, ſi la dame y conſentoit, de la manière la plus avantageuſe pour elle. Ces procédés d'un cœur ouvert & ſenſible, me plurent beaucoup. Je promis tout ce qui ſeroit en mon pouvoir, pour leur ſatisfaction mutuelle ; & loin de recevoir le billet, je ne pris que neuf ou dix jours pour lui faire compter la ſomme à Dijon.

C'étoit une occaſion, pour lui demander quand il partiroit pour la Bourgogne. Il répondit à cette

queſtion, qu'il étoit prêt à partir dès le lendemain, ſi madame, à laquelle il n'oſoit encore donner ſon nom, y paroiſſoit diſpoſée; & tournant les yeux vers elle, il la conſulta par ſes regards. A peine avoit-elle ouvert les lèvres depuis la cérémonie; mais elle prit la peine de répondre ici; ſoyez sûr, monſieur, que je ne me ferai pas preſſer pour ſortir d'une priſon.

Il lui demanda s'il lui ſeroit agréable de prendre ſa femme de chambre avec elle? Sûrement, répondit-elle: il ſeroit plaiſant que je me donnaſſe une ſervante dont je ne puſſe me faire entendre. Rachel, qui fut appelée, témoigna de l'inclination à retourner en Angleterre; mais je lui repréſentai qu'elle ne pouvoit quitter honnêtement ſa maîtreſſe, dans un pays étranger; & que ſi mon amitié pouvoit lui devenir bonne à quelque choſe, il falloit, pour s'en aſſurer éternellement, continuer de ſervir madame auſſi long-tems qu'elle auroit le bonheur de lui plaire. Elle conſentit à demeurer; & madame lui donna ſes ordres, pour partir le jour ſuivant.

En me retirant, je fis un préſent conſidérable à Pernol, pour les frais du voyage; un autre à Rachel; & je donnai ma parole, à cette fille, de meſurer mes bienfaits ſur ſa conduite: elle me promit tout ce que je déſirois, en m'aſſurant qu'elle ne ſuivoit ſa dame que pour m'obliger. Le ma-

tin, Pernol vint me dire qu'il m'envetroit, à Paris, l'argent de ſa femme en lettres de change, pour être placé ſous mes yeux. Il n'avoit pas fait difficulté, ajouta-t-il, de lui dire ce qu'il devoit à ma généroſité; & malgré tous ſes reſſentimens, elle étoit convenue que ſur les points de cette nature, elle ne ſe défioit pas de mon honneur. Je ptis cette occaſion, pour recommander à l'ardent Pernol d'engager ſa femme, dans quelque moment de bonne humeur, à m'envoyer une procuration pour recevoir ſon petit douaire d'Ashby, que j'aurois ſoin de lui faire toucher à Dijon. Rien n'étoit ſi mince; mais il ne falloit rien perdre.

Lorſque l'heureux couple fut prêt à quitter Boulogne, je demandai à madame Pernol un moment d'entretien particulier. Elle ne témoigna point de goût pour cette conférence. Cependant, ſon mari l'ayant preſſée fort obligeamment de ne me pas quitter en inimitié, ſortit en même-tems de la chambre; elle ne pût ſe diſpenſer de m'entendre.

Alors, je lui demandai fort noblement pardon d'être allé ſi loin. J'eſpérois, lui dis-je, que le tems & ſes précédentes réflexions la convaincroient pleinement qu'elle m'étoit plus obligée, que ſa paſſion ne lui permettoit de le reconnnoître encore. Souvenez-vous, madame, que j'ai rempli toutes mes promeſſes. Vous vous trouvez ma-

riée

riée avec un jeune homme de mérite ; & vous êtes sûre, pour toute la vie, d'une honnête ſubſiſtance. Votre bonheur eſt entre vos mains, ſi vous n'y renoncez pas volontairement. Montrez à préſent cette grandeur d'ame que vous avez tant de fois vantée, en pardonnant à celui dont vous croyez avoir reçu des offenſes, & ſur-tout en tenant une conduite qui puiſſe vous donner droit, non-ſeulement au pardon, mais à l'eſtime de ceux que vous avez eu le malheur d'offenſer vous-même.

J'aurois continué mon ſermon, & j'avois de fort bons avis à lui donner ; mais elle me coupa court, par cette réponſe déciſive : monſieur, je ne déſire ni votre conſeil, ni votre eſtime. M. Pernol peut mériter de moi des égards ; mais je ne vous pardonnerai jamais ; & tournant le dos, elle me quitta ſans me dire adieu. J'appelai Pernol, pour lui dire que j'étois infiniment ſatisfait des bonnes diſpoſitions où j'avois trouvé ſa femme, & je lui ſouhaitai beaucoup d'agrémens dans leur voyage. Ils partirent immédiatement pour Dijon.

Arrête un moment, cher Bidulphe, & contemple ma vertu ! Avoir eu ſi long-tems entre mes mains une des plus belles femmes d'Angleterre, dont tu remarqueras, en paſſant, que je n'étois pas l'averſion, & mettre ſes charmes, purs & nets, dans les bras d'un autre ! Ajoute qu'il m'en coûte plus pour faire une honnête femme, qu'il n'au-

roit été beſoin pour faire une douzaine de..... quel étrange mot alloit ſortir de ma plume ! Mille & mille grâces à mon bon génie, qui m'a fait ſortir heureuſement du labyrinthe où je m'étois engagé. Depuis que je ſuis quitte de cette femme, & je puis dire avec quelque honneur, je me ſens comme délivré d'un peſant fardeau. Mais quelle déſobligeante créature, de ne m'avoir pas remercié de mes ſervices ? moi qui, ſans contredit, ai fait pour elle plus qu'un père ; premièrement en la ſauvant de ſa perte, enſuite en l'établiſſant très-bien dans le monde. Mais il eſt des caractères qu'il n'eſt pas poſſible d'obliger.

Je quitterai demain cette ville, pour me rendre promptement à Paris, où je veux mettre les affaires de mes nouveaux mariés ſur le meilleur pied ; & de-là, je recommencerai à courir le monde, n'importe comment, & de quel côté. Je compte de reprendre à Paris le logement que j'y occupois. Ecrivez-moi, mon cher chevalier, ce qui ſe paſſe dans le cercle de votre famille. Miladi Bidulphe, & votre adorable ſœur, peuvent être informées de la manière dont j'ai diſpoſé de la Goring ; mais prenez-vous-y diſcrètement, & gardez-vous, en particulier, de leur mettre ſous les yeux toutes ces pitoyables circonſtances de ſon établiſſement, ou de mes ſecrètes conventions avec Pernol. Je ſuis sûr que la délicateſſe de ma-

dame Arnil en ſeroit bleſſée. Vous direz à miladi Bidulphe, que je prie dévotement pour le bonheur de ſa chère fille. Si ce que je viens de faire y peut ſervir, je n'aurai pas peu fait pour le mien; quoiqu'à dire vrai, je commence à croire que ce n'eſt pas dans cette vie que le bonheur doit être attendu, du moins par un vagabond ſans eſpérance tel que moi. Cher ami! je pourrois, dans cet inſtant, me clouer ſur ma chaiſe, compoſer des vers mélancoliques, une élégie du plus triſte ton, ou faire mon teſtament, & tout autre exercice vaporeux: que ſais-je? Il me prend envie de me faire moine, & d'aller m'enſévelir dans quelque déſert. Je ſerois sûr du ſuffrage de miladi Bidulphe, pour cette pieuſe réſolution.

Adieu, très-cher chevalier. Peut-être ne recevrez-vous plus de mes lettres, avant que je ſois paſſé dans quelque autre région.

A Boulogne, le 30 Novembre.

Fin du premier Volume.